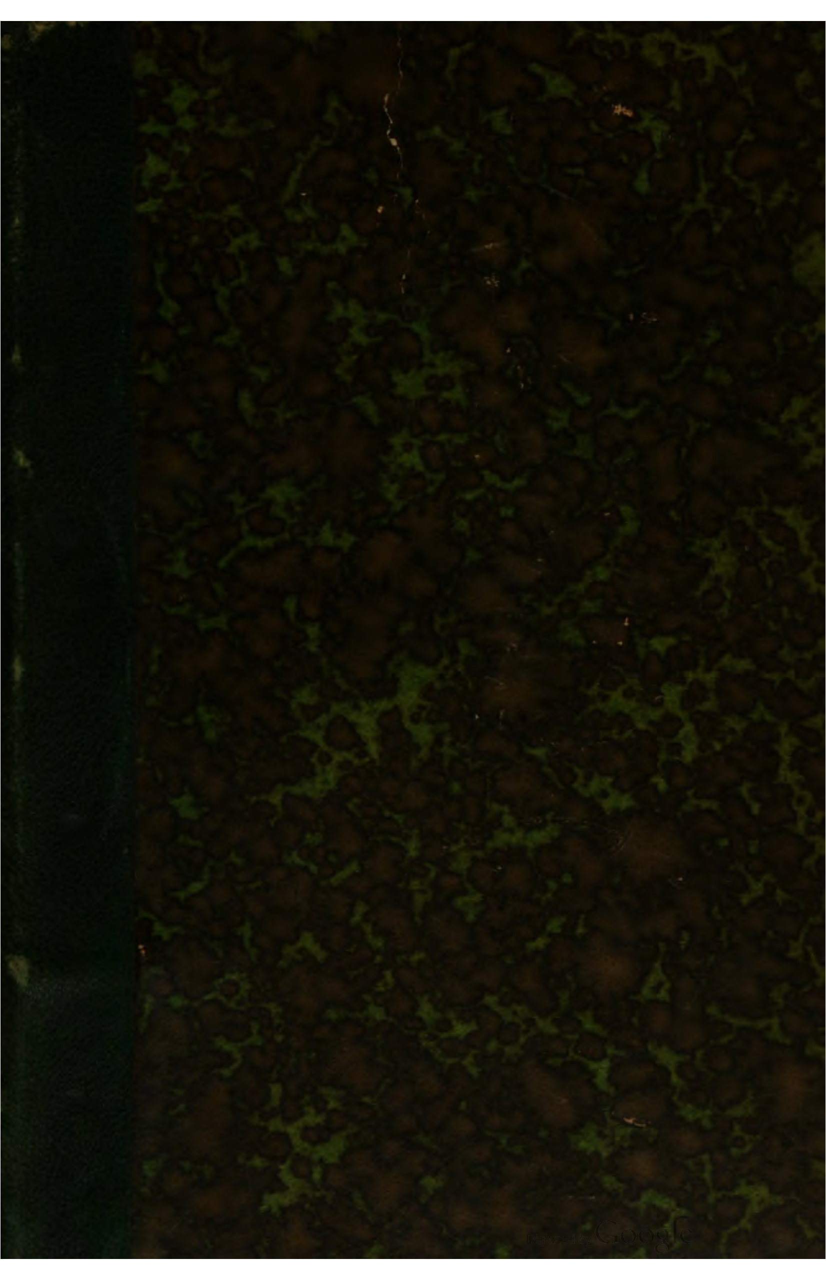






# LA GENÈSE

## LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS

## SELON LE SPIRITISME

PARIS. — TYP. ROUGE FRÈRES, DUNON ET FRESNÉ.
Rue du Four-Saint-Germain, 43.

# LA GENÈSE

## LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS

## SELON LE SPIRITISME

PAR

**ALLAN KARDEC**

Auteur du *Livre des Esprits*

La doctrine spirite est la résultante de l'enseignement collectif et concordant des Esprits.

La science est appelée à constituer la Genèse selon les lois de la nature.

Dieu prouve sa grandeur et sa puissance par l'immutabilité de ses lois, et non par leur suspension.

Pour Dieu, le pas•é et l'avenir sont le présent.

---

QUATRIÈME ÉDITION

---

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^e, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

Et au bureau de la REVUE SPIRITE, 59, rue et passage Ste-Anne

—

1868

# INTRODUCTION

Ce nouvel ouvrage est un pas de plus en avant dans les conséquences et les applications du Spiritisme. Ainsi que l'indique son titre, il a pour objet l'étude de trois points diversement interprétés et commentés jusqu'à ce jour : *La Genèse, les miracles et les prédictions,* dans leurs rapports avec les lois nouvelles qui découlent de l'observation des phénomènes spirites.

Deux éléments ou, si l'on veut, deux forces régissent l'univers : l'élément spirituel et l'élément matériel ; de l'action simultanée de ces deux principes, naissent des phénomènes spéciaux qui sont naturellement inexplicables, si l'on fait abstraction de l'un des deux, absolument comme la formation de l'eau serait inexplicable si l'on faisait abstraction de l'un de ses deux éléments constituants : l'oxygène ou l'hydrogène.

Le Spiritisme en démontrant l'existence du monde spirituel et ses rapports avec le monde matériel donne la clef d'une foule de phénomènes incompris, et considérés, par cela même, comme inadmissibles par une certaine classe de penseurs. Ces faits abondent dans les Ecritures, et c'est faute de connaître la loi qui les régit, que les commentateurs des deux camps opposés, tournant sans cesse dans le même cercle d'idées, les uns faisant abstraction des données positives de la science,

les autres du principe spirituel, n'ont pu aboutir à une solution rationnelle.

Cette solution est dans l'action réciproque de l'esprit et de la matière. Elle ôte, il est vrai, à la plupart de ces faits leur caractère surnaturel ; mais lequel vaut le mieux : de les admettre comme ressortant des lois de la nature, ou de les rejeter tout à fait ? Leur rejet absolu entraîne celui de la base même de l'édifice, tandis que leur admission à ce titre, ne supprimant que les accessoires, laisse cette base intacte. Voilà pourquoi le Spiritisme ramène tant de gens à la croyance de vérités qu'ils considéraient naguère comme des utopies.

Cet ouvrage est donc, ainsi que nous l'avons dit, un complément des applications du Spiritisme à un point de vue spécial. Les matériaux en étaient prêts, ou tout au moins élaborés depuis longtemps, mais le moment de les publier n'était pas encore venu. Il fallait d'abord que les idées qui devaient en faire la base fussent arrivées à maturité, et, en outre, tenir compte de l'opportunité des circonstances. Le Spiritisme n'a ni mystères, ni théories secrètes ; tout doit y être dit au grand jour, afin que chacun puisse le juger en connaissance de cause ; mais chaque chose doit venir en son temps pour venir sûrement. Une solution donnée à la légère, avant l'élucidation complète de la question, serait une cause de retard plutôt que d'avancement. Dans celle dont il s'agit ici, l'importance du sujet nous faisait un devoir d'éviter toute précipitation.

Avant d'entrer en matière, il nous a paru nécessaire de définir nettement le rôle respectif des Esprits et des hommes dans l'œuvre de la doctrine nouvelle ; ces considérations préliminaires, qui en écartent toute idée de mysticisme, font l'objet du premier chapitre, intitulé : *Caractères de la révélation spirite ;* nous appelons sur ce point une attention sérieuse, parce que là est, en quelque sorte, le nœud de la question.

Malgré la part qui incombe à l'activité humaine dans l'élaboration de cette doctrine, l'initiative en appartient aux Esprits, mais elle n'est formée de l'opinion personnelle d'aucun d'eux ;

elle n'est, et ne peut être, que *la résultante de leur enseignement collectif et concordant.* A cette condition seule, elle peut se dire la doctrine *des Esprits*, autrement ce ne serait que la doctrine *d'un Esprit*, et elle n'aurait que la valeur d'une opinion personnelle.

Généralité et concordance dans l'enseignement, tel est le caractère essentiel de la doctrine, la condition même de son existence ; il en résulte que tout principe qui n'a pas reçu la consécration du contrôle de la généralité ne peut être considéré comme partie intégrante de cette même doctrine, mais comme une simple opinion isolée dont le Spiritisme ne peut assumer la responsabilité.

C'est cette collectivité concordante de l'opinion des Esprits, passée, en outre, au critérium de la logique, qui fait la force de la doctrine spirite, et en assure la perpétuité. Pour qu'elle changeât, il faudrait que l'universalité des Esprits changeât d'opinion, et qu'ils vinssent un jour dire le contraire de ce qu'ils ont dit ; puisqu'elle a sa source dans l'enseignement des Esprits, pour qu'elle succombât, il faudrait que les Esprits cessassent d'exister. C'est aussi ce qui la fera toujours prévaloir sur les systèmes personnels qni n'ont pas, comme elle, leurs racines partout.

Le *Livre des Esprits* n'a vu son crédit se consolider que parce qu'il est l'expression d'une pensée collective générale ; au mois d'avril 1867, il a vu s'accomplir sa première période décennale ; dans cet intervalle, les principes fondamentaux dont il a posé les bases ont été successivement complétés et développés, par suite de l'enseignement progressif des Esprits, mais aucun n'a reçu un démenti de l'expérience ; tous, sans exception, sont restés debout, plus vivaces que jamais, tandis que, de toutes les idées contradictoires qu'on a essayé d'y opposer, aucune n'a prévalu, précisément parce que, de toutes parts, le contraire était enseigné. C'est là un résultat caractéristique que nous pouvons proclamer sans vanité, puisque nous ne nous en sommes jamais attribué le mérite.

Les mêmes scrupules ayant présidé à la rédaction de nos autres ouvrages, nous avons pu, en toute vérité, les dire *selon le Spiritisme*, parce que nous étions certain de leur conformité avec l'enseignement général des Esprits. Il en est de même de celui-ci, que nous pouvons, par des motifs semblables, donner comme le complément des précédents, à l'exception, toutefois, de quelques théories encore hypothétiques, que nous avons eu soin d'indiquer comme telles, et qui ne doivent être considérées que comme des opinions personnelles, jusqu'à ce qu'elles aient été confirmées ou contredites, afin de n'en pas faire peser la responsabilité sur la doctrine.

Du reste, les lecteurs assidus de la Revue auront pu y remarquer, à l'état d'ébauche, la plupart des idées qui sont développées dans ce dernier ouvrage, comme nous l'avons fait pour les précédents. La Revue est souvent pour nous un terrain d'essai destiné à sonder l'opinion des hommes et des Esprits sur certains principes, avant de les admettre comme parties constituantes de la doctrine.

---

# LA GENÈSE

## SELON LE SPIRITISME

---

### CHAPITRE PREMIER

#### Caractères de la révélation spirite

1. — Peut-on considérer le Spiritisme comme une révélation? Dans ce cas, quel est son caractère? Sur quoi est fondée son authenticité? A qui et de quelle manière a-t-elle été faite? La doctrine spirite est-elle une révélation dans le sens liturgique du mot, c'est-à-dire est-elle de tous points le produit d'un enseignement occulte venu d'en haut? Est-elle absolue ou susceptible de modifications? En apportant aux hommes la vérité toute faite, la révélation n'aurait-elle pas pour effet de les empêcher de faire usage de leurs facultés, puisqu'elle leur épargnerait le travail de la recherche? Quelle peut être l'autorité de l'enseignement des Esprits, s'ils ne sont pas infaillibles et supérieurs à l'humanité? Quelle est l'utilité de la morale qu'ils prêchent, si cette morale n'est autre que celle du Christ que l'on connaît? Quelles sont les vérités nouvelles qu'ils nous apportent? L'homme a-t-il besoin d'une révélation et ne peut-il trouver en

lui-même et dans sa conscience tout ce qui lui est nécessaire pour se conduire? Telles sont les questions sur lesquelles il importe d'être fixé.

2. — Définissons d'abord le sens du mot *révélation*.

*Révéler*, dérivé du mot *voile* (du latin *velum*), signifie littéralement *ôter le voile;* et, au figuré : découvrir, faire connaître une chose secrète ou inconnue. Dans son acception vulgaire la plus générale, il se dit de toute chose ignorée qui est mise au jour, de toute idée nouvelle qui met sur la voie de ce que l'on ne savait pas.

A ce point de vue, toutes les sciences qui nous font connaître les mystères de la nature sont des révélations, et l'on peut dire qu'il y a pour nous une révélation incessante; l'astronomie nous a révélé le monde astral, que nous ne connaissions pas; la géologie, la formation de la terre; la chimie, la loi des affinités; la physiologie, les fonctions de l'organisme, etc.; Copernic, Galilée, Newton, Laplace, Lavoisier, sont des révélateurs.

3. — Le caractère essentiel de toute révélation doit être la vérité. Révéler un secret, c'est faire connaître un fait; si la chose est fausse, ce n'est pas un fait, et par conséquent il n'y a pas révélation. Toute révélation démentie par les faits n'en est pas une; si elle est attribuée à Dieu, Dieu ne pouvant ni mentir ni se tromper, elle ne peut émaner de lui; il faut la considérer comme le produit d'une conception humaine.

4. — Quel est le rôle du professeur vis-à-vis de ses élèves, si ce n'est celui d'un révélateur? Il leur enseigne ce qu'ils ne savent pas, ce qu'ils n'auraient ni le temps, ni la possibilité de découvrir eux-mêmes, parce que la

science est l'œuvre collective des siècles et d'une multitude d'hommes qui ont apporté chacun leur contingent d'observations, et dont profitent ceux qui viennent après eux. L'enseignement est donc, en réalité, la révélation de certaines vérités scientifiques ou morales, physiques ou métaphysiques, faite par des hommes qui les connaissent, à d'autres qui les ignorent, et qui, sans cela, les eussent toujours ignorées.

5. — Mais le professeur n'enseigne que ce qu'il a appris : c'est un révélateur de second ordre; l'homme de génie enseigne ce qu'il a trouvé lui-même : c'est le révélateur primitif; il apporte la lumière qui, de proche en proche, se vulgarise. Où en serait l'humanité, sans la révélation des hommes de génie qui apparaissent de temps à autre ?

Mais qu'est-ce que les hommes de génie? Pourquoi sont-ils hommes de génie? D'où viennent-ils? Que deviennent-ils? Remarquons que la plupart apportent en naissant des facultés transcendantes et des connaissances innées, qu'un peu de travail suffit pour développer. Ils appartiennent bien réellement à l'humanité, puisqu'ils naissent, vivent et meurent comme nous. Où donc ont-ils puisé ces connaissances qu'ils n'ont pu acquérir de leur vivant? Dira-t-on, avec les matérialistes, que le hasard leur a donné la matière cérébrale en plus grande quantité et de meilleure qualité? Dans ce cas, ils n'auraient pas plus de mérite qu'un légume plus gros et plus savoureux qu'un autre.

Dira-t-on, avec certains spiritualistes, que Dieu les a doués d'une âme plus favorisée que celle du commun des hommes? Supposition tout aussi illogique, puisqu'elle entacherait Dieu de partialité. La seule solution ration-

nelle de ce problème est dans la préexistence de l'âme et dans la pluralité des existences. L'homme de génie est un Esprit qui a vécu plus longtemps; qui a, par conséquent, plus acquis et plus progressé que ceux qui sont moins avancés. En s'incarnant, il apporte ce qu'il sait, et comme il sait beaucoup plus que les autres, sans avoir besoin d'apprendre, il est ce qu'on appelle un homme de génie. Mais ce qu'il sait n'en est pas moins le fruit d'un travail antérieur et non le résultat d'un privilége. Avant de renaître, il était donc Esprit avancé; il se réincarne, soit pour faire profiter les autres de ce qu'il sait, soit pour acquérir davantage.

Les hommes progressent incontestablement par eux-mêmes et par les efforts de leur intelligence; mais, livrés à leurs propres forces, ce progrès est très lent, s'ils ne sont aidés par des hommes plus avancés, comme l'écolier l'est par ses professeurs. Tous les peuples ont eu leurs hommes de génie qui sont venus, à diverses époques, donner une impulsion et les tirer de leur inertie.

6. — Dès lors qu'on admet la sollicitude de Dieu pour ses créatures, pourquoi n'admettrait-on pas que des Esprits capables, par leur énergie et la supériorité de leurs connaissances, de faire avancer l'humanité, s'incarnent par la volonté de Dieu en vue d'aider au progrès dans un sens déterminé; qu'ils reçoivent une mission, comme un ambassadeur en reçoit une de son souverain? Tel est le rôle des grands génies. Que viennent-ils faire, sinon apprendre aux hommes des vérités que ceux-ci ignorent, et qu'ils eussent ignorées pendant encore de longues périodes, afin de leur donner un marchepied à l'aide duquel ils pourront s'élever plus rapidement? Ces génies

qui apparaissent à travers les siècles comme des étoiles brillantes, laissant après elles une longue traînée lumineuse sur l'humanité, sont des missionnaires, ou, si l'on veut, des messies. S'ils n'apprenaient aux hommes rien autre que ce que savent ces derniers, leur présence serait complétement inutile ; les choses nouvelles qu'ils leur enseignent, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre philosophique, sont des *révélations.*

Si Dieu suscite des révélateurs pour les vérités scientifiques, il peut, à plus forte raison, en susciter pour les vérités morales, qui sont un des éléments essentiels du progrès. Tels sont les philosophes dont les idées ont traversé les siècles.

7. — Dans le sens spécial de la foi religieuse, la révélation se dit plus particulièrement des choses spirituelles que l'homme ne peut savoir par lui-même, qu'il ne peut découvrir au moyen de ses sens, et dont la connaissance lui est donnée par Dieu ou par ses messagers, soit au moyen de la parole directe, soit par l'inspiration. Dans ce cas, la révélation est toujours faite à des hommes privilégiés, désignés sous le nom de prophètes ou *messies*, c'est-à-dire *envoyés*, *missionnaires*, ayant *mission* de la transmettre aux hommes. Considérée sous ce point de vue, la révélation implique la passivité absolue ; on l'accepte sans contrôle, sans examen, sans discussion.

8. — Toutes les religions ont eu leurs révélateurs, et quoique tous soient loin d'avoir connu toute la vérité, ils avaient leur raison d'être providentielle, car ils étaient appropriés au temps et au milieu où ils vivaient, au génie particulier des peuples auxquels ils parlaient, et auxquels ils étaient relativement supérieurs. Malgré les erreurs de leurs doctrines, ils n'en ont pas moins remué les

esprits, et par cela même semé des germes de progrès qui, plus tard, devaient s'épanouir, ou s'épanouiront un jour au soleil du Christianisme. C'est donc à tort qu'on leur jette l'anathème au nom de l'orthodoxie, car un jour viendra où toutes ces croyances, si diverses pour la forme, mais qui reposent en réalité sur un même principe fondamental : Dieu et l'immortalité de l'âme, se fondront dans une grande et vaste unité, lorsque la raison aura triomphé des préjugés.

Malheureusement, les religions ont de tous temps été des instruments de domination; le rôle de prophète a tenté les ambitions secondaires, et l'on a vu surgir une multitude de prétendus révélateurs ou messies qui, à la faveur du prestige de ce nom, ont exploité la crédulité au profit de leur orgueil, de leur cupidité ou de leur paresse, trouvant plus commode de vivre aux dépens de leurs dupes. La religion chrétienne n'a pas été à l'abri de ces parasites. A ce sujet, nous appelons une attention sérieuse sur le chapitre XXI de l'*Evangile selon le Spiritisme* : « *Il y aura de faux Christs et de faux prophètes.* »

9. — Y a-t-il des révélations directes de Dieu aux hommes ? C'est une question que nous n'oserions résoudre ni affirmativement ni négativement d'une manière absolue. La chose n'est point radicalement impossible, mais rien n'en donne la preuve certaine. Ce qui ne saurait être douteux, c'est que les Esprits les plus rapprochés de Dieu par la perfection se pénètrent de sa pensée et peuvent la transmettre. Quant aux révélateurs incarnés, selon l'ordre hiérarchique auquel ils appartiennent et le degré de leur savoir personnel, ils peuvent puiser leurs instructions dans leurs propres connaissances, ou

les recevoir d'Esprits plus élevés, voire même des messagers directs de Dieu. Ceux-ci, parlant au nom de Dieu, ont pu parfois être pris pour Dieu lui-même.

Ces sortes de communications n'ont rien d'étrange pour quiconque connaît les phénomènes spirites et la manière dont s'établissent les rapports entre les incarnés et les désincarnés. Les instructions peuvent être transmises par divers moyens : par l'inspiration pure et simple, par l'audition de la parole, par la vue des Esprits instructeurs dans les visions et apparitions, soit en rêve, soit à l'état de veille, ainsi qu'on en voit maints exemples dans la Bible, l'Evangile et dans les livres sacrés de tous les peuples. Il est donc rigoureusement exact de dire que la plupart des révélateurs sont des médiums inspirés, auditifs ou voyants; d'où il ne suit pas que tous les médiums soient des révélateurs, et encore moins les intermédiaires directs de la Divinité ou de ses messagers.

10. — Les purs Esprits seuls reçoivent la parole de Dieu avec mission de la transmettre; mais on sait maintenant que les Esprits sont loin d'être tous parfaits, et qu'il en est qui se donnent de fausses apparences; c'est ce qui a fait dire à saint Jean : « Ne croyez point à tout Esprit, mais voyez auparavant si les Esprits sont de Dieu. » (Ép. 1<sup>er</sup>, ch. IV, *v*. 4.)

Il peut donc y avoir des révélations sérieuses et vraies, comme il y en a d'apocryphes et de mensongères. Le caractère essentiel de la révélation divine est celui de l'*éternelle vérité*. Toute révélation entachée d'erreur ou sujette à changement ne peut émaner de Dieu. C'est ainsi que la loi du Décalogue a tous les caractères de son origine, tandis que les autres lois mosaïques, essentiellement transitoires, souvent en contradiction avec la loi du Sinaï,

sont l'œuvre personnelle et politique du législateur hébreu. Les mœurs du peuple s'adoucissant, ces lois sont d'elles-mêmes tombées en désuétude, tandis que le Décalogue est resté debout comme le phare de l'humanité. Christ en a fait la base de son édifice, tandis qu'il a aboli les autres lois; si elles eussent été l'œuvre de Dieu, il se serait gardé d'y toucher. Christ et Moïse sont les deux grands révélateurs qui ont changé la face du monde, et là est la preuve de leur mission divine. Une œuvre purement humaine n'aurait pas un tel pouvoir.

11. — Une importante révélation s'accomplit à l'époque actuelle; c'est celle qui nous montre la possibilité de communiquer avec les êtres du monde spirituel. Cette connaissance n'est point nouvelle, sans doute, mais elle était restée jusqu'à nos jours en quelque sorte à l'état de lettre morte, c'est-à-dire sans profit pour l'humanité. L'ignorance des lois qui régissent ces rapports l'avait étouffée sous la superstition; l'homme était incapable d'en tirer aucune déduction salutaire; il était réservé à notre époque de la débarrasser de ses accessoires ridicules, d'en comprendre la portée, et d'en faire sortir la lumière qui devait éclairer la route de l'avenir.

12. — Le Spiritisme nous ayant fait connaître le monde invisible qui nous entoure, et au milieu duquel nous vivions sans nous en douter, les lois qui le régissent, ses rapports avec le monde visible, la nature et l'état des êtres qui l'habitent, et par suite la destinée de l'homme après la mort, est une véritable révélation dans l'acception scientifique du mot.

13. — Par sa nature, la révélation spirite a un double caractère: elle tient à la fois de la révélation divine et de



la révélation scientifique. Elle tient de la première, en ce que son avénement est providentiel, et non le résultat de l'initiative et d'un dessein prémédité de l'homme ; que les points fondamentaux de la doctrine sont le fait de l'enseignement donné par les Esprits chargés par Dieu d'éclairer les hommes sur des choses qu'ils ignoraient, qu'ils ne pouvaient apprendre par eux-mêmes, et qu'il leur importe de connaître aujourd'hui qu'il sont mûrs pour les comprendre. Elle tient de la seconde, en ce que cet enseignement n'est le privilége d'aucun individu, mais qu'il est donné à tout le monde par la même voie ; que ceux qui le transmettent et ceux qui le reçoivent ne sont point des êtres *passifs*, dispensés du travail d'observation et de recherche ; qu'ils ne font point abnégation de leur jugement et de leur libre arbitre ; que le contrôle ne leur est point interdit, mais au contraire recommandé ; enfin que la doctrine n'a point été *dictée de toutes pièces, ni imposée à la croyance aveugle ;* qu'elle est déduite, par le travail de l'homme, de l'observation des faits que les Esprits mettent sous ses yeux, et des instructions qu'ils lui donnent, instructions qu'il étudie, commente, compare, et dont il tire lui-même les conséquences et les applications. En un mot, *ce qui caractérise la révélation spirite, c'est que la source en est divine, que l'initiative appartient aux Esprits, et que l'élaboration est le fait du travail de l'homme.*

14. — Comme moyen d'élaboration, le Spiritisme procède exactement de la même manière que les sciences positives, c'est-à-dire qu'il applique la méthode expérimentale. Des faits d'un ordre nouveau se présentent qui ne peuvent s'expliquer par les lois connues; il les observe, les compare, les analyse, et des effets remontant

aux causes, il arrive à la loi qui les régit; puis il en déduit les conséquences et en cherche les applications utiles. *Il n'établit aucune théorie préconçue;* ainsi il n'a posé comme hypothèse, ni l'existence et l'intervention des Esprits, ni le périsprit, ni la réincarnation, ni aucun des principes de la doctrine; il a conclu à l'existence des Esprits lorsque cette existence est ressortie avec évidence de l'observation des faits, et ainsi des autres principes. Ce ne sont point les faits qui sont venus après coup confirmer la théorie, mais la théorie qui est venue subséquemment expliquer et résumer les faits. Il est donc rigoureusement exact de dire que le Spiritisme est une science d'observation, et non le produit de l'imagination.

15. — Citons un exemple. Il se passe, dans le monde des Esprits, un fait très singulier, et qu'assurément personne n'aurait soupçonné, c'est celui des Esprits qui ne se croient pas morts. Eh bien! les Esprits supérieurs, qui le connaissent parfaitement, ne sont point venus dire par anticipation : « Il y a des Esprits qui croient encore vivre de la vie terrestre; qui ont conservé leurs goûts, leurs habitudes et leurs instincts; » mais ils ont provoqué la manifestation d'Esprits de cette catégorie pour nous les faire observer. Ayant donc vu des Esprits incertains de leur état, ou affirmant qu'ils étaient encore de ce monde et croyant vaquer à leurs occupations ordinaires, de l'exemple on a conclu à la règle. La multiplicité des faits analogues a prouvé que ce n'était point une exception, mais une des phases de la vie spirite; elle a permis d'étudier toutes les variétés et les causes de cette singulière illusion; de reconnaître que cette situation est surtout le propre des Esprits peu avancés moralement, et

qu'elle est particulière à certains genres de mort; qu'elle n'est que temporaire, mais peut durer des jours, des mois et des années. C'est ainsi que la théorie est née de l'observation. Il en est de même de tous les autres principes de la doctrine.

16. — De même que la science proprement dite a pour objet l'étude des lois du principe matériel, l'objet spécial du Spiritisme est la connaissance des lois du principe spirituel; or, comme ce dernier principe est une des forces de la nature, qu'il réagit incessamment sur le principe matériel et réciproquement, il en résulte que la connaissance de l'un ne peut être complète sans la connaissance de l'autre; que le Spiritisme et la science se complètent l'un par l'autre; que la science sans le Spiritisme se trouve dans l'impuissance d'expliquer certains phénomènes par les seules lois de la matière, et que c'est pour avoir fait abstraction du principe spirituel qu'elle est arrêtée dans de si nombreuses impasses; que le Spiritisme sans la science manquerait d'appui et de contrôle, et pourrait se bercer d'illusions. Le Spiritisme venu avant les découvertes scientifiques eût été une œuvre avortée, comme tout ce qui vient avant son temps.

17. — Toutes les sciences s'enchaînent et se succèdent dans un ordre rationnel; elles naissent les unes des autres, à mesure qu'elles trouvent un point d'appui dans les idées et dans les connaisances antérieures. L'astronomie, l'une des premières qui aient été cultivées, est restée dans les erreurs de l'enfance jusqu'au moment où la physique est venue révéler la loi des forces des agents naturels; la chimie ne pouvant rien sans la physique, devait lui succéder de près, pour ensuite

marcher de concert en s'appuyant l'une sur l'autre. L'anatomie, la physiologie, la zoologie, la botanique, la minéralogie ne sont devenues des sciences sérieuses qu'à l'aide des lumières apportées par la physique et la chimie. La géologie, née d'hier, sans l'astronomie, la physique, la chimie et toutes les autres, eût manqué de ses véritables éléments de vitalité ; elle ne pouvait venir qu'après.

18. — La science moderne a fait justice des quatre éléments primitifs des Anciens, et d'observation en observation, elle est arrivée à la conception *d'un seul élément générateur* de toutes les transformations de la matière; mais la matière, par elle-même, est inerte ; elle n'a ni vie, ni pensée, ni sentiment; il lui faut son union avec le principe spirituel. Le Spiritisme n'a ni découvert, ni inventé ce principe, mais le premier, il l'a démontré par des preuves irrécusables; il l'a étudié, analysé, et en a rendu l'action évidente. A *l'élément matériel*, il est venu ajouter *l'élément spirituel*. *Elément matériel* et *élément spirituel*, voilà les deux principes, les deux forces vives de la nature. Par l'union indissoluble de ces deux éléments on explique sans peine une foule de faits jusqu'alors inexplicables.

Par son essence même, et comme ayant pour objet l'étude d'un des deux éléments constitutifs de l'univers, le Spiritisme touche forcément à la plupart des sciences; il ne pouvait venir qu'après l'élaboration de ces sciences, et après surtout qu'elles auraient prouvé leur impuissance à tout expliquer par les seules lois de la matière.

19.— On accuse le Spiritisme de parenté avec la magie et la sorcellerie ; mais on oublie que l'astronomie a pour aînée l'astrologie judiciaire qui n'est pas si éloignée de

nous; que la chimie est fille de l'alchimie dont aucun homme sensé n'oserait s'occuper aujourd'hui. Personne ne nie, cependant, qu'il y eût, dans l'astrologie et l'alchimie, le germe des vérités d'où sont sorties les sciences actuelles. Malgré ses formules ridicules, l'alchimie a mis sur la voie des corps simples et de la loi des affinités; l'astrologie s'appuyait sur la position et le mouvement des astres qu'elle avait étudiés; mais dans l'ignorance des véritables lois qui régissent le mécanisme de l'univers, les astres étaient, pour le vulgaire, des êtres mystérieux auxquels la superstition prêtait une influence morale et un sens révélateur. Lorsque Galilée, Newton, Keppler eurent fait connaître ces lois, que le télescope eut déchiré le voile, et plongé dans les profondeurs de l'espace un regard, que certaines gens trouvèrent indiscret, les planètes nous apparurent comme de simples mondes semblables au nôtre, et tout l'échafaudage du merveilleux s'écroula.

Il en est de même du Spiritisme à l'égard de la magie et de la sorcellerie; celles-ci s'appuyaient aussi sur la manifestation des Esprits, comme l'astrologie sur le mouvement des astres; mais dans l'ignorance des lois qui régissent le monde spirituel, elles mêlaient à ces rapports des pratiques et des croyances ridicules, dont le Spiritisme moderne, fruit de l'expérience et de l'observation, a fait justice. Assurément, la distance qui sépare le Spiritisme de la magie et de la sorcellerie, est plus grande que celle qui existe entre l'astronomie et l'astrologie, la chimie et l'alchimie; vouloir les confondre, c'est prouver qu'on n'en sait pas le premier mot.

20. — Le seul fait de la possibilité de communiquer avec les êtres du monde spirituel a des conséquences

incalculables de la plus haute gravité; c'est tout un monde nouveau qui se révèle à nous, et qui a d'autant plus d'importance, qu'il attend tous les hommes sans exception. Cette connaissance ne peut manquer d'apporter, en se généralisant, une modification profonde dans les mœurs, le caractère, les habitudes, et dans les croyances qui ont une si grande influence sur les rapports sociaux. C'est toute une révolution qui s'opère dans les idées, révolution d'autant plus grande, d'autant plus puissante, qu'elle n'est pas circonscrite à un peuple, à une caste, mais qu'elle atteint simultanément par le cœur toutes les classes, toutes les nationalités, tous les cultes.

C'est donc avec raison que le Spiritisme est considéré comme la troisième grande révélation. Voyons en quoi elles diffèrent, et par quel lien elles se rattachent l'une à l'autre.

21. — Moïse, comme prophète, a révélé aux hommes la connaissance d'un Dieu unique, souverain maître et créateur de toutes choses; il a promulgué la loi du Sinaï et posé les fondements de la véritable foi; comme homme, il a été le législateur du peuple par lequel cette foi primitive, en s'épurant, devait un jour se répandre sur toute la terre.

22. — Christ, prenant de l'ancienne loi ce qui est éternel et divin, et rejetant ce qui n'était que transitoire, purement disciplinaire et de conception humaine, ajoute *la révélation de la vie future* dont Moïse n'avait point parlé, celle des peines et des récompenses qui attendent l'homme après la mort. (Voir *Revue spirite*, 1861, p. 90 et 280.)

23. — La partie la plus importante de la révélation du Christ, en ce sens qu'elle est la source première, la

pierre angulaire de toute sa doctrine, c'est le point de vue tout nouveau sous lequel il fait envisager la divinité. Ce n'est plus le Dieu terrible, jaloux, vindicatif de Moïse, le Dieu cruel et impitoyable qui arrose la terre du sang humain, qui ordonne le massacre et l'extermination des peuples, sans excepter les femmes, les enfants et les vieillards, qui châtie ceux qui épargnent les victimes ; ce n'est plus le Dieu injuste qui punit tout un peuple pour la faute de son chef, qui se venge du coupable sur la personne de l'innocent, qui frappe les enfants pour la faute de leur père, mais un Dieu clément, souverainement juste et bon, plein de mansuétude et de miséricorde, qui pardonne au pécheur repentant, et *rend à chacun selon ses œuvres;* ce n'est plus le Dieu d'un seul peuple privilégié, *le Dieu des armées* présidant aux combats pour soutenir sa propre cause contre le Dieu des autres peuples, mais le père commun du genre humain qui étend sa protection sur tous ses enfants, et les appelle tous à lui; ce n'est plus le Dieu qui récompense et punit par les seuls biens de la terre, qui fait consister la gloire et le bonheur dans l'asservissement des peuples rivaux et dans la multiplicité de la progéniture, mais qui dit aux hommes : « Votre véritable patrie n'est pas en ce monde, elle est dans le royaume céleste; c'est là que les humbles de cœur seront élevés et que les orgueilleux seront abaissés. » Ce n'est plus le Dieu qui fait une vertu de la vengeance et ordonne de rendre œil pour œil, dent pour dent, mais le Dieu de miséricorde qui dit : « Pardonnez les offenses si vous voulez qu'il vous soit pardonné; rendez le bien pour le mal; ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Ce n'est plus le Dieu mesquin et méticuleux qui impose, sous les

peines les plus rigoureuses, la manière dont il veut être adoré, qui s'offense de l'inobservance d'une formule, mais le Dieu grand qui regarde la pensée et ne s'honore pas de la forme; ce n'est plus enfin le Dieu qui veut être craint, mais le Dieu qui veut être aimé.

24. — Dieu étant le pivot de toutes les croyances religieuses, le but de tous les cultes, *le caractère de toutes les religions est conforme à l'idée qu'elles donnent de Dieu.* Celles qui en font un Dieu vindicatif et cruel croient l'honorer par des actes de cruauté, par les bûchers et les tortures; celles qui en font un Dieu partial et jaloux sont intolérantes; elles sont plus ou moins méticuleuses dans la forme, selon qu'elles le croient plus ou moins entaché des faiblesses et des petitesses humaines.

25. — Toute la doctrine du Christ est fondée sur le caractère qu'il attribue à la Divinité. Avec un Dieu impartial, souverainement juste, bon et miséricordieux, il a pu faire de l'amour de Dieu et de la charité envers le prochain, la condition expresse du salut, et dire : *C'est là toute la loi et les prophètes, il n'y en a pas d'autre.* Sur cette croyance seule, il a pu asseoir le principe de l'égalité des hommes devant Dieu, et de la fraternité universelle.

Cette révélation des véritables attributs de la divinité, jointe à celle de l'immortalité de l'âme et de la vie future, modifiait profondément les rapports mutuels des hommes, leur imposait de nouvelles obligations, leur faisait envisager la vie présente sous un autre jour; elle devait, par cela même, réagir sur les mœurs et les relations sociales. C'est incontestablement, par ses conséquences, le point le plus capital de la révélation du Christ,

et dont on n'a pas assez compris l'importance; il est regrettable de le dire, c'est aussi le point dont on s'est le plus écarté, que l'on a le plus méconnu dans l'interprétation de ses enseignements.

26. — Cependant Christ ajoute : Beaucoup des choses que je vous dis, vous ne pouvez encore les comprendre, et j'en aurais beaucoup d'autres à vous dire que vous ne comprendriez pas; c'est pourquoi je vous parle en paraboles; mais plus tard *je vous enverrai le Consolateur, l'Esprit de Vérité qui rétablira toutes choses et vous les expliquera toutes.*

Si Christ n'a pas dit tout ce qu'il aurait pu dire, c'est qu'il a cru devoir laisser certaines vérités dans l'ombre jusqu'à ce que les hommes fussent en état de les comprendre. De son aveu, son enseignement était donc incomplet, puisqu'il annonce la venue de celui qui doit le compléter; il prévoyait donc qu'on se méprendrait sur ses paroles, qu'on dévierait de son enseignement, en un mot, qu'on déferait ce qu'il a fait, puisque toute chose doit être rétablie; or, on ne *rétablit* que ce qui a été défait.

27. — Pourquoi appelle-t-il le nouveau Messie *Consolateur?* Ce nom significatif et sans ambiguïté est toute une révélation. Il prévoyait donc que les hommes auraient besoin de consolations, ce qui implique l'insuffisance de celles qu'ils trouveraient dans la croyance qu'ils allaient se faire. Jamais peut-être Christ n'a été plus clair et plus explicite que dans ces dernières paroles, auxquelles peu de personnes ont pris garde, peut-être parce qu'on a évité de les mettre en lumière et d'en approfondir le sens prophétique.

28. — Si Christ n'a pu développer son enseignement d'une manière complète, c'est qu'il manquait aux hommes

des connaissances que ceux-ci ne pouvaient acquérir qu'avec le temps, et sans lesquelles ils ne pouvaient le comprendre; il est des choses qui eussent paru un non-sens dans l'état des connaissances d'alors. Compléter son enseignement doit donc s'entendre dans le sens d'*expliquer* et de *développer*, bien plus que dans celui d'y ajouter des vérités nouvelles; car tout s'y trouve en germe; il manquait la clef pour saisir le sens de ses paroles.

29. — Mais qui ose se permettre d'interpréter les Écritures sacrées? Qui a ce droit? Qui possède les lumières nécessaires, si ce ne sont les théologiens?

Qui l'ose? La science d'abord, qui ne demande de permission à personne pour faire connaître les lois de la nature, et saute à pieds joints sur les erreurs et les préjugés. — Qui a ce droit? Dans ce siècle d'émancipation intellectuelle et de liberté de conscience, le droit d'examen appartient à tout le monde, et les Écritures ne sont plus l'arche sainte à laquelle nul n'osait toucher du doigt sans risquer d'être foudroyé. Quant aux lumières spéciales nécessaires, sans contester celles des théologiens, et tout éclairés que fussent ceux du moyen âge, et en particulier les Pères de l'Église, ils ne l'étaient cependant point encore assez pour ne pas condamner, comme hérésie, le mouvement de la terre et la croyance aux antipodes; et sans remonter si haut, ceux de nos jours n'ont-ils pas jeté l'anathème aux périodes de la formation de la terre?

Les hommes n'ont pû expliquer les Écritures qu'à l'aide de ce qu'ils savaient, des notions fausses ou incomplètes qu'ils avaient sur les lois de la nature, plus tard révélées par la science; voilà pourquoi les théologiens

eux-mêmes ont pu, de très bonne foi, se méprendre sur le sens de certaines paroles et de certains faits de l'Évangile. Voulant à tout prix y trouver la confirmation d'une pensée préconçue, ils tournaient toujours dans le même cercle, sans quitter leur point de vue, de telle sorte qu'ils n'y voyaient que ce qu'ils voulaient y voir. Tout savants théologiens qu'ils étaient, ils ne pouvaient comprendre les causes dépendant de lois qu'ils ne connaissaient pas.

Mais qui sera juge des interprétations diverses et souvent contradictoires, données en dehors de la théologie? — L'avenir, la logique et le bon sens. Les hommes, de plus en plus éclairés à mesure que de nouveaux faits et de nouvelles lois viendront se révéler, sauront faire la part des systèmes utopiques et de la réalité; or, la science fait connaître certaines lois; le Spiritisme en fait connaître d'autres; les unes et les autres sont indispensables à l'intelligence des textes sacrés de toutes les religions, depuis Confucius et Boudha jusqu'au christianisme. Quant à la théologie, elle ne saurait judicieusement exciper des contradictions de la science, alors qu'elle n'est pas toujours d'accord avec elle-même.

30. — Le Spiritisme prenant son point de départ dans les paroles mêmes du Christ, comme Christ a pris le sien dans Moïse, est une conséquence directe de sa doctrine.

A l'idée vague de la vie future, il ajoute la révélation de l'existence du monde invisible qui nous entoure et peuple l'espace, et par là il précise la croyance; il lui donne un corps, une consistance, une réalité dans la pensée.

Il définit les liens qui unissent l'âme et le corps, et lève le voile qui cachait aux hommes les mystères de la naissance et de la mort.

Par le Spiritisme, l'homme sait d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre, pourquoi il y souffre temporairement, et il voit partout la justice de Dieu.

Il sait que l'âme progresse sans cesse à travers une série d'existences successives, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le degré de perfection qui peut la rapprocher de Dieu.

Il sait que toutes les âmes ayant un même point de départ, sont créées égales, avec une même aptitude à progresser en vertu de leur libre arbitre; que toutes sont de même essence, et qu'il n'y a entre elles que la différence du progrès accompli; que toutes ont la même destinée et atteindront le même but, plus ou moins promptement selon leur travail et leur bonne volonté.

Il sait qu'il n'y a point de créatures déshéritées, ni plus favorisées les unes que les autres; que Dieu n'en a point créé qui soient privilégiées et dispensées du travail imposé à d'autres pour progresser; qu'il n'y a point d'êtres perpétuellement voués au mal et à la souffrance; que ceux désignés sous le nom de *démons* sont des Esprits encore arriérés et imparfaits, qui font le mal à l'état d'Esprits, comme ils le faisaient à l'état d'hommes, mais qui avanceront et s'amélioreront; que les anges ou purs Esprits ne sont point des êtres à part dans la création, mais des Esprits qui ont atteint le but, après avoir suivi la filière du progrès; qu'ainsi il n'y a pas de créations multiples de différentes catégories parmi les êtres intelligents, mais que toute la création ressort de la grande loi d'unité qui régit l'univers, et que tous les êtres gravitent vers un but commun, qui est la perfection, sans que les uns soient favorisés aux dépens des autres, tous étant les fils de leurs œuvres.

31. — Par les rapports que l'homme peut maintenant établir avec ceux qui ont quitté la terre, il a non-seulement la preuve matérielle de l'existence et de l'individualité de l'âme, mais il comprend la solidarité qui relie les vivants et les morts de ce monde, et ceux de ce monde avec ceux des autres mondes. Il connaît leur situation dans le monde des Esprits; il les suit dans leurs migrations; il est témoin de leurs joies et de leurs peines; il sait pourquoi ils sont heureux ou malheureux, et le sort qui l'attend lui-même selon le bien ou le mal qu'il fait. Ces rapports l'initient à la vie future qu'il peut observer dans toutes ses phases, dans toutes ses péripéties; l'avenir n'est plus une vague espérance: c'est un fait positif, une certitude mathématique. Alors la mort n'a plus rien d'effrayant, car c'est pour lui la délivrance, la porte de la véritable vie.

32. — Par l'étude de la situation des Esprits, l'homme sait que le bonheur et le malheur dans la vie spirituelle sont inhérents au degré de perfection et d'imperfection; que chacun subit les conséquences directes et naturelles de ses fautes, autrement dit, qu'il est puni par où il a péché; que ces conséquences durent aussi longtemps que la cause qui les a produites; qu'ainsi le coupable souffrirait éternellement s'il persistait éternellement dans le mal, mais que la souffrance cesse avec le repentir et la réparation; or, comme il dépend de chacun de s'améliorer, chacun peut, en vertu de son libre arbitre, prolonger ou abréger ses souffrances, comme le malade souffre de ses excès aussi longtemps qu'il n'y met pas un terme.

33. — Si la raison repousse, comme incompatible avec la bonté de Dieu, l'idée des peines irrémissibles, perpétuelles et absolues, souvent infligées pour une seule faute;

des supplices de l'enfer que ne peut adoucir le repentir le plus ardent et le plus sincère, elle s'incline devant cette justice distributive et impartiale, qui tient compte de tout, ne ferme jamais la porte du retour, et tend sans cesse la main au naufragé, au lieu de le repousser dans l'abîme.

34. — La pluralité des existences, dont Christ a posé le principe dans l'Évangile, mais sans plus le définir que beaucoup d'autres, est une des lois les plus importantes révélées par le Spiritisme, en ce sens qu'il en démontre la réalité et la nécessité pour le progrès. Par cette loi, l'homme s'explique toutes les anomalies apparentes que présente la vie humaine; ses différences de position sociale; les morts prématurées qui, sans la réincarnation, rendraient inutiles pour l'âme les vies abrégées; l'inégalité des aptitudes intellectuelles et morales, par l'ancienneté de l'Esprit, qui a plus ou moins vécu, plus ou moins appris et progressé, et qui apporte en renaissant l'acquis de ses existences antérieures. (N° 5.)

35. — Avec la doctrine de la création de l'âme à chaque naissance, on retombe dans le système des créations privilégiées; les hommes sont étrangers les uns aux autres, rien ne les relie, les liens de famille sont purement charnels; ils ne sont point solidaires d'un passé où ils n'existaient pas; avec celle du néant après la mort, tout rapport cesse avec la vie; ils ne sont point solidaires de l'avenir. Par la réincarnation, ils sont solidaires du passé et de l'avenir; leurs rapports se perpétuant dans le monde spirituel et dans le monde corporel, la fraternité a pour base les lois mêmes de la nature; le bien a un but, le mal ses conséquences inévitables.

36. — Avec la réincarnation tombent les préjugés de

races et de castes, puisque le même Esprit peut renaître riche ou pauvre, grand seigneur ou prolétaire, maître ou subordonné, libre ou esclave, homme ou femme. De tous les arguments invoqués contre l'injustice de la servitude et de l'esclavage, contre la sujétion de la femme à la loi du plus fort, il n'en est aucun qui prime en logique le fait matériel de la réincarnation. Si donc, la réincarnation fonde sur une loi de la nature le principe de la fraternité universelle, elle fonde sur la même loi celui de l'égalité des droits sociaux, et par suite celui de la liberté.

Les hommes ne naissent inférieurs et subordonnés que par le corps; par l'Esprit, ils sont égaux et libres. De là le devoir de traiter les inférieurs avec bonté, bienveillance et humanité, parce que celui qui est notre subordonné aujourd'hui, peut avoir été notre égal ou notre supérieur, peut-être un parent ou un ami, et que nous pouvons devenir à notre tour le subordonné de celui auquel nous commandons.

37. — Otez à l'homme l'Esprit libre, indépendant, survivant à la matière, vous en faites une machine organisée, sans but, sans responsabilité, sans autre frein que la loi civile, et *bonne à exploiter* comme un animal intelligent. N'attendant rien après la mort, rien ne l'arrête pour augmenter les jouissances du présent; s'il souffre, il n'a en perspective que le désespoir et le néant pour refuge. Avec la certitude de l'avenir, celle de retrouver ceux qu'il a aimés, *la crainte de revoir ceux qu'il a offensés*, toutes ses idées changent. Le Spiritisme n'eût-il fait que tirer l'homme du doute touchant la vie future, aurait plus fait pour son amélioration morale que toutes les lois disciplinaires qui le brident quelquefois, mais ne le changent pas.

38. — Sans la préexistence de l'âme, la doctrine du péché originel n'est pas seulement inconciliable avec la justice de Dieu qui rendrait tous les hommes responsables de la faute d'un seul, elle serait un non-sens, et d'autant moins justifiable que l'âme n'existait pas à l'époque où l'on prétend faire remonter sa responsabilité. Avec la préexistence et la réincarnation, l'homme apporte en renaissant le germe de ses imperfections passées, des défauts dont il ne s'est pas corrigé, et qui se traduisent par ses instincts natifs, ses propensions à tel ou tel vice C'est là son véritable péché originel, dont il subit tout naturellement les conséquences; mais avec cette différence capitale qu'il porte la peine de ses propres fautes, et non celle de la faute d'un autre ; et cette autre différence, à la fois consolante, encourageante, et souverainement équitable, que chaque existence lui offre les moyens de se racheter par la réparation, et de progresser soit en se dépouillant de quelque imperfection, soit en acquérant de nouvelles connaissances, et cela jusqu'à ce qu'étant suffisamment purifié, il n'ait plus besoin de la vie corporelle, et puisse vivre exclusivement de la vie spirituelle, éternelle et bienheureuse.

Par la même raison, celui qui a progressé moralement, apporte, en renaissant, des qualités natives, comme celui qui a progressé intellectuellement apporte des idées innées; il est identifié avec le bien; il le pratique sans efforts, sans calcul, et pour ainsi dire sans y penser. Celui qui est obligé de combattre ses mauvaises tendances, en est encore à la lutte; le premier a déjà vaincu, le second est en train de vaincre. Il y a donc *vertu originelle*, comme il y a *savoir originel*, et *péché* ou mieux *vice originel*.

39. — Le Spiritisme expérimental a étudié les propriétés des fluides spirituels et leur action sur la matière. Il a démontré l'existence du *périsprit*, soupçonné dès l'antiquité, et désigné par saint Paul sous le nom de *Corps Spirituel*, c'est-à-dire de corps fluidique de l'âme après la destruction du corps tangible. On sait aujourd'hui que cette enveloppe est inséparable de l'âme; qu'elle est un des éléments constitutifs de l'être humain; qu'elle est le véhicule de transmission de la pensée, et que, pendant la vie du corps, elle sert de lien entre l'Esprit et la matière. Le périsprit joue un rôle si important dans l'organisme et dans une foule d'affections, qu'il se lie à la physiologie aussi bien qu'à la psychologie.

40. — L'étude des propriétés du périsprit, des fluides spirituels et des attributs physiologiques de l'âme, ouvre de nouveaux horizons à la science, et donne la clef d'une foule de phénomènes incompris jusqu'alors faute de connaître la loi qui les régit; phénomènes niés par le matérialisme, parce qu'ils se rattachent à la spiritualité, qualifiés par d'autres de miracles ou de sortiléges, selon les croyances. Tels sont, entre autres, les phénomènes de la double vue, de la vue à distance, du somnambulisme naturel et artificiel, des effets psychiques de la catalepsie et de la léthargie, de la prescience, des pressentiments, des apparitions, des transfigurations, de la transmission de pensée, de la fascination, des guérisons instantanées, des obsessions et possessions, etc. En démontrant que ces phénomènes reposent sur des lois aussi naturelles que les phénomènes électriques, et les conditions normales dans lesquelles ils peuvent se reproduire, le Spiritisme détruit l'empire du merveilleux et du surnaturel, et par suite la source de la plupart des supersti-

tions. S'il fait croire à la possibilité de certaines choses regardées par quelques-uns comme chimériques, il empêche de croire à beaucoup d'autres dont il démontre l'impossibilité et l'irrationnalité.

41. — Le Spiritisme, bien loin de nier ou de détruire l'Évangile, vient au contraire confirmer, expliquer et développer, par les nouvelles lois de nature qu'il révèle, tout ce qu'a dit et fait le Christ; il porte la lumière sur les points obscurs de son enseignement, de telle sorte que ceux pour qui certaines parties de l'Évangile étaient inintelligibles, ou semblaient *inadmissibles*, les comprennent sans peine à l'aide du Spiritisme, et les admettent; ils en voient mieux la portée, et peuvent faire la part de la réalité et de l'allégorie; Christ leur paraît plus grand : ce n'est plus simplement un philosophe, c'est un Messie divin.

42. — Si l'on considère en outre la puissance moralisatrice du Spiritisme par le but qu'il assigne à toutes les actions de la vie,par les conséquences du bien et du mal qu'il fait toucher du doigt; la force morale, le courage, les consolations qu'il donne dans les afflictions par une inaltérable confiance en l'avenir, par la pensée d'avoir près de soi les êtres que l'on a aimés, l'assurance de les revoir, la possibilité de s'entretenir avec eux, enfin par la certitude que de tout ce que l'on fait, de tout ce que l'on acquiert en intelligence, en science, en moralité *jusqu'à la dernière heure de la vie*, rien n'est perdu, que tout profite à l'avancement, on reconnaît que le Spiritisme réalise toutes les promesses du Christ à l'égard du *Consolateur* annoncé. Or, comme c'est l'*Esprit de Vérité* qui préside au grand mouvement de la régénération, la promesse de son avénement se trouve de même réalisée,

car, par le fait, c'est lui qui est le véritable *Conso'ateur* (1).

43. — Si, à ces résultats, on ajoute la rapidité inouïe de la propagation du Spiritisme, malgré tout ce qu'on a fait pour l'abattre, on ne peut disconvenir que sa venue ne soit providentielle, puisqu'il triomphe de toutes les forces et de toutes les mauvaises volontés humaines. La facilité avec laquelle il est accepté par un si grand nombre, et cela sans contrainte, sans autres moyens que la puissance de l'idée, prouve qu'il répond à un besoin : celui de croire à quelque chose, après le vide creusé par l'incrédulité, et que, par conséquent, il est venu en son temps.

44. — Les affligés sont en grand nombre, il n'est donc pas surprenant que tant de gens accueillent une doctrine qui console de préférence à celles qui désespèrent; car c'est aux déshérités, plus qu'aux heureux du monde, que s'adresse le Spiritisme. Le malade voit venir

(1) Bien des pères de famille déplorent la mort prématurée d'enfants pour l'éducation desquels ils ont fait de grands sacrifices, et se disent que tout cela est en pure perte. Avec le Spiritisme, ils ne regrettent pas ces sacrifices, et seraient prêts à les faire, même avec la certitude de voir mourir leurs enfants, car ils savent que, si ces derniers ne profitent pas de cette éducation dans le présent, elle servira, d'abord à leur avancement comme Esprits, puis que ce sera autant d'acquis pour une nouvelle existence, et que lorsqu'ils reviendront, ils auront un bagage intellectuel qui les rendra plus aptes à acquérir de nouvelles connaissances. Tels sont ces enfants qui apportent en naissant des idées innées, qui savent sans pour ainsi dire avoir besoin d'apprendre. Si, comme pères, ils n'ont pas la satisfaction immédiate de voir leurs enfants mettre cette éducation à profit, ils en jouiront certainement plus tard, soit comme Esprits, soit comme hommes. Peut-être seront-ils de nouveau les parents de ces mêmes enfants qu'on dit heureusement doués par la nature, et qui doivent leurs aptitudes à une précédente éducation; comme aussi, si des enfants tournent mal par suite de la négligence de leurs parents, ceux-ci peuvent avoir à en souffrir plus tard par les ennuis et les chagrins qu'ils leur susciteront dans une nouvelle existence.

(Evang. selon le Spir. : ch, V, nº 21 : *Morts prématurées.*)

le médecin avec plus de joie que celui qui se porte bien; or, les affligés sont des malades, et le Consolateur est le médecin.

Vous qui combattez le Spiritisme, si vous voulez qu'on le quitte pour vous suivre, donnez plus et mieux que lui; guérissez plus sûrement les blessures de l'âme. Donnez donc plus de consolations, plus de satisfactions du cœur, des espérances plus légitimes, des certitudes plus grandes; faites de l'avenir un tableau plus rationnel, plus séduisant; mais ne pensez pas l'emporter, vous, avec la perspective du néant, vous, avec l'alternative des flammes de l'enfer ou de la béate et inutile contemplation perpétuelle.

45. — La première révélation était personnifiée dans Moïse, la seconde dans le Christ, la troisième ne l'est dans aucun individu. Les deux premières sont individuelles, la troisième est collective; c'est là un caractère essentiel d'une grande importance. Elle est collective en ce sens qu'elle n'a été faite par privilége à personne; que personne, par conséquent, ne peut s'en dire le prophète exclusif. Elle a été faite simultanément sur toute la terre, à des millions de personnes, de tous âges, de tous temps et de toutes conditions, depuis le plus bas jusqu'au plus haut de l'échelle, selon cette prédiction rapportée par l'auteur des Actes des apôtres : « Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. » Elle n'est sortie d'aucun culte spécial, afin de servir un jour à tous de point de ralliement (1).

(1) Notre rôle personnel, dans le grand mouvement des idées

46. — Les deux premières révélations étant le produit d'un enseignement personnel, ont été forcément localisées, c'est-à-dire qu'elles ont eu lieu sur un seul point, autour duquel l'idée s'est répandue de proche en proche; mais il a fallu bien des siècles pour qu'elles atteignent les extrémités du monde, sans l'envahir tout entier. La troisième a cela de particulier, que n'étant pas personnifiée dans un individu, elle s'est produite simultanément sur des milliers de points différents, qui tous sont devenus des centres ou foyers de rayonnement. Ces centres se multipliant, leurs rayons se rejoignent peu à peu, comme les cercles formés par une multitude de pierres jetées dans l'eau; de telle sorte, qu'en un temps donné, ils finiront par couvrir la surface entière du globe.

Telle est une des causes de la rapide propagation de la doctrine. Si elle eût surgi sur un seul point, si elle

qui se prépare par le Spiritisme, et qui commence déjà à s'opérer, est celui d'un observateur attentif qui étudie les faits pour en chercher la cause et en tirer les conséquences. Nous avons confronté tous ceux qu'il nous a été possible de rassembler; nous avons comparé et commenté les instructions données par les Esprits sur tous les points du globe, puis nous avons coordonné le tout méthodiquement; en un mot, nous avons étudié, et donné au public le fruit de nos recherches, sans attribuer à nos travaux d'autre valeur que celle d'une œuvre philosophique déduite de l'observation et de l'expérience, sans jamais nous être posé en chef de doctrine, ni avoir voulu imposer nos idées à personne. En les publiant, nous avons usé d'un droit commun, et ceux qui les ont acceptées l'ont fait librement. Si ces idées ont trouvé de nombreuses sympathies, c'est qu'elles ont eu l'avantage de répondre aux aspirations d'un grand nombre, ce dont nous ne saurions tirer vanité, puisque l'origine ne nous en appartient pas. Notre plus grand mérite est celui de la persévérance et du dévoûment à la cause que nous avons embrassée. En tout cela nous avons fait ce que d'autres eussent pu faire comme nous; c'est pourquoi nous n'avons jamais eu la prétention de nous croire prophète ou messie, et encore moins de nous donner pour tel.

eût été l'œuvre exclusive d'un homme, elle aurait formé secte autour de lui ; mais un demi-siècle se serait peut-être écoulé avant qu'elle eût atteint les limites du pays où elle aurait pris naissance, tandis qu'après dix ans, elle a des jalons plantés d'un pôle à l'autre.

47. — Cette circonstance, inouïe dans l'histoire des doctrines, donne à celle-ci une force exceptionnelle et une puissance d'action irrésistible ; en effet, si on la comprime sur un point, dans un pays, il est matériellement impossible de la comprimer sur tous les points, dans tous les pays. Pour un endroit où elle sera entravée, il y en aura mille à côté où elle fleurira. Bien plus, si on l'atteint dans un individu, on ne peut l'atteindre dans les Esprits qui en sont la source. Or, comme les Esprits sont partout, et qu'il y en aura toujours, si, par impossible, on parvenait à l'étouffer sur tout le globe, elle reparaîtrait quelque temps après, parce qu'elle repose sur *un fait*, *que ce fait est dans la nature*, et qu'on ne peut supprimer les lois de la nature. Voilà ce dont doivent se persuader ceux qui rêvent l'assentiment du Spiritisme. (*Revue spir.*, fév. 1865, p. 38 : *Perpétuité du Spiritisme.*)

48. — Cependant ces centres disséminés auraient pu rester encore longtemps isolés les uns des autres, confinés que sont quelques-uns dans les pays lointains. Il fallait entre eux un trait d'union qui les mît en communion de pensées avec leurs frères en croyance, en leur apprenant ce qui se faisait ailleurs. Ce trait d'union, qui aurait manqué au Spiritisme dans l'antiquité, se trouve dans les publications qui vont partout, qui condensent, sous une forme unique, concise et méthodique, l'enseignement donné partout sous des formes multiples et dans des langues diverses.

49. — Les deux premières révélations ne pouvaient être que le résultat d'un enseignement direct ; elles devaient s'imposer à la foi par l'autorité de la parole du maître, les hommes n'étant pas assez avancés pour concourir à leur élaboration.

Remarquons, toutefois, entre elles une nuance bien sensible qui tient au progrès des mœurs et des idées, bien qu'elles aient été faites chez le même peuple et dans le même milieu, mais à près de dix-huit siècles d'intervalle. La doctrine de Moïse est absolue, despotique ; elle n'admet pas de discussion et s'impose à tout le peuple par la force. Celle de Jésus est essentiellement *conseillère ;* elle est librement acceptée et ne s'impose que par la persuasion ; elle est controversée du vivant même de son fondateur qui ne dédaigne pas de discuter avec ses adversaires.

50. — La troisième révélation venue à une époque d'émancipation et de maturité intellectuelle, où l'intelligence développée ne peut se résoudre à un rôle passif, où l'homme n'accepte rien en aveugle, mais veut voir où on le conduit, savoir le pourquoi et le comment de chaque chose, devait être à la fois le produit d'un enseignement et le fruit du travail, de la recherche et du libre examen. Les Esprits n'enseignent que juste ce qu'il faut pour mettre sur la voie de la vérité, mais ils s'abstiennent de révéler ce que l'homme peut trouver par lui-même, lui laissant le soin de discuter, de contrôler et de soumettre le tout au creuset de la raison, le laissant même souvent acquérir l'expérience à ses dépens. Ils lui donnent le principe, les matériaux, à lui d'en tirer profit et de les mettre en œuvre (n° 15).

51. — Les éléments de la révélation spirite ayant été

donnés simultanément sur une multitude de points, à des hommes de toutes conditions sociales et de divers degrés d'instruction, il est bien évident que les observations ne pouvaient être faites partout avec le même fruit; que les conséquences à en tirer, la déduction des lois qui régissent cet ordre de phénomènes, en un mot la conclusion qui devait asseoir les idées, ne pouvaient sortir que de l'ensemble et de la corrélation des faits. Or, chaque centre isolé, circonscrit dans un cercle restreint, ne voyant, le plus souvent, qu'un ordre particulier de faits quelquefois en apparence contradictoires, n'ayant généralement affaire qu'à une même catégorie d'Esprits, et, de plus, entravé par les influences locales et l'esprit de parti, se trouvait dans l'impossibilité matérielle d'embrasser l'ensemble et, par cela même, impuissant à rattacher les observations isolées à un principe commun. Chacun appréciant les faits au point de vue de ses connaissances et de ses croyances antérieures, ou de l'opinion particulière des Esprits qui se manifestent, il y aurait eu bientôt autant de théories et de systèmes que de centres, et dont aucun n'aurait pu être complet, faute d'éléments de comparaison et de contrôle. En un mot, chacun se serait immobilisé dans sa révélation partielle, croyant avoir toute la vérité, faute de savoir qu'en cent autres endroits on obtenait plus ou mieux.

52. — Il est en outre à remarquer que nulle part l'enseignement spirite n'a été donné d'une manière complète; il touche à un si grand nombre d'observations, à des sujets si divers qui exigent soit des connaissances, soit des aptitudes médianimiques spéciales, qu'il eût été impossible de réunir sur un même point toutes les conditions nécessaires. L'enseignement devant être collectif

et non individuel, les Esprits ont divisé le travail en disséminant les sujets d'étude et d'observation, comme dans certaines fabriques la confection de chaque partie d'un même objet est répartie entre différents ouvriers.

La révélation s'est ainsi faite partiellement, en divers lieux et par une multitude d'intermédiaires, et c'est de cette manière qu'elle se poursuit encore en ce moment, car tout n'est pas révélé. Chaque centre trouve, dans les autres centres, le complément de ce qu'il obtient, et c'est l'ensemble, la coordination de tous les enseignements partiels, qui ont constitué *la doctrine spirite.*

Il était donc nécessaire de grouper les faits épars pour voir leur corrélation, de rassembler les documents divers, les instructions données par les Esprits sur tous les points et sur tous les sujets, pour les comparer, les analyser, en étudier les analogies et les différences. Les communications étant données par des Esprits de tous ordres, plus ou moins éclairés, il fallait apprécier le degré de confiance que la raison permettait de leur accorder, distinguer les idées systématiques individuelles et isolées de celles qui avaient la sanction de l'enseignement général des Esprits, les utopies des idées pratiques; élaguer celles qui étaient notoirement démenties par les données de la science positive et la saine logique; utiliser les erreurs mêmes, les renseignements fournis par les Esprits même du plus bas étage, pour la connaissance de l'état du monde invisible, et en former un tout homogène. Il fallait, en un mot, un centre d'élaboration, indépendant de toute idée préconçue, de tout préjugé de secte, *résolu d'accepter la vérité devenue évidente, dût-elle être contraire à ses opinions personnelles.* Ce centre s'est formé de lui-même,

par la force des choses, et *sans dessein prémédité* (1).

53. — De cet état de choses, il est résulté un double courant d'idées : les unes allant des extrémités au centre, les autres retournant du centre à la circonférence. C'est ainsi que la doctrine a promptement marché vers l'unité, malgré la diversité des sources d'où elle est émanée ; que les systèmes divergents sont peu à peu tombés, par le fait de leur isolement, devant l'ascendant de l'opinion de la majorité, faute d'y trouver des échos sympathiques. Une communion de pensées s'est dès lors établie entre les différents centres partiels ; parlant la même langue spiri-

(1) Le *Livre des Esprits*, le premier ouvrage qui ait fait entrer le Spiritisme dans la voie philosophique, par la déduction des conséquences morales des faits, qui ait abordé toutes les parties de la doctrine, en touchant aux questions les plus importantes qu'elle soulève, a été, dès son apparition, le point de ralliement vers lequel ont spontanément convergé les travaux individuels. Il est de notoriété que, de la publication de ce livre, date l'ère du Spiritisme philosophique, resté jusque-là dans le domaine des expériences de curiosité. Si ce livre a conquis les sympathies de la majorité, c'est qu'il était l'expression des sentiments de cette même majorité, et qu'il répondait à ses aspirations ; c'est aussi parce que chacun y trouvait la confirmation et une explication rationnelle de ce qu'il obtenait en particulier. S'il avait été en désaccord avec l'enseignement général des Esprits, il n'aurait eu aucun crédit, et serait promptement tombé dans l'oubli. Or, à qui s'est-on rallié ? Ce n'est pas à l'homme qui n'est rien par lui-même, cheville ouvrière qui meurt et disparaît, mais à l'idée qui ne périt pas quand elle émane d'une source supérieure à l'homme.

Cette concentration spontanée des forces éparses a donné lieu à une correspondance immense, monument unique au monde, tableau vivant de la véritable histoire du Spiritisme moderne, où se reflètent à la fois les travaux partiels, les sentiments multiples qu'a fait naître la doctrine, les résultats moraux, les dévoûments et les défaillances ; archives précieuses pour la postérité qui pourra juger les hommes et les choses sur des pièces authentiques. En présence de ces témoignages irrécusables, que deviendront, dans la suite, toutes les fausses allégations, les diffamations de l'envie et de la jalousie ?

tuelle, ils se comprennent et sympathisent d'un bout du monde à l'autre.

Les Spirites se sont trouvés plus forts, ils ont lutté avec plus de courage, ils ont marché d'un pas plus assuré, quand ils ne se sont plus vus isolés, quand ils ont senti un point d'appui, un lien qui les rattachait à la grande famille; les phénomènes dont ils étaient témoins ne leur ont plus semblé étranges, anormaux, contradictoires, quand ils ont pu les rattacher à des lois générales d'harmonie, embrasser d'un coup d'œil l'édifice, et voir à tout cet ensemble un but grand et humanitaire (1).

Mais comment savoir si un principe est enseigné partout, ou s'il n'est que le résultat d'une opinion indivi-

(1) Un témoignage significatif, aussi remarquable que touchant, de cette communion de pensées qui s'établit entre les Spirites par la conformité des croyances, ce sont les demandes de prières qui nous viennent des contrées les plus lointaines, depuis le Pérou jusqu'aux extrémités de l'Asie, de la part de personnes de religions et de nationalités diverses, et que nous n'avons jamais vues. N'est-ce pas là le prélude de la grande unification qui se prépare? la preuve des racines sérieuses que prend partout le Spiritisme?

Il est remarquable que, de tous les groupes qui se sont formés avec l'intention préméditée de faire scission en proclamant des principes divergents, de même que ceux qui, par des raisons d'amour-propre ou autres, ne voulant pas avoir l'air de subir la loi commune, se sont crus assez forts pour marcher seuls, assez de lumières pour se passer de conseils, aucun n'est parvenu à constituer une idée prépondérante et viable; tous se sont éteints ou ont végété dans l'ombre. Comment pouvait-il en être autrement, dès lors que, pour se distinguer, au lieu de s'efforcer de donner une plus grande somme de satisfactions, ils rejetaient des principes de la doctrine précisément ce qui en fait le plus puissant attrait, ce qu'il y a de plus consolant, de plus encourageant et de plus rationnel? S'ils avaient compris la puissance des éléments moraux qui ont constitué l'unité, ils ne se seraient pas bercés d'une illusion chimérique; mais prenant leur petit cercle pour l'univers, ils n'ont vu dans les adhérents qu'une coterie qui pouvait facilement être renversée par une contre-coterie. C'était se méprendre étrangement sur les caractères essentiels de la doctrine, et cette erreur ne pouvait amener que des déceptions; au lieu de rompre l'unité, ils

duelle? Les groupes isolés n'étant pas à même de savoir ce qui se dit ailleurs, il était nécessaire qu'un centre rassemblât toutes les instructions pour faire une sorte de dépouillement des voix, et porter à la connaissance de tous l'opinion de la majorité (1).

54. — Il n'est aucune science qui soit sortie de toutes pièces du cerveau d'un homme ; toutes, sans exception, sont le produit d'observations successives s'appuyant sur les observations précédentes, comme sur un point connu pour arriver à l'inconnu. C'est ainsi que les Esprits ont procédé pour le Spiritisme ; c'est pourquoi leur enseignement est gradué ; ils n'abordent les questions qu'au fur et à mesure que les principes sur lesquels elles doivent s'appuyer sont suffisamment élaborés, et que l'opinion est mûre pour se les assimiler. Il est même remarquable que toutes les fois que les centres particuliers ont voulu aborder des questions prématurées, ils n'ont obtenu que des réponses contradictoires non concluantes. Quand, au contraire, le moment favorable est venu, l'enseignement est identique sur toute la ligne, dans la presque universalité des centres.

Il y a, toutefois, entre la marche du Spiritisme et celle

ont brisé le lien qui seul pouvait leur donner la force et la vie. (Voir *Revue spirite*, avril 1866, pages 106 et 111 : *Le Spiritisme sans les Esprits ; le Spiritisme indépendant*.)

(1) Tel est l'objet de nos publications, qui peuvent être considérées comme le résultat de ce dépouillement. Toutes les opinions y sont discutées, mais les questions ne sont formulées en principes qu'après avoir reçu la consécration de tous les contrôles qui, seule, peut leur donner force de loi, et permettre d'affirmer. Voilà pourquoi nous ne préconisons légèrement aucune théorie, et c'est en cela que la doctrine procédant de l'enseignement général, n'est point le produit d'un système préconçu ; c'est aussi ce qui fait sa force et assure son avenir.

des sciences une différence capitale, c'est que celles-ci n'ont atteint le point où elles sont arrivées qu'après de longs intervalles, tandis qu'il a suffi de quelques années au Spiritisme, sinon pour atteindre le point culminant, du moins pour recueillir une somme d'observations assez grande pour constituer une doctrine. Cela tient à la multitude innombrable d'Esprits qui, par la volonté de Dieu, se sont manifestés simultanément, apportant chacun le contingent de leurs connaissances. Il en est résulté que toutes les parties de la doctrine, au lieu d'être élaborées successivement durant plusieurs siècles, l'ont été à peu près simultanément en quelques années, et qu'il a suffi de les grouper pour en former un tout.

Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, d'abord pour que l'édifice arrivât plus promptement au faîte; en second lieu pour que l'on pût, par la comparaison, avoir un contrôle pour ainsi dire immédiat et permanent dans l'universalité de l'enseignement, chaque partie n'ayant de valeur et d'*autorité* que par sa connexité avec l'ensemble, toutes devant s'harmoniser, trouver leur place dans le casier général, et arriver chacune en son temps.

En ne confiant pas à un seul Esprit le soin de la promulgation de la doctrine, Dieu a voulu en outre que le plus petit comme le plus grand, parmi les Esprits comme parmi les hommes, apportât sa pierre à l'édifice, afin d'établir entre eux un lien de solidarité coopérative qui a manqué à toutes les doctrines sorties d'une source unique.

D'un autre côté, chaque Esprit, de même que chaque homme, n'ayant qu'une somme limitée de connaissances, individuellement ils étaient inhabiles à traiter *ex professo* les innombrables questions auxquelles touche le Spiri-

tisme; voilà également pourquoi la doctrine, pour remplir les vues du Créateur, ne pouvait être l'œuvre ni d'un seul Esprit, ni d'un seul médium; elle ne pouvait sortir que de la collectivité des travaux contrôlés les uns par les autres (1).

55. — Un dernier caractère de la révélation spirite, et qui ressort des conditions mêmes dans lesquelles elle est faite, c'est que, s'appuyant sur des faits, elle est et ne peut être qu'essentiellement progressive, comme toutes les sciences d'observation. Par son essence, elle contracte alliance avec la science, qui, étant l'exposé des lois de la nature dans un certain ordre de faits, ne peut être contraire à la volonté de Dieu, l'auteur de ces lois. *Les découvertes de la science glorifient Dieu au lieu de l'abaisser; elles ne détruisent que ce que les hommes ont bâti sur les idées fausses qu'ils se sont faites de Dieu.*

Le Spiritisme ne pose donc en principe absolu que ce qui est démontré avec évidence, ou ce qui ressort logiquement de l'observation. Touchant à toutes les branches de l'économie sociale, auxquelles il prête l'appui de ses propres découvertes, il s'assimilera toujours toutes les doctrines progressives, de quelque ordre qu'elles soient, arrivées à l'état de *vérités pratiques*, et sorties du domaine de l'utopie, sans cela il se suiciderait; en cessant d'être ce qu'il est, il mentirait à son origine et à son but providentiel. *Le Spiritisme, marchant avec le progrès, ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il est dans l'erreur sur un*

(1) Voir dans l'*Evangile selon le Spiritisme*, introduction, p. VI, et *Revue spirite*, avril 1864, p. 90 : *Autorité de la doctrine spirite; contrôle universel de l'enseignement des Esprits.*

*point, il se modifierait sur ce point; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte* (1).

56. — Quelle est l'utilité de la doctrine morale des Esprits, puisqu'elle n'est autre chose que celle du Christ? L'homme a-t-il besoin d'une révélation, et ne peut-il trouver en lui-même tout ce qui lui est nécessaire pour se conduire?

Au point de vue moral, Dieu a sans doute donné à l'homme un guide dans sa conscience qui lui dit: « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. » La morale naturelle est certainement inscrite dans le cœur des hommes, mais tous savent-ils y lire? N'ont-ils jamais méconnu ces sages préceptes? Qu'ont-ils fait de la morale du Christ? Comment la pratiquent ceux mêmes qui l'enseignent? N'est-elle pas devenue une lettre morte, une belle théorie, bonne pour les autres et non pour soi? Reprocherez-vous à un père de répéter dix fois, cent fois les mêmes instructions à ses enfants s'ils n'en profitent pas? Pourquoi Dieu ferait-il moins qu'un père de famille? Pourquoi n'enverrait-il pas de temps à autre parmi les hommes des messagers spéciaux chargés de les rappeler à leurs devoirs, et de les remettre en bon chemin quand ils s'en écartent? d'ouvrir les yeux de l'intelligence à ceux qui les ont fermés, comme les hommes

(1) Devant des déclarations aussi nettes et aussi catégoriques que celles qui sont contenues dans ce chapitre, tombent toutes les allégations de tendance à l'absolutisme et à l'autocratie des principes, toutes les fausses assimilations que des gens prévenus ou mal informés prêtent à la doctrine. Ces déclarations, d'ailleurs, ne sont pas nouvelles; nous les avons assez souvent répétées dans nos écrits pour ne laisser aucun doute à cet égard. Elles nous assignent en outre notre véritable rôle, le seul que nous ambitionnons: celui de travailleur.

les plus avancés envoient des missionnaires chez les sauvages et les barbares ?

Les Esprits n'enseignent pas d'autre morale que celle du Christ, par la raison qu'il n'y en a pas de meilleure. Mais alors à quoi bon leur enseignement, puisqu'ils ne disent que ce que nous savons ? On pourrait en dire autant de la morale du Christ qui fut enseignée cinq cents ans avant lui par Socrate et Platon, et dans des termes presque identiques ; de tous les moralistes qui répètent la même chose sur tous les tons et sous toutes les formes. Eh bien ! *les Esprits viennent tout simplement augmenter le nombre des moralistes*, avec la différence que se manifestant partout, ils se font entendre dans la chaumière aussi bien que dans le palais, aux ignorants comme aux gens instruits.

Ce que l'enseignement des Esprits ajoute à la morale du Christ, c'est la connaissance des principes qui relient les morts et les vivants, qui complètent les notions vagues qu'il avait données de l'âme, de son passé et de son avenir, et qui donnent pour sanction à sa doctrine les lois mêmes de la nature. A l'aide des nouvelles lumières apportées par le Spiritisme et les Esprits, l'homme comprend la solidarité qui relie tous les êtres ; la charité et la fraternité deviennent une nécessité sociale ; il fait par conviction ce qu'il ne faisait que par devoir, et il le fait mieux.

Lorsque les hommes pratiqueront la morale du Christ, alors seulement ils pourront dire qu'ils n'ont plus besoin de moralistes incarnés ou désincarnés ; mais alors aussi Dieu ne leur en enverra plus.

57. — Une des questions des plus importantes parmi celles qui sont posées en tête de ce chapitre est celle-ci :

Quelle est l'autorité de la révélation spirite, puisqu'elle émane d'êtres dont les lumières sont bornées, et qui ne sont pas infaillibles?

L'objection serait sérieuse si cette révélation ne consistait que dans l'enseignement des Esprits; si nous devions la tenir d'eux exclusivement et l'accepter les yeux fermés; elle est sans valeur dès l'instant que l'homme y apporte le concours de son intelligence et de son jugement; que les Esprits se bornent à le mettre sur la voie des déductions qu'il peut tirer de l'observation des faits. Or, les manifestations et leurs innombrables variétés sont des faits; l'homme les étudie et en cherche la loi; il est aidé dans ce travail par les Esprits de tous ordres qui sont plutôt des *collaborateurs* que des *révélateurs* dans le sens usuel du mot; il soumet leurs dires au contrôle de la logique et du bon sens; de cette manière il bénéficie des connaissances spéciales qu'ils doivent à leur position, sans abdiquer l'usage de sa propre raison.

Les Esprits n'étant autres que les âmes des hommes, en communiquant avec eux *nous ne sortons pas de l'humanité*, circonstance capitale à considérer. Les hommes de génie qui ont été les flambeaux de l'humanité sont donc sortis du monde des Esprits, comme ils y sont rentrés en quittant la terre. Dès lors que les Esprits peuvent se communiquer aux hommes, ces mêmes génies peuvent leur donner des instructions sous la forme spirituelle, comme ils l'ont fait sous la forme corporelle; ils peuvent nous instruire après leur mort, comme ils le faisaient de leur vivant; ils sont invisibles au lieu d'être visibles, voilà toute la différence. Leur expérience et leur savoir ne doivent pas être moindres, et si leur parole, comme hommes,

avait de l'autorité, elle n'en doit pas avoir moins parce qu'ils sont dans le monde des Esprits.

58. — Mais ce ne sont pas seulement les Esprits supérieurs qui se manifestent, ce sont aussi les Esprits de tous ordres, et cela était nécessaire pour nous initier au véritable caractère du monde spirituel, en nous le montrant sous toutes ses faces; par là, les relations entre le monde visible et le monde invisible sont plus intimes, la connexité est plus évidente; nous voyons plus clairement d'où nous venons et où nous allons; tel est le but essentiel de ces manifestations. Tous les Esprits, à quelque degré qu'ils soient parvenus, nous apprennent donc quelque chose; mais comme ils sont plus ou moins éclairés, c'est à nous de discerner ce qu'il y a en eux de bon ou de mauvais, et de tirer le profit que comporte leur enseignement; or tous, quels qu'ils soient, peuvent nous apprendre ou nous révéler des choses que nous ignorons et que sans eux nous ne saurions pas.

59. — Les grands Esprits incarnés sont des individualités puissantes, sans contredit, mais dont l'action est restreinte et nécessairement lente à se propager. Qu'un seul d'entre eux, fût-il même Elie ou Moïse, Socrate ou Platon, soit venu en ces derniers temps révéler aux hommes l'état du monde spirituel, qui aurait prouvé la vérité de ses assertions, par ce temps de scepticisme? Ne l'aurait-on pas regardé comme un rêveur ou un utopiste? Et en admettant qu'il fût dans le vrai absolu, des siècles se fussent écoulés avant que ses idées fussent acceptées par les masses. Dieu, dans sa sagesse, n'a pas voulu qu'il en fût ainsi; il a voulu que l'enseignement fût donné par les *Esprits eux-mêmes*, et non par des incarnés, afin de convaincre de leur existence, et qu'il eût lieu simultanément

par toute la terre, soit pour le propager plus rapidement, soit pour que l'on trouvât dans la coïncidence de l'enseignement une preuve de la vérité, chacun ayant ainsi les moyens de se convaincre par soi-même.

60. — Les Esprits ne viennent pas affranchir l'homme du travail, de l'étude et des recherches ; ils ne lui apportent aucune science toute faite ; sur ce qu'il peut trouver lui-même, ils le laissent à ses propres forces ; c'est ce que savent parfaitement aujourd'hui les Spirites. Depuis longtemps l'expérience a démontré l'erreur de l'opinion qui attribuait aux Esprits tout savoir et toute sagesse, et qu'il suffisait de s'adresser au premier Esprit venu pour connaître toutes choses. Sortis de l'humanité, les Esprits en sont une des faces ; comme sur la terre, il y en a de supérieurs et de vulgaires ; beaucoup en savent donc scientifiquement et philosophiquement moins que certains hommes ; ils disent ce qu'ils savent, ni plus ni moins ; comme parmi les hommes, les plus avancés peuvent nous renseigner sur plus de choses, nous donner des avis plus judicieux que les arriérés. Demander des conseils aux Esprits, ce n'est donc point s'adresser à des puissances surnaturelles, mais *à ses pareils*, à ceux mêmes à qui on se serait adressé de leur vivant, à ses parents, à ses amis, ou à des individus plus éclairés que nous. Voilà ce dont il importe de se persuader et ce qu'ignorent ceux qui, n'ayant pas étudié le Spiritisme, se font une idée complètement fausse sur la nature du monde des Esprits et des relations d'outre-tombe.

61. — Quelle est donc l'utilité de ces manifestations, ou si l'on veut de cette révélation, si les Esprits n'en savent pas plus que nous, ou s'ils ne nous disent pas tout ce qu'ils savent ?

D'abord, comme nous l'avons dit, ils s'abstiennent de nous donner ce que nous pouvons acquérir par le travail; en second lieu, il est des choses qu'il ne leur est pas permis de révéler, parce que notre degré d'avancement ne le comporte pas. Mais cela à part, les conditions de leur nouvelle existence étendent le cercle de leurs perceptions; ils voient ce qu'ils ne voyaient pas sur la terre; affranchis des entraves de la matière, délivrés des soucis de la vie corporelle, ils jugent les choses d'un point plus élevé, et par cela même plus sainement; leur perspicacité embrasse un horizon plus vaste; ils comprennent leurs erreurs, rectifient leurs idées et se débarrassent des préjugés humains.

C'est en cela que consiste la supériorité des Esprits sur l'humanité corporelle, et que leurs conseils peuvent être, eu égard à leur degré d'avancement, plus judicieux et plus désintéressés que ceux des incarnés. Le milieu dans lequel ils se trouvent leur permet en outre de nous initier aux choses de la vie future que nous ignorons, et que nous ne pouvons apprendre dans celui où nous sommes. Jusqu'à ce jour l'homme n'avait créé que des hypothèses sur son avenir; voilà pourquoi ses croyances sur ce point ont été partagées en systèmes si nombreux et si divergents, depuis le néantisme jusqu'aux fantastiques descriptions de l'enfer et du paradis. Aujourd'hui ce sont les témoins oculaires, les acteurs mêmes de la vie d'outre-tombe, qui viennent nous dire ce qu'il en est, *et qui seuls pouvaient le faire.* Ces manifestations ont donc servi à nous faire connaître le monde invisible qui nous entoure, et que nous ne soupçonnions pas; et cette connaissance seule serait d'une importance capitale, en supposant que les Esprits fussent incapables de rien nous apprendre de plus.

Si vous allez dans un pays nouveau pour vous, rejetterez-vous les renseignements du plus humble paysan que vous rencontrerez? Refuserez-vous de l'interroger sur l'état de la route parce que ce n'est qu'un paysan? Vous n'attendrez certainement pas de lui des éclaircissements d'une très haute portée, mais tel qu'il est, et dans sa sphère, il pourra, sur certains points, vous renseigner mieux qu'un savant qui ne connaît pas le pays. Vous tirerez de ses indications des conséquences qu'il ne pourrait tirer lui-même, mais il n'en aura pas moins été un instrument utile pour vos observations, n'eût-il servi qu'à vous faire connaître les mœurs des paysans. Il en est de même des rapports avec les Esprits, où le plus petit peut nous apprendre quelque chose.

62. — Une comparaison vulgaire fera encore mieux comprendre la situation.

Un navire chargé d'émigrants part pour une destination lointaine; il emporte des hommes de toutes conditions, des parents et des amis de ceux qui restent. On apprend que ce navire a fait naufrage; nulle trace n'en est restée, aucune nouvelle n'est parvenue sur son sort; on pense que tous les voyageurs ont péri, et le deuil est dans toutes les familles. Cependant l'équipage tout entier, sans en excepter un seul homme, a abordé une terre inconnue, terre abondante et fertile, où tous vivent heureux sous un ciel clément; mais on l'ignore. Or voilà qu'un jour un autre navire aborde cette terre; il y trouve tous les naufragés sains et saufs. L'heureuse nouvelle se répand avec la rapidité de l'éclair; chacun se dit: « Nos amis ne sont point perdus! » Et ils en rendent grâce à Dieu. Ils ne peuvent se voir, mais ils correspondent; ils échangent des témoignages d'affection, et voilà que la joie succède à la tristesse.

Telle est l'image de la vie terrestre et de la vie d'outre-tombe, avant et après la révélation moderne; celle-ci, semblable au second navire, nous apporte la bonne nouvelle de la survivance de ceux qui nous sont chers, et la certitude de les rejoindre un jour; le doute sur leur sort et sur le nôtre n'existe plus; le découragement s'efface devant l'espérance.

Mais d'autres résultats viennent féconder cette révélation. Dieu, jugeant l'humanité mûre pour pénétrer le mystère de sa destinée et contempler de sang-froid de nouvelles merveilles, a permis que le voile qui séparait le monde visible du monde invisible fût levé. Le fait des manifestations n'a rien d'extrahumain; *c'est l'humanité spirituelle qui vient causer avec l'humanité corporelle* et lui dire:

« Nous existons, donc le néant n'existe pas; voilà ce que nous sommes, et voilà ce que vous serez; l'avenir est à vous comme il est à nous. Vous marchiez dans les ténèbres, nous venons éclairer votre route et vous frayer la voie; vous alliez au hasard, nous vous montrons le but. La vie terrestre était tout pour vous, parce que vous ne voyiez rien au delà; nous venons vous dire, en vous montrant la vie spirituelle : La vie terrestre n'est rien. Votre vue s'arrêtait à la tombe, nous vous montrons au delà un horizon splendide. Vous ne saviez pas pourquoi vous souffrez sur la terre; maintenant, dans la souffrance, vous voyez la justice de Dieu; le bien était sans fruits apparents pour l'avenir, il aura désormais un but et sera une nécessité; la fraternité n'était qu'une belle théorie, elle est maintenant assise sur une loi de la nature. Sous l'empire de la croyance que tout finit avec la vie, l'immensité est vide, l'égoïsme règne en maître parmi vous, et votre mot d'ordre est:

« Chacun pour soi ; » avec la certitude de l'avenir, les espaces infinis se peuplent à l'infini, le vide et la solitude ne sont nulle part, la solidarité relie tous les êtres par delà et en deçà de la tombe ; c'est le règne de la charité, avec la devise : « Chacun pour tous et tous pour chacun. » Enfin, au terme de la vie vous disiez un éternel adieu à ceux qui vous sont chers, maintenant vous leur direz : « Au revoir ! »

Tels sont, en résumé, les résultats de la révélation nouvelle ; elle est venue combler le vide creusé par l'incrédulité, relever les courages abattus par le doute ou la perspective du néant, et donner à toute chose sa raison d'être. Ce résultat est-il donc sans importance, parce que les Esprits ne viennent pas résoudre les problèmes de la science, donner le savoir aux ignorants, et aux paresseux le moyen de s'enrichir sans peine ? Cependant les fruits que l'homme doit en retirer ne sont pas seulement pour la vie future; il les cueillera sur la terre par la transformation que ces nouvelles croyances doivent nécessairement opérer sur son caractère, ses goûts, ses tendances et, par suite, sur les habitudes et les relations sociales. En mettant fin au règne de l'égoïsme, de l'orgueil et de l'incrédulité, elles préparent celui du bien, qui est le règne de Dieu.

La révélation a donc pour objet de mettre l'homme en possession de certaines vérités qu'il ne pourrait acquérir par lui-même, et cela en vue d'activer le progrès. Ces vérités se bornent en général à des principes fondamentaux destinés à le mettre sur la voie des recherches, et non à le conduire par la lisière ; ce sont des jalons qui lui montrent le but : à lui la tâche de les étudier et d'en déduire les applications ; loin de l'affranchir du travail, ce sont de nouveaux éléments fournis à son activité.

# CHAPITRE II

## Dieu.

Existence de Dieu. — De la nature divine. — La Providence. — La vue de Dieu.

### EXISTENCE DE DIEU

1. — Dieu étant la cause première de toutes choses, le point de départ de tout, le pivot sur lequel repose l'édifice de la création, c'est le point qu'il importe de considérer avant tout.

Il est de principe élémentaire qu'on juge d'une cause par ses effets, alors même qu'on ne voit pas la cause. La science va plus loin : elle calcule la puissance de la cause par la puissance de l'effet, et peut même en déterminer la nature. C'est ainsi, par exemple, que l'astronomie a conclu à l'existence de planètes dans des régions déterminées de l'espace, par la connaissance des lois qui régissent le mouvement des astres ; on a cherché, et l'on a rouvé les planètes, qu'on peut en réalité dire avoir été découvertes avant d'avoir été vues.

2. — Dans un ordre de faits plus vulgaires, si l'on est plongé dans un épais brouillard, à la clarté diffuse on juge que le soleil est sur l'horizon, quoiqu'on ne voie pas le soleil. Si un oiseau fendant l'air est atteint d'un plomb mortel, on juge qu'un habile tireur l'a frappé quoiqu'on ne voie pas le tireur. Il n'est donc pas toujours néces-

saire d'avoir vu une chose pour savoir qu'elle existe. En tout, c'est en observant les effets qu'on arrive à la connaissance des causes.

3. — Un autre principe tout aussi élémentaire, et passé à l'état d'axiome à force de vérité, c'est que tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente.

Si l'on demandait quel est l'inventeur de tel ingénieux mécanisme, l'architecte de tel monument, le sculpteur de telle statue ou le peintre de tel tableau, que penserait-on de celui qui répondrait que cela s'est fait tout seul? Lorsqu'on voit un chef-d'œuvre de l'art ou de l'industrie, on dit ce que doit être le produit d'un homme de génie, parce qu'une haute intelligence a dû présider à sa conception; on juge néanmoins qu'un homme a dû le faire, parce qu'on sait quc la chose n'est pas au-dessus de la capacité humaine, mais il ne viendra à personne la pensée de dire qu'elle est sortie du cerveau d'un idiot ou d'un ignorant, et encore moins qu'elle est le travail d'un animal ou le produit du hasard.

4. — Partout on reconnaît la présence de l'homme à ses ouvrages. Si vous abordez une terre inconnue, fût-elle un désert, et que vous y découvriez le moindre vestige de travaux humains, vous en concluez que des hommes habitent ou ont habité cette contrée. L'existence des hommes antédiluviens ne se prouverait pas seulement par des fossiles humains, mais aussi, et avec autant de certitude, par la présence, dans les terrains de cette époque, d'objets travaillés par les hommes; un fragment de vase, une pierre taillée, une arme, une brique, suffiront pour attester leur présence. A la grossièreté ou à la perfection du travail on reconnaîtra le degré d'intelligence et d'avancement de ceux qui l'ont accompli. Si

donc, vous trouvant dans un pays habité exclusivement par des sauvages, vous découvriez une statue digne de Phidias, vous n'hésiteriez pas à dire que des sauvages étant incapables de l'avoir faite, elle doit être l'œuvre d'une intelligence supérieure à celle des sauvages.

5. — Eh bien! en jetant les yeux autour de soi, sur les œuvres de la nature, en observant la prévoyance, la sagesse, l'harmonie qui président à toutes, on reconnaît qu'il n'en est aucune qui ne dépasse la plus haute portée de l'intelligence humaine, puisque le plus grand génie de la terre ne saurait créer le moindre brin d'herbe. Dès lors que l'intelligence humaine ne peut les produire, c'est qu'elles sont le produit d'une intelligence supérieure à l'humanité. Cette harmonie et cette sagesse s'étendant depuis le grain de sable et le ciron jusqu'aux astres innombrables qui circulent dans l'espace, il en faut conclure que cette intelligence embrasse l'infini, à moins de dire qu'il y a des effets sans cause.

6. — A cela quelques-uns opposent le raisonnement suivant :

Les œuvres dites de la nature sont le produit de forces matérielles qui agissent mécaniquement, par suite des lois d'attraction et de répulsion; les molécules des corps inertes s'agrégent et se désagrégent sous l'empire de ces lois. Les plantes naissent, poussent, croissent et se multiplient toujours de la même manière, chacune dans son espèce, en vertu de ces mêmes lois; chaque sujet est semblable à celui d'où il est sorti; la croissance, la floraison, la fructification, la coloration sont subordonnées à des causes matérielles, telles que la chaleur, l'électricité, la lumière, l'humidité, etc. Il en est de même des animaux. Les astres se forment par l'attraction moléculaire, et se

meuvent perpétuellement dans leurs orbites par l'effet de la gravitation. Cette régularité mécanique dans l'emploi des forces naturelles n'accuse point une intelligence libre. L'homme remue son bras quand il veut et comme il veut, mais celui qui le remuerait dans le même sens depuis sa naissance jusqu'à sa mort, serait un automate; or les forces organiques de la nature, considérées dans leur ensemble, sont en quelque sorte automatiques.

Tout cela est vrai; mais ces forces sont des effets qui doivent avoir une cause, et nul n'a prétendu qu'elles constituent la divinité. Elles sont matérielles et mécaniques; elles ne sont point intelligentes par elles-mêmes, cela est encore vrai; mais elles sont mises en œuvre, distribuées, appropriées pour les besoins de chaque chose par une intelligence qui n'est point celle des hommes. L'utile appropriation de ces forces est un effet intelligent qui dénote une cause intelligente. Une pendule se meut avec une régularité automatique, et c'est cette régularité qui en fait le mérite. La force qui la fait agir est toute matérielle et nullement intelligente; mais que serait cette pendule si une intelligence n'avait combiné, calculé, distribué l'emploi de cette force pour la faire marcher avec précision? De ce que l'intelligence n'est pas dans le mécanisme de la pendule, et de ce qu'on ne la voit pas, serait-il rationnel de conclure qu'elle n'existe pas? On la juge à ses effets.

L'existence de l'horloge atteste l'existence de l'horloger; l'ingéniosité du mécanisme atteste l'intelligence et le savoir de l'horloger. Quand on voit une de ces pendules compliquées qui marquent l'heure des principales villes du monde, le mouvement des astres, qui jouent des airs, qui semblent, en un mot, vous parler pour vous don-

ner à point nommé le renseignement dont vous avez besoin, est-il jamais venu à la pensée de quelqu'un de dire : Voilà une pendule bien intelligente?

Ainsi en est-il du mécanisme de l'univers; Dieu ne se montre pas, mais il s'affirme par ses œuvres.

7. — L'existence de Dieu est donc un fait acquis, non-seulement par la révélation, mais par l'évidence matérielle des faits. Les peuples les plus sauvages n'ont pas eu de révélation, et cependant ils croient instinctivement à l'existence d'une puissance surhumaine; c'est que les sauvages eux-mêmes n'échappent pas aux conséquences logiques; ils voient des choses qui sont au-dessus du pouvoir humain, et ils en concluent qu'elles proviennent d'un être supérieur à l'humanité.

## DE LA NATURE DIVINE

8. — Il n'est pas donné à l'homme de sonder la nature intime de Dieu. Téméraire serait celui qui prétendrait lever le voile qui le dérobe à notre vue; il nous manque *encore* le sens qui ne s'acquiert que par la complète épuration de l'Esprit. Mais s'il ne peut pénétrer son essence, son existence étant donnée comme prémisses, il peut, par le raisonnement, arriver à la connaissance de ses attributs nécessaires; car, en voyant ce qu'il ne peut pas ne pas être sans cesser d'être Dieu, il en conclut ce qu'il doit être.

Sans la connaissance des attributs de Dieu, il serait impossible de comprendre l'œuvre de la création; c'est le point de départ de toutes les croyances religieuses, et c'est faute de s'y être reportées comme au phare qui pou-

vait les diriger, que la plupart des religions ont erré dans leurs dogmes. Celles qui n'ont pas attribué à Dieu la toute-puissance ont imaginé plusieurs dieux; celles qui ne lui ont pas attribué la souveraine bonté en ont fait un Dieu jaloux, colère, partial et vindicatif.

9. — *Dieu est la suprême et souveraine intelligence.* L'intelligence de l'homme est bornée, puisqu'il ne peut ni faire ni comprendre tout ce qui existe; celle de Dieu, embrassant l'infini, doit être infinie. Si on la supposait bornée sur un point quelconque, on pourrait concevoir un être encore plus intelligent, capable de comprendre et de faire ce que l'autre ne ferait pas, et ainsi de suite jusqu'à l'infini.

10. — *Dieu est éternel*, c'est-à-dire qu'il n'a point eu de commencement et n'aura point de fin. S'il avait eu un commencement, c'est qu'il serait sorti du néant; or le néant n'étant rien, ne peut rien produire; ou bien il aurait été créé par un autre être antérieur, et alors c'est cet être qui serait Dieu. Si on lui supposait un commencement ou une fin, on pourrait donc concevoir un être ayant existé avant lui, ou pouvant exister après lui, et ainsi de suite jusqu'à l'infini.

11. — *Dieu est immuable.* S'il était sujet à des changements, les lois qui régissent l'univers n'auraient aucune stabilité.

12. — *Dieu est immatériel;* c'est-à-dire que sa nature diffère de tout ce que nous appelons matière; autrement il ne serait pas immuable, car il serait sujet aux transformations de la matière.

Dieu n'a pas de forme appréciable à nos sens; sans cela il serait matière. Nous disons : la main de Dieu, l'œil de Dieu, la bouche de Dieu, parce que l'homme ne con-

naissant que lui, il se prend pour terme de comparaison de tout ce qu'il ne comprend pas. Ces images où l'on représente Dieu sous la figure d'un vieillard à longue barbe, couvert d'un manteau, sont ridicules ; elles ont l'inconvénient de rabaisser l'être suprême aux mesquines proportions de l'humanité ; de là à lui prêter les passions de l'humanité, à en faire un Dieu colère et jaloux, il n'y a qu'un pas.

13. — *Dieu est tout-puissant.* S'il n'avait pas la suprême puissance, on pourrait concevoir un être plus puissant, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on trouvât l'être qu'aucun autre ne pourrait surpasser en puissance, et c'est celui-là qui serait Dieu. Il n'aurait pas fait toutes choses, et celles qu'il n'aurait pas faites seraient l'œuvre d'un autre dieu.

14. — *Dieu est souverainement juste et bon.* La sagesse providentielle des lois divines se révèle dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, et cette sagesse ne permet de douter ni de sa justice ni de sa bonté. Ces deux qualités impliquent toutes les autres ; si on les supposait bornées, ne fût-ce que sur un point, on pourrait concevoir un être qui les posséderait à un plus haut degré, et qui lui serait supérieur.

L'infini d'une qualité exclut la possibilité de l'existence d'une qualité contraire qui l'amoindrirait ou l'annulerait. Un être *infiniment bon* ne saurait avoir la plus petite parcelle de méchanceté, ni l'être *infiniment mauvais* avoir la plus petite parcelle de bonté ; de même qu'un objet ne saurait être d'un noir absolu avec la plus légère nuance de blanc, ni d'un blanc absolu avee la plus petite tache de noir.

Dieu ne saurait donc être à la fois bon et mauvais, car

alors, ne possédant ni l'une ni l'autre de ces qualités au suprême degré, il ne serait pas Dieu ; toutes choses seraient soumises au caprice, et il n'y aurait de stabilité pour rien. Il ne pourrait donc être qu'infiniment bon ou infiniment mauvais ; s'il était infiniment mauvais, il ne ferait rien de bon ; or, comme ses œuvres témoignent de sa sagesse, de sa bonté et de sa sollicitude, il en faut conclure que, ne pouvant être à la fois bon et mauvais sans cesser d'être Dieu, il doit être infiniment bon.

La souveraine bonté implique la souveraine justice ; car s'il agissait injustement ou avec partialité dans *une seule circonstance*, ou à l'égard *d'une seule de ses créatures*, il ne serait pas souverainement juste, et par conséquent ne serait pas souverainement *bon*.

15. — *Dieu est infiniment parfait*. Il est impossible de concevoir Dieu sans l'infini des perfections, sans quoi il ne serait pas Dieu, car on pourrait toujours concevoir un être possédant ce qui lui manquerait. Pour qu'aucun être ne puisse le surpasser, il faut qu'il soit infini en tout.

Les attributs de Dieu étant infinis, ne sont susceptibles ni d'augmentation ni de diminution, sans cela ils ne seraient pas infinis, et Dieu ne serait pas parfait. Si l'on ôtait la plus petite parcelle d'un seul de ses attributs, on n'aurait plus Dieu, puisqu'il pourrait exister un être plus parfait.

16. — *Dieu est unique*. L'unité de Dieu est la conséquence de l'infini absolu des perfections. Un autre Dieu ne pourrait exister qu'à la condition d'être également infini en toutes choses ; car s'il y avait entre eux la plus légère différence, l'un serait inférieur à l'autre, subordonné à sa puissance, et ne serait pas Dieu. S'il y avait entre eux égalité absolue, ce serait de toute éternité une

même pensée, une même volonté, une même puissance; ainsi confondus dans leur identité, ce ne serait en réalité qu'un seul Dieu. S'ils avaient chacun des attributions spéciales, l'un ferait ce que l'autre ne ferait pas, et alors il n'y aurait pas entre eux égalité parfaite, puisque ni l'un ni l'autre n'aurait la souveraine autorité.

17. — C'est l'ignorance du principe de l'infini des perfections de Dieu qui a engendré le polythéisme, culte de tous les peuples primitifs; ils ont attribué la divinité à toute puissance qui leur a semblé au-dessus de l'humanité; plus tard, la raison les a conduits à confondre ces diverses puissances en une seule. Puis, à mesure que les hommes ont compris l'essence des attributs divins, ils ont retranché de leurs symboles les croyances qui en étaient la négation.

18. — En résumé, Dieu ne peut être Dieu qu'à la condition de n'être surpassé en rien par un autre être; car alors l'être qui le surpasserait en quoi que ce soit, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu, serait le véritable Dieu ; pour cela, il faut qu'il soit infini en toutes choses.

C'est ainsi que l'existence de Dieu étant constatée par le fait de ses œuvres, on arrive, par la simple déduction logique, à déterminer les attributs qui le caractérisent.

19. — Dieu est donc *la suprême et souveraine intelligence*; *il est unique*, *éternel*, *immuable*, *immatériel*, *tout-puissant*, *souverainement juste et bon*, *infini dans toutes ses perfections*, et ne peut être autre chose.

Tel est le pivot sur lequel repose l'édifice universel; c'est le phare dont les rayons s'étendent sur l'univers entier, et qui seul peut guider l'homme dans la recherche de la vérité; en le suivant, il ne s'égarera jamais, et s'il

s'est si souvent fourvoyé, c'est faute d'avoir suivi la route qui lui était indiquée.

Tel est aussi le critérium infaillible de toutes les doctrines philosophiques et religieuses; l'homme a pour les juger une mesure rigoureusement exacte dans les attributs de Dieu, et il peut se dire avec certitude que toute théorie, tout principe, tout dogme, toute croyance, toute pratique qui serait en contradiction avec *un seul* de ces attributs, qui tendrait non-seulement à l'annuler, mais simplement à l'affaiblir, ne peut être dans la vérité.

*En philosophie, en psychologie, en morale, en religion, il n'y a de vrai que ce qui ne s'écarte pas d'un iota des qualités essentielles de la divinité.* La religion parfaite serait celle dont aucun article de foi ne serait en opposition avec ces qualités, dont tous les dogmes pourraient subir l'épreuve de ce contrôle, sans en recevoir aucune atteinte.

## LA PROVIDENCE

20. — La providence est la sollicitude de Dieu pour toutes ses créatures. Dieu est partout, il voit tout, il préside à tout, même aux plus petites choses; c'est en cela que consiste l'action providentielle.

« Comment Dieu si grand, si puissant, si supérieur à tout, peut-il s'immiscer dans des détails infimes, se préoccuper des moindres actes et des moindres pensées de chaque individu? Telle est la question que se pose l'incrédulité, d'où elle conclut qu'en admettant l'existence de Dieu, son action ne doit s'étendre que sur les lois générales de l'univers; que l'univers fonctionne de toute éternité en vertu de ces lois auxquelles chaque créature est

soumise dans sa sphère d'activité, sans qu'il soit besoin du concours incessant de la providence. »

21. — Dans leur état actuel d'infériorité, les hommes ne peuvent que difficilement comprendre Dieu infini, parce qu'ils sont eux-mêmes bornés et limités, c'est pourquoi ils se le figurent borné et limité comme eux; ils se le représentent comme un être circonscrit, et en font une image à leur image. Nos tableaux qui le peignent sous des traits humains ne contribuent pas peu à entretenir cette erreur dans l'esprit des masses qui adorent en lui la forme plus que la pensée. C'est pour le plus grand nombre un souverain puissant, sur un *trône* inaccessible, perdu dans l'immensité des cieux, et parce que leurs facultés et leurs perceptions sont bornées, ils ne comprennent pas que Dieu puisse ou daigne intervenir directement dans les petites choses.

22. — Dans l'impuissance où est l'homme de comprendre l'essence même de la divinité, il ne peut s'en faire qu'une idée approximative à l'aide de comparaisons nécessairement très imparfaites, mais qui peuvent du moins lui montrer la possibilité de ce qui, au premier abord, lui semble impossible.

Supposons un fluide assez subtile pour pénétrer tous les corps, il est évident que chaque molécule de ce fluide se trouvant en contact avec chaque molécule de la matière, produira sur le corps une action identique à celle que produirait la totalité du fluide. C'est ce que la chimie démontre tous les jours dans des proportions limitées.

Ce fluide étant inintelligent agit mécaniquement par les seules forces matérielles; mais si nous supposons ce fluide doué d'intelligence, de facultés perceptives et sensitives, il agira, non plus aveuglément, mais avec discerne-

ment, avec volonté et liberté; il verra, entendra et sentira.

Les propriétés du fluide périspirital peuvent nous en donner une idée. Il n'est point intelligent par lui-même puisqu'il est matière, mais il est le véhicule de la pensée, des sensations et des perceptions de l'Esprit; c'est par suite de la subtilité de ce fluide que les Esprits pénètrent partout, qu'ils scrutent nos pensées les plus intimes, qu'ils voient et agissent à distance; c'est à ce fluide arrivé à un certain degré d'épuration, que les Esprits supérieurs doivent le don d'ubiquité; il suffit d'un rayon de leur pensée dirigé sur divers points, pour qu'ils puissent y manifester leur présence simultanément. L'extension de cette faculté est subordonné au degré d'élévation et d'épuration de l'Esprit. C'est encore à l'aide de ce fluide que l'homme lui-même agit à distance, par la puissance de la volonté, sur certains individus; qu'il modifie dans certaines limites les propriétés de la matière, donne à des substances inactives des propriétés déterminées, répare des désordres organiques, et opère des guérisons par l'imposition des mains.

23. — Mais les Esprits, quelque élevés qu'ils soient, sont des créatures bornées dans leurs facultés, leur puissance, et l'étendue de leurs perceptions, et ne sauraient, sous ce rapport, approcher de Dieu. Cependant ils peuvent nous servir de point de comparaison. Ce que l'Esprit ne peut accomplir que dans une limite restreinte, Dieu, qui est infini, l'accomplit dans des proportiens indéfinies. Il y a encore cette différence que l'action de l'Esprit est momentanée et subordonnée aux circonstances : celle de Dieu est permanente; la pensée de l'Esprit n'embrasse qu'un temps et un espace circonscrits : celle de Dieu em-

brasse l'univers et l'éternité. En un mot, entre les Esprits et Dieu, il y a la distance du fini à l'infini.

24. — Le fluide périsprital n'est pas la pensée de l'Esprit, mais l'agent et l'intermédiaire de cette pensée ; comme c'est lui qui la transmet, il en est en quelque sorte *imprégné*, et dans l'impossibilité où nous sommes de l'isoler, elle semble ne faire qu'un avec le fluide, comme le son semble ne faire qu'un avec l'air, de sorte que nous pouvons, pour ainsi dire, la matérialiser. De même que nous disons que l'air devient sonore, nous pourrions, en prenant l'effet pour la cause, dire que le fluide devient intelligent.

25. — Qu'il en soit ou non ainsi de la pensée de Dieu, c'est-à-dire qu'elle agisse directement ou par l'intermédiaire d'un fluide, pour la facilité de notre intelligence, représentons-nous-la sous la forme concrète d'un fluide intelligent remplissant l'univers infini, pénétrant toutes les parties de la création : *la nature entière est plongée dans le fluide divin;* or, en vertu du principe que les parties d'un tout sont de même nature, et ont les mêmes propriétés que le tout, chaque atome de ce fluide, si l'on peut s'exprimer ainsi, possédant la pensée, c'est-à-dire les attributs essentiels de la divinité, et ce fluide étant partout, tout est soumis à son action intelligente, à sa prévoyance, à sa sollicitude; pas un être, quelque infime qu'il soit, qui n'en soit en quelque sorte saturé. Nous sommes ainsi constamment en présence de la divinité ; il n'est pas une seule de nos actions que nous puissions soustraire à son regard ; notre pensée est en contact incessant avec sa pensée, et c'est avec raison qu'on dit que Dieu lit dans les plus profonds replis de notre cœur ; *Nous sommes en lui, comme il est en nous*, selon la parole du Christ.

Pour étendre sa sollicitude sur toutes ses créatures,

Dieu n'a donc pas besoin de plonger son regard du haut de l'immensité; nos prières, pour être entendues de lui, n'ont pas besoin de franchir l'espace, ni d'être dites d'une voix retentissante, car, sans cesse à nos côtés, nos pensées se répercutent en lui. Nos pensées sont comme les sons d'une cloche qui font vibrer toutes les molécules de l'air ambiant.

26. — Loin de nous la pensée de matérialiser la divinité; l'image d'un fluide intelligent universel n'est évidemment qu'une comparaison, mais propre à donner une idée plus juste de Dieu que les tableaux qui le représentent sous une figure humaine; elle n'a pour objet que de faire comprendre la possibilité pour Dieu d'être partout et de s'occuper de tout.

27. — Nous avons incessamment sous les yeux un exemple qui peut nous donner une idée de la manière dont l'action de Dieu peut s'exercer sur les parties les plus intimes de tous les êtres, et par conséquent comment les impressions les plus subtiles de notre âme arrivent à lui. Il est tiré d'une instruction donnée par un Esprit à ce sujet.

« L'un des attributs de la divinité est l'infinité; on ne peut se représenter le Créateur comme ayant une forme, une limite, une borne quelconque. S'il n'était pas infini, on pourrait concevoir quelque chose de plus grand que lui et ce serait ce quelque chose qui serait Dieu. — Etant infini, Dieu est partout, car, s'il n'était pas partout, il ne serait pas infini; on ne peut sortir de ce dilemme. Donc, s'il y a un Dieu, et cela ne fait de doute pour personne, ce Dieu est infini et l'on ne peut concevoir d'étendue qu'il n'occupe point. Il se trouve par conséquent en contact avec toutes ses créations; il les enveloppe,

elles sont dans lui; il est donc compréhensible qu'il soit en rapport direct avec chaque créature, et, pour vous faire comprendre aussi matériellement que possible de quelle manière cette communication a lieu universellement et constamment, examinons ce qui se passe chez l'homme entre son Esprit et son corps.

« L'homme est un petit monde dont le directeur est l'Esprit et dont le principe dirigé est le corps. Dans cet univers, le corps représentera une création dont l'Esprit serait Dieu. (Vous comprenez qu'il ne peut y avoir ici qu'une question d'analogie et non d'identité.) Les membres de ce corps, les différents organes qui le composent, ses muscles, ses nerfs, ses articulations, sont autant d'individualités matérielles, si l'on peut dire, localisées dans un endroit spécial du corps; bien que le nombre de ces parties constitutives si variées et si différentes de nature, soit considérable, il n'est cependant douteux pour personne qu'il ne peut se produire de mouvements, qu'une impression quelconque ne peut avoir lieu dans un endroit particulier, sans que l'Esprit en ait conscience. Y a-t-il des sensations diverses en plusieurs endroits simultanés ? L'Esprit les ressent toutes, les discerne, les analyse, assigne à chacune sa cause et son lieu d'action.

« Un phénomène analogue a lieu entre la création et Dieu. Dieu est partout dans la nature, comme l'Esprit est partout dans le corps; tous les éléments de la création sont en rapport constant avec lui, comme toutes les cellules du corps humain sont en contact immédiat avec l'être spirituel; il n'y a donc point de raison pour que des phénomènes de même ordre ne se produisent pas de la même manière, dans l'un et l'autre cas.

« Un membre s'agite : l'Esprit le sent; une créature

pense : Dieu le sait. Tous les membres sont en mouvement, les différents organes sont mis en vibration : l'Esprit ressent chaque manifestation, les distingue et les localise. Les différentes créations, les différentes créatures, s'agitent, pensent, agissent diversement, et Dieu sait tout ce qui se passe, assigne à chacun ce qui lui est particulier.

« On peut en déduire également la solidarité de la matière et de l'intelligence, la solidarité de tous les êtres d'un monde entre eux, celle de tous les mondes, et celle enfin des créations et du Créateur. » (QUINEMANT. *Société de Paris*, 1867.)

28. — Nous comprenons l'effet, c'est déjà beaucoup; de l'effet nous remontons à la cause, et nous jugeons de sa grandeur par la grandeur de l'effet; mais son essence intime nous échappe, comme celle de la cause d'une foule de phénomènes. Nous connaissons les effets de l'électricité, de la chaleur, de la lumière, de la gravitation; nous les calculons, et cependant nous ignorons la nature intime du principe qui les produit. Est-il donc plus rationnel de nier le principe divin, parce que nous ne le comprenons pas?

29. — Rien n'empêche d'admettre pour le principe de souveraine intelligence, un centre d'action, un foyer principal rayonnant sans cesse, inondant l'univers de ses effluves comme le soleil de sa lumière. Mais où est ce foyer? C'est ce que nul ne peut dire. Il est probable qu'il n'est pas plus fixé sur un point déterminé que ne l'est son action, et qu'il parcourt incessamment les régions de l'espace sans bornes. Si de simples Esprits ont le don d'ubiquité, cette faculté, en Dieu, doit être sans limite. Dieu remplissant l'univers, on pourrait encore

admettre, à titre d'hypothèse, que ce foyer n'a pas besoin de se transporter, et qu'il se forme sur tous les points où la souveraine volonté juge à propos de se produire, d'où l'on pourrait dire qu'il est partout et nulle part.

30. — Devant ces problèmes insondables, notre raison doit s'humilier. Dieu existe : nous n'en saurions douter; il est infiniment juste et bon : c'est son essence; sa sollicitude s'étend à tout : nous le comprenons; il ne peut donc vouloir que notre bien, c'est pourquoi nous devons avoir confiance en lui. Voilà l'essentiel; pour le surplus, attendons que nous soyons dignes de le comprendre.

### LA VUE DE DIEU

31. — Puisque Dieu est partout, pourquoi ne le voyons-nous pas? Le verrons-nous en quittant la terre? Telles sont les questions qu'on se pose journellement.

La première est facile à résoudre; nos organes matériels ont des perceptions bornées qui les rendent impropres à la vue de certaines choses, même matérielles. C'est ainsi que certains fluides échappent totalement à notre vue et à nos instruments d'analyse, et pourtant nous ne doutons pas de leur existence. Nous voyons les effets de la peste, et nous ne voyons pas le fluide qui la transporte; nous voyons les corps se mouvoir sous l'influence de la force de gravitation, et nous ne voyons pas cette force.

32. — Les choses d'essence spirituelle ne peuvent être perçues par des organes matériels; ce n'est que par la vue spirituelle que nous pouvons voir les Esprits et les choses du monde immatériel; notre âme seule peut donc avoir la perception de Dieu. Le voit-elle immédiatement

après la mort? C'est ce que les communications d'outre-tombe peuvent seules nous apprendre. Par elles nous savons que la vue de Dieu n'est le privilége que des âmes les plus épurées, et qu'ainsi bien peu possèdent, en quittant leur enveloppe terrèstre, le degré de dématérialisation nécessaire. Quelques comparaisons vulgaires le feront aisément comprendre.

33. — Celui qui est au fond d'une vallée environnée d'une brume épaisse, ne voit pas le soleil; cependant, comme nous l'avons dit plus haut, à la lumière diffuse il juge de la présence du soleil. S'il gravit la montagne, à mesure qu'il s'élève, le brouillard s'éclaircit, la lumière devient de plus en plus vive, mais il ne voit pas encore le soleil; quand il commence à l'apercevoir, il est encore voilé, car la moindre vapeur suffit pour en affaiblir l'éclat. Ce n'est qu'après s'être complétement élevé au-dessus de la couche brumeuse, que se trouvant dans un air parfaitement pur, il le voit dans toute sa splendeur.

Il en est de même de celui dont la tête serait enveloppée de plusieurs voiles; d'abord il ne voit rien du tout; à chaque voile qu'on enlève il distingue une lueur de plus en plus claire; ce n'est que lorsque le dernier voile a disparu qu'il perçoit nettement les choses.

Il en est encore de même d'une liqueur chargée de matières étrangères; elle est trouble d'abord; à chaque distillation sa transparence augmente, jusqu'a ce qu'étant complétement épurée, elle acquiert une limpidité parfaite et ne présente aucun obstacle à la vue.

Ainsi en est-il de l'âme. L'enveloppe périspritale, bien qu'invisible et impalpable pour nous, est pour elle une véritable matière, trop grossière encore pour certaines perceptions. Cette enveloppe se spiritualise à mesure que

l'âme s'élève en moralité. Les imperfections de l'âme sont comme des voiles qui obscurcissent sa vue; chaque imperfection dont elle se défait est un voile de moins, mais ce n'est qu'après s'être complétement épurée qu'elle jouit de la plénitude de ses facultés.

34. — Dieu étant l'essence divine par excellence, ne peut être perçu dans tout son éclat que par les Esprits arrivés au plus haut degré de dématérialisation. Si les Esprits imparfaits ne le voient pas, ce n'est pas qu'ils en soient plus éloignés que les autres; comme eux, comme tous les êtres de la nature, ils sont plongés dans le fluide divin, comme nous le sommes dans la lumière; seulement leurs imperfections sont des voiles qui le dérobent à leur vue; quand le brouillard sera dissipé, ils le verront resplendir; pour cela ils n'auront besoin ni de monter, ni d'aller le chercher dans les profondeurs de l'infini; la vue spirituelle étant débarrassée des taies morales qui l'obscurcissaient, ils le verront en quelque lieu qu'ils se trouvent, fût-ce même sur la terre, car il est partout.

35. — L'Esprit ne s'épure qu'à la longue, et les différentes incarnations sont les alambics au fond desquels il laisse à chaque fois quelques impuretés. En quittant son enveloppe corporelle, ils ne se dépouille pas instantanément de ses imperfections; c'est pourquoi il en est qui, après la mort, ne voient pas plus Dieu que de leur vivant; mais à mesure qu'ils s'épurent ils en ont une intuition plus distincte; s'ils ne le voient pas, ils le comprennent mieux : la lumière est moins diffuse. Lors donc que des Esprits disent que Dieu leur défend de répondre à telle question, ce n'est pas que Dieu leur apparaisse, ou leur adresse la parole pour leur prescrire ou leur interdire telle ou telle chose, non; mais ils le sentent; ils

reçoivent les effluves de sa pensée, comme cela nous arrive à l'égard des Esprits qui nous enveloppent de leur fluide, quoique nous ne les voyions pas.

36. — Aucun homme ne peut donc voir Dieu avec les yeux de la chair. Si cette faveur était accordée à quelques-uns, ce ne serait qu'à l'état d'extase, alors que l'âme est autant dégagée des liens de la matière que cela est possible pendant l'incarnation. Un tel privilége ne serait d'ailleurs celui que des âmes d'élite, incarnées en mission et non en *expiation*. Mais comme les Esprits de l'ordre le plus élevé resplendissent d'un éclat éblouissant, il se peut que des Esprits moins élevés, incarnés ou désincarnés, frappés de la splendeur qui les entoure, aient cru voir Dieu lui-même. Tel on voit parfois un ministre pris pour son souverain.

37. — Sous quelle apparence Dieu se présente-t-il à ceux qui se sont rendus dignes de cette faveur? Est-ce sous une forme quelconque? sous une figure humaine, ou comme un foyer resplendissant de lumière? C'est ce que le langage humain est impuissant à décrire, parce qu'il n'existe pour nous aucun point de comparaison qui puisse en donner une idée; nous sommes comme des aveugles à qui l'on chercherait en vain à faire comprendre l'éclat soleil. Notre vocabulaire est borné à nos besoins et au cercle de nos idées; celui des sauvages ne saurait dépeindre les merveilles de la civilisation; celui des peuples les plus civilisés est trop pauvre pour décrire les splendeurs des cieux, notre intelligence trop bornée pour les comprendre, et notre vue trop faible en serait éblouie.

# CHAPITRE III

## Le bien et le mal.

Source du bien et du mal. — L'instinct et l'intelligence. — Destruction des êtres vivants les uns par les autres.

### SOURCE DU BIEN ET DU MAL

1. — Dieu étant le principe de toutes choses, et ce principe étant toute sagesse, toute bonté, toute justice, tout ce qui en procède doit participer de ces attributs, car ce qui est infiniment sage, juste et bon, ne peut rien produire de déraisonnable, de mauvais et d'injuste. Le mal que nous observons ne doit donc pas avoir sa source en lui.

2. — Si le mal était dans les attributions d'un être spécial, qu'on l'appelle Arimane ou Satan, de deux choses l'une, ou cet être serait égal à Dieu et par conséquent aussi puissant, et de toute éternité comme lui, ou il lui serait inférieur.

Dans le premier cas, il y aurait deux puissances rivales, luttant sans cesse, chacune cherchant à défaire ce que fait l'autre, et se contrecarrant mutuellement. Cette hypothèse est inconciliable avec l'unité de vue qui se révèle dans l'ordonnance de l'univers.

Dans le second cas, cet être étant inférieur à Dieu lui serait subordonné; ne pouvant avoir été de toute éternité comme lui sans être son égal, il aurait eu un commen-

cement; s'il a été créé, il ne peut l'avoir été que par Dieu; Dieu aurait ainsi créé l'Esprit du mal, ce qui serait la négation de l'infinie bonté.

3. — Selon une doctrine, l'Esprit du mal, créé bon, serait devenu mauvais, et Dieu, pour le punir, l'aurait condamné à rester éternellement mauvais, et lui aurait donné pour mission de séduire les hommes pour les induire au mal; or une seule chute pouvant leur mériter les plus cruels châtiments pour l'éternité, sans espoir de pardon, il y aurait ici plus qu'un manque de bonté, mais une cruauté préméditée, car pour rendre la séduction plus facile et mieux cacher le piége, Satan serait autorisé à *se transformer en ange de lumière et à simuler les œuvres mêmes de Dieu jusqu'à s'y méprendre*. Il y aurait de plus iniquité et imprévoyance de la part de Dieu, car toute liberté étant laissée à Satan de sortir de l'empire des ténèbres et de se livrer aux plaisirs mondains pour y entraîner les hommes, le provocateur au mal serait moins puni que les victimes de ses ruses qui y tombent par faiblesse, puisqu'une fois dans le gouffre, celles-ci n'en peuvent plus sortir. Dieu leur refuse un verre d'eau pour étancher leur soif, et pendant toute l'éternité il entend, lui et ses anges, leurs gémissements sans se laisser émouvoir, tandis qu'il laisse Satan se donner toutes les jouissances qu'il désire.

De toutes les doctrines sur la théorie du mal, celle-ci est sans contredit la plus irrationnelle et la plus injurieuse pour la divinité. (Voir *Ciel et Enfer selon le Spiritisme*, ch. x, *les Démons*.)

4. — Cependant le mal existe et il a une cause.

Le mal est de plusieurs sortes. Il y a d'abord le mal physique et le mal moral, puis les maux que l'homme peut

éviter et ceux qui sont indépendants de sa volonté. Parmi ces derniers il faut placer les fléaux naturels.

L'homme, dont les facultés sont limitées, ne peut pénétrer ni embrasser l'ensemble des vues du Créateur; il juge les choses au point de vue de sa personnalité, des intérêts factices et de convention qu'il s'est créés, et qui ne sont point dans l'ordre de la nature; c'est pourquoi il trouve souvent mauvais et injuste ce qu'il trouverait juste et admirable s'il en voyait la cause, le but et le résultat définitif. En cherchant la raison d'être et l'utilité de chaque chose, il reconnaîtra que tout porte l'empreinte de la sagesse infinie, et il s'inclinera devant cette sagesse, même pour les choses qu'il ne comprendrait pas.

5. — L'homme a reçu en partage une intelligence à l'aide de laquelle il peut conjurer, ou tout au moins grandement atténuer les effets de tous les fléaux naturels; plus il acquiert de savoir et avance en civilisation, moins ces fléaux sont désastreux; avec une organisation sociale sagement prévoyante il pourra même en neutraliser les conséquences, lorsqu'ils ne pourront être évités entièrement. Ainsi, pour ces mêmes fléaux qui ont leur utilité dans l'ordre général de la nature et pour l'avenir, mais qui frappent dans le présent, Dieu a donné à l'homme, par les facultés dont il a doué son Esprit, les moyens d'en paralyser les effets.

C'est ainsi qu'il assainit les contrées insalubres, qu'il neutralise les miasmes pestifères, qu'il fertilise les terres incultes et s'ingénie à les préserver des inondations; qu'il se construit des habitations plus saines, plus solides pour résister aux vents si nécessaires à l'épuration de l'atmosphère, qu'il se met à l'abri des intempéries; c'est ainsi enfin que, petit à petit, le besoin lui a fait créer les

sciences, à l'aide desquelles il améliore les conditions d'habitabilité du globe, et augmente la somme de son bien-être.

L'homme devant progresser, les maux auxquels il est exposé sont un stimulant pour l'exercice de son intelligence, de toutes ses facultés physiques et morales, en l'invitant à la recherche des moyens de s'y soustraire. S'il n'avait rien à craindre, aucune nécessité ne le porterait à la recherche du mieux; il s'engourdirait dans l'inactivité de son esprit; il n'inventerait rien et ne découvrirait rien. *La douleur est l'aiguillon qui pousse l'homme en avant dans la voie du progrès.*

6. — Mais les maux les plus nombreux sont ceux que l'homme se crée par ses propres vices, ceux qui proviennent de son orgueil, de son égoïsme, de son ambition, de sa cupidité, de ses excès en toutes choses : à est la cause des guerres et des calamités qu'elles entraînent, des dissensions, des injustices, de l'oppression du faible par le fort, enfin de la plupart des maladies.

Dieu a établi des lois pleines de sagesse qui n'ont pour but que le bien; l'homme trouve en lui-même tout ce qu'il faut pour les suivre; sa route est tracée par sa conscience ; la loi divine est gravée dans son cœur; et de plus Dieu les lui rappelle sans cesse par ses messies et ses prophètes, par tous les Esprits incarnés qui ont reçu mission de l'éclairer, de le moraliser, de l'améliorer, et en dernier temps par la multitude des Esprits désincarnés qui se manifestent de toutes parts. *Si l'homme se conformait rigoureusement aux lois divines, il n'est pas douteux qu'il éviterait les maux les plus cuisants et qu'il vivrait heureux sur la terre.* S'il ne le fait pas, c'est en vertu de son libre arbitre, et il en subit les conséquences.

7. — Mais Dieu, plein de bonté, a placé le remède à côté du mal, c'est-à-dire que du mal même il fait sortir le bien. Il arrive un moment où l'excès du mal moral devient intolérable et fait éprouver à l'homme le besoin de changer de voie; instruit par l'expérience, il est poussé à chercher un remède dans le bien, toujours par un effet de son libre arbitre; lorsqu'il entre dans une route meilleure, c'est par le fait de sa volonté et parce qu'il a reconnu les inconvénients de l'autre route. La nécessité le contraint donc à s'améliorer moralement en vue d'être plus heureux, comme cette même nécessité l'a contraint d'améliorer les conditions matérielles de son existence.

On peut dire que *le mal est l'absence du bien, comme le froid est l'absence de la chaleur*. Le mal n'est pas plus un attribut distinct que le froid n'est un fluide spécial; l'un est le négatif de l'autre. Là où le bien n'existe pas, existe forcément le mal; ne pas faire le mal est déjà le commencement du bien. Dieu ne veut que le bien; de l'homme seul vient le mal. S'il y avait, dans la création, un être préposé au mal, l'homme ne pourrait l'éviter; mais l'homme ayant la cause du mal *en lui-même*, et ayant en même temps son libre arbitre et pour guide les lois divines, il l'évitera quand il voudra.

Prenons un fait vulgaire pour comparaison. Un propriétaire sait qu'à l'extrémité de son champ est un endroit dangereux où pourrait périr ou se blesser celui qui s'y aventurerait. Que fait-il pour prévenir les accidents? Il place près de l'endroit un avis portant défense d'aller plus loin pour cause de danger. Voilà la loi; elle est sage et prévoyante. Si, malgré cela, un imprudent n'en tient pas compte et passe outre, et s'il lui en

mésarrive, à qui peut-il s'en prendre si ce n'est à lui-même ?

Ainsi en est-il de tout mal. L'homme l'éviterait s'il observait les lois divines. Dieu, par exemple, a mis une limite à la satisfaction des besoins ; l'homme est averti par la satiété ; s'il outrepasse cette limite, il le fait volontairement. Les maladies, les infirmités, la mort qui peuvent en être la suite, sont donc son fait et non celui de Dieu.

8. — Le mal étant le résultat des imperfections de l'homme, et l'homme étant créé par Dieu, Dieu, dira-t-on, n'en a pas moins créé, sinon le mal, du moins la cause du mal ; s'il eût fait l'homme parfait, le mal n'existerait pas.

Si l'homme eût été créé parfait, il serait porté fatalement au bien ; or, en vertu de son libre arbitre, il n'est porté fatalement ni au bien ni au mal. Dieu a voulu qu'il fût soumis à la loi du progrès, et que ce progrès fût le fruit de son propre travail, afin qu'il en ait le mérite, de même qu'il porte la responsabilité du mal qui est le fait de sa volonté. La question est donc de savoir quelle est, en l'homme, la source de la propension au mal (1).

(1) L'erreur consiste à prétendre que l'âme serait sortie parfaite des mains du Créateur, alors que celui-ci, au contraire, a voulu que la perfection fût le résultat de l'épuration graduelle de l'Esprit et son œuvre propre. Dieu a voulu que l'âme, en vertu de son libre arbitre, pût opter entre le bien et le mal, et qu'elle arrivât à ses fins dernières par une vie militante et en résistant au mal. S'il eût fait l'âme parfaite comme lui, et que, sortant de ses mains, il l'eût associée à sa béatitude éternelle, il l'aurait faite non à son image, mais semblable à lui-même, ainsi que nous l'avons déjà dit. Connaissant toutes choses en vertu de son essence même et sans avoir rien appris, mue par un sentiment d'orgueil né de la conscience de ses divins attributs, elle aurait été entraînée à renier son origine, à méconnaître l'auteur de son existence, et se serait constituée en état de rébellion, de révolte envers son Créateur. » (Bonnamy, juge d'instruction : *La Raison du Spiritisme*, ch. VI.)

9. — Si l'on étudie toutes les passions, et même tous les vices, on voit qu'ils ont leur principe dans l'instinct de conservation. Cet instinct est dans toute sa force chez les animaux et chez les êtres primitifs qui se rapprochent le plus de l'animalité; il y domine seul, parce que, chez eux, il n'a pas encore pour contre-poids le sens moral; l'être n'est pas encore né à la vie intellectuelle. L'instinct s'affaiblit, au contraire, à mesure que l'intelligence se développe, parce que celle-ci domine la matière; avec l'intelligence raisonnée naît le libre arbitre dont l'homme use à son gré; alors pour lui seulement commence la responsabilité de ses actes.

10. — La destinée de l'Esprit est la vie spirituelle; mais dans les premières phases de son existence corporelle, il n'a que des besoins matériels à satisfaire, et à cette fin l'exercice des passions est une nécessité pour la conservation de l'espèce et des individus, matériellement parlant. Mais sorti de cette période, il a d'autres be oins, besoins d'abord semi-moraux et semi-matériels, puis exclusivement moraux. C'est alors que l'Esprit domine la matière; s'il en secoue le joug, il avance dans sa voie providentielle, il se rapproche de sa destinée finale. Si, au contraire, il se laisse dominer par elle, il s'attarde en s'assimilant à la brute. Dans cette situation, *ce qui était jadis un bien, parce que c'était une nécessité de sa nature, devient un mal, non-seulement parce que ce n'est plus une nécessité, mais pa ce que cela devient nuisible à la spiritualisation de l'être.* Le mal est ainsi relatif, et la responsabilité proportionnée au degré d'avancement.

Toutes les passions ont ainsi leur utilité provid ntielle, sans cela Dieu eût fait quelque chose d'inutile et de nuisible; c'est l'abus qui constitue le mal, et l'homme abuse

en vertu de son libre arbitre. Plus tard, éclairé par son propre intérêt, il choisit librement entre le bien et le mal.

### L'INSTINCT ET L'INTELLIGENCE

11. — Qu'elle différence y a-t-il entre l'instinct et l'intelligence? Où finit l'un et où commence l'autre? L'instinct est-il une intelligence rudimentaire, ou bien une faculté distincte, un attribut exclusif de la matière?

*L'instinct est la force occulte qui sollicite les êtres organiques à des actes spontanés et involontaires, en vue de leur conservation.* Dans les actes instinctifs, il n'y a ni réflexion, ni combinaison, ni préméditation. C'est ainsi que la plante cherche l'air, se tourne vers la lumière, dirige ses racines vers l'eau et la terre nourricière; que la fleur s'ouvre et se referme alternativement selon le besoin; que les plantes grimpantes s'enroulent autour de l'appui, ou s'accrochent avec leurs vrilles. C'est par l'instinct que les animaux sont avertis de ce qui leur est utile ou nuisible; qu'ils se dirigent, selon les saisons, vers les climats propices; qu'ils construisent, sans leçons préalables, avec plus ou moins d'art, selon les espèces, des couches moelleuses et des abris pour leur progéniture, des engins pour prendre au piége la proie dont ils se nourrissent; qu'ils manient avec adresse les armes offensives et défensives dont ils sont pourvus; que les sexes se rapprochent; que la mère couve ses petits, et que ceux-ci cherchent le sein de la mère. Chez l'homme, l'instinct domine exclusivement au début de la vie; c'est par l'instinct que l'enfant fait ses premiers mouvements, qu'il saisit sa nourriture, qu'il crie pour exprimer ses be-

soins, qu'il imite le son de la voix, qu'il s'essaye à parler et à marcher. Chez l'adulte même, certains actes sont instinctifs; tels sont les mouvements spontanés pour parer à un danger, pour se tirer d'un péril, pour maintenir l'équilibre; tels sont encore le clignotement des paupières pour tempérer l'éclat de la lumière, l'ouverture machinale de la bouche pour respirer, etc.

12. — *L'intelligence se révèle par des actes volontaires, réfléchis, prémédités, combinés, selon l'opportunité des circonstances.* C'est incontestablement un attribut exclusif de l'âme.

*Tout acte machinal est instinctif; celui qui dénote la réflexion et la combinaison est intelligent; l'un est libre, l'autre ne l'est pas.*

L'instinct est un guide sur, qui ne trompe jamais; l'intelligence, par cela seul qu'elle est libre, est parfois sujette à erreur.

Si l'acte instinctif n'a pas le caractère de l'acte intelligent, il révèle néanmoins une cause intelligente essentiellement prévoyante. Si l'on admet que l'instinct a sa source dans la matière, il faut admettre que la matière est intelligente, plus sûrement intelligente même et prévoyante que l'âme, puisque l'instinct ne se trompe pas, tandis que l'intelligence se trompe.

Si l'on considère l'instinct comme une intelligence rudimentaire, comment se fait-il qu'il soit, dans certains cas, supérieur à l'intelligence raisonnée? Qu'il donne la possibilité d'exécuter des choses que celle-ci ne peut pas produire?

S'il est l'attribut d'un principe spirituel spécial, que devient ce principe? Puisque l'instinct s'efface, ce principe serait donc anéanti? Si les animaux ne sont doués

que de l'instinct, leur avenir est sans issue; leurs souffrances n'ont aucune compensation. Ce ne serait conforme ni à la justice ni à la bonté de Dieu.

13. — Selon un autre système, l'instinct et l'intelligence auraient un seul et même principe; arrivé à un certain degré de développement, ce principe, qui d'abord n'aurait eu que les qualités de l'instinct, subirait une transformation qui lui donnerait celles de l'intelligence libre; il recevrait, en un mot, ce que l'on est convenu d'appeler l'étincelle divine. Cette transformation ne serait pas subite, mais graduelle, de telle sorte que, pendant une certaine période, il y aurait mélange des deux aptitudes, la première diminuant à mesure que la seconde augmente.

14. — Enfin, une dernière hypothèse qui, du reste, s'allie parfaitement à l'idée de l'unité de principe, ressort du caractère essentiellement prévoyant de l'instinct, et concorde avec ce que le Spiritisme nous enseigne, touchant les rapports du monde Spirituel et du monde corporel.

On sait maintenant que des Esprits désincarnés ont pour mission de veiller sur les incarnés, dont ils sont les protecteurs et les guides; qu'ils les entourent de leurs effluves fluidiques; que l'homme agit souvent d'une manière *inconsciente*, sous l'action de ces effluves.

On sait en outre que l'instinct, qui lui-même produit des actes inconscients, prédomine chez les enfants, et en général chez les êtres dont la raison est faible. Or, selon cette hypothèse, l'instinct ne serait un attribut ni de l'âme, ni de la matière; il n'appartiendrait point en propre à l'être vivant, mais il serait un *effet* de l'action directe des protecteurs invisibles qui suppléeraient à l'imperfection

de l'intelligence, en provoquant eux-mêmes les actes inconscients nécessaires à la conservation de l'être. Ce serait comme la lisière à l'aide de laquelle on soutient l'enfant qui ne sait pas encore marcher. Mais de même qu'on supprime graduellement l'usage de la lisière à mesure que l'enfant se soutient seul, les Esprits protecteurs laissent à eux-mêmes leurs protégés à mesure que ceux-ci peuvent se guider par leur propre intelligence.

Ainsi l'instinct, loin d'être le produit d'une intelligence rudimentaire et incomplète, serait le fait d'une intelligence étrangère *dans la plénitude de sa force*, suppléant à l'insuffisance, soit d'une intelligence plus jeune, qu'elle pousserait à faire inconsciemment pour son bien ce que celle-ci est encore incapable de faire par elle-même, soit d'une intelligence mûre, mais momentanément entravée dans l'usage de ses facultés, ainsi que cela a lieu chez l'homme dans l'enfance, et dans les cas d'idiotie et d'affections mentales.

On dit proverbialement qu'il y a un Dieu pour les enfants, les fous et les ivrognes; ce dicton est plus vrai qu'on ne le croit; ce Dieu n'est autre que l'Esprit protecteur qui veille sur l'être incapable de se protéger par sa propre raison.

15. — Dans cet ordre d'idées, on peut aller plus loin. Cette théorie, quelque rationnelle qu'elle soit ne résout pas toutes les difficultés de la question. Pour rechercher les causes, il faut étudier les effets, et de la nature des effets on peut conclure à la nature de la cause.

Si l'on observe les effets de l'instinct, on remarque tout d'abord une unité de vue et d'ensemble, une sûreté de résultats qui n'existent plus que dès que l'instinct est remplacé par l'intelligence libre; de plus, à l'appropriation

si parfaile et si constante des facultés instinctives aux besoins de chaque espèce, on reconnaît une profonde sagesse. Cette unité de vues ne saurait exister sans l'unité de pensées, et par conséquent avec la multiplicité des causes agissantes. Or, par suite du progrès qu'accomplissent incessamment les intelligences individuelles, il y a entre elles une diversité d'aptitudes et de volontés incompatible avec cet ensemble si parfaitement harmonieux qui se produit depuis l'origine des temps et dans tous les climats, avec une régularité et une précision mathématiques, sans jamais faire défaut. Cette uniformité dans le résultat des facultés instinctives est un fait caractéristique qui implique forcément l'unité de la cause; si cette cause était inhérente à chaque individualité, il y aurait autant de variétés d'instincts qu'il y a d'individus, depuis la plante jusqu'à l'homme. Un effet général, uniforme et constant, doit avoir une cause générale, uniforme et constante; un effet qui accuse de la sagesse et de la prévoyance, doit avoir une cause sage et prévoyante.

Or, une cause sage et prévoyante étant nécessairement intelligente, ne peut être exclusivement matérielle.

Ne trouvant pas dans les créatures, incarnées ou désincarnées, les qualités nécessaires pour produire un tel résultat, il faut remonter plus haut, c'est-à-dire au Créateur lui-même. Si l'on se reporte à l'explication qui a été donnée sur la manière dont on peut concevoir l'action providentielle (chap. II, n° 25); si l'on se figure tous les êtres pénétrés du fluide divin, souverainement intelligent, on comprendra la sagesse prévoyante et l'unité de vues qui président à tous les mouvements instinctifs pour le bien de chaque individu. Cette sollicitude est d'autant plus active que l'individu a moins de ressources en lui-

même et dans sa propre intelligence, c'est pourquoi elle se montre plus grande et plus absolue chez les animaux et les êtres inférieurs que chez l'homme.

D'après cette théorie on comprend que l'instinct soit un guide toujours sûr. L'instinct maternel, le plus noble de tous, que le matérialisme rabaisse au niveau des forces attractives de la matière, se trouve relevé et ennobli. En raison de ses conséquences, il ne fallait pas qu'il fût livré aux éventualités capricieuses de l'intelligence et du libre arbitre. *Par l'organe de la mère, Dieu veille lui-même sur ses créatures naissantes.*

16. — Cette théorie ne détruit nullement le rôle des Esprits protecteurs dont le concours est un fait acquis et prouvé par l'expérience ; mais il est à remarquer que l'action de ceux-ci est essentiellement individuelle ; qu'elle se modifie selon les qualités propres du protecteur et du protégé, et que nulle part elle n'a l'uniformité et la généralité de l'instinct. Dieu, dans sa sagesse, conduit lui-même les aveugles, mais il confie à des intelligences libres le soin de conduire les clairvoyants pour laisser à chacun la responsabilité de ses actes. La mission des Esprits protecteurs est un devoir qu'ils acceptent volontairement, et qui est pour eux un moyen d'avancement suivant la manière dont ils le remplissent.

17. — Toutes ces manières d'envisager l'instinct sont nécessairement hypothétiques, et aucune n'a un caractère suffisant d'authenticité pour être donnée comme solution définitive. La question sera certainement résolue un jour, lorsqu'on aura réuni les éléments d'observation qui manquent encore ; jusque-là il faut se borner à soumettre les opinions diverses au creuset de la raison

et de la logique, et attendre que la lumière se fasse; la solution qui se rapproche le plus de la vérité, sera nécessairement celle qui correspond le mieux aux attributs de Dieu, c'est-à-dire à la souveraine bonté et à la souveraine justice. (Voir ch. II, n° 19.)

18. — L'instinct étant le guide, et les passions les ressorts des âmes dans la première période de leur développement, se confondent parfois dans leurs effets, et surtout dans le langage humain qui ne se prête pas toujours suffisamment à l'expression de toutes les nuances. Il y a cependant entre ces deux principes des différences qu'il est essentiel de considérer.

L'instinct est un guide sûr, toujours bon; à un temps donné il peut devenir inutile, mais jamais nuisible; il s'affaiblit par la prédominance de l'intelligence.

Les passions, dans les premiers âges de l'âme, ont cela de commun avec l'instinct, que les êtres y sont sollicités par une force également inconsciente. Elles naissent plus particulièrement des besoins du corps, et tiennent plus que l'instinct à l'organisme. Ce qui les distingue surtout de l'instinct, c'est qu'elles sont individuelles et ne produisent pas, comme ce dernier, des effets généraux et uniformes; on les voit au contraire varier d'intensité et de nature selon les individus. Elles sont utiles, comme stimulant, jusqu'à l'éclosion du sens moral, qui, d'un être passif, fait un être de raison; à ce moment elles deviennent, non plus seulement inutiles, mais nuisibles à l'avancement de l'Esprit dont elles retardent la dématérialisation; elles s'affaiblissent avec le développement de la raison.

19. — L'homme qui n'agirait constamment que par l'instinct, pourrait être très bon, mais laisserait dormir

son intelligence ; il serait comme l'enfant qui ne quitterait pas les lisières et ne saurait se servir de ses membres. Celui qui ne maîtrise pas ses passions, peut être très intelligent, mais en même temps très mauvais. *L'instinct s'annihile de lui-même; les passions ne se domptent que par l'effort de la volonté.*

Tous les hommes ont passé par la filière des passions; ceux qui n'en ont plus, qui ne sont, par nature, ni orgueilleux, ni ambitieux, ni égoïstes, ni haineux, ni vindicatifs, ni cruels, ni colères, ni sensuels, qui font le bien sans efforts, sans préméditation et pour ainsi dire involontairement, c'est qu'ils ont progressé dans la suite de leurs existences antérieures; ils sont purgés de la gourme. C'est à tort qu'on dit qu'ils ont moins de mérite à faire le bien que ceux qui ont à lutter contre leurs tendances; pour eux, la victoire est remportée; pour les autres elle ne l'est pas encore, et quand elle le sera, ils seront comme les autres : à leur tour ils feront le bien sans y penser, comme des enfants qui lisent couramment sans plus avoir besoin d'épeler; ce sont comme deux malades dont l'un est guéri et plein de force, tandis que l'autre n'est encore que convalescent et trébuche en marchant; ce sont enfin comme deux coureurs dont l'un est plus près du but que l'autre.

## DESTRUCTION DES ÊTRES VIVANTS LES UNS PAR LES AUTRES

20. — La destruction réciproque des êtres vivants est une des lois de la nature qui, au premier abord, semblent le moins se concilier avec la bonté de Dieu. On se demande pourquoi il leur a fait une nécessité de s'entre-

détruire pour se nourrir aux dépens les uns des autres.

Pour celui qui ne voit que la matière, qui borne sa vue à la vie présente, cela paraît en effet une imperfection dans l'œuvre divine ; d'où cette conclusion qu'en tirent les incrédules, que Dieu n'étant pas parfait, il n'y a pas de Dieu. C'est qu'ils jugent la perfection de Dieu à leur point de vue ; leur propre jugement est la mesure de sa sagesse, et ils pensent que Dieu ne saurait mieux faire que ce qu'ils feraient eux-mêmes. Leur courte vue ne leur permettant pas de juger l'ensemble, ils ne comprennent pas qu'un bien réel peut sortir d'un mal apparent. La connaissance du principe spirituel, considéré dans son essence véritable, et de la grande loi d'unité qui constitue l'harmonie de la création, peut seule donner à l'homme la clef de ce mystère, et lui montrer la sagesse providentielle et l'harmonie précisément là où il ne voyait qu'une anomalie et une contradiction. Il en est de cette vérité comme d'une foule d'autres ; l'homme n'est apte à sonder certaines profondeurs que lorsque son Esprit est arrivé à un degré suffisant de maturité.

21. — La vraie vie, de l'animal aussi bien que de l'homme, n'est pas plus dans l'enveloppe corporelle qu'elle n'est dans l'habillement; elle est dans le principe intelligent qui préexiste et survit au corps. Ce principe a besoin du corps pour se développer par le travail qu'il doit accomplir sur la matière brute; le corps s'use dans ce travail, mais l'Esprit ne s'use pas, au contraire : il en sort à chaque fois plus fort, plus lucide et plus capable. Qu'importe donc que l'Esprit change plus ou moins souvent d'enveloppe ! il n'en est pas moins Esprit; c'est absolument comme si un homme renouvelait cent fois son habillement dans l'année : il n'en serait pas moins le même homme.

Par le spectacle incessant de la destruction, Dieu apprend aux hommes le peu de cas qu'ils doivent faire de l'enveloppe matérielle, et suscite en eux l'idée de la vie spirituelle en la leur faisant désirer comme une compensation.

Dieu, dira-t-on, ne pouvait-il arriver au même résultat par d'autres moyens, et sans astreindre les êtres vivants à s'entre-détruire? Bien hardi celui qui prétendrait pénétrer les desseins de Dieu! Si tout est sagesse dans son œuvre, nous devons supposer que cette sagesse ne doit pas plus faire défaut sur ce point que sur les autres; si nous ne le comprenons pas, il faut nous en prendre à notre peu d'avancement. Toutefois, nous pouvons essayer d'en chercher la raison, en prenant pour boussole ce principe : *Dieu doit être infiniment juste et sage;* cherchons donc en tout sa justice et sa sagesse, et inclinons-nous devant ce qui dépasse notre entendement.

22. — Une première utilité qui se présente de cette destruction, utilité purement physique, il est vrai, est celle-ci: les corps organiques ne s'entretiennent qu'à l'aide des matières organiques, ces matières contenant seules les éléments nutritifs nécessaires à leur transformation. Les corps, instruments d'action du principe intelligent, ayant besoin d'être incessamment renouvelés, la Providence les fait servir à leur entretien mutuel; c'est pour cela que les êtres se nourrissent les uns des autres; c'est alors que le corps se nourrit du corps, mais l'Esprit n'est ni anéanti, ni altéré; il n'est que dépouillé de son enveloppe.

23. — Il est en outre des considérations morales d'un ordre plus élevé.

La lutte est nécessaire au développement de l'Esprit

c'est dans la lutte qu'il exerce ses facultés. Celui qui attaque pour avoir sa nourriture, et celui qui se défend pour conserver sa vie, font assaut de ruse et d'intelligence, et augmentent, par cela même, leurs forces intellectuelles. L'un des deux succombe; mais qu'est-ce que le plus fort ou le plus adroit a enlevé au plus faible en réalité? Son vêtement de chair, pas autre chose; l'Esprit, qui n'est pas mort, en reprendra un autre plus tard.

24. — Dans les êtres inférieurs de la création, dans ceux où le sens moral n'existe pas, où l'intelligence n'a pas encore remplacé l'instinct, la lutte ne saurait avoir pour mobile que la satisfaction d'un besoin matériel; or, un des besoins matériels les plus impérieux est celui de la nourriture; ils luttent donc uniquement pour vivre, c'est-à-dire pour prendre ou défendre une proie, car ils ne sauraient être stimulés par un mobile plus élevé. C'est dans cette première période que l'âme s'élabore et s'essaie à la vie. Lorsqu'elle a atteint le degré de maturité nécessaire pour sa transformation, elle reçoit de Dieu de nouvelles facultés : le libre arbitre et le sens moral, l'étincelle divine en un mot, qui donnent un nouveau cours à ses idées, la dotent de nouvelles aptitudes et de nouvelles perceptions.

Mais les nouvelles facultés morales dont elle est douée ne se développent que graduellement, car rien n'est brusque dans la nature; il y a une période de transition où l'homme se distingue à peine de la brute; dans les premiers âges, l'instinct animal domine, et la lutte a encore pour mobile la satisfaction des besoins matériels; plus tard l'instinct animal et le sentiment moral se contrebalancent; l'homme alors lutte, non plus pour se nourrir, mais pour satisfaire son ambition, son orgueil, le

besoin de dominer : pour cela, il lui faut encore détruire. Mais à mesure que le sens moral prend le dessus, la sensibilité se développe, le besoin de la destruction diminue ; il finit même par s'effacer et par devenir odieux : l'homme a horreur du sang.

Cependant la lutte est toujours nécessaire au développement de l'Esprit, car même arrivé à ce point qui nous semble culminant, il est loin d'être parfait ; ce n'est qu'au prix de son activité qu'il acquiert des connaissances, de l'expérience, et qu'il se dépouille des derniers vestiges de l'animalité ; mais alors la lutte, de sanglante et brutale qu'elle était, devient purement intellectuelle ; l'homme lutte contre les difficultés et non plus contre ses semblables (1).

(1) Cette question se rattache à celle, non moins grave, des rapports de l'animalité et de l'humanité, qui sera traitée ultérieurement. Nous avons seulement voulu démontrer, par cette explication, que la destruction des êtres vivants les uns par les autres n'infirme en rien la sagesse divine, et que tout s'enchaîne dans les lois de la nature. Cet enchaînement est nécessairement rompu si l'on fait abstraction du principe spirituel ; c'est pourquoi tant de questions sont insolubles si l'on ne considère que la matière.

---

## CHAPITRE IV

### Rôle de la science dans la Genèse.

1. — L'histoire de l'origine de presque tous les anciens peuples se confond avec celle de leur religion; c'est pour cela que leurs premiers livres ont été des livres religieux; et comme toutes les religions se lient au principe des choses, qui est aussi celui de l'humanité, elles ont donné sur la formation et l'arrangement de l'univers, des explications en rapport avec l'état des connaissances du temps et de leurs fondateurs. Il en est résulté que les premiers livres sacrés ont été en même temps les premiers livres de science, comme ils ont été longtemps l'unique code des lois civiles.

2. — La religion était alors un frein puissant pour gouverner; les peuples se courbaient volontiers sous les puissances invisibles au nom desquelles on les subjuguait, et dont les gouvernants disaient tenir leur pouvoir, s'ils ne se donnaient pas pour les égaux de ces mêmes puissances.

Pour donner plus de force à la religion, il fallait la présenter comme absolue, infaillible et immuable, sans quoi elle eût perdu son ascendant sur des êtres presque bruts et naissant à peine à la raison. Il ne fallait pas qu'elle

pût être discutée, pas plus que les ordres du souverain; de là le principe de la foi aveugle et de l'obéissance passive qui avaient ainsi, dans l'origine, leur raison d'être et leur utilité. La vénération que l'on avait pour les livres sacrés, presque toujours censément descendus du ciel, ou inspirés par la divinité, interdisait d'ailleurs tout examen.

3. — Dans les temps primitifs, les moyens d'observation étant nécessairement très imparfaits, les premières théories sur le système du monde devaient être entachées d'erreurs grossières; mais ces moyens eussent-ils été aussi complets qu'ils le sont aujourd'hui, les hommes n'auraient pas su s'en servir; ils ne pouvaient d'ailleurs être que le fruit du développement de l'intelligence et de la connaissance successive des lois de la nature. A mesure que l'homme s'est avancé dans la connaissance de ces lois, il a pénétré les mystères de la création, et rectifié les idées qu'il s'était faites sur l'origine des choses.

4. — De même que pour comprendre et définir le mouvement corrélatif des aiguilles d'une horloge, il faut connaître les lois qui président à son mécanisme, apprécier la nature des matériaux et calculer la puissance des forces agissantes, pour comprendre le mécanisme de l'univers, il faut connaître les lois qui régissent toutes les forces mises en action de ce vaste ensemble.

L'homme a été impuissant à résoudre le problème de la création jusqu'au moment où la clef lui en a été donnée par la science. Il a fallu que l'astronomie lui ouvrît les portes de l'espace infini et lui permît d'y plonger ses regards; que par la puissance du calcul il pût déterminer avec une précision rigoureuse le mouvement, la position, le volume, la nature et le rôle des corps célestes; que la

physique lui révélât les lois de la gravitation, de la chaleur, de la lumière et de l'électricité, la puissance de ces agents sur la nature entière et la cause des innombrables phénomènes qui en découlent; que la chimie lui enseignât les transformations de la matière, et la minéralogie les matières qui forment l'écorce du globe; que la géologie lui apprît à lire dans les couches terrestres la formation graduelle de ce même globe. La botanique, la zoologie, la paléontologie, l'anthropologie devaient l'initier à la filiation et à la succession des êtres organisés; avec l'archéogie il a pu suivre les traces de l'humanité à travers les âges; toutes les sciences, en un mot, se complétant les unes pa les autres, devaient apporter leur contingent indispensable pour la connaissance de l'histoire du monde; à leur défaut l'homme n'avait pour guide que ses premières hypothèses.

Aussi, avant que l'homme ne fût en possession de ces éléments d'appréciation, tous les commentateurs de la Genèse, dont la raison se heurtait à des impossibilités matérielles, tournaient-ils dans un même cercle sans pouvoir en sortir; ils ne l'ont pu que lorsque la science a ouvert la voie, en faisant brèche dans le vieil édifice des croyances, et alors tout a changé d'aspect; une fois le fil conducteur trouvé, les difficultés se sont promptement aplanies; au lieu d'une Genèse imaginaire, on a eu une Genèse positive et en quelque sorte expérimentale; le champ de l'univers s'est étendu à l'infini; on a vu la terre et les astres se former graduellement selon des lois éternelles et immuables, qui témoignent bien mieux de la grandeur et de la sagesse de Dieu qu'une création miraculeuse sortie tout à coup du néant, comme un changement à vue, par une idée subite de la divinité après une éternité d'inaction.

Puisqu'il est impossible de concevoir la Genèse sans les données fournies par la science, on peut dire en toute vérité que : *c'est la science qui est appelée à constituer la véritable Genèse d'après les lois de la nature.*

5. — Au point où elle en est arrivée au dix-neuvième siècle, la science a-t-elle résolu toutes les difficultés du problème de la Genèse ?

Non, assurément; mais il est incontestable qu'elle en a détruit sans retour toutes les erreurs capitales, et qu'elle en a posé les fondements les plus essentiels sur des données irrécusables; les points encore incertains ne sont, à proprement parler, que des questions de détail, dont la solution, quelle qu'elle soit dans l'avenir, ne peut préjudicier à l'ensemble. D'ailleurs, malgré toutes les ressources dont elle a pu disposer, il lui a manqué jusqu'à ce jour un élément important sans lequel l'œuvre ne saurait jamais être complète.

6. — De toutes les Genèses antiques, celle qui se rapproche le plus des données scientifiques modernes, malgré les erreurs qu'elle renferme et qui sont aujourd'hui démontrées jusqu'à l'évidence, c'est incontestablement celle de Moïse. Quelques-unes de ces erreurs sont même plus apparentes que réelles, et proviennent, soit de la fausse interprétation de certains mots dont la signification primitive s'est perdue en passant de langue en langue par la traduction, ou dont l'acception a changé avec les mœurs des peuples, soit de la forme allégorique particulière au style oriental, et dont on a pris la lettre au lieu d'en chercher l'esprit.

7. — La Bible contient évidemment des faits que la raison développée par la science ne saurait accepter aujourd'hui, et d'autres qui semblent étranges et répu-

gnent, parce qu'ils se rattachent à des mœurs qui ne sont plus les nôtres. Mais à côté de cela, il y aurait de la partialité à ne pas reconnaître qu'elle renferme de grandes et belles choses. L'allégorie y tient une place considérable, et sous ce voile elle cache des vérités sublimes qui apparaissent si l'on cherche le fond de la pensée, car alors l'absurde disparaît.

Pourquoi donc n'a-t-on pas levé ce voile plus tôt? C'est, d'une part, le manque des lumières que la science et une saine philosophie pouvaient seules donner, et de l'autre, le principe de l'immutabilité absolue de la foi, conséquence d'un respect trop aveugle pour la lettre, sous lequel la raison devait s'incliner, et par suite la crainte de compromettre l'échafaudage de croyances bâti sur le sens littéral. Ces croyances partant d'un point primitif, on a craint que, si le premier anneau de la chaîne venait à se rompre, toutes les mailles du filet ne finissent par se séparer; c'est pourquoi on a fermé les yeux quand même; mais fermer les yeux sur le danger n'est pas l'éviter. Quand un bâtiment fléchit, n'est-il pas plus prudent de remplacer de suite les mauvaises pierres par de bonnes, plutôt que d'attendre, par respect pour la vieillesse de l'édifice, que le mal soit sans remède, et qu'il faille le reconstruire de fond en comble?

8. — La science, en portant ses investigations jusque dans les entrailles de la terre et les profondeurs des cieux, a donc démontré d'une manière irrécusable les erreurs de la Genèse mosaïque prise à la lettre, et l'impossibilité matérielle que les choses se soient passées ainsi qu'elles y sont textuellement rapportées; elle a, par cela même, porté une atteinte profonde à des croyances séculaires. La foi orthodoxe s'en est émue, parce qu'elle a cru voir

sa pierre d'assise enlevée; mais qui devait avoir raison : de la science marchant prudemment et progressivement sur le terrain solide des chiffres et de l'observation, sans rien affirmer avant d'avoir la preuve en main, ou d'une relation écrite à une époque où les moyens d'observation manquaient absolument? Qui doit l'emporter, en fin de compte, de celui qui dit que 2 et 2 font 5, et refuse de vérifier, ou de celui qui dit que 2 et 2 font 4, et le prouve?

9. — Mais alors, dit-on, si la Bible est une révélation divine, Dieu s'est donc trompé? Si elle n'est pas une révélation divine, elle n'a plus d'autorité, et la religion s'écroule faute de base.

De deux choses l'une : ou la science a tort, ou elle a raison; si elle a raison, elle ne peut faire qu'une opinion contraire soit vraie; il n'y a pas de révélation qui puisse l'emporter sur l'autorité des faits.

Incontestablement Dieu, qui est toute vérité, ne peut induire les hommes en erreur, ni sciemment ni inconsciemment, sans quoi il ne serait pas Dieu. Si donc les faits contredisent les paroles qui lui sont attribuées, il en faut conclure logiquement qu'il ne les a pas prononcées, ou qu'elles ont été prises à contre-sens.

Si la religion souffre en quelques parties de ces contradictions, le tort n'en est point à la science qui ne peut faire que ce qui est ne soit pas, mais aux hommes d'avoir fondé prématurément des dogmes absolus, dont ils ont fait une question de vie et de mort, sur des hypothèses susceptibles d'être démenties par l'expérience.

Il est des choses au sacrifice desquelles il faut se résigner bon gré mal gré, quand on ne peut pas faire autrement. Quand le monde marche, la volonté de quelques-uns ne pouvant l'arrêter, le plus sage est de le suivre, et

de s'accommoder avec le nouvel état de choses, plutôt que de se cramponner au passé qui s'écroule, au risque de tomber avec lui.

10. — Fallait-il, par respect pour des textes regardés comme sacrés, imposer silence à la science? C'eût été chose aussi impossible que d'empêcher la terre de tourner. Les religions, quelles qu'elles soient, n'ont jamais rien gagné à soutenir des erreurs manifestes. La mission de la science est de découvrir les lois de la nature; or, comme ces lois sont l'œuvre de Dieu, elles ne peuvent être contraires aux religions fondées sur la vérité. Elle accomplit sa mission par la force même des choses, et par une conséquence naturelle du développement de l'intelligence humaine qui, elle aussi, est une œuvre divine, et n'avance qu'avec la permission de Dieu en vertu des lois progressives qu'il a établies. Jeter l'anathème au progrès comme attentatoire à la religion, c'est donc aller contre la volonté de Dieu; c'est de plus peine inutile, car tous les anathèmes du monde n'empêcheront pas la science de marcher, et la vérité de se faire jour. *Si la religion refuse de marcher avec la science, la science marche toute seule.*

11. — Les religions stationnaires peuvent seules redouter les découvertes de la science; ces découverte ne sont funestes qu'à celles qui se laissent distancer par les idées progressives en s'immobilisant dans l'absolutisme de leurs croyances; elles se font en général une idée si mesquine de la divinité, qu'elles ne comprennent pas que s'assimiler les lois de la nature révélées par la science, c'est glorifier Dieu dans ses œuvres; mais dans leur aveuglement elles préfèrent en faire hommage à l'Esprit du mal. *Une religion qui ne serait sur aucun point*

*en contradiction avec les lois de la nature n'aurait rien à redouter du progrès, et serait invulnérable.*

12.—La Genèse comprend deux parties : l'histoire de la formation du monde matériel, et celle de l'humanité considérée dans son double principe corporel et spirituel. La science s'est bornée à la recherche des lois qui régissent la matière; dans l'homme même elle n'a étudié que l'enveloppe charnelle. Sous ce rapport, elle est arrivée à se rendre compte avec une précision incontestable des principales parties du mécanisme de l'univers et de l'organisme humain. Sur ce point capital elle a donc pu compléter la Genèse de Moïse et en rectifier les parties défectueuses.

Mais, l'histoire de l'homme, considéré comme être spirituel, se rattache à un ordre spécial d'idées qui n'est pas du domaine de la science proprement dite, et dont celle-ci, par ce motif, n'a pas fait l'objet de ses investigations. La philosophie, qui a plus particulièrement ce genre d'étude dans ses attributions, n'a formulé, sur ce point, que des systèmes contradictoires, depuis la spiritualité pure, jusqu'à la négation du principe spirituel et même de Dieu, sans autres bases que les idées personnelles de leurs auteurs; elle a donc laissé la question indécise faute d'un contrôle suffisant.

13. — Cette question, cependant, est pour l'homme la plus importante, car c'est le problème de son passé et de son avenir; celle du monde matériel ne le touche qu'indirectement. Ce qu'il lui importe avant tout de savoir, c'est d'où il vient, où il va; s'il a déjà vécu, et s'il vivra encore, et quel sort lui est réservé.

Sur toutes ces questions la science est muette. La philosophie ne donne que des opinions qui concluent en sens

diamétralement opposés, mais au moins elle permet de discuter, ce qui fait que beaucoup de gens se rangent de son côté de préférence à celui de la religion qui ne discute pas.

14.—Toutes les religions sont d'accord avec le principe de l'existence de l'âme, sans toutefois le démontrer; mais elles ne s'accordent ni sur son origine, ni sur son passé, ni sur son avenir, ni surtout, ce qui est l'essentiel, sur les conditions d'où dépend son tort futur. Elles font, pour la plupart, de son avenir un tableau imposé à la croyance de leurs adeptes, qui ne peut être accepté que par la foi aveugle, mais ne peut supporter un examen sérieux. La destinée qu'elles font à l'âme étant liée, dans leurs dogmes, aux idées que l'on se faisait du monde matériel et du mécanisme de l'univers dans les temps primitifs, est inconciliable avec l'état des connaissances actuelles. Ne pouvant donc que perdre à l'examen et à la discussion, elles trouvent plus simple de proscrire l'un et l'autre.

15.—De ces divergences touchant l'avenir de l'homme, sont nés le doute et l'incrédulité. Il n'en pouvait être autrement; chaque religion prétendant seule posséder toute la vérité, l'une disant d'une façon et l'autre d'une autre, sans donner de ses assertions des preuves suffisantes pour rallier la majorité, dans l'indécision l'homme s'est replié sur le présent. Cependant l'incrédulité laisse un vide pénible; l'homme envisage avec anxiété l'inconnu où il doit tôt ou tard entrer fatalement; l'idée du néant le glace; sa conscience lui dit qu'au delà du présent il y a pour lui quelque chose : mais quoi ? Sa raison développée ne lui permet plus d'accepter les histoires dont on a bercé son enfance, de prendre l'allégorie pour la réalité. Quel est le

sens de cette allégorie ? La science a déchiré un coin du voile, mais elle ne lui a pas révélé ce qu'il lui importe le plus de savoir. Il interroge en vain, rien ne lui répond d'une manière péremptoire et propre à calmer ses appréhensions ; partout il trouve l'affirmation se heurtant contre la négation, sans preuves plus positives d'une part que de l'autre ; de là l'incertitude, et *l'incertitude sur les choses de la vie future fait que l'homme se rejette avec une sorte de frénésie sur celles de la vie matérielle.*

Tel est l'inévitable effet des époques de transition ; l'édifice du passé s'écroule, et celui de l'avenir n'est pas encore construit. L'homme est comme l'adolescent qui n'a plus la croyance naïve de ses premières années, et n'a pas encore les connaissances de l'âge mûr ; il n'a que de vagues aspirations qu'il ne sait pas définir.

16. — Si la question de l'homme spirituel est restée jusqu'à nos jours à l'état de théorie, c'est qu'on a manqué des moyens d'observation directs qu'on a eus pour constater l'état du monde matériel, et le champ est resté ouvert aux conceptions de l'esprit humain. Tant que l'homme n'a pas connu les lois qui régissent la matière, et qu'il n'a pu appliquer la méthode expérimentale, il a erré de système en système touchant le mécanisme de l'univers et la formation de la terre. Il en a été dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique ; pour fixer les idées on a manqué de l'élément essentiel : la connaissance des lois du principe spirituel. Cette connaissance était réservée à notre époque, comme celle des lois de la matière a été l'œuvre des deux derniers siècles.

17. — Jusqu'à présent l'étude du principe spirituel, comprise dans la métaphysique, avait été purement spéculative et théorique ; dans le Spiritisme elle est toute

expérimentale. A l'aide de la faculté médianimique, plus développée de nos jours, et surtout généralisée et mieux étudiée, l'homme s'est trouvé en possession d'un nouvel instrument d'observation. La médiumnité a été pour le monde spirituel, ce que le télescope a été pour le monde astral et le microscope pour le monde des infiniment petits; elle a permis d'explorer, d'étudier, pour ainsi dire *de visu*, ses rapports avec le monde corporel; d'isoler, dans l'homme vivant, l'être intelligent de l'être matériel, et de les voir agir séparément. Une fois en relation avec les habitants de ce monde, on a pu suivre l'âme dans sa marche ascendante, dans ses migrations, dans ses transformations, on put enfin étudier l'élément spirituel. Voilà ce qui manquait aux précédents commentateurs de la Genèse pour la comprendre et en rectifier les erreurs.

18. — Le monde spirituel et le monde matériel étant en contact incessant, sont solidaires l'un de l'autre; tous les deux ont leur part d'action dans la Genèse. Sans la connaissance des lois qui régissent le premier, il serait aussi impossible de constituer une Genèse complète, qu'il l'est à un statuaire de donner la vie à une statue. Aujourd'hui seulement, bien que ni la science matérielle, ni la science spirituelle n'aient dit leur dernier mot, l'homme possède les deux éléments propres à jeter la lumière sur cet immense problème. Il fallait de toute nécessité ces deux clefs pour arriver à une solution même approximative. Quant à la solution définitive, il ne sera peut-être jamais donné à l'homme de la trouver sur la terre, parce qu'il est des choses qui sont les secrets de Dieu.

## CHAPITRE V

### Systèmes du monde anciens et modernes.

1. — L'idée première que les hommes se firent de la terre, du mouvement des astres et de la constitution de l'univers, dut être, dans l'origine, uniquement basée sur le témoignage des sens. Dans l'ignorance des lois les plus élémentaires de la physique et des forces de la nature, n'ayant que leur vue bornée pour moyen d'observation, ils ne pouvaient juger que sur les apparences.

En voyant le soleil paraître le matin d'un côté de l'horizon et disparaître le soir du côté opposé, on en conclut naturellement qu'il tournait autour de la terre, tandis que celle-ci restait immobile. Si l'on eût dit alors aux hommes que c'est le contraire qui a lieu, ils auraient répondu que cela ne se pouvait pas, car, auraient-ils dit, nous voyons le soleil changer de place, et nous ne sentons pas la terre bouger.

2. — Le peu d'étendue des voyages, qui dépassaient alors rarement les limites de la tribu ou de la vallée, ne pouvaient permettre de constater la sphéricité de la terre. Comment, d'ailleurs, supposer que la terre puisse être une boule? Les hommes n'auraient pu se maintenir que sur

le point le plus élevé, et en la supposant habitée sur toute sa surface, comment auraient-ils pu vivre dans l'hémisphère opposé, la tête en bas et les pieds en haut? La chose eût paru encore moins possible avec un mouvement de rotation. Quand on voit encore de nos jours, où l'on connaît la loi de gravitation, des gens relativement éclairés ne pas se rendre compte de ce phénomène, on ne doit pas s'étonner que les hommes des premiers âges ne l'aient pas même soupçonné.

La terre était donc pour eux une surface plate, circulaire comme une meule de moulin, s'étendant à perte de vue dans la direction horizontale; de là l'expression encore usitée : Aller au bout du monde. Ses limites, son épaisseur, son intérieur, sa face inférieure, ce qu'il y avait au-dessous, c'était l'inconnu (1).

3. — Le ciel apparaissant sous une forme concave,

(1) « La mythologie indoue enseignait que l'astre du jour se dépouillait le soir de sa lumière, et traversait le ciel pendant la nuit avec une face obscure. La mythologie grecque représentait le char d'Apollon traîné par quatre chevaux. Anaximandre, de Millet, soutenait, au rapport de Plutarque, que le soleil était un chariot rempli d'un feu très vif qui se serait échappé par une ouverture circulaire. Epicure aurait, il paraît, émis l'opinion que le soleil s'allumait le matin et s'éteignait le soir dans les eaux de l'Océan; d'autres pensent qu'il faisait de cet astre une pierre ponce chauffée à l'état d'incandescence. Anaxagore le regardait comme un fer chaud de la grandeur du Péloponèse. Singulière remarque! les Anciens étaient si invinciblement portés à considérer la grandeur apparente de cet astre comme réelle, qu'ils persécutèrent ce philosophe téméraire pour avoir attribué un tel volume au flambeau du jour, et qu'il fallut toute l'autorité de Périclès pour le sauver d'une condamnation à mort, et commuer celle-ci en une sentence d'exil.» (Flammarien, *Etudes et lectures sur l'astronomie*, page 6.)

Quand on voit de telles idées émises au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, au temps le plus florissant de la Grèce, on ne peut s'étonner de celles que se faisaient les hommes des premiers âges sur le système du monde.

était, selon la croyance vulgaire, une voûte réelle dont les bords inférieurs reposaient sur la terre et en marquaient les confins; vaste dôme dont l'air remplissait toute la capacité. Sans aucune notion de l'infini de l'espace, incapables même de le concevoir, les hommes se figuraient cette voûte formée d'une matière solide; de là le nom de *firmament* qui a survécu à la croyance, et qui signifie *ferme, résistant* (du latin *firmamentum*, dérivé de *firmus*, et du grec *herma*, *hermatos*, ferme, soutien, support, point d'appui).

4. — Les étoiles, dont ils ne pouvaient soupçonner la nature, étaient de simples points lumineux, plus ou moins gros, attachés à la voûte comme des lampes suspendues, disposées sur une seule surface, et par conséquent toutes à la même distance de la terre, de la même manière qu'on les représente dans l'intérieur de certaines coupoles peintes en bleu pour figurer l'azur des cieux.

Bien qu'aujourd'hui les idées soient tout autres, l'usage des anciennes expressions s'est conservé; on dit encore, par comparaison : la voûte étoilée; sous la calotte du ciel.

5. — La formation des nuages par l'évaporation des eaux de la terre était alors également inconnue; il ne pouvait venir à la pensée que la pluie qui tombe du ciel eût son origine sur la terre d'où l'on ne voyait pas l'eau remonter. De là la croyance à l'existence *des eaux supérieures et des eaux inférieures*, des sources célestes et des sources terrestres, des réservoirs placés dans les hautes régions, supposition qui s'accordait parfaitement avec l'idée d'une voûte solide capable de les maintenir. Les eaux supérieures s'échappant par les fissures de la voûte tombaient en pluie, et selon que ces ouvertures étaient

plus ou moins larges, la pluie était douce ou torrentielle et diluvienne.

6. — L'ignorance complète de l'ensemble de l'univers et des lois qui le régissent, de la nature, de la constitution et de la destination des astres, qui semblaient d'ailleurs si petits comparativement à la terre, dut nécessairement faire considérer celle-ci comme la chose principale, le but unique de la création, et les astres comme des accessoires créés uniquement à l'intention de ses habitants. Ce préjugé s'est perpétué jusqu'à nos jours, malgré les découvertes de la science qui ont changé, pour l'homme, l'aspect du monde. Combien de gens croient encore que les étoiles sont des ornements du ciel pour récréer la vue des habitants de la terre !

7. — On ne tarda pas à s'apercevoir du mouvement apparent des étoiles qui se meuvent en masse d'orient en occident, se levant le soir et se couchant le matin, en conservant leurs positions respectives. Cette observation n'eut pendant longtemps d'autre conséquence que de confirmer l'idée d'une voûte solide entraînant les étoiles dans son mouvement de rotation.

Ces idées premières, idées naïves, ont fait pendant de longues périodes séculaires le fond des croyances religieuses, et ont servi de base à toutes les cosmogonies anciennes.

8. — Plus tard on comprit, par la direction du mouvement des étoiles et leur retour périodique dans le même ordre, que la voûte céleste ne pouvait être simplement une demi-sphère posée sur la terre, mais bien une sphère entière, creuse, au centre de laquelle se trouvait la terre, toujours plate, ou tout au plus convexe, et habitée seulement sur sa face supérieure. C'était déjà un progrès.

Mais sur quoi était posée la terre? Il serait inutile de rapporter toutes les suppositions ridicules enfantées par l'imagination, depuis celle des Indiens qui la disaient portée par quatre éléphants blancs, et ceux-ci sur les ailes d'un immense vautour. Les plus sages avouaient qu'ils n'en savaient rien.

9. — Cependant une opinion généralement répandue dans les théogonies païennes plaçait dans les *lieux bas*, autrement dit dans les profondeurs de la terre, ou au-dessous, on ne savait trop, le séjour des réprouvés, appelé *enfers*, c'est-à-dire *lieux inférieurs*, et dans les *lieux hauts*, par delà la région des étoiles, le séjour des bienheureux. Le mot *enfer* s'est conservé jusqu'à nos jours, quoiqu'il ait perdu sa signification étymologique depuis que la géologie a délogé le lieu des supplices éternels des entrailles de la terre, et que l'astronomie a démontré qu'il n'y a ni haut ni bas dans l'espace infini.

10. — Sous le ciel pur de la Chaldée, de l'Inde et de l'Egypte, berceau des plus antiques civilisations, on put observer le mouvement des astres avec autant de précision que le permettait l'absence d'instruments spéciaux. On vit d'abord que certaines étoiles avaient un mouvement propre indépendant de la masse, ce qui ne permettait pas de supposer qu'elles fussent attachées à la voûte; on les appela *étoiles errantes* ou *planètes* pour les distinguer des étoiles fixes. On calcula leurs mouvements et leurs retours périodiques.

Dans le mouvement diurne de la sphère étoilée, on remarqua l'immobilité de l'étoile polaire, autour de laquelle les autres décrivaient, en vingt-quatre heures, des cercles obliques parallèles plus ou moins grands selon leur éloignement de l'étoile centrale; ce fut le premier pas vers



la connaissance de l'obliquité de l'axe du monde. De plus longs voyages permirent d'observer la différence d'aspect du ciel selon les latitudes et les saisons; l'élévation de l'étoile polaire au-dessus de l'horizon variant avec la latitude, mit sur la voie de la rondeur de la terre; c'est ainsi que peu à peu on se fit une idée plus juste du système du monde.

Vers l'an 600 avant J.-C., *Thalès*, de Millet (Asie-Mineure) connut la sphéricité de la terre, l'obliquité de l'écliptique et la cause des éclipses.

Un siècle plus tard, *Pythagore* (de Samos) découvre le mouvement diurne de la terre sur son axe, son mouvement annuel autour du soleil, et rattache les planètes et les comètes au système solaire.

160 ans avant J.-C., *Hipparque*, d'Alexandrie (Egypte) invente l'astrolabe, calcule et prédit les éclipses, observe les taches du soleil, détermine l'année tropique, la durée des révolutions de la lune.

Quelque précieuses que fussent ces découvertes pour le progrès de la science, elles furent près de 2,000 ans à se populariser. Les idées nouvelles n'ayant alors pour se propager que de rares manuscrits, restaient le partage de quelques philosophes qui les enseignaient à des disciples privilégiés; les masses, qu'on ne songeait guère à éclairer, n'en profitaient nullement et continuaient à se nourrir des vieilles croyances.

II. — Vers l'an 140 de l'ère chétienne, *Ptolémée*, un des hommes les plus illustres de l'école d'Alexandrie, combinant ses propres idées avec les croyances vulgaires et quelques-unes des plus récentes découvertes astronomiques, composa un système qu'on peut appeler mixte, qui porte son nom, et qui, pendant près de

quinze siècles, fut seul adopté dans le monde civilisé.

Selon le système de Ptolémée, la terre est une sphère au centre de l'univers; elle se composait des quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu. C'était la première région, dite *élémentaire*. La seconde région, dite *éthérée*, comprenait onze cieux, ou sphères concentriques tournant autour de la terre, savoir : le ciel de la lune, ceux de Mercure, de Vénus, du soleil, de Mars, de Jupiter, de Saturne, des étoiles fixes, du premier cristallin, sphère solide transparente; du second cristallin, et enfin du premier mobile qui donnait le mouvement à tous les cieux inférieurs, et leur faisait faire une révolution en vingt-quatre heures. Au delà des onze cieux était l'*Empyrée*, séjour des bienheureux, ainsi nommé du grec *pyr*, ou *pur*, qui signifie *feu*, parce qu'on croyait cette région resplendissante de lumière comme le feu.

La croyance à plusieurs cieux superposés a longtemps prévalu; mais on variait sur le nombre; le septième était généralement regardé comme le plus élevé; de là l'expression : Être ravi au septième ciel. Saint Paul a dit qu'il avait été élevé au troisième ciel.

Indépendamment du mouvement commun, les astres avaient, selon Ptolémée, des mouvements propres particuliers, plus ou moins grands selon leur éloignement du centre. Les étoiles fixes faisaient une révolution en 25,816 ans. Cette dernière évaluation dénote la connaissance de la précession des équinoxes qui s'accomplit en effet en 25,000 ans environ.

12. — Au commencement du seizième siècle, *Copernic*, célèbre astronome, né à Thorn (Prusse) en 1472, mort en 1543, reprit les idées de Pythagore; il publia un système qui, confirmé chaque jour par de nouvelles observations,

fut favorablement accueilli, et ne tarda pas à renverser celui de Ptolémée. Selon ce système, le soleil est au centre, les planètes décrivent des orbes circulaires autour de cet astre ; la lune est un satellite de la terre.

Un siècle plus tard, en 1609, Galilée, né à Florence, invente le télescope ; en 1610, il découvre les quatre satellites de Jupiter et calcule leurs révolutions ; il reconnaît que les planètes n'ont pas de lumière propre comme les étoiles, mais qu'elles sont éclairées par le soleil ; que ce sont des sphères semblables à la terre ; il observe leurs phases et détermine la durée de leur rotation sur leur axe ; il donne ainsi, par des preuves matérielles, une sanction définitive au système de Copernic.

Dès lors s'écroula l'échafaudage des cieux superposés ; les planètes furent reconnues pour des mondes semblables à la terre, et comme elle sans doute habités ; le soleil pour une étoile, centre d'un tourbillon de planètes qui lui sont assujetties ; les étoiles pour d'innombrables soleils, centres probables d'autant de systèmes planétaires.

Les étoiles ne sont plus confinées dans une zone de la sphère céleste, mais irrégulièrement disséminées dans l'espace sans bornes ; celles qui paraissent se toucher sont à des distances incommensurables les unes des autres ; les plus petites, en apparence, sont les plus éloignées de nous ; les plus grosses, celles qui sont le plus près, en sont encore à des centaines de milliards de lieues.

Les groupes auxquels on a donné le nom de *constellations*, ne sont que des assemblages apparents causés par l'éloignement, des effets de perspective, comme en forment, à la vue de celui qui est placé en un point fixe, des lumières dispersées dans une vaste plaine, ou les arbres d'une forêt ; mais ces assemblages n'existent point

en réalité; si l'on pouvait se transporter dans la région d'une de ces constellations, à mesure qu'on s'approcherait, la forme disparaîtrait et de nouveaux groupes se dessineraient à la vue.

Dès lors que ces groupes n'existent qu'en apparence, la signification qu'une croyance vulgaire superstitieuse leur attribue est illusoire, et leur influence ne saurait exister que dans l'imagination.

Pour distinguer les constellations, on leur a donné des noms, tels que ceux de : *Lion*, *Taureau*, *Gémeaux*, *Vierge*, *Balance*, *Capricorne*, *Cancer*, *Orion*, *Hercule*, *Grande Ourse* ou *Chariot de David*, *Petite Ourse*, *Lyre*, etc., et on les a représentées par les figures qui rappellent ces noms, la plupart de fantaisie, mais qui, dans tous les cas, n'ont aucun rapport avec la forme apparente du groupe d'étoiles. Ce serait donc en vain qu'on chercherait ces figures dans le ciel.

La croyance à l'influence des constellations, de celles surtout qui constituent les douze signes du zodiaque, vient de l'idée attachée aux noms qu'elles portent; si celle qui est appelée *lion* eût été nommée *âne* ou *brebis*, on lui aurait certainement attribué une toute autre influence.

13. — A partir de Copernic et de Galilée, les vieilles cosmogonies sont à jamais détruites; l'astronomie ne pouvait qu'avancer et non reculer. L'histoire dit les luttes que ces hommes de génie eurent à soutenir contre les préjugés, et surtont contre l'esprit de secte intéressé au maintien des erreurs sur lesquelles on avait fondé des croyances qu'on se figurait assises sur une base inébranlable. Il a suffi de l'invention d'un instrument d'optique pour renverser un échafaudage de plusieurs milliers d'années. Mais rien ne saurait prévaloir contre une vérité

reconnue pour telle. Grâce à l'imprimerie, le public, initié aux idées nouvelles, commençait à ne plus se bercer d'illusions et prenait part à la lutte; ce n'était plus contre quelques individus qu'il fallait combattre, mais contre l'opinion générale qui prenait fait et cause pour la vérité.

Que l'univers est grand auprès des mesquines proportions que lui assignaient nos pères! Que l'œuvre de Dieu est sublime quand on la voit s'accomplir selon les éternelles lois de la nature! Mais aussi que de temps, que d'efforts de génie, que de dévoûments il a fallu pour dessiller les yeux et arracher enfin le bandeau de l'ignorance!

14. — La voie était désormais ouverte où d'illustres et nombreux savants allaient entrer pour compléter l'œuvre ébauchée. Képler, en Allemagne, découvre les lois célèbres qui portent son nom et à l'aide desquelles il reconnaît que les planètes décrivent, non des orbes circulaires, mais des ellipses dont le soleil occupe l'un des foyers; Newton, en Angleterre, découvre la loi de gravitation universelle; Laplace, en France, crée la mécanique céleste; l'astronomie, enfin, n'est plus un système fondé sur des conjectures ou des probabilités, mais une science établie sur les bases les plus régoureuses du calcul et de la géométrie. Ainsi se trouve posée une des pierres fondamentales de la Génèse.

# CHAPITRE VI

## **Uranographie générale** (1).

L'espace et le temps. — La matière. — Les lois et les forces. — La création première. — La création universelle. — Les soleils et les planètes. — Les satellites. — Les comètes. — La voie lactée. — Les étoiles fixes. — Les déserts de l'espace. — Succession éternelle des mondes. — La vie universelle. — La science. — Considérations morales.

### L'ESPACE ET LE TEMPS.

1. — Plusieurs définitions de l'espace ont été données; la principale est celle-ci : l'espace est l'étendue qui sépare deux corps. D'où certains sophistes ont déduit que là où il n'y avait pas de corps, il n'y avait pas d'espace; c'est sur quoi des docteurs en théologie se sont basés pour établir que l'espace était nécessairement fini, alléguant que des corps limités en certain nombre ne sauraient former une suite infinie ; et que là où les corps s'arrêtaient, l'espace s'arrêtait aussi. On a encore défini l'espace : Le lieu où se meuvent les mondes, le vide où agit la matière, etc... Laissons dans les traités où elles reposent toutes ces définitions qui ne définissent rien.

(1) Ce chapitre est extrait textuellement d'une série de communications dictées à la Société spirite de Paris, en 1862 et 1863, sous le titre d'*Etudes uranographiques*, et signées *Galilée*, médium M. C. F...



L'espace est un de ces mots qui représentent une idée primitive et axiomatique, évidente par elle-même, et que les diverses définitions qu'on en peut donner, ne servent qu'à obscurcir. Nous savons tous ce que c'est que l'espace, et je ne veux qu'établir son infinité, afin que nos études ultérieures n'aient aucune barrière s'opposant aux investigations de notre vue.

Or, je dis que l'espace est infini, par cette raison qu'il est impossible de lui supposer aucune limite, et que, malgré la difficulté que nous avons de concevoir l'infini, il nous est pourtant plus facile d'aller éternellement dans l'espace, en pensée, que de nous arrêter en un lieu quelconque après lequel nous ne trouverions plus d'étendue à parcourir.

Pour nous figurer, autant qu'il est en nos facultés bornées, l'infinité de l'espace, supposons que partant de la terre perdue au milieu de l'infini, vers un point quelconque de l'univers, et cela avec la vitesse prodigieuse de l'étincelle électrique qui franchit *des milliers de lieues à chaque seconde*, à peine avons-nous quitté ce globe, qu'ayant parcouru des millions de lieues, nous nous trouvons en un lieu d'où la terre ne nous apparaît plus que sous l'aspect d'une pâle étoile. Un instant après, en suivant toujours la même direction, nous arrivons vers les étoiles lointaines que vous distinguez à peine de votre station terrestre ; et de là, non-seulement la terre est entièrement perdue pour nos regards dans les profondeurs du ciel, mais encore votre soleil même dans sa splendeur est éclipsé par l'étendue qui nous sépare de lui. Animés toujours de la même vitesse de l'éclair, nous franchissons des systèmes de monde à chaque pas que nous avançons dans l'étendue, des îles de lumière éthérée, des voies stel-

lifères, des parages somptueux où Dieu a semé les mondes avec la même profusion qu'il a semé les plantes dans les prairies terrestres.

Or, il y a à peine quelques minutes que nous marchons, et déjà des centaines de millions et de millions de lieues nous séparent de la terre, des milliards de mondes ont passé sous nos regards, et pourtant, écoutez ! Nous n'avons pas en réalité avancé d'un seul pas dans l'univers.

Si nous continuons pendant des années, des siècles, des milliers de siècles, des millions de périodes cent fois séculaires et *incessamment avec la même vitesse de l'éclair*, nous n'aurons pas avancé davantage ! et cela de quelque côté que nous allions, et vers quelque point que nous nous dirigions, depuis ce grain invisible que nous avons quitté et qui s'appelle la terre.

Voilà ce que c'est que l'espace !

2. — Le temps, comme l'espace, est un mot défini par lui-même ; on s'en fait une idée plus juste en établissant sa relation avec le tout infini.

Le temps est la succession des choses ; il est lié à l'éternité de la même manière que ces choses sont liées à l'infini. Supposons-nous à l'origine de notre monde, à cette époque primitive où la terre ne se balançait pas encore sous la divine impulsion, en un mot, au commencement de la Genèse. Là le temps n'est pas encore sorti du mystérieux berceau de la nature, et nul ne peut dire à quelle époque de siècles nous sommes, puisque le balancier des siècles n'est pas encore en mouvement.

Mais silence ! la première heure d'une terre isolée sonne au timbre éternel, la planète se meut dans l'espace, et dès lors il y a *soir* et *matin*. Au delà de la terre, l'éternité reste impassible et immobile, quoique le temps

marche pour bien d'autres mondes. Sur la terre, le temps la remplace, et pendant une suite déterminée de générations on comptera les ans et les siècles.

Transportons-nous maintenant au dernier jour de ce monde, à l'heure où, courbée sous le poids de la vétusté, la terre s'effacera du livre de vie pour n'y plus reparaître: ici la succession des événements s'arrête ; les mouvements terrestres qui mesuraient le temps s'interrompent, et le temps finit avec eux.

Cette simple exposition des choses naturelles qui donnent naissance au temps, le nourrissent et le laissent s'éteindre, suffit pour montrer que, vu du point où nous devons nous placer pour nos études, le temps est une goutte d'eau qui tombe du nuage dans la mer, et dont la chute est mesurée.

Autant de mondes dans la vaste étendue, autant de temps divers et incompatibles. En dehors des mondes, l'éternité seule remplace ces successions éphémères, et remplit paisiblement de sa lumière immobile l'immensité des cieux. Immensité sans bornes et éternité sans limites, telles sont les deux grandes propriétés de la nature universelle.

L'œil de l'observateur qui traverse, sans jamais rencontrer d'arrêt, les distances incommensurables de l'espace, et celui du géologue qui remonte au delà des limites des âges, ou qui descend dans les profondeurs de l'éternité béante où ils se perdront un jour, agissent de concert, chacun dans sa voie, pour acquérir cette double notion de l'infini : étendue et durée.

Or, en conservant cet ordre d'idées, il nous sera facile de concevoir que le temps n'étant que le rapport des choses transitoires, et dépendant uniquement des choses

qui se mesurent, si, prenant les siècles terrestres pour unités, nous les entassons milliers sur milliers pour en former un nombre colossal, ce nombre ne représentera jamais qu'un point dans l'éternité; de même que les milliers de lieues joints aux milliers de lieues ne sont qu'un point dans l'étendue.

Ainsi, par exemple, les siècles étant en dehors de la vie éthérée de l'âme, nous pourrions écrire un nombre aussi long que l'équateur terrestre, et nous supposer vieillis de ce nombre de siècles, sans qu'en réalité notre âme compte un jour de plus; et, en ajoutant à ce nombre indéfinissable des siècles, une série longue comme d'ici au soleil de nombres semblables, ou plus considérables encore, et nous imaginant vivre pendant la succession prodigieuse de périodes séculaires représentées par l'addition de tels nombres, lorsque nous parviendrions au terme, l'entassement incompréhensible de siècles qui pèserait sur nos têtes serait comme s'il n'était pas : il resterait toujours devant nous l'éternité tout entière.

Le temps n'est qu'une mesure relative de la succession des choses transitoires; l'éternité n'est susceptible d'aucune mesure au point de vue de la durée; pour elle il n'y a ni commencement ni fin; tout est présent pour elle.

Si des siècles de siècles sont moins qu'une seconde par rapport à l'éternité, qu'est-ce que la durée de la vie humaine ?

### LA MATIÈRE.

3. — Au premier abord, rien ne paraît si profondément varié, si essentiellement distinct, que ces diverses

substances qui composent le monde. Parmi les objets que l'art ou la nature fait journellement passer sous nos regards, en est-il deux qui accusent une identité parfaite, ou seulement une parité de composition? Quelle dissemblance au point de vue de la solidité, de la compressibilité, du poids et des propriétés multiples des corps, entre les gaz atmosphériques et le filet d'or; entre la molécule aqueuse du nuage et celle du minéral qui forme la charpente osseuse du globe! quelle diversité entre le tissu chimique des plantes variées qui décorent le règne végétal, et celui des représentants non moins nombreux de l'animalité sur la terre!

Cependant nous pouvons poser en principe absolu que toutes les substances connues et inconnues, quelque dissemblables qu'elles paraissent, soit au point de vue de leur constitution intime, soit sous le rapport de leur action réciproque, ne sont en fait que des modes divers sous lesquels la matière se présente, que des variétés en lesquelles elle s'est transformée sous la direction des forces sans nombre qui la gouvernent.

4. — La chimie dont les progrès ont été si rapides depuis mon époque, où ses adeptes eux-mêmes la reléguaient encore dans le domaine secret de la magie, cette nouvelle science que l'on peut à juste titre considérer comme enfant du siècle observateur, et comme uniquement basée, bien plus solidement que ses sœurs aînées, sur la méthode expérimentale ; la chimie, dis-je, a fait beau jeu des quatre éléments primitifs que les Anciens s'étaient accordés à reconnaître dans la nature; elle a montré que l'élément terrestre n'est que la combinaison de substances diverses variées à l'infini ; que l'air et l'eau sont également décomposables, qu'ils sont le pro-

duit d'un certain nombre d'équivalents de gaz; que le feu, loin d'être, lui aussi, un élément principal, n'est qu'un état de la matière résultant du mouvement universel auquel elle est soumise, et d'une combustion sensible ou latente.

En revanche, elle a trouvé un nombre considérable de principes jusqu'alors inconnus, qui lui ont paru former, par leurs combinaisons déterminées, les diverses substances, les divers corps qu'elle a étudiés, et qui agissent simultanément suivant certaines lois, et en certaines proportions, dans les travaux opérés au grand laboratoire de la nature. Ces principes, elle les a dénommés *corps simples*, indiquant par là qu'elle les considère comme primitifs et indécomposables, et que nulle opération, jusqu'à ce jour, ne saurait les réduire en parties relativement plus simples qu'eux-mêmes (1).

5. — Mais là où s'arrêtent les appréciations de l'homme, aidé même de ses sens artificiels les plus impressionnables, l'œuvre de la nature se continue; là où le vulgaire prend l'apparence pour la réalité, là où le praticien soulève le voile et distingue le commencement des choses, l'œil de celui qui a pu saisir le mode d'action de la nature, ne voit, sous les matériaux constitutifs du monde, que la *matière cosmique* primitive, simple et une, diversifiée en certaines régions à l'époque de leur naissance, partagée en corps solidaires durant leur vie, et démembrés un jour dans le réceptacle de l'étendue par leur décomposition.

(1) Les principaux corps simples sont : parmi les corps non métalliques, l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le chlore, le carbone, le phosphore, le soufre, l'iode; parmi les corps métalliques : l'or, l'argent, le platine, le mercure, le plomb, l'étain, le zinc, le fer, le cuivre, l'arsenic, le sodium, le potassium, le calcium, l'aluminium, etc.



6. — Il est de ces questions que nous-mêmes, Esprits amoureux de science, ne saurions approfondir, et sur lesquelles nous ne pourrions émettre que des opinions personnelles plus ou moins conjecturales; sur ces questions je me tairai ou je justifierai ma manière de voir; mais celle-ci n'est pas de ce nombre. A ceux donc qui seraient tentés de ne voir dans mes paroles qu'une théorie hasardée, je dirai : Embrassez, s'il est possible, dans un regard investigateur, la multiplicité des opérations de la nature, et vous reconnaîtrez que, si l'on n'admet pas l'unité de la matière, il est impossible d'expliquer, je ne dirai pas seulement les soleils et les sphères, mais sans aller si loin, la germination d'une graine sous terre, ou la production d'un insecte.

7. — Si l'on observe une telle diversité dans la matière, c'est parce que les forces qui ont présidé à ses transformations, les conditions dans lesquelles elles se sont produites, étant en nombre illimité, les combinaisons variées de la matière ne pouvaient qu'être illimitées elles-mêmes.

Donc, que la substance que l'on envisage appartienne aux fluides proprement dits, c'est-à-dire aux corps impondérables, ou qu'elle soit revêtue des caractères et des propriétés ordinaires de la matière, il n'y a dans tout l'univers qu'une seule substance primitive : le *cosme* ou *matière cosmique* des uranographes.

### LES LOIS ET LES FORCES.

8. — Si l'un de ces êtres inconnus qui consument leur existence éphémère au fond des régions ténébreuses

de l'Océan ; si l'un de ces polygastriques, de ces néréides, — misérables animalcules qui ne connaissent de la nature que les poissons ichthyophages et les forêts sous-marines, — recevait tout à coup le don de l'intelligence, la faculté d'étudier son monde, et d'établir sur ses appréciations un raisonnement conjectural étendu à l'universalité des choses, quelle idée se formerait-il de la nature vivante qui se développe en son milieu, et du monde terrestre qui n'appartient pas au champ de ses observations?

Si, maintenant, par un effet merveilleux de sa nouvelle puissance, ce même être parvenait à s'élever au-dessus de ses ténèbres éternelles, à la surface de la mer, non loin des rivages opulents d'une île à la végétation splendide, au soleil fécond, dispensateur d'une bienfaisante chaleur, quel jugement porterait-il alors sur ses théories anticipées de la création universelle, théorie qu'il effacerait bientôt par une appréciation plus large, mais relativement encore aussi incomplète que la première? Telle est, ô hommes! l'image de votre science toute spéculative (1).

9. — Lors donc que je viens traiter ici la question des lois et des forces qui régissent l'univers, moi qui ne suis, comme vous, qu'un être relativement ignorant au prix de la science réelle, malgré l'apparente supériorité que me donne sur mes frères de la terre la possibilité qui m'appartient d'étudier des questions naturelles qui leur sont

(1) Telle est aussi la situation des négateurs du monde des Esprits, lorsqu'après avoir dépouillé leur enveloppe charnelle, les horizons de ce monde se déroulent à leurs yeux. Ils comprennent alors le vide des théories par lesquelles ils prétendaient tout expliquer par la matière seule. Cependant ces horizons ont encore pour eux des mystères qui ne se dévoilent que successivement, à mesure qu'ils s'élèvent par l'épuration. Mais dès leurs premiers pas dans dans ce monde nouveau, ils sont forcés de reconnaître leur aveuglement, et combien ils étaient loin de la vérité.

interdites dans leur position, mon but est seulement de vous exposer la notion générale des lois universelles, sans expliquer en détail le mode d'action et la nature des forces spéciales qui en dépendent.

10. — Il est un fluide éthéré qui remplit l'espace et pénètre les corps; ce fluide, c'est l'*éther* ou *matière cosmique* primitive, génératrice du monde et des êtres. A l'éther sont inhérentes les forces qui ont présidé aux métamorphoses de la matière, les lois immuables et nécessaires qui régissent le monde. Ces forces multiples, indéfiniment variées suivant les combinaisons de la matière, localisées suivant les masses, diversifiées dans leurs modes d'action suivant les circonstances et les milieux, sont connues sur la terre sous les noms de *pesanteur, cohésion, affinité, attraction, magnétisme, électricité active;* les mouvements vibratoires de l'agent sous ceux de : *son, chaleur, lumière,* etc. En d'autres mondes, elles se présentent sous d'autres aspects, offrent d'autres caractères inconnus à celui-ci, et dans l'immense étendue des cieux, un nombre indéfini de forces s'est développé sur une échelle inimaginable dont nous sommes aussi peu capables d'évaluer la grandeur que le crustacé au fond de l'Océan l'est d'embrasser l'universalité des phénomènes terrestres (1).

(1) Nous rapportons tout à ce que nous connaissons, et nous ne comprenons pas plus ce qui échappe à la perception de nos sens, que l'aveugle-né ne comprend les effets de la lumière et l'utilité des yeux. Il se peut donc qu'en d'autres milieux, le fluide cosmique ait des propriétés, des combinaisons dont nous n'avons aucune idée, des effets appropriés à des besoins qui nous sont inconnus, donnant lieu à des perceptions nouvelles où à d'autres modes de perception. Nous ne comprenons pas, par exemple, qu'on puisse voir sans les yeux du corps et sans la lumière; mais qui nous dit qu'il n'existe pas d'autres agents que la lumière auxquels

Or, de même qu'il n'y a qu'une seule substance simple, primitive, génératrice de tous les corps, mais diversifiée dans ses combinaisons, de même toutes ces forces dépendent d'une loi universelle diversifiée dans ses effets, que l'on trouve à leur origine, et qui dans les décrets éternels a été souverainement imposée à la création pour en constituer l'harmonie et la stabilité permanentes.

11. — La nature n'est jamais opposée à elle-même. Le blason de l'univers n'a qu'une devise : $\frac{\text{UNITÉ}}{\text{VARIÉTÉ}}$. En remontant l'échelle des mondes, on trouve l'*unité* d'harmonie et de création, en même temps qu'une variété infinie dans cet immense parterre d'étoiles ; en parcourant les degrés de la vie, depuis le dernier des êtres jusqu'à Dieu, la grande loi de continuité se fait reconnaître ; en considérant les forces en elles-mêmes, on peut en former une série dont la résultante, se confondant avec la génératrice, est la loi universelle.

Vous ne sauriez apprécier cette loi dans toute son étendue, puisque les forces qui la représentent dans le champ de vos observations sont restreintes et limitées ; cependant la gravitation et l'électricité peuvent être regardées comme une large application de la loi primordiale qui règne par delà les cieux.

Toutes ces forces sont éternelles, — nous expliquerons ce mot, — et universelles comme la création ; étant in-

sont affectés des organismes spéciaux? La vue somnambulique, qui n'est arrêtée ni par la distance, ni par les obstacles matériels, ni par l'obscurité. nous en offre un exemple. Supposons que, dans un monde quelconque, les êtres soient *normalement* ce que nos somnambules ne sont qu'exceptionnellement, ils n'auront besoin ni de notre lumière, ni de nos yeux, et pourtant ils verront ce que nous ne pouvons voir. Il en est de même de toutes les autres sensations. Les conditions de vitabilité et de perceptibilité, les sensations et les besoins, varient selon les milieux.

hérentes au fluide cosmique, elles agissent nécessairement en tout et partout, modifiant leur action par leur sumultanéité ou leur succession; prédominant ici, s'effaçant plus loin; puissantes et actives en certains points, latentes ou secrètes en d'autres; mais finalement préparant, dirigeant, conservant et détruisant les mondes dans leurs diverses périodes de vie, gouvernant les travaux merveilleux de la nature en quelque point qu'ils s'exécutent, assurant à jamais l'éternelle splendeur de la création.

## LA CRÉATION PREMIÈRE.

12. — Après avoir considéré l'univers sous les points de vue généraux de sa composition, de ses lois et de ses propriétés, nous pouvons porter nos études sur le mode de formation qui donna le jour aux mondes et aux êtres ; nous descendrons ensuite à la création de la terre en particulier, et à son état actuel dans l'universalité des choses, et de là, prenant ce globe pour point de départ et pour unité relative, nous procéderons à nos études planétaires et sidérales.

13. — Si nous avons bien compris le rapport, ou plutôt l'opposition de l'éternité avec le temps, si nous nous sommes familiarisés avec cette idée que le temps n'est qu'une mesure relative de la succession des choses transitoires, tandis que l'éternité est essentiellement une, immobile et permanente, et qu'elle n'est susceptible d'aucune mesure au point de vue de la durée, nous comprenons que pour elle il n'y a ni commencement ni fin.

D'un autre côté, si nous nous faisons une juste idée, —

quoique nécessairement bien faible, — de l'infinité de la puissance divine, nous comprendrons comment il est possible que l'univers ait toujours été et soit toujours. Du moment où Dieu fut, ses perfections éternelles parlèrent. Avant que les temps ne fussent nés, l'éternité incommensurable reçut la parole divine et féconda l'espace éternel comme elle.

14. — Dieu étant par sa nature de toute éternité, a créé de toute éternité, et cela ne pouvait être autrement; car, à quelque époque lointaine que nous reculions en imagination les limites supposées de la création, il restera toujours au delà de cette limite une éternité, — pesez bien cette pensée, — une éternité durant laquelle les divines hypostases, les volitions infinies, eussent été ensevelies dans une muette léthargie inactive et inféconde, une éternité de mort apparente pour le Père éternel qui donne la vie aux êtres, de mutisme indifférent pour le verbe qui les gouverne, de stérilité froide et égoïste pour l'Esprit d'amour et de vivification.

Comprenons mieux la grandeur de l'action divine et sa perpétuité sous la main de l'être absolu ! Dieu, c'est le soleil des êtres; c'est la lumière du monde. Or, l'apparition du soleil donne instantanément naissance à des flots de lumière qui vont se répandant de toutes parts dans l'étendue ; de même l'univers, né de l'Eternel, remonte aux périodes inimaginables de l'infini de durée, au *Fiat lux du commencement*.

15. — Le commencement absolu des choses remonte donc à Dieu; leurs apparitions successives dans le domaine de l'existence constitue l'ordre de la création perpétuelle.

Quel immortel saurait dire les magnificences in-

connues et superbement voilées sous la nuit des âges qui se développèrent en ces temps antiques où nulle des merveilles de l'univers actuel n'existait; à cette époque primitive où la voix du Seigneur s'étant fait entendre, les matériaux qui devaient, dans l'avenir, s'assembler symétriquement et d'eux-mêmes pour former le temple de la nature, se trouvèrent soudain au sein des vides infinis; lorsqu'à cette voix mystérieuse que chaque créature vénère et chérit comme celle d'une mère, des notes harmonieusement variées se produisirent pour aller vibrer ensemble et moduler le concert des vastes cieux !

Le monde à son berceau ne fut point établi dans sa virilité et dans sa plénitude de vie ; non : le pouvoir créateur ne se contredit jamais, et, comme toutes choses, l'univers naquit enfant. Revêtue des lois mentionnées plus haut, et de l'impulsion initiale inhérente à sa formation même, la matière cosmique primitive donna successivement naissance à des tourbillons, à des agglomérations de ce fluide diffus, à des amas de matière nébuleuse qui se divisèrent eux-mêmes et se modifièrent à l'infini pour enfanter, dans les régions incommensurables de l'étendue, divers centres de créations simultanées ou successives.

En raison des forces qui prédominèrent sur l'un ou sur l'autre, et des circonstances ultérieures qui présidèrent à leurs développements, ces centres primitifs devinrent les foyers d'une vie spéciale; les uns moins disséminés dans l'espace et plus riches en principes et en forces agissantes commencèrent dès lors leur vie astrale particulière, les autres occupant une étendue illimitée, ne grandirent qu'avec une extrême lenteur, ou se divisèrent de nouveau en d'autres centres secondaires.

16. — En nous reportant à quelques millions de siècles seulement au-dessus de l'époque actuelle, notre terre n'existe pas encore, notre système solaire lui-même n'a pas encore commencé les évolutions de la vie planétaire; et cependant déjà de splendides soleils illuminent l'éther; déjà des planètes habitées donnent la vie et l'existence à une multitude d'êtres qui nous ont précédés dans la carrière humaine; les productions opulentes d'une nature inconnue et les phénomènes merveilleux du ciel développent sous d'autres regards les tableaux de l'immense création. Que dis-je ! Déjà des splendeurs ne sont plus qui jadis ont fait palpiter le cœur d'autres mortels sous la pensée de l'infinie puissance ! Et nous, pauvres petits êtres qui venons après une éternité de vie, nous nous croyons contemporains de la création !

Encore une fois, comprenons mieux la nature. Sachons que l'éternité est derrière nous comme devant, que l'espace est le théâtre d'une succession et d'une simultanéité inimaginable de créations. Telles nébuleuses que nous distinguons à peine dans les lointains du ciel, sont des agglomérations de soleils en voie de formation; telles autres sont des voies lactées de mondes habités; d'autres enfin le siége de catastrophes ou de dépérissement. Sachons que de même que nous sommes placés au milieu d'une infinité de mondes, de même nous sommes au milieu d'une double infinité de durées antérieures et ultérieures ; que la création universelle n'est point pour nous, et que nous devons réserver ce mot à la formation isolée de notre petit globule.

LA CRÉATION UNIVERSELLE.

17. — Après être remontés, autant qu'il est en notre faiblesse, vers la source cachée d'où découlent les mondes comme les gouttes d'eau d'un fleuve, considérons la marche des créations successives et de leurs développements sériels.

La matière cosmique primitive renfermait les éléments matériels, fluidiques et vitaux de tous les univers qui déroulent leurs magnificences devant l'éternité ; elle est la mère féconde de toutes choses, la première aïeule, et, qui plus est, la génératrice éternelle. Elle n'a point disparu, cette substance d'où proviennent les sphères sidérales ; elle n'est point morte, cette puissance, car elle donne encore incessamment le jour à de nouvelles créations, et reçoit incessamment les principes reconstitués des mondes qui s'effacent du livre éternel.

La matière éthérée, plus ou moins raréfiée, qui descend parmi les espaces interplanétaires; ce fluide cosmique qui remplit le monde, plus ou moins raréfié dans les régions immenses, riches en agglomérations d'étoiles, plus ou moins condensé là où le ciel astral ne brille pas encore, plus ou moins modifié par diverses combinaisons suivant les localités de l'étendue, n'est autre chose que la substance primitive en qui résident les forces universelles, d'où la nature a tiré toutes choses (1).

(1) Si l'on demandait quel est le principe de ces forces, et comment il peut être dans la substance même qui le produit, nous répondrions que la mécanique nous en offre de nombreux exemples. L'élasticité qui fait détendre un ressort n'est-elle pas dans le ressort même, et ne dépend-elle pas du mode d'agrégation des molé-

18. — Ce fluide pénètre les corps comme un immense océan. C'est en lui que réside le principe vital qui donne naissance à la vie des êtres et la perpétue sur chaque globe suivant sa condition, principe à l'état latent qui sommeille là où la voix d'un être ne l'appelle pas. Chaque créature minérale, végétale, animale ou autre, — car il est bien d'autres règnes naturels dont vous ne soupçonnez pas même l'existence, — sait, en vertu de ce principe vital universel, s'approprier les conditions de son existence et de sa durée.

Les molécules du minéral ont leur somme de cette vie, aussi bien que la graine et l'embryon, et se groupent, comme dans l'organisme, en figures symétriques qui constituent les individus.

Il importe fort de se pénétrer de cette notion : que la matière cosmique primitive était revêtue, non-seulement des lois qui assurent la stabilité des mondes, mais encore du principe vital universel qui forme des générations spontanées sur chaque monde, à mesure que se manifestent les conditions de l'existence successive des êtres, et quand sonne l'heure de l'apparition des enfants de la vie pendant la période créatrice.

Ainsi s'effectue la création universelle. Il est donc vrai de dire que, les opérations de la nature étant l'expression de la volonté divine, Dieu a toujours créé, crée sans-cesse et créera toujours.

19. — Mais jusqu'ici nous avons passé sous silence le *monde spirituel* qui, lui aussi, fait partie de la création et accomplit ses destinées suivant les augustes prescriptions du maître.

cules? Le corps qui obéit à la force centrifuge reçoit son impulsion du mouvement primitif qui lui a été imprimé.

Je ne puis donner qu'un enseignement bien restreint sur le sujet du mode de création des Esprits, eu égard à ma propre ignorance même, et je dois me taire encore sur des questions qu'il m'a été permis d'approfondir.

A ceux qui sont religieusement désireux de connaître, et qui sont humbles devant Dieu, je dirai, en les suppliant eux-mêmes de ne baser aucun système prématuré sur mes paroles : L'Esprit n'arrive point à recevoir l'illumination divine qui lui donne, en même temps que le libre arbitre et la conscience, la notion de ses hautes destinées, sans avoir passé par la série divinement fatale des êtres inférieurs parmi lesquels s'élabore lentement l'œuvre de son individualité ; c'est seulement à dater du jour où le Seigneur imprime sur son front son auguste type, que l'Esprit prend rang parmi les humanités.

Encore une fois, ne bâtissez point sur mes paroles vos raisonnements, si tristement célèbres dans l'histoire de la métaphysique : je préfèrerais mille fois me taire sur des questions aussi élevées au-dessus de nos méditations ordinaires, plutôt que de vous exposer à dénaturer le sens de mon enseignement, et à vous enfoncer, par ma faute, dans les dédales inextricables du déisme ou du fatalisme.

### LES SOLEILS ET LES PLANÈTES.

20. — Or, il arriva qu'en un point de l'univers, perdu parmi les myriades de mondes, la matière cosmique se condensa sous la forme d'une immense nébuleuse. Cette nébuleuse était animée des lois universelles qui régissent la matière ; en vertu de ces lois, et notamment de la force moléculaire d'attraction, elle revêtit la figure d'un sphé-

roïde, la seule que puisse revêtir primitivement une masse de matière isolée dans l'espace.

Le mouvement circulaire, produit par la gravitation rigoureusement égale de toutes les zones moléculaires vers le centre, modifia bientôt la sphère primitive pour la conduire, de mouvements en mouvements, vers la forme lenticulaire. — Nous parlons de l'ensemble de la nébuleuse.

21. — De nouvelles forces surgirent à la suite de ce mouvement de rotation : la force centripète et la force centrifuge. La première tendant à réunir toutes les parties au centre, la seconde tendant à les en éloigner. Or, le mouvement s'accélérant à mesure que la nébuleuse se condense, et son rayon augmentant à mesure qu'elle approche de la forme lenticulaire, la force centrifuge, incessamment développée par ces deux causes, prédomina bientôt sur l'attraction centrale.

De même qu'un mouvement trop rapide de la fronde en brise la corde et laisse échapper au loin le projectile, ainsi la prédominance de la force centrifuge détacha le cercle équatorial de la nébuleuse, et de cet anneau forma une nouvelle masse isolée de la première, mais néanmoins soumise à son empire. Cette masse a conservé son mouvement équatorial qui, modifié, devint son mouvement de translation autour de l'astre solaire. De plus, son nouvel état lui donne un mouvement de rotation autour de son propre centre.

22. — La nébuleuse génératrice qui donna naissance à ce nouveau monde, s'est condensée et a repris la forme sphérique; mais la chaleur primitive, développée par ses mouvements divers, ne s'affaiblissant qu'avec une extrême lenteur, le phénomène que nous venons de décrire

se reproduira souvent et pendant une longue période, tant que cette nébuleuse ne sera pas devenue assez dense, assez solide, pour opposer une résistance efficace aux modifications de forme que lui imprime successivement son mouvement de rotation.

Elle n'aura donc pas donné naissance à un seul astre, mais à des centaines de mondes détachés du foyer central, issus d'elle par le mode de formation mentionné plus haut. Or, chacun de ces mondes, revêtu comme le monde primitif des forces naturelles qui président à la création des univers, engendrera dans la suite de nouveaux globes gravitant désormais autour de lui, comme il gravite concurremment avec ses frères autour du foyer de leur existence et de leur vie. Chacun de ces mondes sera un soleil, centre d'un tourbillon de planètes successivement échappées de son équateur. Ces planètes recevront une vie spéciale, particulière, quoique dépendante de leur astre générateur.

23. — Les planètes sont ainsi formées de masses de matière condensée, mais non encore solidifiée, détachées de la masse centrale par l'action de la force centrifuge, et prenant, en vertu des lois du mouvement, la forme sphéroïdale plus ou moins elliptique, selon le degré de fluidité qu'elles ont conservé. L'une de ces planètes sera la terre qui, avant d'être refroidie et revêtue d'une croûte solide, donnera naissance à la lune, par le même mode de formation astrale auquel elle doit sa propre existence; la terre, désormais inscrite au livre de vie, berceau de créatures dont la faiblesse est protégée sous l'aile de la divine Providence, corde nouvelle sur la harpe infinie qui doit vibrer en son lieu dans le concert universel des mondes.

LES SATELLITES.

24. — Avant que les masses planétaires n'aient atteint un degré de refroidissement suffisant pour en opérer la solidification, des masses plus petites, véritables globules liquides, se sont détachées de quelques-unes dans le plan équatorial, plan dans lequel la force centrifuge est la plus grande, et en vertu des mêmes lois ont acquis un mouvement de translation autour de leur planète génératrice, comme il en a été de celles-ci autour de leur astre central générateur.

C'est ainsi que la terre a donné naissance à la lune dont la masse moins considérable a dû subir un refroidissement plus prompt. Or, les lois et les forces qui présidèrent à son détachement de l'équateur terrestre, et son mouvement de translation dans ce même plan, agirent de telle sorte que ce monde, au lieu de revêtir la forme sphéroïde, prit celle d'un globe ovoïde, c'est-à-dire ayant la forme allongée d'un œuf, dont le centre de gravité serait fixé à la partie inférieure.

25. — Les conditions dans lesquelles s'effectua la désagrégation de la lune lui permirent à peine de s'éloigner de la terre, et la contraignirent à rester perpétuellement suspendue dans son ciel, comme une figure ovoïde dont les parties les plus lourdes formèrent la face inférieure tournée vers la terre, et dont les parties les moins denses occupèrent le sommet, si l'on désigne par ce mot le côté tourné à l'opposite de la terre et s'élevant vers le ciel. C'est ce qui fait que cet astre nous présente continuellement la même face. Il peut être assimilé, pour mieux faire comprendre son état géologique, à un globe de liége

dont la base tournée vers la terre serait formée de plomb.

De là, deux natures essentiellement distinctes à la surface du monde lunaire : l'une, sans nulle analogie possible avec le nôtre, car les corps fluides et éthérés lui sont inconnus; l'autre, légère relativement à la terre, puisque toutes les substances les moins denses se portèrent sur cet hémisphère. La première, perpétuellement tournée vers la terre, sans eaux et sans atmosphère, si ce n'est quelquefois aux limites de cet hémisphère subterrestre; l'autre, riche en fluides, perpétuellement opposée à notre monde (1).

26. — Le nombre et l'état des satellites de chaque planète ont varié selon les conditions spéciales dans lesquelles ils se sont formés. Quelques-unes n'ont donné naissance à aucun astre secondaire, telles que Mercure, Vénus et Mars, tandis que d'autres en ont formé un ou plusieurs, comme la Terre, Jupiter, Saturne, etc.

(1) Cette théorie de la lune, entièrement nouvelle, explique, par la loi de la gravitation, la raison pour laquelle cet astre présente toujours la même face à la terre. Son centre de gravité, au lieu d'être au centre de la sphère, se trouvant sur l'un des points de sa surface, et par conséquent attiré vers la terre par une force plus grande que les parties plus légères, la lune produirait l'effet des figures appelées *poussahs* qui se redressent constamment sur leur base, tandis que les planètes, dont le centre de gravité est à égale distance de la surface, tournent régulièrement sur leur axe. Les fluides vivifiants, gazeux ou liquides, par suite de leur légèreté spécifique, se trouveraient accumulés dans l'hémisphère supérieur constamment opposé à la terre; l'hémisphère inférieur, le seul que nous voyons, en serait dépourvu, et par suite impropre à la vie, tandis qu'elle régnerait sur l'autre. Si donc l'hémisphère supérieur est habité, ses habitants n'ont jamais vu la terre, à moins d'excursions dans l'autre hémisphère.

Quelque rationnelle et scientifique que soit cette opinion, comme elle n'a pu encore être confirmée par aucune observation directe, elle ne peut être acceptée qu'à titre d'hypothèse, et comme une idée pouvant servir de jalon à la science.

27. — Outre ses satellites ou lunes, la planète de Saturne présente le phénomène spécial de l'anneau qui semble, vu de loin, l'entourer comme une blanche auréole. Cette formation est pour nous une nouvelle preuve de l'universalité des lois de la nature. Cet anneau est, en effet, le résultat d'une séparation qui s'est opérée aux temps primitifs dans l'équateur de Saturne, de même qu'une zone équatoriale s'est échappée de la terre pour former son satellite. La différence consiste en ce que l'anneau de Saturne se trouva formé, dans toutes ses parties, de mollécules homogènes, probablement déjà dans un certain état de condensation, et put, de cette sorte, continuer son mouvement de rotation dans le même sens et dans un temps à peu près égal à celui qui anime la planète. Si l'un des points de cet anneau avait été plus dense que tout autre, une ou plusieurs agglomérations de substance se seraient subitement opérées, et Saturne aurait compté plusieurs satellites de plus. Depuis le temps de sa formation cet anneau s'est solidifié ainsi que les autres corps planétaires.

### LES COMÈTES.

28. — Astres errants, plus encore que les planètes qui en ont conservé la dénomination étymologique, les comètes seront les guides qui nous aideront à franchir les limites du système auquel appartient la terre pour nous porter vers les régions lointaines de l'étendue sidérale.

Mais avant d'explorer, à l'aide de ces voyayeuses de l'univers, les domaines célestes, il sera bon de faire connaître, autant qu'il est possible, leur nature intrinsèque et leur rôle dans l'économie planétaire.



29. — On a souvent vu dans ces astres chevelus des mondes naissants, élaborant dans leur chaos primitif les conditions de vie et d'existence qui sont données en partage aux terres habitées; d'autres ont imaginé dans ces corps extraordinaires des mondes à l'état de destruction, et leur apparence singulière fut pour beaucoup le sujet d'appréciations erronées sur leur nature; de telle sorte qu'il n'est pas jusqu'à l'astrologie judiciaire qui n'en ait fait des présages de malheurs envoyés par les décrets providentiels à la terre étonnée et tremblante.

30. — La loi de variété est appliquée avec une si grande profusion dans les travaux de la nature, qu'on se demande comment les naturalistes, astronomes ou philosophes, ont élevé tant de systèmes pour assimiler les comètes aux astres planétaires, et pour ne voir en elles que des astres à un degré plus ou moins grand de développement ou de caducité. Les tableaux de la nature devaient amplement suffire, cependant, pour éloigner de l'observateur le soin de rechercher des rapports qui n'existent pas, et laisser aux comètes le rôle modeste, mais utile, d'astres errants servant d'éclaireurs pour les empires solaires. Car les corps célestes dont il s'agit sont tout autres que les corps planétaires; ils n'ont point, comme eux, la destination de servir de séjour aux humanités; ils vont successivement de soleils en soleils, s'enrichissant parfois en route de fragments planétaires réduits à l'état de vapeurs, puiser à leurs foyers les principes vivifiants et rénovateurs qu'ils déversent sur les mondes terrestres.

31. — Si, lorsqu'un de ces astres approche de notre petit globe, pour en traverser l'orbite et retourner à son apogée situé à une distance incommensurable du soleil, nous le suivions, par la pensée, pour visiter avec lui les

contrées sidérales, nous franchirions cette étendue prodigieuse de matière éthérée qui sépare le soleil des étoiles les plus voisines, et observant les mouvements combinés de cet astre que l'on croirait égaré dans le désert de l'infini, nous trouverions là encore une preuve éloquente de l'universalité des lois de la nature, qui s'exercent à des distances que l'imagination la plus active peut à peine concevoir.

Là, la forme elliptique prend la forme parabolique, et la marche se ralentit au point de ne parcourir que quelques mètres dans le même temps qu'à son périgée elle parcourait plusieurs milliers de lieues. Peut-être un soleil plus puissant, plus important que celui qu'elle vient de quitter, usera-t-il envers cette comète d'une attraction prépondérante, et la recevra-t-il au rang de ses propres sujets, et alors les enfants étonnés de votre petite terre en attendront en vain le retour qu'ils avaient pronostiqué par des observations incomplètes. Dans ce cas, nous, dont la pensée a suivi la comète errante en ces régions inconnues, nous rencontrerons alors une nouvelle nation introuvable pour les regards terrestres, inimaginable pour les Esprits qui habitent la terre, inconcevable même à leur pensée, car elle sera le théâtre de merveilles inexplorées.

Nous sommes parvenus au monde astral, dans ce monde éblouissant des vastes soleils qui rayonnent dans l'espace infini, et qui sont les fleurs brillantes du parterre magnifique de la création. Arrivés là, nous saurons seulement ce que c'est que la terre.

## LA VOIE LACTÉE.

32. — Pendant les belles nuits étoilées et sans lune, chacun a pu remarquer cette lueur blanchâtre qui traverse le ciel d'une extrémité à l'autre, et que les Anciens avaient surnommée *voie lactée,* à cause de son apparence laiteuse. Cette lueur diffuse a été longuement explorée par l'œil du télescope dans les temps modernes, et ce chemin de poudre d'or, ou ce ruisseau de lait de l'antique mythologie, s'est transformé en un vaste champ de merveilles inconnues. Les recherches des observateurs ont amené à la connaissance de sa nature, et ont montré, là où le regard égaré ne rencontrait qu'une faible clarté, des millions de soleils plus lumineux et plus importants que celui qui nous éclaire.

33. — La voie lactée, en effet, est une campagne semée de fleurs solaires ou planétaires qui brillent dans sa vaste étendue. Notre soleil et tous les corps qui l'accompagnent font partie de ces globes rayonnants dont se compose la voie lactée; mais, malgré ses dimensions gigantesques relativement à la terre et à la grandeur de son empire, il n'occupe cependant qu'une place inappréciable dans cette vaste création. On peut compter une trentaine de millions de soleils semblables à lui qui gravitent en cette immense région, éloignés chacun les uns des autres de plus de cent mille fois le rayon de l'orbite terrestre (1).

34.— On peut juger, par cette approximation, de l'étendue de cette région sidérale, et de la relation qui unit

(1) Plus de 3 trillions, 400 billions de lieues.

8



notre système à l'universalité des systèmes qui l'occupent. On peut juger également de l'exiguïté du domaine solaire, et *à fortiori*, du néant de notre petite terre. Que serait-ce donc si l'on considérait les êtres qui le peuplent!

Je dis du néant, car nos déterminations s'appliquent, non seulement à l'étendue matérielle, physique, des corps que nous étudions, — ce serait peu, — mais encore et surtout à leur état moral d'habitation, au degré qu'ils occupent dans l'universelle hiérarchie des êtres. La création s'y montre dans toute sa majesté, créant et propageant tout autour du monde solaire, et dans chacun des systèmes qui l'entourent de toutes parts, les manifestations de la vie et de l'intelligence.

35. — On connaît de cette manière la position occupée par notre soleil ou par la terre dans le monde des étoiles; ces considérations acquerront un plus grand poids encore si l'on réfléchit à l'état même de la voie lactée qui, dans l'immensité des créations sidérales, ne représente elle-même qu'un point insensible et inappréciable vu de loin; car elle n'est autre chose qu'une nébuleuse stellaire, comme il en existe des milliers dans l'espace. Si elle nous paraît plus vaste et plus riche que d'autres, c'est par cette seule raison qu'elle nous entoure et se développe dans toute son étendue sous nos yeux; tandis que les autres, perdues dans des profondeurs insondables, se laissent à peine entrevoir.

36. — Or, si l'on sait que la terre n'est rien, ou presque rien dans le système solaire, celui-ci rien ou presque rien dans la voie lactée, celle-ci rien ou presque rien dans l'universalité des nébuleuses, et cette universalité elle-même fort peu de chose au milieu de l'immense in-

fini, on commencera à comprendre ce que c'est que le globe terrestre.

### LES ÉTOILES FIXES.

37. — Les étoiles que l'on appelle fixes, et qui constellent les deux hémisphères du firmament, ne sont point isolées de toute attraction extérieure comme on le suppose généralement; loin de là, elles appartiennent toutes à une même agglomération d'astres stellaires. Cette agglomération n'est autre que la grande nébuleuse dont nous faisons partie, et dont le plan equatorial qui se projette dans le ciel a reçu le nom de *voie lactée*. Tous les soleils qui la composent sont solidaires; leurs multiples influences réagissent perpétuellement l'une sur l'autre, et la gravitation universelle les réunit tous en une même famille.

38. — Parmi ces divers soleils, la plupart sont, comme le nôtre, entourés de mondes secondaires, qu'ils illuminent et fécondent par les mêmes lois qui président à la vie de notre système planétaire. Les uns, comme Syrius, sont des milliers de fois plus magnifiques en dimensions et en richesses que le nôtre, et leur rôle plus important dans l'univers, de même que des planètes en plus grand nombre et fort supérieures aux nôtres les entourent. D'autres sont très dissemblables par leurs fonctions astrales. C'est ainsi qu'un certain nombre de ces soleils, véritables jumeaux de l'ordre sidéral, sont accompagnés de leurs frères du même âge, et forment, dans l'espace, des systèmes binaires auxquels la nature a donné des fonctions tout autres que celles qui appartiennent à notre soleil. Là les années ne se mesurent plus par les mêmes

périodes, ni les jours par les mêmes soleils, et ces mondes éclairés par un double flambeau ont reçu en partage des conditions d'existence inimaginables pour ceux qui ne sont pas sortis de ce petit monde terrestre.

D'autres astres sans cortége, privés de planètes, ont reçu les meilleurs éléments de l'habitabilité qui soient donnés à aucun. Les lois de la nature sont diversifiées dans leur immensité, et si l'unité est le grand mot de l'univers, la variété infinie n'en est pas moins l'éternel attribut.

39. — Malgré le nombre prodigieux de ces étoiles et de leurs systèmes, malgré les distances incommensurables qui les séparent, elles n'en appartiennent pas moins toutes à la même nébuleuse stellaire que les regards des plus puissants télescopes peuvent à peine traverser, et que les conceptions les plus hardies de l'imagination peuvent à peine franchir; nébuleuse qui, néanmoins, n'est qu'une unité dans l'ordre des nébuleuses qui composent le monde astral.

40. — Les étoiles que l'on appelle fixes ne sont point immobiles dans l'étendue. Les constellations que l'on a figurées sur la voûte du firmament ne sont pas des créations symboliques réelles. La *distance* de la terre et la perspective sous laquelle on mesure l'univers depuis cette station, sont les deux causes de cette double illusion d'optique.

41. — Nous avons vu que la totalité des astres qui étincellent au dôme azuré, est enfermée dans une même agglomération cosmique, dans une même nébuleuse que vous nommez *voie lactée;* mais pour appartenir tous au même groupe, ces astres n'en sont pas moins animés chacun d'un mouvement propre de translation dans l'es-

pace. Le repos absolu n'existe nulle part; ils sont régis par les lois universelles de la gravitation, et roulent dans l'étendue sous l'impulsion incessante de cette force immense; ils roulent, non point suivant des routes tracées par le hasard, mais suivant des orbites fermées dont le centre est occupé par un astre supérieur. Pour rendre mes paroles plus compréhensibles par un exemple, je parlerai spécialement de votre soleil.

42. — On sait, par des observations modernes, qu'il n'est point fixe ni central, comme on le croyait aux premiers jours de l'astronomie nouvelle, mais qu'il s'avance dans l'espace, entraînant avec lui son vaste système de planètes, de satellites et de comètes.

Or, cette marche n'est point fortuite et il ne va point, errant dans les vides infinis, égarer loin des régions qui lui sont assignées, ses enfants et ses sujets. Non, son orbite est mesurée, et concurremment avec d'autres soleils de même ordre que lui, et entourés comme lui d'un certain nombre de terres habitées, il gravite autour d'un soleil central. Son mouvement de gravitation, de même que celui des soleils ses frères, est inappréciable à des observations annuelles, car des périodes séculaires en grand nombre suffiraient à peine à marquer le temps d'une de ces années astrales.

43. — Le soleil central dont nous venons de parler est lui-même un globe secondaire relativement à un autre plus important encore, autour duquel il perpétue une marche lente et mesurée en compagnie d'autres soleils du même ordre.

Nous pourrions constater cette subordination successive de soleils à soleils, jusqu'à ce que notre imagination soit fatiguée de gravir une telle hiérarchie; car, ne l'ou-

blions pas, on peut compter en nombre rond une trentaine de millions de soleils dans la voie lactée, subordonnés les uns aux autres comme les rouages gigantesques d'un immense système.

44. — Et ces astres, en nombres innombrables, vivent chacun d'une vie solidaire; de même que rien n'est isolé dans l'économie de votre petit monde terrestre, de même rien n'est isolé dans l'incommensurable univers.

Ces systèmes de systèmes paraîtraient de loin à l'œil investigateur du philosophe qui saurait embrasser le tableau développé par l'espace et par le temps, une poussière de perles d'or soulevée en tourbillons sous le souffle divin qui fait voler les mondes sidéraux dans les cieux, comme les grains de sable sur les côtes du désert.

Plus d'immobilité, plus de silence, plus de nuit! Le grand spectacle qui se déroulerait de la sorte sous nos regards serait la création réelle, immense et pleine de la vie éthérée qu'embrasse dans l'ensemble immense le regard infini du Créateur.

Mais nous n'avons jusqu'ici parlé que d'une nébuleuse; ses millions de soleils, ses millions de terres habitées, ne forment, comme nous l'avons dit, qu'une île dans l'archipel infini.

### LES DÉSERTS DE L'ESPACE.

45. — Un désert immense, sans bornes, s'étend au delà de l'agglomération d'étoiles dont nous venons de parler, et l'enveloppe. Des solitudes succèdent aux solitudes, et les plaines incommensurables du vide s'étendent au loin. Les amas de matière cosmique se trouvant isolés dans l'espace comme les îles flottantes d'un immense ar-

chipel, si l'on veut apprécier en quelque façon l'idée de l'énorme distance qui sépare l'amas d'étoiles dont nous faisons partie, des plus prochaines agglomérations, il faut savoir que ces îles stellaires sont disséminées et rares dans le vaste océan des cieux, et que l'étendue qui les sépare les unes des autres est incomparablement plus grande que celle qui mesure leurs dimensions respectives.

Or, on se rappelle que la nébuleuse stellaire mesure, en nombre rond, mille fois la distance des plus prochaines étoiles prise pour unité, c'est-à-dire quelques cent mille trillions de lieues. La distance qui s'étend entre elles étant beaucoup plus vaste ne saurait être exprimée par des nombres accessibles à la compréhension de notre esprit; l'imagination seule, dans ses plus hautes conceptions, est capable de franchir cette immensité prodigieuse, ces solitudes muettes et privées de toute apparence de vie, et d'envisager en quelque sorte l'idée de cette infinité relative.

46. — Ce désert céleste, cependant, qui enveloppe notre univers sidéral, et qui paraît s'étendre comme les confins reculés de notre monde astral, est embrassé par la vue et par la puissance infinie du Très-Haut qui, par delà ces cieux de nos cieux, a développé la trame de sa création illimitée.

47.—Au delà de ces vastes solitudes, en effet, des mondes rayonnent dans leur magnificence aussi bien que dans les régions accessibles aux investigations humaines; au delà de ces déserts, de splendides oasis voguent dans le limpide Ether, et renouvellent incessamment les scènes admirables de l'existence et de la vie. Là se déroulent les agrégats lointains de substance cosmique, que l'œil profond du télescope entrevoit à travers les régions

transparentes de notre ciel; ces nébuleuses que vous nommez irrésolubles, et qui vous apparaissent comme de légers nuages de poussière blanche perdus en un point inconnu de l'espace éthéré. Là se révèlent et se développent des mondes nouveaux, dont les conditions variées et étrangères à celles qui sont inhérentes à votre globe, leur donnent une vie que vos conceptions ne peuvent imaginer, ni vos études constater. C'est là que resplendit dans toute sa plénitude le pouvoir créateur; pour celui qui vient des régions occupées par votre système, d'autres lois y sont en action, dont les forces régissent les manifestations de la vie, et les routes nouvelles que nous suivons dans ces pays étranges nous ouvrent des perspectives inconnues.

### SUCCESSION ÉTERNELLE DES MONDES.

48. — Nous avons vu qu'une seule loi primordiale et générale a été donnée à l'univers pour en assurer la stabilité éternelle, et que cette loi générale est perceptible à nos sens par plusieurs actions particulières que nous nommons forces directrices de la nature. Nous allons montrer aujourd'hui que l'harmonie du monde entier, considérée sous le double aspect de l'éternité et de l'espace, est assurée par cette loi suprême.

49. — En effet, si nous remontons à l'origine première des primitives agglomérations de substance cosmique, nous remarquons que déjà, sous l'empire de cette loi, la matière subit les transformations nécessaires qui la mènent du germe au fruit mûr, et que sous l'impulsion des forces diverses nées de cette loi, elle parcourt

l'échelle de ses révolutions périodiques; d'abord centre fluidique des mouvements, ensuite générateur des mondes, plus tard noyau central et attractif des sphères qui ont pris naissance en son sein.

Nous savons déjà que ces lois président à l'histoire du Cosmos; ce qu'il importe de savoir maintenant, c'est qu'elles président également à la destruction des astres, car la mort n'est pas seulement une métamorphose de l'être vivant, mais encore une transformation de la matière inanimée; et s'il est vrai de dire, dans le sens littéral, que la vie seule est accessible à la faux de la mort, il est aussi juste d'ajouter que la substance doit en toute nécessité subir les transformations inhérentes à sa constitution.

50. — Voici un monde qui depuis son berceau primitif a parcouru toute l'étendue des années que son organisation spéciale lui permettait de parcourir; le foyer intérieur de son existence s'est éteint, ses éléments propres ont perdu leur vertu première; les phénomènes de sa nature qui réclamaient pour leur production la présence et l'action des forces dévolues à ce monde, ne peuvent se présenter désormais, parce que ce levier de leur activité n'a plus le point d'appui qui lui donnait toute sa force.

Or, pensera-t-on que cette terre éteinte et sans vie va continuer de graviter dans les espaces célestes, sans but, et passer comme une cendre inutile dans le tourbillon des cieux? Pensera-t-on qu'elle reste inscrite au livre de la vie universelle lorsqu'elle n'est plus qu'une lettre morte et dénuée de sens? Non; les mêmes lois qui l'ont élevée au-dessus du chaos ténébreux et qui l'ont gratifiée des splendeurs de la vie, les mêmes forces qui l'ont gou-

vernée pendant les siècles de son adolescence, qui ont affermi ses premiers pas dans l'existence et qui l'ont conduite à l'âge mur et à la vieillesse, vont présider à la désagrégation de ses éléments constitutifs pour les rendre au laboratoire où la puissance créatrice puise sans cesse les conditions de la stabilité générale. Ces éléments vont retourner à cette masse commune de l'éther pour s'assimiler à d'autres corps, ou pour régénérer d'autres soleils; et cette mort ne sera pas un événement inutile à cette terre ni à ses sœurs; elle renouvellera dans d'autres régions d'autres créations d'une nature différente, et là où des systèmes de mondes se sont évanouis renaîtra bientôt un nouveau parterre de fleurs plus brillantes et plus parfumées.

51. — Ainsi l'éternité réelle et effective de l'univers est assurée par les mêmes lois qui dirigent les opérations du temps; ainsi les mondes succèdent aux mondes, les soleils aux soleils, sans que l'immense mécanisme des vastes cieux soit jamais atteint dans ses gigantesques ressorts.

Là où vos yeux admirent de splendides étoiles sous la voûte des nuits, là où votre esprit contemple des rayonnements magnifiques qui resplendissent sous de lointains espaces, depuis longtemps le doigt de la mort a éteint ces splendeurs, depuis longtemps le vide a succédé à ces éblouissements et reçu même de nouvelles créations encore inconnues. L'immense éloignement de ces astres par lequel la lumière qu'ils nous envoient met des milliers d'années à nous parvenir, fait que nous recevons seulement aujourd'hui les rayons qu'ils nous ont envoyés longtemps avant la création de la terre, et que nous les admirerons encore pendant des milliers d'années après leur disparition réelle.

Que sont les six mille ans de l'humanité historique devant les périodes séculaires? des secondes dans vos siècles? Que sont vos observations astronomiques devant l'état absolu du monde ? l'ombre éclipsée par le soleil.

52. — Donc, ici comme dans nos autres études, reconnaissons que la terre et l'homme ne sont que néant au prix de ce qui est, et que les plus colossales opérations de notre pensée ne s'étendent encore que dans un champ imperceptible auprès de l'immensité et de l'éternité d'un univers qui ne finira point.

Et quand ces périodes de notre immortalité auront passé sur notre tête, quand l'histoire actuelle de la terre nous apparaîtra comme une ombre vaporeuse au fond de notre souvenir; que nous aurons habité pendant des siècles innommés ces divers degrés de notre hiérarchie cosmologique ; que les domaines les plus lointains des âges futurs auront été parcourus par d'innombrables pérégrinations, nous aurons devant nous la succession illimitée des mondes et l'immobile éternité pour perspective.

LA VIE UNIVERSELLE.

53. — Cette immortalité des âmes, dont le système du monde physique est la base, a paru imaginaire aux yeux de certains penseurs prévenus; ils l'ont ironiquement qualifiée d'immortalité voyageuse, et n'ont pas compris qu'elle seule était vraie devant le spectacle de la création. Cependant il est possible d'en faire comprendre toute la grandeur, je dirais presque toute la perfection.

54. — Que les œuvres de Dieu soient créées pour la pensée et l'intelligence; que les mondes soient le séjour

d'êtres qui les contemplent et qui découvrent sous leur voile la puissance et la sagesse de celui qui les forma, cette question n'est plus douteuse pour nous; mais que les âmes qui les peuplent soient solidaires, c'est ce qu'il importe de connaître.

55. — L'intelligence humaine, en effet, a peine à considérer ces globes radieux qui scintillent dans l'étendue, comme de simples masses de matière inerte et sans vie; elle a peine à songer qu'il y a, dans ces régions lointaines, de magnifiques crépuscules et des nuits splendides, des soleils féconds et des jours pleins de lumière, des vallées et des montagnes où les productions multiples de la nature ont développé toute leur pompe luxuriante; elle a peine à s'imaginer, dis-je, que le spectacle divin où l'âme peut se retremper comme dans sa propre vie, soit dépouillé de l'existence et privé de tout être pensant qui puisse le connaître.

56. — Mais à cette idée éminemment juste de la création, il faut ajouter celle de l'humanité solidaire, et c'est en cela que consiste le mystère de l'éternité future.

Une même famille humaine a été créée dans l'universalité des mondes, et les liens d'une fraternité encore inappréciée de votre part ont été donnés à ces mondes. Si ces astres qui s'harmonisent dans leurs vastes systèmes sont habités par des intelligences, ce n'est point par des êtres inconnus les uns aux autres, mais bien par des êtres marqués au front de la même destinée, qui doivent se rencontrer momentanément suivant leurs fonctions de vie, et se retrouver suivant leurs mutuelles sympathies; c'est la grande famille des Esprits qui peuplent les terres célestes; c'est le grand rayonnement de l'Esprit divin qui embrasse l'étendue des cieux, et qui

reste comme type primitif et final de la perfection spirituelle.

57.— Par quelle étrange abération a-t-on cru devoir refuser à l'immortalité les vastes régions de l'éther, quand on la renfermait dans une limite inadmissible et dans une dualité absolue? Le vrai système du monde devait-il donc précéder la vraie doctrine dogmatique, et la science la théologie? Celle-ci s'égarera-t-elle tant que sa base se posera sur la métaphysique? La réponse est facile et nous montre que la nouvelle philosophie s'assoira triomphante sur les ruines de l'ancienne, parce que sa base se sera élevée victorieuse sur les anciennes erreurs.

## LA SCIENCE.

58. — L'intelligence humaine a élevé ses puissantes conceptions au-dessus des limites de l'espace et du temps; elle a pénétré dans le domaine inaccessible des anciens âges, sondé le mystère des cieux insondables, expliqué l'énigme de la création. Le monde extérieur a déroulé sous les regards de la science son panorama splendide et sa magnifique opulence, et les études de l'homme l'ont élevé à la connaissance du vrai; il a exploré l'univers, trouvé l'expression des lois qui le régissent et l'application des forces qui le soutiennent, et s'il ne lui a pas été donné de regarder face à face la cause première, du moins est-il parvenu à la notion mathématique de la série des causes secondaires.

En ce dernier siècle surtout, la méthode expérimentale, — la seule qui soit véritablement scientifique, — a été mise en pratique dans les sciences naturelles, et par son

aide l'homme s'est successivement dépouillé des préjugés de l'ancienne Ecole et des théories spéculatives, pour se renfermer dans le champ de l'observation et le cultiver avec soin et intelligence.

Oui, la science de l'homme est solide et féconde, digne de nos hommages pour son passé difficile et longuement éprouvé, digne de nos sympathies pour son avenir, gros de découvertes utiles et profitables; car la nature est désormais un livre accessible aux recherches de l'homme studieux, un monde ouvert aux investigations du penseur, une région brillante que l'esprit humain a déjà visitée, et dans laquelle il peut hardiment s'avancer, tenant en main l'expérience pour boussole.

59. — Un ancien ami de ma vie terrestre me parlait ainsi naguère. Une pérégrination nous avait ramenés sur la terre, et nous étudiions de nouveau moralement ce monde ; mon compagnon ajoutait que l'homme est aujourd'hui familiarisé avec les lois les plus abstraites de la mécanique, de la physique, de la chimie ; que les applications à l'industrie ne sont pas moins remarquables que les déductions de la science pure, et que la création tout entière, savamment étudiée par lui, paraît être désormais son royal apanage. Et comme nous poursuivions notre marche hors de ce monde, je lui répondis en ces termes :

60.— Faible atome perdu en un point imperceptible de l'infini, l'homme a cru embrasser de ses regards l'étendue universelle, quand il pouvait à peine contempler la région qu'il habite; il a cru étudier les lois de la nature entière, quand ses appréciations avaient à peine porté sur les forces en action autour de lui ; il a cru déterminer la grandeur du ciel, quand il se consumait dans la détermination d'un grain de poussière. Le champ de ses ob-

servations est si exigu, qu'un fait perdu de vue, l'esprit a peine à le retrouver ; le ciel et la terre de l'homme sont si petits, que l'âme, en son essor, n'a pas le temps de déployer son aile avant d'être parvenue aux derniers parages accessibles à l'observation.

L'univers incommensurable nous entoure de toutes parts, déployant par delà nos cieux des richesses inconnues, mettant en jeu des forces inappréciées, développant des modes d'existence inconcevables pour nous, et propageant à l'infini la splendeur et la vie.

Et le ciron, misérable acarus, privé d'ailes et de lumière, dont la triste existence se consume sur la feuille qui lui donna le jour, prétendrait, parce qu'il fait quelques pas sur cette feuille agitée par le vent, avoir le droit de parler sur l'arbre immense auquel elle appartient, arbre dont à peine il a aperçu l'ombrage ; il s'imaginerait follement pouvoir raisonner sur la forêt dont son arbre fait partie et discuter sagement sur la nature des végétaux qui s'y développent, des êtres qui l'habitent, du soleil lointain dont les rayons descendent quelquefois y porter le mouvement et la vie ? — En vérité, l'homme serait étrangement prétentieux de vouloir mesurer la grandeur infinie au pied de sa petitesse infinie !

Aussi doit-il être bien pénétré de cette idée : que si les labeurs arides des siècles passés lui ont acquis sa première connaissance des choses, si la progression de l'esprit l'a placé au vestibule du savoir, il n'a fait encore qu'épeler la première page du livre ; qu'il est, comme l'enfant, susceptible de se tromper à chaque mot, et, loin de prétendre interpréter doctoralement l'ouvrage, doit se contenter de l'étudier humblement, page par page, ligne par ligne. Heureux encore ceux qui le peuvent faire.

CONSIDÉRATIONS MORALES.

61. — Vous nous avez suivis dans nos excursions célestes, et vous avez visité avec nous les régions immenses de l'espace. Sous nos regards, les soleils ont succédé aux soleils, les systèmes aux systèmes, les nébuleuses aux nébuleuses ; le panorama splendide de l'harmonie du cosmos s'est déroulé devant nos pas, et nous avons reçu un avant-goût de l'idée de l'infini, que nous ne pouvons comprendre dans toute son étendue que suivant notre perfectibilité future. Les mystères de l'éther ont dévoilé leur énigme jusqu'ici indéchiffrable, et nous avons conçu au moins l'idée de l'universalité des choses. Il importe maintenant de nous arrêter et de réfléchir.

62. — Il est beau sans doute d'avoir reconnu l'infimité de la terre et sa médiocre importance dans la hiérarchie des mondes ; il est beau d'avoir abaissé l'outrecuidance humaine qui nous est si chère, et de nous être humiliés devant la grandeur absolue ; mais il sera plus beau encore d'interpréter sous le sens moral le spectacle dont nous avons été témoin. Je veux parler de la puissance infinie de la nature, et de l'idée que nous devons nous faire de son mode d'action dans les diverses portées du vaste univers.

63. — Habitués, comme nous le sommes, à juger des choses par notre pauvre petit séjour, nous nous imaginons que la nature n'a pu ou n'a dû agir sur les autres mondes que d'après les règles que nous avons reconnues ici-bas. Or, c'est précisément en cela qu'il importe de réformer notre jugement.

Jetez un instant les yeux sur une région quelconque

de votre globe et sur une des productions de votre nature; n'y reconnaissez-vous pas le sceau d'une variété infinie et la preuve d'une activité sans égale ? Ne voyez-vous pas sur l'aile du petit oiseau des Canaries, sur le pétale d'un bouton de rose entr'ouvert, la prestigieuse fécondité de cette belle nature ?

Que vos études s'appliquent aux êtres qui planent dans les airs; qu'elles descendent dans la violette des bois; qu'elles s'enfoncent sous les profondeurs de l'Océan, en tout et partout vous lisez cette vérité universelle : La nature toute-puissante agit selon les lieux, les temps et les circonstances; elle est une dans son harmonie générale, mais multiple dans ses productions; elle se joue d'un soleil comme d'une goutte d'eau; elle peuple d'êtres vivants un monde immense avec la même facilité qu'elle fait éclore l'œuf déposé par le papillon d'automne.

64. — Or, si telle est la variété que la nature a pu nous décrire en tous lieux sur ce petit monde si étroit, si limité, combien plus devez-vous étendre ce mode d'action en songeant aux perspectives des vastes mondes ? combien plus devez-vous la développer et en reconnaître la puissante étendue en l'appliquant à ces mondes merveilleux qui, bien plus que la terre, attestent son inconnaissable perfection ?

Ne voyez donc point, autour de chacun des soleils de l'espace, des systèmes semblables à votre système planétaire; ne voyez point sur ces planètes supposées les trois règnes de la nature qui brillent autour de vous, mais songez que de même que pas un visage d'homme ne ressemble à un autre visage dans le genre humain tout entier, de même une diversité prodigieuse, inimaginable, a

été répandue dans les séjours éthérés qui voguent au sein des espaces.

De ce que notre nature animée commence au zoophyte pour se terminer à l'homme; de ce que l'atmosphère alimente la vie terrestre, de ce que l'élément liquide la renouvelle sans cesse, de ce que vos saisons font succéder dans cette vie les phénomènes qui la partagent, n'en concluez point que les millions de millions de terres qui voguent dans l'étendue soient semblables à celle-ci; loin de là, elles diffèrent suivant les conditions diverses qui leur ont été dévolues, et suivant leur rôle respectif sur la scène du monde; ce sont les pierreries variées d'une immense mosaïque, les fleurs diversifiées d'un admirable parterre.

---

# CHAPITRE VII

## Esquisse géologique de la terre.

Périodes géologiques. — Etat primitif du globe. — Période primaire. — Période de transition. — Période secondaire. — Période tertiaire. — Période diluvienne. — Période post-diluvienne ou actuelle. —Naissance de l'homme.

### PÉRIODES GÉOLOGIQUES.

1. — La terre porte en elle les traces évidentes de sa formation; on en suit les phases avec une précision mathématique dans les différents terrains qui composent sa charpente. L'ensemble de ces études constitue la science appelée *géologie*, science née de ce siècle, et qui a jeté la lumière sur la question si controversée de son origine et de celle des êtres vivants qui l'habitent. Ici, il n'y a point d'hypothèse; c'est le résultat rigoureux de l'observation des faits, et en présence des faits le doute n'est point permis. L'histoire de la formation du globe est écrite dans les couches géologiques d'une manière bien autrement certaine que dans les livres préconçus, parce que c'est la nature elle-même qui parle, qui se montre à découvert, et non l'imagination des hommes qui crée des systèmes. Où l'on voit les traces du feu, on peut dire avec certitude que le feu a existé; où l'on voit celles de l'eau, on dit avec non moins de certitude que l'eau a séjourné; où l'on voit celles des animaux, on dit que les animaux ont vécu.

La géologie est donc une science toute d'observation; elle ne tire de conséquence que de ce qu'elle voit; sur les points douteux elle n'affirme rien : elle n'émet que des opinions discutables dont la solution définitive attend des observations plus complètes. Sans les découvertes de la géologie, comme sans celles de l'astronomie, la Genèse du monde serait encore dans les ténèbres de la légende. Grâce à elle aujourd'hui, l'homme connaît l'histoire de son habitation, et l'échafaudage des fables qui entouraient son berceau s'est écroulé pour ne plus se relever.

2. — Partout où existent dans les terrains des tranchées, des excavations naturelles ou pratiquées par les hommes, on remarque ce qu'on appelle des *stratifications*, c'est-à-dire des couches superposées. Les terrains qui présentent cette disposition sont désignés sous le nom de *terrains stratifiés*. Ces couches, d'une épaisseur très variable, depuis quelques centimètres jusqu'à 100 mètres et plus, se distinguent entre elles par la couleur et la nature des substances dont elles se composent. Les travaux d'art, le percement des puits, l'exploitation des carrières et surtout des mines ont permis de les observer jusqu'à une assez grande profondeur.

3. — Les couches sont généralement homogènes, c'est-à-dire que chacune est formée d'une même substance, ou de diverses substances qui ont existé ensemble, et ont formé un tout compacte. La ligne de séparation qui les isole les unes des autres est toujours nettement tranchée, comme dans les assises d'un bâtiment; nulle part on ne les voit se mêler et se perdre l'une dans l'autre à l'endroit de leurs limites respectives, comme cela a lieu, par exemple, dans les couleurs du prisme et de l'arc-en-ciel.

A ces caractères on reconnaît qu'elles ont été formées successivement, déposées l'une sur l'autre dans des conditions et par des causes différentes; les plus profondes ont naturellement été formées les premières, et les plus superficielles postérieurement. La dernière de toutes, celle qui se trouve à la surface, est la couche de terre végétale qui doit ses propriétés aux détritus des matières organiques provenant des plantes et des animaux.

Les couches inférieures, placées au-dessous de la couche végétale, ont reçu en géologie le nom de *roches*, mot qui, dans cette acception, n'implique pas toujours l'idée d'une substance pierreuse, mais signifie un lit ou banc d'une substance minérale quelconque. Les unes sont formées de sable, d'argile ou terre glaise, de marne, de cailloux roulés, d'autres de pierres proprement dites, plus ou moins dures, telles que les grès, les marbres, la craie, les calcaires ou pierres à chaux, les pierres meulières, les charbons de terre, les asphaltes, etc. On dit qu'une roche est plus ou moins puissante, selon que son épaisseur est plus ou moins considérable.

4. — Par l'inspection de la nature de ces roches ou couches, on reconnaît à des signes certains que les unes proviennent de matières fondues et parfois vitrifiées par l'action du feu; d'autres de substances terreuses déposées par les eaux; quelques-unes de ces substances sont restées désagrégées comme les sables; les autres, d'abord à l'état pâteux, sous l'action de certains agents chimiques ou autres causes, se sont durcies et ont acquis à la longue la consistance de la pierre. Les bancs de pierres superposés annoncent des dépôts successifs. Le feu et l'eau ont donc eu leur part d'action dans la formation des matériaux qui composent la charpente solide du globe.

5. — La position normale des couches terreuses ou pierreuses provenant de dépôts aqueux, est la direction horizontale. Lorsqu'on voit ces immenses plaines qui s'étendent parfois à perte de vue, d'une horizontalité parfaite, unies comme si on les avait nivelées au rouleau, ou ces fonds de vallées aussi planes que la surface d'un lac, on peut être certain qu'à une époque plus ou moins reculée, ces lieux ont été longtemps couverts par des eaux tranquilles qui, en se retirant, ont laissé à sec les terres qu'elles avaient déposées pendant leur séjour. Après la retraite des eaux, ces terres se sont couvertes de végétation. Si au lieu de terres grasses, limoneuses, argileuses ou marneuses, propres à s'assimiler les principes nutritifs, les eaux n'ont déposé que des sables siliceux, sans agrégation, on a ces plaines sablonneuses et arides qui constituent les landes et les déserts. Les dépôts que laissent les inondations partielles, et ceux qui forment les atterrissements à l'embouchure des rivières, peuvent en donner une idée en petit.

6. — Bien que l'horizontalité soit la position normale et la plus générale des formations aqueuses, on voit souvent sur d'assez grandes étendues, dans les pays de montagnes, des roches dures que leur nature indique avoir été formées par les eaux, dans une position inclinée et parfois même verticale. Or, comme d'après les lois de l'équilibre des liquides et de la pesanteur, les dépôts aqueux ne peuvent se former qu'en plans horizontaux, attendu que ceux qui ont lieu sur des plans inclinés sont entraînés dans les bas-fonds par les courants et leur propre poids, il demeure évident que ces dépôts ont dû être soulevés par une force quelconque, après leur solidification ou transformation en pierres.

De ces considérations on peut conclure avec certitude que toutes les couches pierreuses provenant de dépôts aqueux dans une position parfaitement horizontale, ont été formées à la suite des siècles par des eaux tranquilles, et que toutes les fois qu'elles ont une position inclinée, c'est que le sol a été tourmenté et disloqué postérieurement par des bouleversements généraux ou partiels plus ou moins considérables.

7. — Un fait caractéristique de la plus haute importance par le témoignage irrécusable qu'il fournit, consiste dans les débris *fossiles* d'animaux et de végétaux que l'on rencontre en quantités innombrables dans les différentes couches; et comme ces débris se trouvent même dans les pierres les plus dures, il en faut conclure que l'existence de ces êtres est antérieure à la formation de ces mêmes pierres; or, si l'on considère le nombre prodigieux de siècles qu'il a fallu pour en opérer le durcissement, et les amener à l'état où elles sont de temps immémorial, on arrive à cette conséquence forcée, que l'apparition des êtres organiques sur la terre se perd dans la nuit des temps et qu'elle est bien antérieure, par conséquent, à la date assignée par la Genèse (1).

(1) *Fossile,* du latin *fossilia, fossilis,* dérivé de *fossa,* fosse, et de *fodere,* fouir, creuser la terre. Ce mot se dit, en géologie, des corps ou débris de corps organisés, provenant d'êtres qui vivaient antérieurement aux temps historiques. Par extension, il se dit également des substances minérales portant les traces de la présence d'êtres organisés, telles que les empreintes de végétaux ou d'animaux.

Le mot *fossile,* d'une acception plus générale, a été substitué à celui de *pétrification* qui ne s'appliquait qu'aux corps transformés en pierre par l'infiltration de matières siliceuses ou calcaires dans les tissus organiques. Toutes les pétrifications sont nécessairement des fossiles, mais tous les fossiles ne sont pas des pétrifications.

Les objets qui se revêtent d'une couche pierreuse, lorsqu'ils sont plongés dans certaines eaux chargées de substances calcaires, ne

8. — Parmi ces débris de végétaux et d'animaux, il en est qui ont été pénétrés dans toutes les parties de leur substance, sans que leur forme en ait été altérée, de matières siliceuses ou calcaires qui les ont transformés en pierres dont quelques-unes ont la dureté du marbre; ce sont les pétrifications proprement dites. D'autres ont été simplement enveloppés par la matière à l'état de mollesse; on les trouve intacts et quelques-uns dans leur entier, dans les pierres les plus dures. D'autres, enfin n'ont laissé que des empreintes, mais d'une netteté et d'une délicatesse parfaites. Dans l'intérieur de certaines pierres on a trouvé jusqu'à l'empreinte des pas, et à la forme du pied, des doigts et des ongles on a reconnu de quelle espèce d'animal ils provenaient.

9. — Les fossiles d'animaux ne comprennent guère, on le conçoit, que les parties solides et résistantes, c'est-à-dire les ossements, les écailles et les cornes; quelquefois ce sont des squelettes complets; le plus souvent ce n'en sont que des parties détachées, mais dont il est facile de reconnaître la provenance. A l'inspection d'une mâchoire, d'une dent, on voit de suite si elle appartient à un animal herbivore ou carnassier. Comme toutes les parties de l'animal ont une corrélation nécessaire, la forme de la tête, d'une omoplate, d'un os de jambe, d'un pied, suffit pour déterminer la taille, la forme générale, le genre de vie de l'animal (1). Les animaux terrestres ont une orga-

sont pas des pétrifications proprement dites, mais de simples incrustations.

Les monuments, inscriptions et objets provenant de fabrication humaine, appartiennent à l'archéologie.

(1) Au point où Georges Cuvier a porté la science paléontologique, un seul os suffit souvent pour déterminer le genre, l'espèce, la forme d'un animal, ses habitudes, et pour le reconstruire tout entier.

nisation qui ne permet pas de les confondre avec les animaux aquatiques. Les poissons et les coquillages fossiles sont excessivement nombreux; les coquillages seuls forment quelquefois des bancs entiers d'une grande épaisseur. A leur nature on reconnaît sans peine si ce sont des animaux marins ou d'eau douce.

10. — Les cailloux roulés qui, dans certains endroits constituent des roches puissantes, sont un indice non équivoque de leur origine. Ils sont arrondis comme les galets du bord de la mer, signe certain du frottement qu'ils ont subi par l'effet des eaux. Les contrées où on les trouve enfouis en masses considérables, ont incontestablement été occupés par l'Océan, ou par des eaux violemment agitées.

11. — Les terrains des diverses formations sont en outre caractérisés par la nature même des fossiles qu'ils renferment; les plus anciens contiennent des espèces animales et végétales qui ont entièrement disparu de la surface du globe. Certaines espèces plus récentes ont également disparu, mais ont conservé leurs analogues qui ne diffèrent de leurs souches que par la taille et quelques nuances de forme. D'autres enfin, dont nous voyons les derniers représentants, tendent évidemment à disparaître dans un avenir plus ou moins prochain, tels que les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames, etc. Ainsi, à mesure que les couches terrestres se rapprochent de notre époque, les espèces animales et végétales se rapprochent aussi de celles qui existent aujourd'hui.

Les perturbations, les cataclysmes qui ont eu lieu sur la terre depuis son origine, en ont donc changé les conditions de vitabilité, et ont fait disparaître des générations entières d'êtres vivants.

12. — En interrogeant la nature des couches géologiques, on sait de la manière la plus positive si, à l'époque de leur formation, la contrée qui les renferme était occupée par la mer, par des lacs, ou par des forêts et des plaines peuplées d'animaux terrestres. Si donc, dans une même contrée, on trouve une série de couches superposées, contenant alternativement des fossiles marins, terrestres et d'eau douce, plusieurs fois répétées, c'est une preuve irrécusable que cette même contrée a été plusieurs fois envahie par la mer, couverte de lacs et mise à sec.

Et combien de siècles de siècles certainement, de milliers de siècles peut-être, a-t-il fallu à chaque période pour s'accomplir ! Quelle force puissante n'a-t-il pas fallu pour déplacer et replacer l'océan, soulever les montagnes! Par combien de révolutions physiques, de commotions violentes, la terre n'a-t-elle pas dû passer avant d'être ce que nous la voyons depuis les temps historiques! Et l'on voudrait que ce fût l'œuvre de moins de temps qu'il n'en faut pour faire pousser une plante !

13. — L'étude des couches géologiques atteste, ainsi que cela a été dit, des formations successives qui ont changé l'aspect du globe, et divisent son histoire en plusieurs époques. Ces époques constituent ce qu'on appelle les *périodes géologiques* dont la connaissance est essentielle pour l'établissement de la Genèse. On en compte six principales que l'on désigne sous les noms de périodes primaire, de transition, secondaire, tertiaire, diluvienne, post-diluvienne ou actuelle. Les terrains formés pendant la durée de chaque période s'appellent aussi : terrains primitifs, de transition, secondaires, etc. On dit ainsi que telle ou telle couche ou roche, tel ou tel fossile, se trouvent dans les terrains de telle ou telle période.

14. — Il est essentiel de remarquer que le nombre de ces périodes n'est point absolu et qu'il dépend des systèmes de classification. On ne comprend dans les six principales désignées ci-dessus que celles qui sont marquées par un changement notable et général dans l'état du globe; mais l'observation prouve que plusieurs formations successives se sont opérées pendant la durée de chacune; c'est pourquoi on les divise en sous-périodes caractérisées par la nature des terrains, et qui portent à vingt-six le nombre des formations générales bien caractérisées, sans compter celles qui proviennent de modifications dues à des causes purement locales.

## ÉTAT PRIMITIF DU GLOBE.

15. — L'aplatissement des pôles et d'autres faits concluants sont des indices certains que la terre a dû être, à son origine, dans un état de fluidité ou mollesse. Cet état pouvait avoir pour cause la matière liquéfiée par le feu ou détrempée par l'eau.

On dit proverbialement : Il n'y a pas de fumée sans feu. Cette proposition rigoureusement vraie est une application du principe : Il n'y a pas d'effet sans cause. Par la même raison on peut dire : Il n'y a pas de feu sans foyer. Or, par les faits qui se passent sous nos yeux, ce n'est pas seulement de la fumée qui se produit, c'est du feu bien réel qui doit avoir un foyer; ce feu venant de l'intérieur de la terre et non d'en haut, le foyer doit être intérieur; le feu étant permanent, le foyer doit l'être également.

La chaleur qui augmente à mesure que l'on pénètre dans l'intérieur de la terre, et qui, à une certaine distance

de la surface, atteint une très haute température; les sources thermales d'autant plus chaudes qu'elles viennent d'une plus grande profondeur; les feux et les masses de matières fondues et embrasées qui s'échappent des volcans, comme par de vastes soupiraux, ou par les crevasses produites dans certains tremblements de terre, ne peuvent laisser de doute sur l'existence d'un feu intérieur.

16. — L'expérience démontre que la température s'élève d'un degré par trente mètres de profondeur; d'où il suit qu'à une profondeur de 300 mètres, l'augmentation est de 10 degrés; à 3,000 mètres de 100 degrés, température de l'eau bouillante; à 30,000 mètres, ou 7 à 8 lieues, de 1,000 degrés; à 25 lieues, de plus de 3,300 degrés, température à laquelle aucune matière connue ne résiste à la fusion. De là jusqu'au centre il y a encore un espace de plus de 1,400 lieues, soit 2,800 lieues en diamètre, qui serait occupé par des matières fondues.

Bien que ce ne soit là qu'une conjecture, en jugeant de la cause par l'effet, elle a tous les caractères de la probabilité, et l'on arrive à cette conclusion, que la terre est encore une masse incandescente recouverte d'une croûte solide de 25 lieues au plus d'épaisseur, ce qui est à peine la 120e partie de son diamètre. Proportionnellement ce serait beaucoup moins que l'épaisseur de la plus mince écorce d'orange.

Au reste, l'épaisseur de la croûte terrestre est très variable, car il est des contrées, surtout dans les terrains volcaniques, où la chaleur et la flexibilité du sol indiquent qu'elle est très peu considérable. La haute température des eaux thermales est également l'indice du voisinage du feu central.

17. — D'après cela il demeure évident que l'état pri-

mitif de fluidité ou mollesse de la terre doit avoir eu pour cause l'action de la chaleur et non celle de l'eau. La terre était donc, à son origine, une masse incandescente. Par suite du rayonnement du calorique, il est arrivé ce qui arrive à toute matière en fusion : elle s'est peu à peu refroidie, et le refroidissement a naturellement commencé par la surface qui s'est durcie, tandis que l'intérieur est resté fluide. On peut ainsi comparer la terre à un bloc de charbon sortant tout rouge de la fournaise, et dont la surface s'éteint et se refroidit au contact de l'air, alors que, si on le brise, on trouve l'intérieur encore embrasé.

18. — A l'époque où le globe terrestre était une masse incandescente, il ne contenait pas un atome de plus ni de moins qu'aujourd'hui ; seulement, sous l'influence de cette haute température, la plupart des substances qui le composent, et que nous voyons sous la forme de liquides ou de solides, de terres, de pierres, de métaux et de cristaux, se trouvaient dans un état bien différent ; elles n'ont fait que subir une transformation ; par suite du refroidissement et des mélanges, les éléments ont formé de nouvelles combinaisons. L'air, considérablement dilaté, devait s'étendre à une distance incommensurable ; toute l'eau, forcément réduite en vapeur, était mêlée à l'air ; toutes les matières susceptibles de se volatiliser, telles que les métaux, le soufre, le carbone, s'y trouvaient à l'état de gaz. L'état de l'atmosphère n'avait donc rien de comparable à ce qu'il est aujourd'hui ; la densité de toutes ces vapeurs lui donnait une opacité que ne pouvait traverser aucun rayon du soleil. Si un être vivant eût pu exister à la surface du globe à cette époque, il n'eût été éclairé que par l'éclat sinistre de la fournaise placée sous ses pieds et de l'atmosphère embrasée.

PÉRIODE PRIMAIRE.

19. — Le premier effet du refroidissement fut de solidifier la surface extérieure de la masse en fusion, et d'y former une croûte résistante, qui, mince d'abord, s'épaissit peu à peu. Cette croûte constitue la pierre appelée *granit*, d'une extrême dureté, ainsi nommée de son aspect granulé. On y distingue trois substances principales : le feldspath, le quartz ou cristal de roche et le mica; cette dernière a le brillant métallique, quoique ce ne soit pas un métal.

La couche granitique est donc la première qui se soit formée sur le globe qu'elle enveloppe dans son entier et dont elle constitue en quelque sorte la charpente osseuse; elle est le produit direct de la matière en fusion consolidée. C'est sur elle, et dans les cavités que présentait sa surface tourmentée, que se sont successivement déposées les couches des autres terrains formés postérieurement. Ce qui la distingue de ces derniers, c'est l'absence de toute stratification; c'est-à-dire qu'elle forme une masse compacte et uniforme dans toute son épaisseur, et non disposée par couches. L'effervescence de la matière incandescente devait y produire de nombreuses et profondes crevasses, par lesquelles s'épanchait cette matière.

20. — Le second effet du refroidissement fut de liquéfier quelques-unes des matières contenues dans l'air à l'état de vapeurs, et qui se précipitèrent à la surface du sol. Il y eut alors des pluies et des lacs de soufre et de bitume, de véritables ruisseaux de fer, de plomb et autres métaux fondus, s'infiltrant dans les fissures, et qui constituent aujourd'hui les veines et filons métalliques.

Sous l'influence de ces divers agents, la surface granitique éprouva des décompositions alternatives ; il se fit des mélanges qui formèrent les terrains primitifs proprement dits, distincts de la roche granitique, mais en masses confuses, et sans stratifications régulières.

Vinrent ensuite les eaux qui, tombant sur un sol brûlant, se vaporisaient de nouveau, retombaient en pluies torrentielles, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la température leur permît de rester sur le sol à l'état liquide.

C'est à la formation des terrains granitiques que commence la série des périodes géologiques. Aux six périodes principales, il conviendrait donc d'ajouter celle de l'état primitif d'incandescence du globe.

21. — Tel fût l'aspect de cette première période, véritable chaos de tous les éléments confondus, cherchant leur assiette, où nul être vivant ne pouvait exister; aussi, un de ses caractères distinctifs en géologie, c'est l'absence de toute trace de la vie végétale et animale.

Il est impossible d'assigner une durée déterminée à cette première période, pas plus qu'aux suivantes ; mais, d'après le temps qu'il faut à un boulet d'un volume donné, chauffé au rouge blanc, pour que sa surface soit assez refroidie pour qu'une goutte d'eau y reste à l'état liquide, on a calculé que si ce boulet avait la grosseur de la terre, il faudrait plus d'un million d'années.

## PÉRIODE DE TRANSITION.

20. Au commencement de la période de transition, la croûte solide granitique n'avait encore que peu d'épaisseur et n'offrait qu'une assez faible résistance à l'efferves-

cence des matières embrasées qu'elle recouvrait et comprimait. Il s'y produisait des boursouflements, des déchirures nombreuses par où s'épanchait la lave intérieure. Le sol ne présentait que des inégalités peu considérables.

Les eaux, peu profondes, couvraient à peu près toute la surface du globe, à l'exception des parties soulevées formant des terrains bas fréquemment submergés.

L'air s'était peu à peu purgé des matières les plus lourdes momentanément à l'état gazeux, et qui, en se condensant par l'effet du refroidissement, étaient précipitées à la surface du sol, puis entraînées et dissoutes par les eaux.

Quand on parle de refroidissement à cette époque, il faut entendre ce mot dans un sens relatif, c'est-à-dire par rapport à l'état primitif, car la température devait être encore brûlante.

Les épaisses vapeurs aqueuses qui s'élevaient de toutes parts de l'immense surface liquide, retombaient en pluies abondantes et chaudes et obscurcissaient l'air. Cependant les rayons du soleil commençaient à paraître à travers cette atmosphère brumeuse.

Une des dernières substances dont l'air a dû être purgé, parce qu'elle est naturellement à l'état gazeux, c'est l'acide carbonique qui en formait alors une des parties constituantes.

21. — A cette époque commencèrent à se former les couches de terrains de sédiment, déposés par les eaux chargées de limon et de matières diverses propres à la vie organique.

Alors paraissent les premiers êtres vivants du règne végétal et du règne animal; d'abord en petit nombre, on en trouve les traces de plus en plus fréquentes à mesure qu'on s'élève dans les couches de cette formation. Il est

remarquable que partout la vie se manifeste aussitôt que les conditions sont propices à la vitabilité, et que chaque espèce naît dès que se produisent les conditions proprês à son existence. On dirait que les germes en étaient latents et n'attendaient que les conditions favorables pour éclore.

22. — Les premiers êtres organiques qui ont paru sur la terre sont les végétaux de l'organisation la moins compliquée, désignés en botanique sous les noms de cryptogames, acotylédones, monocotylédones, c'est-à-dire les lichens, champignons, mousses, fougères, et plantes herbacées. On n'y voit point encore d'arbres à tige ligneuse, mais de ceux du genre palmier dont la tige spongieuse est analogue à celle des herbes.

Les animaux de cette période, qui ont succédé aux premiers végétaux, sont exclusivement marins ; ce sont d'abord des polipiers, des rayonnés, des zoophytes, animaux dont l'organisation simple et pour ainsi dire rudimentaire, se rapproche le plus des végétaux ; plus tard viennent des crustacés et des poissons dont les espèces n'existent plus aujourd'hui.

23. — Sous l'empire de la chaleur et de l'humidité, et par suite de l'excès d'acide carbonique répandu dans l'air, gaz impropre à la respiration des animaux terrestres, mais nécessaire aux plantes, les terrains à découvert se couvrirent rapidement d'une végétation puissante en même temps que les plantes aquatiques se multipliaient au sein des marécages. Des plantes du genre de celles qui, de nos jours, sont de simples herbes de quelques centimètres, atteignaient une hauteur et une grosseur prodigieuses ; c'est ainsi qu'il y avait des forêts de fougères arborescentes de huit à dix mètres d'élévation et

d'une grosseur proportionnée, des lycopodes (pied de loup; genre de mousse) de même taille; des prêles (1) de quatre à cinq mètres qui en ont à peine un aujourd'hui. Sur la fin de la période commencent à paraître quelques arbres du genre conifère ou pins.

24. — Par suite du déplacement des eaux, les terrains qui produisaient ces masses de végétaux furent à plusieurs reprises submergés, recouverts de nouveaux sédiments terreux, pendant que ceux qui étaient mis à sec se paraient à leur tour d'une semblable végétation. Il y eut ainsi plusieurs générations de végétaux alternativement anéanties et renouvelées. Il n'en fut pas de même des animaux qui, étant tous aquatiques, ne pouvaient souffrir de ces alternatives.

Ces débris, accumulés pendant une longue série de siècles, formèrent des couches d'une grande épaisseur. Sous l'action de la chaleur, de l'humidité, de la pression exercée par les dépôts terreux postérieurs, et sans doute aussi de divers agents chimiques, des gaz, des acides et des sels produits de la combinaison des éléments primitifs, ces matières végétales subirent une fermentation qui les convertit en *houille* ou *charbon de terre*. Les mines de houille sont donc le produit direct de la décomposition des amas de végétaux accumulés pendant la période de transition; c'est pour cela qu'on en trouve à peu près dans toutes les contrées (2).

25. — Les restes fossiles de la végétation puissante de

(1) Plante marécageuse, vulgairement appelée *queue de cheval*.

(2) La tourbe s'est formée de la même manière, par la décomposition d'amas de végétaux, dans des terrains marécageux; mais avec cette différence qu'étant beaucoup plus récente, et sans doute dans d'autres conditions, elle n'a pas eu le temps de se carboniser.

cette époque se trouvant aujourd'hui sous les glaces des terres polaires aussi bien que dans la zone torride, il en faut conclure que, puisque la végétation était uniforme, la température devait l'être également. Les pôles n'étaient donc pas couverts de glaces comme maintenant. C'est qu'alors la terre tirait sa chaleur d'elle-même, du feu central qui échauffait d'une manière égale toute la couche solide encore peu épaisse. Cette chaleur était bien supérieure à celle que pouvaient donner les rayons solaires, affaiblis d'ailleurs par la densité de l'atmosphère. Plus tard seulement, lorsque la chaleur centrale ne put exercer sur la surface extérieure du globe qu'une action faible ou nulle, celle du soleil devint prépondérante, et les régions polaires ne recevant que des rayons obliques donnant très peu de chaleur, se couvrirent de glace. On comprend qu'à l'époque dont nous parlons, et encore longtemps après, la glace était inconnue sur la terre.

Cette période a dû être très longue, à en juger par le nombre et l'épaisseur des couches houillères (1).

## PÉRIODE SECONDAIRE.

26. — Avec la période de transition disparaissent la végétation colossale et les animaux qui caractérisaient cette époque, soit que les conditions atmosphériques ne

(1) Dans la baie de Fundy (Nouvelle-Ecosse), M. Lyell a trouvé, sur une épaisseur de houille de 400 mètres, 68 niveaux différents, présentant les traces évidentes de plusieurs sols de forêts dont les troncs d'arbres étaient encore garnis de leurs racines. (L. Figuier.)

En ne supposant que mille ans pour la formation de chacun de ces niveaux, ce serait déjà 68,000 ans pour cette seule couche houillère.

fussent plus les mêmes, soit qu'une suite de cataclysmes ait anéanti tout ce qui avait vie sur la terre. Il est probable que les deux causes ont contribué à ce changement, car d'une part l'étude des terrains qui marquent la fin de cette période atteste de grands bouleversements causés par les soulèvements et les éruptions qui ont déversé sur le sol de grandes quantités de laves, et d'un autre côté de notables changements se sont opérés dans les trois règnes.

27. — La période secondaire est caractérisée, sous le rapport minéral, par des couches nombreuses et puissantes qui attestent une formation lente au sein des eaux, et marquent différentes époques bien caractérisées.

La végétation est moins rapide et moins colossale que dans la période précédente, sans doute par suite de la diminution de la chaleur et de l'humidité, et des modifications survenues dans les éléments constitutifs de l'atmosphère. Aux plantes herbacées et pulpeuses se joignent celles à tiges ligneuses et les premiers arbres proprement dits.

28. — Les animaux sont encore aquatiques, ou tout au plus amphibies; la vie animale sur la terre fait peu de progrès. Une prodigieuse quantité d'animaux à coquilles se développent au sein des mers par suite de la formation des matières calcaires; de nouveaux poissons, d'une organisation plus perfectionnée que dans la période précédente, prennent naissance; on voit apparaître les premiers cétacés. Les animaux les plus caractéristiques de cette époque sont les reptiles monstrueux parmi lesquels on remarque :

*L'ichthyosaure*, espèce de poisson-lézard qui atteignait jusqu'à dix mètres de longueur, et dont les mâchoires

prodigieusement allongées étaient armées de cent quatre-vingts dents. Sa forme générale rappelle un peu celle du crocodile, mais sans cuirasse écailleuse ; ses yeux avaient le volume de la tête d'un homme ; il avait des nageoires comme la baleine, et rejetait l'eau par des évents comme celle-ci.

*Le plésiosaure*, autre reptile marin, aussi grand que l'ichthyosaure, dont le cou excessivement long se repliait comme celui du cygne, et lui donnait l'apparence d'un énorme serpent attaché à un corps de tortue. Il avait la tête du lézard et les dents du crocodile; sa peau devait être lisse comme celle du précédent, car on n'a trouvé aucune trace d'écailles ni de carapace (1).

*Le téléosaure* se rapproche davantage des crocodiles actuels, qui paraissent en être les diminutifs; comme ces derniers, il avait une cuirasse écailleuse, et vivait à la fois dans l'eau et sur la terre; sa taille était d'environ dix mètres, dont trois ou quatre pour la tête seule; son énorme gueule avait deux mètres d'ouverture.

*Le mégalosaure*, grand lézard, sorte de crocodile de 14 à 15 mètres de longueur, essentiellement carnivore, se nourrissant de reptiles, petits crocodiles et tortues.

Sa formidable mâchoire était armée de dents en forme de lame de serpette à double tranchant, recourbées en arrière, de telle sorte qu'une fois entrées dans la proie, il était impossible à celle-ci de se dégager.

*L'iguanodon*, le plus grand des lézards qui aient parus sur la terre ; il avait de 20 à 25 mètres de la tête à l'extrémité de la queue. Son museau était surmonté d'une corne osseuse semblable à celle de l'iguane de nos jours

(1) Le premier fossile de cet animal a été découvert en 1823.

dont il ne paraît différer que par la taille, ce dernier ayant à peine un mètre de long. La forme des dents prouve qu'il était herbivore, et celle des pieds que c'était un animal terrestre.

Le *ptérodactyle*, animal bizarre de la grandeur d'un cygne, tenant à la fois du reptile par le corps, de l'oiseau par la tête, et de la chauve-souris par la membrane charnue qui reliait ses doigts d'une prodigieuse longueur, et lui servait de parachute quand il se précipitait sur sa proie du haut d'un arbre ou d'un rocher. Il n'avait point de bec corné comme les oiseaux, mais les os des mâchoires, aussi longs que la moitié du corps et garnis de dents, se terminaient en pointe comme un bec.

29. — Pendant cette période qui a dû être très longue, ainsi que l'attestent le nombre et la puissance des couches géologiques, la vie animale a pris un immense développement au sein des eaux, comme il en avait été de la végétation dans la période précédente. L'air plus épuré et plus propre à la respiration commence à permettre à quelques animaux de vivre sur la terre. La mer a été plusieurs fois déplacée, mais il paraîtrait sans secousses violentes. Avec cette période disparaissent à leur tour ces races de gigantesques animaux aquatiques, remplacées plus tard par des espèces analogues, moins disproportionnées de formes, et de taille infiniment plus petite.

30. — L'orgueil a fait dire à l'homme que tous les animaux étaient créés à son intention et pour ses besoins. Mais quel est le nombre de ceux qui lui servent directement, qu'il a pu assujettir, comparé au nombre incalculable de ceux avec lesquels il n'a jamais eu et n'aura jamais aucun rapport? Comment soutenir une pareille

thèse en présence de ces innombrables espèces qui seules ont peuplé la terre des milliers de milliers de siècles avant qu'il y vînt lui-même, et qui ont disparu? Peut-on dire qu'elles ont été créées à son profit? Cependant ces espèces avaient toutes leur raison d'être, leur utilité. Dieu n'a pu les créer par un caprice de sa volonté, et pour se donner le plaisir de les anéantir; car tous avaient la vie, des instincts, le sentiment de la douleur et du bien-être. Dans quel but l'a-t-il fait? Ce but doit être souverainement sage, quoique nous ne le comprenions pas encore. Peut-être un jour sera-t-il donné à l'homme de le connaître pour confondre son orgueil; mais en attendant, combien les idées grandissent en présence de ces horizons nouveaux dans lesquels il lui est permis maintenant de plonger les regards, et qui déroulent devant lui le spectacle imposant de cette création, si majestueuse dans sa lenteur, si admirable dans sa prévoyance, si ponctuelle, si précise et si invariable dans ses résultats.

### PÉRIODE TERTIAIRE.

31. — Avec la période tertiaire commence, pour la terre, un nouvel ordre de choses; l'état de sa surface change complétement d'aspect; les conditions de vitabilité sont profondément modifiées et se rapprochent de l'état actuel. Les premiers temps de cette période sont signalés par un arrêt dans la production végétale et animale; tout porte les traces d'une destruction à peu près générale des êtres vivants, et alors apparaissent successivement de nouvelles espèces dont l'organisation plus par-

faite est adaptée à la nature du milieu où elles sont appelées à vivre.

32. — Pendant les périodes précédentes, la croûte solide du globe, en raison de son peu d'épaisseur, présentait, comme il a été dit, une assez faible résistance à l'action du feu intérieur ; cette enveloppe, facilement déchirée, permettait aux matières en fusion de s'épancher librement à la surface du sol. Il n'en fut plus de même quand elle eût acquis une certaine épaisseur ; les matières embrasées comprimées de toutes parts, comme l'eau en ébullition dans un vase clos, finirent par faire une sorte d'explosion ; la masse granitique violemment brisée sur une mutitude de points, fut sillonnée de crevasses comme un *vase fêlé.* Sur le *parcours de ces crevasses* la croûte solide soulevée et redressée, forma les pics, les chaînes de montagnes et leurs ramifications. Certaines parties de l'enveloppe non déchirées furent simplement exhaussées, tandis que, sur d'autres points, il se produisit des affaissements et des excavations.

La surface du sol devint alors très inégale ; les eaux qui, jusqu'à ce moment, le couvraient d'une manière à peu près uniforme sur la plus grande partie de son étendue, furent refoulées dans les parties les plus basses, laissant à sec de vastes continents, ou des sommets de montagnes isolées qui formèrent des îles.

Tel est le grand phénomène qui s'est accompli dans la période tertiaire et qui a transformé l'aspect du globe. Il ne s'est produit ni instantanément, ni simultanément sur tous les points, mais successivement et à des époques plus ou moins éloignées.

33. — Une des premières conséquences de ces soulèvements a été, comme on l'a dit, l'inclinaison des couches

de sédiment primitivement horizontales, et qui sont restées dans cette position partout où le sol n'a pas été bouleversé. C'est donc sur les flancs et dans le voisinage des montagnes que ces inclinaisons sont le plus prononcées.

34. — Dans les contrées où les couches de sédiment ont conservé leur horizontalité, pour atteindre celles de première formation, il faut traverser toutes les autres, souvent jusqu'à une profondeur considérable au bout de laquelle on trouve inévitablement la roche granitique. Mais lorsque ces couches ont été soulevées en montagnes, elles ont été portées au-dessus de leur niveau normal, et parfois à une très grande hauteur, de telle sorte que si l'on fait une tranchée verticale sur le flanc de la montagne, elles se montrent à jour dans toute leur épaisseur, et superposées comme les assises d'un bâtiment.

C'est ainsi qu'on trouve à de grandes élévations des bancs considérables de coquillages primitivement formés au fond des mers. Il est parfaitement reconnu aujourd'hui qu'à aucune époque la mer n'a pu atteindre une telle hauteur, car toutes les eaux qui existent sur la terre ne suffiraient pas, lors même qu'il y en aurait cent fois plus. Il faudrait donc supposer que la quantité d'eau a diminué, et alors on se demanderait ce qu'est devenue la portion disparue. Les soulèvements qui sont aujourd'hui un fait incontestable et démontré par la science, expliquent d'une manière aussi logique que rigoureuse les dépôts marins que l'on rencontre sur certaines montagnes. Ces terrains ont évidemment été submergés pendant une longue suite de siècles, mais à leur niveau primitif et non à la place qu'ils occupent maintenant.

C'est absolument comme si une portion du fond d'un lac se trouvait soulevée à vingt-cinq ou trente mètres au-

10.

dessus de la surface de l'eau; le sommet de cette élévation porterait les débris des plantes et d'animaux qui gisaient jadis au fond de l'eau, ce qui n'impliquerait nullement que les eaux du lac se soient élevées à cette hauteur.

35. — Dans les endroits où le soulèvement de la roche primitive a produit une déchirure complète du sol, soit par sa rapidité, soit par la forme, la hauteur et le volume de la masse soulevée, le granit s'est montré à nu *comme une dent qui perce la gencive.* Les couches qui les recouvraient, soulevées, brisées, redressées, ont été mises à découvert; c'est ainsi que des terrains appartenant aux formations les plus anciennes, et qui se trouvaient dans leur position primitive à une grande profondeur, forment aujourd'hui le sol de certaines contrées.

36. La masse granitique, disloquée par l'effet des soulèvements, a laissé en quelques endroits des fissures par où s'échappe le feu intérieur et s'écoulent les matières en fusion: ce sont les volcans. Les volcans sont comme les cheminées de cette immense fournaise, ou mieux encore, ce sont des *soupapes de sûreté* qui, en donnant une issue au trop plein des matières ignées, préservent de commotions bien autrement terribles; d'où l'on peut dire que le nombre des volcans en activité est une cause de sécurité pour l'ensemble de la surface du sol.

On peut se faire une idée de l'intensité de ce feu, en songeant que des volcans s'ouvrent au sein même de la mer, et que la masse d'eau qui les recouvre et y pénètre ne suffit pas pour les éteindre.

37. — Les soulèvements opérés dans la masse solide ont nécessairement déplacé les eaux, qui ont été refoulées dans les parties creuses, devenues plus profondes par

l'exhaussement des terrains émergés, et par les affaissements. Mais ces mêmes bas-fonds, soulevés à leur tour, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, ont chassé les eaux, qui ont reflué ailleurs, et ainsi de suite jusqu'à ce que celles-ci aient pu prendre une assiette plus stable.

Les déplacements successifs de cette masse liquide ont forcément labouré et tourmenté la surface du sol. Les eaux, en s'écoulant, ont entraîné une partie des terrains de formations antérieures mis à découvert par les soulèvements, dénudé certaines montagnes qui en étaient recouvertes, et mis au jour leur base granitique ou calcaire; de profondes vallées ont été creusées et d'autres comblées.

Il y a donc des montagnes formées directement par l'action du feu central : ce sont principalement les montagnes granitiques; d'autres sont dues à l'action des eaux, qui, en entraînant les terres meubles et les matières solubles, ont creusé des vallées autour d'une base résistante, calcaire ou autre.

Les matières entraînées par le courant des eaux ont formé les couches de la période tertiaire, qui se distinguent aisément des précédentes, moins par leur composition, qui est à peu près la même, que par leur disposition.

Les couches des périodes primaire, de transition, et secondaire, formées sur une surface peu accidentée, sont à peu près uniformes par toute la terre; celles de la période tertiaire, au contraire, formées sur une base très inégale, et par l'entraînement des eaux, ont un caractère plus local. Partout, en creusant à une certaine profondeur, on trouve toutes les couches antérieures, dans l'ordre de leur formation, tandis qu'on ne trouve pas partout le terrain tertiaire, ni toutes les couches de celui-ci.

38. — Pendant les bouleversements du sol qui ont eu lieu au début de cette période, on conçoit que la vie organique ait dû subir un temps d'arrêt, ce que l'on reconnaît à l'inspection des terrains privés de fossiles. Mais, dès que vint un état plus calme, les végétaux et les animaux reparurent. Les conditions de vitabilité étant changées, l'atmosphère plus épurée, on vit se former de nouvelles espèces d'une organisation plus parfaite. Les plantes, sous le rapport de leur structure, diffèrent peu de celles de nos jours.

39. — Durant les deux périodes précédentes, les terrains non couverts par les eaux offraient peu d'étendue, et encore étaient-ils marécageux et fréquemment submergés; c'est pourquoi il n'y avait que des animaux aquatiques ou amphibies. La période tertiaire, qui a vu se former de vastes continents, est caractérisée par l'apparition des animaux terrestres.

De même que la période de transition a vu naître une végétation colossale, la période secondaire des reptiles monstrueux, celle-ci voit se produire des mammifères gigantesques, tels que l'*éléphant*, le *rhinocéros*, l'*hippopotame*, le *palæothérium*, le *mégatérium*, le *dinathérium*, le *mastodonte*, le *mamouth*, etc. Elle a vu naître également les oiseaux, ainsi que la plupart des espèces qui vivent encore de nos jours. Quelques-unes des espèces de cette époque ont survécu aux cataclysmes postérieurs; d'autres, que l'on désigne par la qualification générique *d'animaux antédiluviens*, ont complétement disparu, ou bien ont été remplacés par des espèces analogues, de formes moins lourdes et moins massives, dont les premiers types ont été comme les ébauches; tels sont : le *felis spelæa*, animal carnassier de la grosseur du taureau, ayant les ca-

ractères anatomiques du tigre et du lion ; le *cervus mégaceron*, variété du cerf, dont les bois, de 3 mètres de longueur, étaient espacés de 3 à 4 mètres à leurs extrémités.

40. — On a longtemps cru que le singe et les diverses variétés de quadrumanes, animaux qui se rapprochent le plus de l'homme par la conformation, n'existaient pas encore ; mais des découvertes récentes paraissent ne pas laisser de doutes sur la présence de ces animaux, au moins vers la fin de la période.

## PÉRIODE DILUVIENNE.

41. — Cette période est marquée par un des plus grands cataclysmes qui ont bouleversé le globe, changé encore une fois l'aspect de la surface et détruit sans retour une foule d'espèces vivantes dont on ne retrouve que les débris. Partout il a laissé des traces qui attestent sa généralité. Les eaux, violemment chassées de leur lit, ont envahi les continents, entraînant avec elles les terres et les rochers, dénudant les montagnes, déracinant les forêts séculaires. Les nouveaux dépôts qu'elles ont formés sont désignés en géologie sous le nom de *terrains diluviens*.

42. — Une des traces les plus significatives de ce grand désastre, ce sont les rocs appelés *blocs erratiques*. On nomme ainsi des rochers de granit que l'on trouve isolés dans les plaines, reposant sur des terrains tertiaires et au milieu des terrains diluviens, quelquefois à plusieurs centaines de lieues des montagnes dont ils ont été arrachés. Il est évident qu'ils n'ont pu être transportés à d'aussi

grandes distances que par la violence des courants (1).

43. — Un fait non moins caractéristique, et dont on ne s'explique pas encore la cause, c'est que c'est dans les terrains diluviens que l'on trouve les premiers *aérolithes* (2); c'est donc à cette époque seulement qu'ils ont commencé à tomber. La cause qui les produit n'existait donc pas antérieurement.

44. — C'est encore vers cette époque que les pôles commencent à se couvrir de glaces et que se forment les glaciers des montagnes, ce qui indique un changement notable dans la température du globe. Ce changement a dû être subit, car s'il se fût opéré graduellement les animaux tels que les éléphants, qui ne vivent aujourd'hui que dans les climats chauds et que l'on trouve en si grand nombre à l'état fossile dans les terres polaires, auraient eu le temps de se retirer peu à peu vers les régions plus tempérées. Tout prouve, au contraire, qu'ils ont dû être saisis brusquement par un grand froid et enveloppés par les glaces.

45. — Ce fut donc là le véritable déluge universel. Les opinions sont partagées sur les causes qui ont pu le produire, mais, quelles qu'elles soient, le fait n'en existe pas moins.

On suppose assez généralement qu'un changement *brusque* a eu lieu dans la position de l'axe de la terre, par suite duquel les pôles ont été déplacés; de là une projection générale des eaux sur la surface. Si ce changement se fût opéré avec lenteur, les eaux se seraient déplacées

(1) C'est un de ces blocs, provenant évidemment, par sa composition, des montagnes de la Norwége, qui sert de piédestal à la statue de Pierre-le-Grand, à Saint-Pétersbourg.

(2) Pierres tombées de l'atmosphère.

graduellement, sans secousse, tandis que tout indique une commotion violente et subite. Dans l'ignorance où l'on est de la véritable cause, on ne peut émettre que des hypothèses.

Le déplacement subit des eaux peut aussi avoir été occasionné par le soulèvement de certaines parties de la croûte solide et la formation de nouvelles montagnes au sein des mers, ainsi que cela a eu lieu au commencement de la période tertiaire; mais outre que le cataclysme n'eût pas été général, cela n'expliquerait pas le changement subit de la température des pôles.

46. — Dans la tourmente causée par le bouleversement des eaux, beaucoup d'animaux ont péri; d'autres, pour échapper à l'inondation, se sont retirés sur des hauteurs, dans des cavernes et crevasses, où ils ont péri en masses, soit par la faim, soit en s'entre-dévorant, soit peut-être aussi par l'irruption des eaux dans les lieux où ils s'étaient réfugiés, et d'où ils n'avaient pu s'échapper. Ainsi s'explique la grande quantité d'ossements d'animaux divers, carnassiers et autres, que l'on trouve pêle-mêle dans certaines cavernes, appelées pour cette raison *cavernes* ou *brèches osseuses*. On les y trouve le plus souvent sous les stalagmites. Dans quelques-unes les ossements sembleraient y avoir été entraînés par le courant des eaux (1).

(1) On connaît un grand nombre de cavernes semblables, dont quelques-unes ont une étendue considérable. Il en existe au Mexique qui ont plusieurs lieues; celle d'Aldelsberg, en Carniole (Autriche), n'a pas moins de trois lieues. Une des plus remarquables est celle de Gailenreuth, dans le Wurtemberg. Il y en a plusieurs en France, en Angleterre, en Allemagne, en Sicile, et autres contrées de l'Europe.

### PÉRIODE POST-DILUVIENNE OU ACTUELLE. — NAISSANCE DE L'HOMME.

47. — L'équilibre une fois rétabli à la surface du globe, la vie animale et végétale a promptement repris son cours. Le sol raffermi avait pris une assiette plus stable; l'air plus épuré convenait à des organes plus délicats. Le soleil, qui brillait de tout son éclat à travers une atmosphère limpide, répandait, avec la lumière, une chaleur moins suffocante et plus vivifiante que celle de la fournaise intérieure. La terre se peuplait d'animaux moins farouches et plus sociables; les végétaux plus succulents offraient une alimentation moins grossière; tout, enfin, était préparé sur la terre pour le nouvel hôte qui devait l'habiter. C'est alors que parut *l'homme*, le dernier être de la création, celui dont l'intelligence devait désormais concourir au progrès général, tout en progressant lui-même.

48. — L'homme n'existe-t-il réellement sur la terre que depuis la période diluvienne, ou bien a-t-il paru avant cette époque? Cette question est très controversée aujourd'hui, mais sa solution, quelle qu'elle soit, n'a qu'une importance secondaire, car elle ne changerait rien à l'ensemble des faits établis.

Ce qui avait fait penser que l'apparition des hommes est postérieure au déluge, c'est qu'on n'avait trouvé aucune trace authentique de son existence pendant la période antérieure. Les ossements découverts en divers lieux, et qui ont fait croire à l'existence d'une prétendue race de géants antédiluviens, ont été reconnus pour être des ossements d'éléphants.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que l'homme n'existait ni dans la période primaire, ni dans celle de transition, ni dans la période secondaire, non-seulement parce qu'on n'en trouve aucune trace, mais parce que les conditions de vitabilité n'existaient pas pour lui. S'il a paru dans la période tertiaire, ce ne peut être que vers la fin, et encore devait-il être peu multiplié; autrement. puisqu'on trouve les vestiges les plus délicats d'un si grand nombre d'animaux qui ont vécu à cette époque, on ne comprendrait pas que les hommes n'eussent laissé aucun indice de leur présence, soit par les débris du corps, soit par des travaux quelconques.

Du reste, la période diluvienne, ayant été courte, n'a pas apporté de notables changements dans les conditions climatériques et atmosphériques; les animaux et les végétaux étaient aussi les mêmes avant qu'après; il n'y a donc pas une impossibilité matérielle à ce que l'apparition de l'homme ait précédé ce grand cataclysme; la présence du singe à cette époque ajoute à la probabilité du fait, que de récentes découvertes paraissent confirmer (1).

Quoi qu'il en soit, que l'homme ait paru ou non avant le grand déluge universel, il est certain que son rôle humanitaire n'a réellement commencé à se dessiner que dans la période postdiluvienne; on peut donc la considérer comme caractérisée par sa présence.

(1) Voir les travaux de M. Boucher de Perthes.

# CHAPITRE VIII

## Théories de la terre.

Théorie de la projection. — Théorie de la condensation. Théorie de l'incrustation.

### THÉORIE DE LA PROJECTION.

1. — De toutes les théories touchant l'origine de la terre, celle qui a eu le plus de crédit en ces derniers temps est celle de *Buffon*, soit à cause de la position de son auteur dans le monde savant, soit parce qu'on n'en savait pas davantage à cette époque.

En voyant toutes les planètes se mouvoir dans la même direction, d'occident en orient, et dans le même plan, parcourant des orbites dont l'inclinaison n'excède pas 7 degrés et demi, Buffon conclut de cette uniformité qu'elles avaient dû être mises en mouvement par la même cause.

Selon lui, le soleil étant une masse incandescente en fusion, il supposa qu'une comète l'ayant heurté obliquement, en rasant sa surface, en avait détaché une portion qui, projetée dans l'espace par la violence du choc, s'est divisée en plusieurs fragments. Ces fragments ont formé les planètes qui ont continué à se mouvoir circulairement par la combinaison de la force centripète et de la force centrifuge, dans le sens imprimé par la direc-

tion du choc primitif, c'est-à-dire dans le plan de l'écliptique.

Les planètes seraient ainsi des parties de la substance incandescente du soleil, et par conséquent auraient été incandescentes elles-mêmes à leur origine. Elles ont mis à se refroidir et à se consolider un temps proportionné à leur volume, et, quand la température l'a permis, la vie a pris naissance à leur surface.

Par suite de l'abaissement graduel de la chaleur centrale, la terre arriverait, dans un temps donné, à un état complet de refroidissement; la masse liquide serait entièrement congelée, et l'air, de plus en plus condensé, finirait par disparaître. L'abaissement de la température, rendant la vie impossible, amènerait la diminution, puis la disparition de tous les êtres organisés. Le refroidissement, qui a commencé par les pôles, gagnerait successivement toutes les contrées jusqu'à l'équateur.

Tel est, selon Buffon, l'état actuel de la lune qui, plus petite que la terre, serait aujourd'hui un monde éteint, d'où la vie est désormais exclue. Le soleil lui-même aurait un jour le même sort. Suivant son calcul, la terre aurait mis 74,000 ans environ pour arriver à sa température actuelle, et dans 93,000 ans elle verrait la fin de l'existence de la nature organisée.

2. — La théorie de Buffon, contredite par les nouvelles découvertes de la science, est aujourd'hui à peu près complétement abandonnée par les motifs suivants :

1° Longtemps on a cru que les comètes étaient des corps solides dont la rencontre avec une planète pouvait amener la destruction de celle-ci. Dans cette hypothèse, la supposition de Buffon n'avait rien d'improbable. Mais on sait maintenant qu'elles sont formées d'une matière

gazeuse condensée, assez raréfiée cependant pour qu'on puisse apercevoir des étoiles de moyenne grandeur à travers leur noyau. Dans cet état, offrant moins de résistance que le soleil, un choc violent capable de projeter au loin une portion de sa masse est une chose impossible.

2° La nature incandescente du soleil est également une hypothèse que rien, jusqu'à présent, ne vient confirmer, et que semblent, au contraire, démentir les observations. Bien qu'on ne soit pas encore complétement fixé sur sa nature, la puissance des moyens d'observation dont on dispose aujourd'hui a permis de le mieux étudier. Il est maintenant généralement admis par la science que le soleil est un globe composé de matière solide, entouré d'une atmosphère lumineuse qui n'est pas en contact avec sa surface (1).

3° Au temps de Buffon, on ne connaissait encore que les six planètes connues des anciens : Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne. Depuis, on en a découvert un grand nombre, dont trois principalement, Junon, Cérès, Pallas, ont leur orbite incliné de 13, 10 et 34 degrés, ce qui ne s'accorde pas avec l'hypothèse d'un mouvement de projection unique.

4° Les calculs de Buffon sur le refroidissement sont reconnus complétement inexacts depuis la découverte de la loi du décroissement de la chaleur, par M. Fourier. Ce n'est pas 74,000 années qu'il a fallu à la terre pour arriver à sa température actuelle, mais des millions d'années.

(1) On trouvera une dissertation complète et au niveau de la science moderne sur la nature du soleil et des comètes dans les *Etudes et lectures sur l'astronomie,* par Camille Flammarion. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c., chez Gauthier-Villard, 55, quai des Augustins.



5° Buffon n'a considéré que la chaleur centrale du globe, sans tenir compte de celle des rayons solaires; or il est reconnu aujourd'hui, par des données scientifiques d'une rigoureuse précision fondées sur l'expérience, qu'en raison de l'épaisseur de la croûte terrestre, la chaleur interne du globe n'a, depuis longtemps, qu'une part insignifiante dans la température de la surface extérieure; les variations que cette atmosphère subit sont périodiques et dues à l'action prépondérante de la chaleur solaire (chap. VII, n° 25). L'effet de cette cause étant permanent, tandis que celui de la chaleur centrale est nul ou à peu près, la diminution de celle-ci ne peut apporter à la surface de la terre des modifications sensibles. Pour que la terre devînt inhabitable par le refroidissement général, il faudrait l'extinction du soleil (1).

THÉORIE DE LA CONDENSATION.

3. — La théorie de la formation de la terre par la condensation de la matière cosmique est celle qui prévaut aujourd'hui dans la science, comme étant celle qui est le mieux justifiée par l'observation, qui résout le plus grand nombre de difficultés et qui s'appuie, plus que toutes les autres, sur le grand principe de l'unité universelle. C'est celle qui est décrite ci-dessus, chap. VI, *Uranographie générale.*

Ces deux théories, comme on le voit, aboutissent au

(1) Voir, pour plus de détails à ce sujet, et pour la loi de la décroissance de la chaleur : *Lettres sur les révolutions du globe,* par Bertrand, pages 19 et 307.

même résultat : l'état primitif d'incandescence du globe, la formation d'une croûte solide par le refroidissement, l'existence du feu central, et l'apparition de la vie organique dès que la température la rend possible. Elles diffèrent par le mode de formation de la terre, et il est probable que si Buffon eût vécu de nos jours, il aurait eu d'autres idées. Ce sont donc deux routes différentes conduisant au même but.

La géologie prend la terre au point où l'observation directe est possible. Son état antérieur échappant à l'expérimentation, ne peut être que conjectural; or, entre deux hypothèses, le bon sens dit qu'il faut choisir celle qui est sanctionnée par la logique et qui concorde le mieux avec les faits observés.

### THÉORIE DE L'INCRUSTATION.

4. — Nous ne mentionnons cette théorie que pour mémoire, attendu qu'elle n'a rien de scientifique, mais uniquement parce qu'elle a eu quelque retentissement en ces derniers temps, et qu'elle a séduit quelques personnes. Elle est résumée dans la lettre suivante :

« Dieu, selon la Bible, créa le monde en six jours, quatre mille ans avant l'ère chrétienne. Voilà ce que les géologues contestent par l'étude des fossiles et les milliers de caractères incontestables de vétusté qui font remonter l'origine de la terre à des millions d'années, et pourtant l'Ecriture a dit la vérité et les géologues aussi, et c'est un simple paysan (1) qui les met d'accord en nous

(1) M. Michel, de Figagnères (Var), auteur de la *Clef de la vie.*

apprenant que notre terre n'est qu'une planète *incrustative* fort moderne, composée de matériaux fort anciens.

« Après l'enlèvement de la *planète inconnue*, arrivée à maturité ou en harmonie avec celle qui existait à la place que nous occupons aujourd'hui, l'âme de la terre reçut l'ordre de réunir ses satellites pour former notre globe actuel selon les règles du progrès en tout et pour tout. Quatre de ces astres seulement consentirent à l'association qui leur était proposée; la lune seule persista dans son autonomie, car les globes ont aussi leur libre arbitre. Pour procéder à cette fusion, l'âme de la terre dirigea vers les satellites un rayon magnétique attractif qui cataleptisa tout leur mobilier végétal, animal et hominal qu'ils apportèrent à la communauté. L'opération n'eut pour témoins que l'âme de la terre et les grands messagers célestes qui l'aidèrent dans ce grand œuvre, en ouvrant ces globes pour mettre leurs entrailles en commun. La soudure opérée, les eaux s'écoulèrent dans les vides laissés par l'absence de la lune. Les atmosphères se confondirent, et le réveil ou la résurrection des *germes cataleptisés* commença; l'homme fut tiré en dernier lieu de son état d'hypnotisme, et se vit entouré de la végétation luxuriante du paradis terrestre et des animaux qui paissaient en paix autour de lui. Tout cela pouvait se faire en six jours avec des ouvriers aussi puissants que ceux que Dieu avait chargés de cette besogne. La planète *Asie* nous apporta la race jaune, la plus anciennement civilisée; l'*Afrique*, la race noire; l'*Europe*, la race blanche, et l'*Amérique*, la race rouge. La lune nous eût peut-être apporté la race verte ou bleue.

« Ainsi, certains animaux, dont on ne trouve que les débris, n'auraient jamais vécu sur notre terre actuelle,

mais auraient été apportés d'autres mondes disloqués par la vieillesse. Les fossiles que l'on rencontre dans des climats où ils n'auraient pu exister ici-bas vivaient sans doute dans des zones bien différentes, sur les globes où ils sont nés. Tels débris se trouvent aux pôles chez nous qui vivaient à l'équateur chez eux. »

5. — Cette théorie a contre elle les données les plus positives de la science expérimentale, outre qu'elle laisse tout entière la question d'origine qu'elle prétend résoudre. Elle dit bien comment la terre se serait formée, mais elle ne dit pas comment se sont formés les quatre mondes réunis pour la constituer.

Si les choses s'étaient passées ainsi, comment se ferait-il qu'on ne trouve nulle part les traces de ces immenses soudures, allant jusqu'aux entrailles du globe? Chacun de ces mondes apportant ses matériaux propres, l'Asie, l'Afrique, l'Europe, l'Amérique auraient chacune une géologie particulière différente, *ce qui n'est pas*. On voit, au contraire, d'abord le noyau granitique uniforme d'une composition homogène dans toutes les parties du globe, *sans solution de continuité*. Puis, les couches géologiques de même formation, identiques dans leur constitution, partout superposées dans le même ordre, se continuant sans interruption d'un côté à l'autre des mers, de l'Europe à l'Asie, à l'Afrique, à l'Amérique, et réciproquement. Ces couches, témoins des transformations du globe, attestent que ces transformations se sont accomplies sur toute sa surface, et non sur une partie ; elles nous montrent les périodes d'apparition, d'existence et de disparition des mêmes espèces animales et végétales également dans les différentes parties du monde; la faune et la flore de ces périodes reculées mar-

chant partout simultanément sous l'influence d'une température uniforme, changeant partout de caractère à mesure que la température se modifie. Un tel état de choses est inconciliable avec la formation de la terre par l'adjonction de plusieurs mondes différents.

Si ce système eût été conçu il y a un siècle seulement, il aurait pu conquérir une place provisoire dans les cosmogonies spéculatives purement imaginaires, et fondées sans la méthode expérimentale; mais aujourd'hui, il n'a aucune vitalité, et ne supporte même pas l'examen, parce qu'il est contredit par les faits matériels.

Sans discuter ici le libre arbitre attribué aux planètes, ni la question de leur âme, on se demande ce que serait devenue la mer, qui occupe le vide laissé par la lune, si celle-ci n'eût pas mis de mauvaise volonté à se réunir avec ses sœurs; ce qu'il adviendrait de la terre actuelle, si un jour il prenait fantaisie à la lune de venir reprendre sa place et en expulser la mer.

6. — Ce système a séduit quelques personnes, parce qu'il semblait expliquer la présence des différentes races d'hommes sur la terre, et leur localisation; mais puisque ces races ont pu germer sur des mondes séparés, pourquoi n'auraient-elles pu le faire sur des points divers d'un même globe? C'est vouloir résoudre une difficulté par une difficulté bien plus grande. En effet, avec quelque rapidité et quelque *dextérité* que se soit faite *l'opération*, cette adjonction n'a pu se faire sans secousses violentes; plus elle a été rapide, plus les cataclysmes ont dû être désastreux; il semble donc impossible que des êtres *simplement endormis du sommeil cataleptique* aient pu y résister, pour se réveiller ensuite tranquillement. Si ce n'étaient que des germes, en quoi consistaient-ils? Com-

ment des êtres tout formés auraient-ils été réduits à l'état de germes? Il resterait toujours la question de savoir comment ces germes se sont développés à nouveau. Ce serait encore la terre formée par voie miraculeuse, mais par un autre procédé moins poétique et moins grandiose que le premier; tandis que les lois naturelles donnent de sa formation une explication bien autrement complète, et surtout plus rationnelle, déduite de l'expérience et de l'observation (I).

(1) Quand un pareil système se lie à toute une cosmogonie, on se demande sur quelle base rationnelle peut reposer le reste.

La concordance que l'on prétend établir, par ce système, entre la Genèse biblique et la science, est tout à fait illusoire, puisqu'il est contredit par la science même. D'un autre côté, toutes les croyances issues du texte biblique ont pour pierre angulaire la création d'un couple unique d'où sont sortis tous les hommes. Otez cette pierre, et tout ce qui est bâti dessus s'écroule. Or ce système, donnant à l'humanité une origine multiple, est la négation de la doctrine qui lui donne un père commun.

L'auteur de la lettre ci-dessus, homme de grand savoir, un instant séduit par cette théorie, en vit bientôt les côtés vulnérables, et ne tarda pas à la combattre avec les armes de la science.

# CHAPITRE IX

## **Révolutions du globe.**

**Révolutions générales ou partielles. — Déluge biblique. Révolutions périodiques. — Cataclysmes futurs.**

### RÉVOLUTIONS GÉNÉRALES OU PARTIELLES.

1. — Les périodes géologiques marquent les phases de l'aspect général du globe, par suite de ses transformations ; mais, si l'on en excepte la période diluvienne, qui porte les caractères d'un bouleversement subit, toutes les autres se sont accomplies lentement et sans transition brusque. Pendant tout le temps que les éléments constitutifs du globe ont mis à prendre leur assiette, les changements ont dû être généraux ; une fois la base consolidée, il n'a dû se produire que des modifications partielles à la superficie.

2. — Outre les révolutions générales, la terre a éprouvé un grand nombre de perturbations locales qui ont changé l'aspect de certaines contrées. Comme pour les autres, deux causes y ont contribué : le feu et l'eau.

Le feu : soit par les éruptions volcaniques qui ont enseveli sous d'épaisses couches de cendres et de laves les terrains environnants, faisant disparaître les villes et leurs habitants ; soit par des tremblements de terre ; soit par des soulèvements de la croûte solide, refoulant les eaux sur les contrées les plus basses ; soit par l'affaisse-

ment de cette même croûte dans certains endroits, sur une étendue plus ou moins grande, où les eaux se sont précipitées, laissant d'autres terrains à découvert. C'est ainsi que des îles ont surgi au sein de l'Océan, tandis que d'autres ont disparu; que des portions de continents ont été séparées et ont formé des îles, que des bras de mer mis à sec ont réuni des îles aux continents.

L'eau : soit par l'irruption ou le retrait de la mer sur certaines côtes; soit par des éboulements qui, en arrêtant les cours d'eau, ont formé des lacs; soit par les débordements et les inondations; soit enfin par les atterrissements formés à l'embouchure des fleuves. Ces atterrissements, en refoulant la mer, ont créé de nouvelles contrées : telle est l'origine du delta du Nil ou Basse Egypte, du delta du Rhône ou Camargue, et de tant d'autres.

### DÉLUGE BIBLIQUE.

3. — A l'inspection des terrains déchirés par le soulèvement des montagnes et des couches qui en forment les contre-forts, on peut déterminer leur âge géologique. Par âge géologiqne des montagnes, il ne faut pas entendre le nombre d'années de leur existence, mais la période pendant laquelle elles ont été formées, et par suite leur ancienneté relative. Ce serait une erreur de croire que cette ancienneté est en raison de leur élévation ou de leur nature exclusivement granitique, attendu que la masse de granit, en se soulevant, peut avoir perforé et séparé les couches superposées.

On a ainsi constaté, par l'observation, que les montagnes des Vosges, de la Bretagne et de la Côte-d'Or, en France, qui ne sont pas très élevées, appartiennent aux plus anciennes formations; elles datent de la période de tran-

sition et sont antérieures aux dépôts houillers. Le Jura s'est formé vers le milieu de la période secondaire; il est contemporain des reptiles gigantesques. Les Pyrénées se sont formées plus tard, au commencement de la période tertiaire. Le Mont Blanc et le groupe des Alpes occidentales sont postérieurs aux Pyrénées et datent du milieu de la période tertiaire. Les Alpes orientales, qui comprennent les montagnes du Tyrol, sont plus récentes encore, car elles n'ont été formées que vers la fin de la période tertiaire. Quelques montagnes de l'Asie sont même postérieures à la période diluvienne ou lui sont contemporaines.

Ces soulèvements ont dû occasionner de grandes perturbations locales et des inondations plus ou moins considérables par le déplacement des eaux, l'interruption et le changement du cours des fleuves (1).

(1) Le dernier siècle offre un exemple remarquable d'un phénomène de ce genre. A six journées de marche de la ville de Mexico se trouvait, en 1750, une contrée fertile et bien cultivée, où croissaient en abondance le riz, le maïs et les bananes. Au mois de juin, d'effroyables tremblements de terre agitèrent ce sol, et ces tremblements se renouvelèrent sans cesse pendant deux mois entiers. Dans la nuit du 28 au 29 septembre, la terre eut une violente convulsion; un terrain de plusieurs lieues d'étendue se souleva peu à peu et finit par atteindre une hauteur de 500 pieds, sur une surface de 10 lieues carrées. Le terrain ondulait comme les vagues de la mer sous le souffle de la tempête; des milliers de monticules s'élevaient et s'abîmaient tour à tour; enfin un gouffre de près de 3 lieues s'ouvrit; de la fumée, du feu, des pierres embrasées, des cendres furent lancées à une hauteur prodigieuse. Six montagnes surgirent de ce gouffre béant, parmi lesquelles le volcan auquel on a donné le nom de *Jorullo* s'élève maintenant à 550 mètres au-dessus de l'ancienne plaine. Au moment où commençait l'ébranlement du sol, les deux rivières de *Cuitimba* et de *Rio San Pedro*, refluant en arrière, inondèrent toute la plaine occupée aujourd'hui par le Jorullo; mais, dans le terrain qui montait toujours, un gouffre s'ouvrit et les engloutit. Elles reparurent à l'ouest, sur un point très éloigné de leur ancien lit. (Louis Figuier, *La Terre avant le déluge*, page 370.)

4. — Le déluge biblique, désigné aussi sous le nom de grand déluge asiatique, est un fait dont l'existence ne peut être contestée. Il a dû être occasionné par le soulèvement d'une partie des montagnes de cette contrée, comme celui du Mexique. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est l'existence d'une mer intérieure qui s'étendait jadis de la mer Noire à l'océan Boréal, attestée par les observations géologiques. La mer d'Azoff, la mer Caspienne, dont les eaux sont salées, quoique ne communiquant avec aucune autre mer; le lac Aral et les innombrables lacs répandus dans les immenses plaines de la Tartarie et les steppes de la Russie, paraissent être des restes de cette ancienne mer. Lors du soulèvement des montagnes du Caucase, une partie de ces eaux fut refoulée au nord, vers l'océan Boréal; l'autre au midi, vers l'océan Indien. Celles-ci inondèrent et ravagèrent précisément la Mésopotamie et toute la contrée habitée par les ancêtres du peuple hébreu. Quoique ce déluge se soit étendu sur une assez grande surface, un point avéré aujourd'hui, c'est qu'il n'a été que local; qu'il n'a pu être causé par la pluie, car, quelque abondante et continue qu'elle eût été pendant quarante jours, le calcul prouve que la quantité d'eau tombée ne pouvait être assez grande pour couvrir toute la terre, jusque par-dessus les plus hautes montagnes.

Pour les hommes d'alors, qui ne connaissaient qu'une étendue très bornée de la surface du globe et qui n'avaient aucune idée de sa configuration, dès l'instant que l'inondation avait envahi les pays connus, pour eux ce devait être toute la terre. Si à cette croyance on ajoute la forme imagée et hyperbolique particulière au style oriental, on ne sera pas surpris de l'exagération du récit biblique.

5. — Le déluge asiatique est évidemment postérieur à l'apparition de l'homme sur la terre, puisque la mémoire s'en est conservée par la tradition chez tous les peuples de cette partie du monde, qui l'ont consacrée dans leurs théogonies.

Il est également postérieur au grand déluge universel qui a marqué la période géologique actuelle ; et quand on parle d'hommes et d'animaux antédiluviens, cela s'entend de ce premier cataclysme.

### RÉVOLUTIONS PÉRIODIQUES.

6. — Outre son mouvement annuel autour du soleil, qui produit les saisons, son mouvement de rotation sur elle-même en 24 heures, qui produit le jour et la nuit, la terre a un troisième mouvement qui s'accomplit en 25,000 ans environ (plus exactement 25,868 ans) qui produit le phénomène désigné en astronomie sous le nom de *précession des équinoxes*.

Ce mouvement, qu'il serait impossible d'expliquer en quelques mots, sans figures et sans une démonstration géométrique, consiste dans une sorte de balancement circulaire que l'on a comparé à celui d'une toupie mourante, par suite duquel l'axe de la terre, changeant d'inclinaison, décrit un double cône dont le sommet est au centre de la terre, et les bases embrassent la surface circonscrite par les cercles polaires ; c'est-à-dire une amplitude de 23 degrés et demi de rayon (1).

(1) Un sablier composé de deux verres coniques, tournant sur lui-même dans une position inclinée; ou encore deux bâtons croisés en forme d'X, tournant sur leur point d'intersection, peuvent donner une idée approximative de la figure formée par ce mouvement de l'axe.

7. — L'équinoxe est l'instant où le soleil, passant d'un hémisphère à l'autre, se trouve perpendiculairement sur l'équateur, ce qui arrive deux fois par an, le 20 mars quand le soleil revient vers l'hémisphère boréal, et le 22 septembre quand il retourne vers l'hémisphère austral.

Mais par suite du changement graduel dans l'obliquité de l'axe, ce qui en amène un dans l'obliquité de l'équateur sur l'écliptique, l'instant de l'équinoxe se trouve chaque année avancé de quelques minutes (25 min. 7 sec.). C'est cette avance qui est appelée *précession des équinoxes* (du latin *præcedere*, marcher en avant, fait de *præ*, avant, et *cedere*, s'en aller).

Ces quelques minutes, à la longue, font des heures, des jours, des mois et des années; il en résulte que l'équinoxe du printemps, qui arrive maintenant en mars, arrivera, dans un temps donné, en février, puis en janvier, puis en décembre, et alors le mois de décembre aura la température du mois de mars, et mars celle de juin, et ainsi de suite jusqu'à ce que, revenant au mois de mars, les choses se retrouvent dans l'état actuel, ce qui aura lieu dans 25,868 ans, pour recommencer la même révolution indéfiniment (1).

8. — Il résulte de ce mouvement conique de l'axe, que les pôles de la terre ne regardent pas constamment les mêmes points du ciel; que l'étoile polaire ne sera pas toujours étoile polaire; que les pôles sont graduellement plus ou moins inclinés vers le soleil, et en reçoivent

(1) La précession des équinoxes amène un autre changement, celui qui s'opère dans la position des signes du zodiaque.

La terre tournant autour du soleil en un an, à mesure qu'elle avance, le soleil se trouve chaque mois en face d'une nouvelle

des rayons plus ou moins directs; d'où il suit que l'Islande et la Laponie, par exemple, qui sont sous le cercle polaire, pourront, dans un temps donné, recevoir les rayons solaires comme si elles étaient à la latitude de l'Espagne et de l'Italie, et que, dans la position opposée extrême, l'Espagne et l'Italie pourront avoir la température de l'Islande et de la Laponie, et ainsi de suite à chaque renouvellement de la période de 25,000 ans.

9. — Les conséquences de ce mouvement n'ont pu encore être déterminées avec précision, parce qu'on n'a pu observer qu'une très faible partie de sa révolution ; il n'y a donc à ce sujet que des présomptions dont quelques-unes ont une certaine probabilité.

Ces conséquences sont :

1° L'échauffement et le refroidissement alternatif des pôles et par suite la fusion des glaces polaires pendant la moitié de la période de 25,000 ans, et leur formation à nouveau pendant l'autre moitié de cette période. D'où il résulterait que les pôles ne seraient point voués à une stérilité perpétuelle, mais jouiraient à tour de rôle des bienfaits de la fertilité.

2° Le déplacement graduel de la mer qui envahit peu à peu les terres, tandis qu'elle en découvre d'autres, pour

constellation. Ces constellations sont au nombre de douze, savoir : *le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, l'Ecrevisse, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, les Poissons.* On les appelle constellations zodiacales ou signes du zodiaque, et elles forment un cercle dans le plan de l'équateur terrestre. Selon le mois de la naissance d'un individu, on disait qu'il était né sous tel signe ; de là les pronostiques de l'astrologie. Mais par suite de la précession des équinoxes, il arrive que les mois ne correspondent plus aux mêmes constellations qu'il y a 2000 ans : tel, qui naît dans le mois de juillet, n'est plus dans le signe du Lion, mais dans celui de l'Ecrevisse. Ainsi tombe l'idée superstitieuse attachée à l'influence des signes. (Ch. v, n° 12.)

les abandonner à nouveau et rentrer dans son ancien lit. Ce mouvement périodique, renouvelé indéfiniment, constituerait une véritable marée universelle de 25,000 ans.

La lenteur avec laquelle s'opère ce mouvement de la mer le rend presque imperceptible pour chaque génération ; mais il est sensible au bout de quelques siècles. Il ne peut causer aucun cataclysme subit, parce que les hommes se retirent, de génération en génération, à mesure que la mer avance, et ils avancent sur les terres d'où la mer se retire. C'est à cette cause, plus que probable, que quelques savants attribuent le retrait de la mer sur certaines côtes et son envahissement sur d'autres.

10. — Le déplacement lent, graduel et périodique de la mer est un fait acquis à l'expérience, et attesté par de nombreux exemples sur tous les points du globe. Il a pour conséquence l'entretien des forces productives de la terre. Cette longue immersion est un temps de repos pendant lequel les terres submergées récupèrent les principes vitaux épuisés par une production non moins longue. Les immenses dépôts de matières organiques formés par le séjour des eaux durant des siècles de siècles, sont des engrais naturels périodiquement renouvelés, et les générations se succèdent sans s'apercevoir de ces changements (1).

(1) Parmi les faits les plus récents qui prouvent le déplacement de la mer, on peut citer les suivants :

Dans le golfe de Gascogne, entre le vieux Soulac et la tour de Cordouan, quand la mer est calme, on découvre au fond de l'eau des pans de muraille : ce sont les restes de l'ancienne et grande ville de *Noviomagus*, envahie par les flots en 580. Le rocher de Cordouan, qui était alors relié au rivage, en est maintenant à 12 kil.

Dans la mer de la Manche, sur la côte du Havre, la mer gagne chaque jour du terrain et mine les falaises de Sainte-Adresse, qui s'écroulent petit à petit. A 2 kilomètres de la côte, entre Sainte-Adresse et le cap de la Hève, existe le banc de l'Eclat, jadis à dé-

CATACLYSMES FUTURS.

11. — Les grandes commotions de la terre ont eu lieu à l'époque où la croûte solide, par son peu d'épaisseur, n'offrait qu'une faible résistance à l'effervescence des matières incandescentes de l'intérieur ; on les a vues diminuer d'intensité et de généralité à mesure que la croûte s'est consolidée. De nombreux volcans sont maintenant éteints, d'autres ont été recouverts par les terrains de formation postérieure.

Il pourra certainement encore se produire des perturbations locales, par suite d'éruptions volcaniques, d'ouverture de quelques nouveaux volcans, d'inondations subites de certaines contrées ; quelques îles pourront sortir de la mer et d'autres s'y abimer ; mais le temps des cata-

couvert et réuni à la terre ferme. D'anciens documents constatent que sur cet emplacement, où l'on navigue aujourd'hui, il y avait le village de Saint-Denis-chef-de-Caux. La mer ayant envahi le terrain au XIVe siècle, l'église fut engloutie en 1378. On prétend qu'on en voit les restes au fond de l'eau par un temps calme.

Sur presque toute l'étendue du littoral de la Hollande, la mer n'est retenue qu'à force de digues qui se rompent de temps en temps. L'ancien lac *Flevo*, réuni à la mer en 1225, forme aujourd'hui le golfe du *Zuyderzée*. Cette irruption de l'Océan engloutit plusieurs villages.

D'après cela, le territoire de Paris et de la France serait un jour de nouveau occupé par la mer, comme il l'a déjà été plusieurs fois, ainsi que le prouvent les observations géologiques. Les parties montagneuses formeront alors des îles, comme le sont maintenant Jersey, Guernesey et l'Angleterre, autrefois contiguës au continent.

On naviguera au-dessus des contrées que l'on parcourt aujourd'hui en chemin de fer; les navires aborderont à Montmartre, au mont Valérien, aux coteaux de Saint-Cloud et de Meudon ; les bois et les forêts où l'on se promène seront ensevelis sous les eaux, recouverts de limon, et peuplées de poissons au lieu d'oiseaux.

Le déluge biblique ne peut avoir eu cette cause, puisque l'invasion des eaux a été subite et leur séjour de courte durée, tandis qu'autrement elle eût été de plusieurs milliers d'années, et durerait encore, sans que les hommes s'en fussent aperçus.

clysmes généraux, comme ceux qui ont marqué les grandes périodes géologiques, est passé. La terre a désormais pris une assiette qui, sans être absolument invariable, met désormais le genre humain à l'abri des perturbations générales, à moins de causes inconnues, étrangères à notre globe, et que rien ne saurait faire prévoir.

12. — Quant aux comètes, on est aujourd'hui pleinement rassuré sur leur influence, plus salutaire que nuisible, en ce qu'elles paraissent destinées à ravitailler, si l'on peut s'exprimer ainsi, les mondes, en leur reportant les principes vitaux qu'elles ont ramassés pendant leur course à travers l'espace, et dans le voisinage des soleils. Elles seraient ainsi des sources de prospérité plutôt que des messagères de malheur.

Par leur nature fluidique, aujourd'hui bien constatée (chapitre VI, n[os] 28 et suiv.), un choc violent n'est pas à craindre: car, dans le cas où l'une d'elles rencontrerait la terre, ce serait cette dernière qui passerait à travers la comète, comme à travers un brouillard.

Leur queue n'est pas plus redoutable ; elle n'est que la réflexion de la lumière solaire dans l'immense atmosphère qui les environne, puisqu'elle est constamment dirigée du côté opposé au soleil, et change de direction suivant la position de cet astre. Cette matière gazeuse pourrait bien aussi, par suite de la rapidité de leur marche, former une sorte de chevelure comme le sillage à la suite d'un navire, ou la fumée d'une locomotive. Du reste, plusieurs comètes se sont déjà rapprochées de la terre sans y causer aucun dommage; et en raison de leur densité respective, la terre exercerait sur la comète une attraction plus grande que la comète sur la terre. Un reste de vieux

préjugés peut seul inspirer des craintes sur leur présence(1).

13. — Il faut également reléguer parmi les hypothèses chimériques la possibilité de la rencontre de la terre avec une autre planète ; la régularité et l'invariabilité des lois qui président aux mouvements des corps célestes ôtent à cette rencontre toute probabilité.

La terre, cependant, aura une fin ; comment ? c'est ce qu'il est impossible de prévoir ; mais, comme elle est encore loin de la perfection qu'elle peut atteindre, et de la vétusté qui serait un signe de déclin, ses habitants actuels sont assurés que ce ne sera pas de leur temps. (Chap. VI, nos 48 et suiv.)

14. — Physiquement, la terre a eu les convulsions de son enfance ; elle est entrée désormais dans une période de stabilité relative : dans celle du progrès paisible, qui s'accomplit par le retour régulier des mêmes phénomènes physiques, et le concours intelligent de l'homme. Mais *elle est encore en plein dans le travail de l'enfantement du progrès moral.* Là sera la cause de ses plus grandes commotions. *Jusqu'à ce que l'humanité ait suffisamment grandi en perfection par l'intelligence et la mise en pratique des lois divines, les plus grandes perturbations seront le fait des hommes plus que de la nature; c'est-à-dire seront plutôt morales et sociales que physiques.*

(1) La comète de 1861 a traversé la route de la terre à vingt heures de distance en avant de celle-ci, qui a dû se trouver plongée dans son atmosphère, sans qu'il en soit résulté aucun accident.

# CHAPITRE X

## Genèse organique.

Première formation des êtres vivants. — Principe vital. — Génération spontanée. — Echelle des êtres corporels. — L'homme.

### PREMIÈRE FORMATION DES ÊTRES VIVANTS.

1. — Il fut un temps où les animaux n'existaient pas, donc ils ont commencé. On a vu paraître chaque espèce à mesure que le globe acquérait les conditions nécessaires à son existence : voilà qui est positif. Comment se sont formés les premiers individus de chaque espèce? On comprend qu'un premier couple étant donné, les individus se soient multipliés; mais ce premier couple, d'où est-il sorti? C'est là un de ces mystères qui tiennent au principe des choses et sur lesquels on ne peut faire que des hypothèses. Si la science ne peut encore résoudre complétement le problème, elle peut tout au moins mettre sur la voie.

2. — Une première question qui se présente est celle-ci : Chaque espèce animale est-elle sortie d'un *premier couple* ou de plusieurs couples créés ou, si l'on veut, *germés* simultanément en différents lieux?

Cette dernière supposition est la plus probable; on peut même dire qu'elle ressort de l'observation. En effet, il existe dans une même espèce une infinie variété de genres qui se distinguent par des caractères plus ou moins

tranchés. Il fallait, de toute nécessité, au moins un type pour chaque variété, approprié au milieu où elle était appelée à vivre, puisque chacune se reproduit identiquement la même.

D'un autre côté, la vie d'un individu, surtout d'un individu naissant, est soumise à tant d'éventualités, que toute une création aurait pu être compromise, sans la pluralité des types primitifs, ce qui n'eût pas été selon la prévoyance divine. D'ailleurs, si un type a pu se former sur un point, il n'y a pas de raison pour qu'il ne s'en soit formé sur plusieurs points par la même cause.

Enfin, l'observation des couches géologiques atteste la présence, dans les terrains de même formation, et cela dans des proportions énormes, de la même espèce sur les points les plus éloignés du globe. Cette multiplication si générale et en quelque sorte contemporaine, eût été impossible avec un type primitif unique.

Tout concourt donc à prouver qu'il y a eu création simultanée et multiple des premiers couples de chaque espèce animale et végétale.

3. — La formation des premiers êtres vivants peut se déduire, par analogie, de la même loi d'après laquelle se sont formés, et se forment tous les jours, les corps inorganiques. A mesure qu'on approfondit les lois de la nature, on en voit les rouages, qui, au premier abord, paraissent si compliqués, se simplifier et se confondre dans la grande loi d'unité qui préside à toute l'œuvre de la création. On le comprendra mieux quand on se sera rendu compte de la formation des corps inorganiques, qui en est le premier degré.

4. — La chimie considère comme élémentaires un certain nombre de substances, telles que : l'oxygène, l'hydro-

gène, l'azote, le carbone, le chlore, l'iode, le fluor, le soufre, le phosphore et tous les métaux. Par leur combinaison, ils forment les corps composés : les oxydes, les acides, les alcalis, les sels et les innombrables variétés qui résultent de la combinaison de ceux-ci.

La combinaison de deux corps pour en former un troisième exige un concours particulier de circonstances : soit un degré déterminé de chaleur, de sècheresse ou d'humidité, soit le mouvement ou le repos, soit un courant électrique, etc. Si ces conditions n'existent pas, la combinaison n'a pas lieu.

5. — Lorsqu'il y a combinaison, les corps composants perdent leurs propriétés caractéristiques, tandis que le composé qui en résulte en possède de nouvelles, différentes de celles des premiers. C'est ainsi, par exemple, que l'oxygène et l'hydrogène, qui sont des gaz invisibles, étant combinés chimiquement, forment l'eau qui est liquide, solide ou vaporeuse, selon la température. Dans l'eau il n'y a plus à proprement parler, d'oxygène et d'hydrogène, mais un nouveau corps; cette eau étant décomposée, les deux gaz, redevenus libres, recouvrent leurs propriétés, et il n'y a plus d'eau. La même quantité d'eau peut être ainsi alternativement décomposée et recomposée à l'infini.

Dans le simple mélange il n'y a pas production d'un nouveau corps, et les principes mélangés conservent leurs propriétés intrinsèques qui sont simplement affaiblies, comme il en est du vin mêlé avec de l'eau. C'est ainsi qu'un mélange de 21 parties d'oxygène et de 79 parties d'azote forme l'air respirable, tandis qu'une combinaison chimique de 5 parties d'oxygène sur 2 d'azote, produit l'acide nitrique.

6.—La composition et la décomposition des corps ont lieu par suite du degré d'affinité que les principes élémentaires ont les uns pour les autres. La formation de l'eau, par exemple, résulte de l'affinité réciproque de l'oxygène et de l'hydrogène ; mais si l'on met en contact avec l'eau un corps ayant pour l'oxygène plus d'affinité que celui-ci n'en a pour l'hydrogène, l'eau se décompose ; l'oxygène est absorbé, l'hydrogène devient libre, et il n'y a plus d'eau.

7. — Les corps composés se forment toujours en proportions définies, c'est-à-dire par la combinaison d'une quantité déterminée des principes constituants. Ainsi, pour former l'eau il faut une partie d'oxygène et deux d'hydrogène. Lors même que l'on mettrait, dans les mêmes conditions, une plus grande proportion de l'un ou de l'autre des deux gaz, il n'y aurait toujours que la quantité voulue d'absorbée et le surplus resterait libre. Si, dans d'autres conditions, il y a deux parties d'oxygène combinées avec deux d'hydrogène, au lieu d'eau on obtient le deutoxyde d'hydrogène, liquide corrosif, formé cependant des mêmes éléments que l'eau, mais dans une autre proportion.

8. — Telle est, en peu de mots, la loi qui préside à la formation de tous les corps de la nature. L'innombrable variété de ces corps résulte d'un très petit nombre de principes élémentaires combinés dans des proportions différentes.

Ainsi l'oxygène combiné dans certaines proportions avec le carbone, le soufre, le phosphore, forme les acides carbonique, sulfurique, phosphorique ; l'oxigène et le fer forment l'oxyde de fer ou rouille ; l'oxygène et le plomb, tous les deux inoffensifs, donnent lieu aux oxydes de plomb, tels que la litharge, le blanc de céruse, le

minium, qui sont vénéneux. L'oxygène, avec les métaux appelés calcium, sodium, potassium, forme la chaux, la soude, la potasse. La chaux unie à l'acide carbonique forme les carbonates de chaux ou pierres calcaires, telles que le marbre, la craie, la pierre à bâtir, les stalactites des grottes; unie à l'acide sulfurique, elle forme le sulfate de chaux ou plâtre, et l'albâtre; à l'acide phosphorique : le phosphate de chaux, base solide des os; l'hydrogène et le chlore forment l'acide hydrochlorique; l'acide hydrochlorique et la soude forment l'hydrochlorate de soude ou sel marin.

9. — Toutes ces combinaisons, et des milliers d'autres, s'obtiennent artificiellement en petit dans les laboratoires de chimie; elles s'opèrent spontanément en grand dans le grand laboratoire de la nature.

La terre, dans son principe, ne contenait pas ces matières combinées, mais seulement leurs principes constituants volatilisés. Lorsque les terres calcaires et autres, devenues à la longue pierreuses, se sont déposées à sa surface, elles n'existaient point toutes formées; mais dans l'air se trouvaient, à l'état gazeux, toutes les substances primitives; ces substances, précipitées par l'effet du refroidissement, sous l'empire de circonstances favorables, se sont combinées suivant le degré de leur affinité moléculaire; c'est alors que se sont formées les différentes variétés de carbonates, de sulfates, etc., d'abord en dissolution dans les eaux, puis déposés à la surface du sol.

Supposons que, par une cause quelconque, la terre revienne à son état d'incandescence primitive, tout cela se décomposerait; les éléments se sépareraient; toutes les substances fusibles se fondraient; toutes celles

qui sont volatisables se volatiliseraient. Puis un second refroidissement amènerait une nouvelle précipitation, et les anciennes combinaisons se formeraient à nouveau.

10. — Ces considérations prouvent combien la chimie était nécessaire pour l'intelligence de la Génèse. Avant la connaissance des lois de l'affinité moléculaire, il était impossible de comprendre la formation de la terre. Cette science a éclairé la question d'un jour tout nouveau, comme l'astronomie et la géologie l'ont fait à d'autres points de vue.

11. — Dans la formation des corps solides, un des phénomènes les plus remarquables est celui de la cristallisation qui consiste dans la forme régulière qu'affectent certaines substances lors de leur passage de l'état liquide ou gazeux à l'état solide. Cette forme, qui varie selon la nature de la substance, est généralement celle de solides géométriques, tels que le prisme, le rhomboïde, le cube, la pyramide. Tout le monde connaît les cristaux de sucre candi; les cristaux de roche, ou silice cristallisée, sont des prismes à six pans terminés par une pyramide également hexagonale. Le diamant est du carbone pur ou charbon cristalisé. Les dessins qui se produisent sur les vitres en hiver sont dus à la cristallisation de la vapeur d'eau sous forme d'aiguilles prismatiques.

La disposition régulière des cristaux tient à la forme particulière des molécules de chaque corps; ces parcelles, infiniment petites pour nous, mais qui n'en occupent pas moins un certain espace, sollicitées les unes vers les autres par l'attraction moléculaire, s'arrangent et se juxtaposent, selon l'exigence de leur forme, de manière à prendre chacune sa place autour du noyau ou premier centre d'attraction et à former un ensemble symétrique.

La cristallisation ne s'opère que sous l'empire de certaines circonstances favorables en dehors desquelles elle ne peut avoir lieu; le degré de la température et le repos sont des conditions essentielles. On comprend qu'une trop forte chaleur, tenant les molécules écartées, ne leur permettrait pas de se condenser, et que l'agitation s'opposant à leur arrangement symétrique, elles ne formeraient qu'une masse confuse et irrégulière, et partant pas de cristallisation proprement dite.

12. — La loi qui préside à la formation des minéraux conduit naturellement à la formation des corps organiques.

L'analyse chimique nous montre toutes les substances végétales et animales composées des mêmes éléments que les corps inorganiques. Ceux de ces éléments qui jouent le principal rôle sont l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone; les autres ne s'y trouvent qu'accessoirement. Comme dans le règne minéral, la différence de proportion dans la combinaison de ces éléments produit toutes les variétés de substances organiques et leurs propriétés diverses, telles que: les muscles, les os, le sang, la bile, les nerfs, la matière cérébrale, la graisse, chez les animaux; la séve, le bois, les feuilles, les fruits, les essences, les huiles, les résines, etc., dans les végétaux. Ainsi, dans la formation des animaux et des plantes, il n'entre aucun corps spécial qui ne se trouve également dans le règne minéral (1).

(1) Le tableau ci-après, de l'analyse de quelques substances, montre la différence des propriétés qui résulte de la seule différence dans la proportion des éléments constituants. Sur 100 parties:

| | Carbone. | Hydrog. | Oxygène. | Azote. |
|---|---|---|---|---|
| Sucre de canne.. | 42.470 | 6.900 | 50.630 | » |
| Sucre de raisin.. | 36.710 | 6.780 | 56.510 | » |

13. — Quelques exemples usuels feront comprendre les transformations qui s'opèrent dans le règne organique par la seule modification des éléments constitutifs.

Dans le jus du raisin, il n'y a encore ni vin ni alcool, mais simplement de l'eau et du sucre. Quand ce jus est arrivé à maturité et qu'il se trouve placé dans des circonstances propices, il s'y produit un travail intime auquel on donne le nom de fermentation. Dans ce travail une partie du sucre se décompose; l'oxygène, l'hydrogène et le carbone se séparent et se combinent dans les proportions voulues pour faire de l'alcool; de sorte qu'en buvant du jus de raisin, on ne boit réellement point d'alcool, puisqu'il n'existe pas encore.

Dans le pain et les légumes que l'on mange, il n'y a certainement ni chair, ni sang, ni os, ni bile, ni matière cérébrale, et cependant ces mêmes aliments vont, en se décomposant et se recomposant par le travail de la digestion, produire ces différentes substances par la seule transmutation de leurs éléments constitutifs.

Dans la graine d'un arbre, il n'y a non plus ni bois, ni feuilles, ni fleurs, ni fruits, et c'est une erreur puérile de croire que l'arbre entier, sous forme microscopique, se trouve dans la graine; il n'y a même pas, à beaucoup près, dans cette graine, la quantité d'oxygène, d'hydrogène et de carbone nécessaire pour former une feuille de l'arbre. La graine renferme un germe qui éclot quand elle

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Alcool........... | 51.980 | 13.700 | 34.320 | » |
| Huile d'olive..... | 77.210 | 13.360 | 9.430 | » |
| Huile de noix... | 79.774 | 10.570 | 9.122 | 0.534 |
| Graisse.......... | 78.996 | 11.700 | 9.304 | » |
| Fibrine.......... | 53.360 | 7.021 | 19.685 | 19.934 |

se trouve dans des conditions favorables; ce germe grandit par les sucs qu'il puise dans la terre et les gaz qu'il aspire de l'air ; ces sucs, qui ne sont ni du bois, ni des feuilles, ni des fleurs, ni des fruits, en s'infiltrant dans la plante, en forment la séve, comme les aliments, chez les animaux, forment le sang. Cette séve, portée par la circulation dans toutes les parties du végétal, selon les organes où elle aboutit et où elle subit une élaboration spéciale, se transforme en bois, feuilles, fruits, comme le sang se transforme en chair, os, bile, etc., etc., et cependant ce sont toujours les mêmes éléments : oxygène, hydrogène, azote et carbone, diversement combinés.

14. — Les différentes combinaisons des éléments pour la formation des substances minérales, végétales et animales, ne peuvent donc s'opérer que dans les milieux et dans les circonstances propices; en dehors de ces circonstances, les principes élémentaires sont dans une sorte d'inertie. Mais, dès que les circonstances sont favorables, commence un travail d'élaboration; les molécules entrent en mouvement, elles s'agitent, s'attirent, se rapprochent, se séparent en vertu de la loi des affinités, et, par leurs combinaisons multiples, composent l'infinie variété des substances. Que ces conditions cessent, et le travail est subitement arrêté, pour recommencer quand elles se présenteront de nouveau. C'est ainsi que la végétation s'active, se ralentit, cesse et reprend, sous l'action de la chaleur, de la lumière, de l'humidité, du froid ou de la sècheresse ; que telle plante prospère dans un climat ou dans un terrain, et s'étiole ou périt dans un autre.

15. — Ce qui se passe journellement sous nos yeux peut nous mettre sur la voie de ce qui s'est passé à l'ori-

gine des temps, car les lois de la nature sont toujours les mêmes.

Puisque les éléments constitutifs des êtres organiques et des êtres inorganiques sont les mêmes ; que nous les voyons incessamment, sous l'empire de certaines circonstances, former les pierres, les plantes et les fruits, on peut en conclure que les corps des premiers êtres vivants se sont formés comme les premières pierres, par la réunion des molécules élémentaires en vertu de la loi d'affinité, à mesure que les conditions de vitabilité du globe ont été propices à telle ou telle espèce.

La similitude de forme et de couleurs, dans la reproduction des individus de chaque espèce, peut être comparée à la similitude de forme de chaque espèce de cristal. Les molécules, se juxtaposant sous l'empire de la même loi, produisent un ensemble analogue.

## PRINCIPE VITAL.

16. — En disant que les plantes et les animaux sont formés des mêmes principes constituants que les minéraux, il faut l'entendre dans le sens exclusivement matériel : aussi n'est-il ici question que du corps.

Sans parler du principe intelligent, qui est une question à part, il y a dans la matière organique un principe spécial, insaisissable, et qui n'a pu encore être défini : c'est *le principe vital*. Ce principe, qui est actif chez l'être vivant, est *éteint* chez l'être mort, mais il n'en donne pas moins à la substance des propriétés caractéristiques qui la distinguent des substances inorganiques. La chimie, qui décompose et recompose la plupart des corps inor-

ganiques, a pu décomposer les corps organiques, mais n'est jamais parvenue à reconstituer même une feuille morte, preuve évidente qu'il y a dans ceux-ci quelque chose qui n'existe pas dans les autres.

17. — Le principe vital est-il quelque chose de distinct, ayant une existence propre ? Ou bien, pour rentrer dans le système de l'unité de l'élément générateur, n'est-ce qu'un état particulier, une des modifications du fluide cosmique universel qui devient principe de vie, comme il devient lumière, feu, chaleur, électricité ? C'est dans ce dernier sens que la question est résolue par les communications rapportées ci-dessus. (Chap. VI, *Uranographie générale*).

Mais, quelle que soit l'opinion que l'on se fasse sur la nature du principe vital, il existe, puisqu'on en voit les effets. On peut donc admettre logiquement qu'en se formant, les êtres organiques se sont assimilé le principe vital qui était nécessaire à leur destination; ou, si l'on veut, que ce principe s'est développé dans chaque individu par l'effet même de la combinaison des éléments, comme on voit, sous l'empire de certaines circonstances, se développer la chaleur, la lumière et l'électricité.

18. — L'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone, en se combinant sans le principe vital, n'eussent formé qu'un minéral ou corps inorganique; le principe vital, modifiant la constitution moléculaire de ce corps, lui donne des propriétés spéciales. Au lieu d'une molécule minérale, on a une molécule de matière organique.

L'activité du principe vital est entretenue pendant la vie par l'action du jeu des organes, comme la chaleur par le mouvement de rotation d'une roue; que cette action cesse par la mort, le principe vital *s'éteint*,

comme la chaleur, quand la roue cesse de tourner. Mai l'*effet* produit sur l'état moléculaire du corps par le principe vital subsiste après l'extinction de ce principe, comme la carbonisation du bois persiste après l'extinction de la chaleur et la cessation du mouvement de la roue. Dans l'analyse des corps organiques, la chimie retrouve bien les éléments constituants: oxygène, hydrogène, azote et carbone, mais elle ne peut les reconstituer, parce que la cause n'existant plus, elle ne peut reproduire l'*effet*, tandis qu'elle peut reconstituer une pierre.

19. — Nous avons pris pour comparaison la chaleur développée par le mouvement d'une roue, parce que c'est un effet vulgaire, connu de tout le monde, et plus facile à comprendre; mais il eût été plus exact de dire que, dans la combinaison des éléments pour former les corps organiques, il se développe de l'*électricité*. Les corps organiques seraient ainsi de véritables *piles électriques* qui fonctionnent tant que les éléments de ces piles sont dans les conditious voulues pour produire l'électricité : c'est la vie; qui s'arrêtent quand cessent ces conditions : c'est la mort. D'après cela, le principe vital ne serait autre que l'espèce particulière d'électricité désignée sous le nom d'*électricité animale*, dégagée pendant la vie par l'action des organes, et dont la production est arrêtée à la mort par la cessation de cette action.

## GÉNÉRATION SPONTANÉE.

20. — On se demande naturellement pourquoi il ne se forme plus d'êtres vivants dans les mêmes conditions que les premiers qui ont paru sur la terre.

La question de la génération spontanée, qui préoccupe aujourd'hui la science, bien qu'encore diversement résolue, ne peut manquer de jeter la lumière sur ce sujet. Le problème proposé est celui-ci : Se forme-t-il spontanément de nos jours des êtres organiques par la seule union des éléments constitutifs, sans germes préalables produits de la génération ordinaire, autrement dit sans pères ni mères ?

Les partisans de la génération spontanée répondent affirmativement, et s'appuient sur des observations directes qui semblent concluantes. D'autres pensent que tous les êtres vivants se reproduisent les uns par les autres, et s'appuient sur ce fait, constaté par l'expérience, que les germes de certaines espèces végétales et animales, étant dispersés, peuvent conserver une vitabilité latente pendant un temps considérable, jusqu'à ce que les circonstances soient favorables à leur éclosion. Cette opinion laisse toujours subsister la question de la formation des premiers types de chaque espèce.

21. — Sans discuter les deux systèmes, il convient de remarquer que le principe de la génération spontanée ne peut évidemment s'appliquer qu'aux êtres des ordres les plus inférieurs du règne végétal et du règne animal, à ceux où commence à poindre la vie, et dont l'organisme extrêmement simple est en quelque sorte rudimentaire. Ce sont effectivement les premiers qui ont paru sur la terre, et dont la génération a dû être spontanée. Nous assisterions ainsi à une création permanente analogue à celle qui a eu lieu dans les premiers âges du monde.

22.— Mais alors, pourquoi ne voit-on pas se former de la même manière les êtres d'une organisation complexe ? Ces êtres n'ont pas toujours existé, c'est un fait positif,

donc ils ont commencé. Si la mousse, le lichen, le zoophyte, l'infusoire, les vers intestinaux et autres peuvent se produire spontanément, pourquoi n'en est-il pas de même des arbres, des poissons, des chiens, des chevaux?

Ici s'arrêtent pour le moment les investigations; le fil conducteur se perd, et, jusqu'à ce qu'il soit trouvé, le champ est ouvert aux hypothèses; il serait donc imprudent et prématuré de donner des systèmes comme des vérités absolues.

23. — Si le fait de la génération spontanée est démontré, quelque limité qu'il soit, ce n'en est pas moins un fait capital, un jalon posé qui peut mettre sur la voie de nouvelles observations. Si les êtres organiques complexes ne se produisent pas de cette manière, qui sait comment ils ont commencé? Qui connaît le secret de toutes les transformations? Quand on voit le chêne et le gland, qui peut dire si un lien mystérieux n'existe pas du polype à l'éléphant?

Laissons au temps le soin de porter la lumière au fond de cet abîme, si un jour il peut être sondé. Ces connaissances sont intéressantes, sans doute, au point de vue de la science pure, mais elles ne sont pas de celles qui influent sur les destinées de l'homme.

### ÉCHELLE DES ÊTRES CORPORELS.

24. — Entre le règne végétal et le règne animal, il n'y a pas de délimitation nettement tranchée. Sur les confins des deux règnes sont les *zoophytes* ou *animaux-plantes* dont le nom indique qu'ils tiennent de l'un et de l'autre : c'est le trait d'union.

Comme les animaux, les plantes naissent, vivent, croissent, se nourrissent, respirent, se reproduisent et meurent. Comme eux, pour vivre, elles ont besoin de lumière, de chaleur et d'eau; si elles en sont privées, elles s'étiolent et meurent; l'absorption d'un air vicié et de substances délétères les empoisonne. Leur caractère distinctif le plus tranché est d'être attachées au sol et d'y puiser leur nourriture sans déplacement.

Le zoophyte a l'apparence extérieure de la plante; comme plante, il tient au sol; comme animal, la vie chez lui est plus accentuée; il puise sa nourriture dans le milieu ambiant.

Un degré au-dessus, l'animal est libre et va chercher sa nourriture; ce sont d'abord les innombrables variétés de polypes au corps gélatineux, sans organes bien distincts, et qui ne diffèrent des plantes que par la locomotion; puis viennent, dans l'ordre du développement des organes, de l'activité vitale et de l'instinct: les helminthes ou vers intestinaux; les mollusques, animaux charnus, sans os, dont les uns sont nus comme les limaces, les poulpes ou pieuvres, les autres sont pourvus de coquilles comme les limaçons, les huîtres; les crustacés, dont la peau est revêtue d'une croûte dure comme les écrevisses, les homards; les insectes, chez lesquels la vie prend une activité prodigieuse et se manifeste l'instinct industrieux, comme la fourmi, l'abeille, l'araignée. Quelques-uns subissent une métamorphose, comme la chenille, qui se transforme en élégant papillon. Vient ensuite l'ordre des vertébrés, animaux à charpente osseuse, qui comprend les poissons, les reptiles, les oiseaux, et enfin les mammifères, dont l'organisation est la plus complète.

L'HOMME

25.—Au point de vue corporel et purement anatomique, l'homme appartient à la classe des mammifères, dont il ne diffère que par des nuances dans la forme extérieure; du reste, même composition chimique que tous les animaux, mêmes organes, mêmes fonctions et mêmes modes de nutrition, de respiration, de secrétion, de reproduction; il naît, il vit, il meurt dans les mêmes conditions, et à sa mort son corps se décompose comme celui de tout ce qui vit. Il n'y a pas dans son sang, dans sa chair, dans ses os, un atome de plus ni de moins que dans le corps des animaux; comme ceux-ci, en mourant, il rend à la terre l'oxgyène, l'hydrogène, l'azote et le carbone qui s'étaient combinés pour le former, et vont, par de nouvelles combinaisons, former de nouveaux corps minéraux, végétaux et animaux. L'analogie est si grande, qu'on étudie ses fonctions organiques sur certains animaux, lorsque les expériences ne peuvent pas être faites sur lui-même.

26. — Dans la classe des mammifères, l'homme appartient à l'ordre des *bimanes*. Immédiatement au-dessous de lui viennent les *quadrumanes* (animaux à quatre mains) ou singes, dont quelques-uns, comme l'orang-outang, le chimpansé, le jocko, ont certaines des allures de l'homme, à tel point qu'on les a longtemps désignés sous le nom d'*hommes des bois;* comme lui, ils marchent droit, se servent du bâton, et portent les aliments à leur bouche avec la main, signes caractéristiques.

27. — Pour peu qu'on observe l'échelle des êtres vivants au point de vue de l'organisme, on reconnaît que,

depuis le lichen jusqu'à l'arbre, et depuis le zoophyte jusqu'à l'homme, il y a une chaîne s'élevant par degrés sans solution de continuité, et dont tous les anneaux ont un point de contact avec l'anneau précédent; en suivant pas à pas la série des êtres, on dirait que chaque espèce est un perfectionnement, une transformation de l'espèce immédiatement inférieure. Puisque le corps de l'homme est dans des conditions identiques aux autres corps, chimiquement et constitutionnellement, qu'il naît, vit et meurt de la même manière, il doit s'être formé dans les mêmes conditions.

28. — Quoi qu'il en puisse coûter à son orgueil, l'homme doit se résigner à ne voir dans *son corps matériel* que le dernier anneau de l'animalité *sur la terre*. L'inexorable argument des faits est là, contre lequel il protesterait en vain.

Mais plus le corps diminue de valeur à ses yeux, plus le principe spirituel grandit en importance; si le premier le met au niveau de la brute, le second l'élève à une hauteur incommensurable. Nous voyons le cercle où s'arrête l'animal: nous ne voyons pas la limite où peut atteindre l'Esprit de l'homme.

29. — Le matérialisme peut voir par là que le Spiritisme, loin de redouter les découvertes de la science et son positivisme, va au-devant et les provoque, parce qu'il est certain que le principe spirituel, qui a son existence propre, n'en peut souffrir aucune atteinte.

# CHAPITRE XI

## Genèse spirituelle

Principe spirituel. — Union du principe spirituel et de la matière. Hypothèse sur l'origine des corps humains. — Incarnation des Esprits. — Réincarnation. — Émigrations et immigrations des Esprits. — Race adamique. — Doctrine des anges déchus.

### PRINCIPE SPIRITUEL

1. — L'existence du principe spirituel est un fait qui n'a, pour ainsi dire, pas plus besoin de démonstration que le principe matériel; c'est en quelque sorte une vérité axiomatique; il s'affirme par ses effets, comme la matière par ceux qui lui sont propres.

Selon la maxime : « Tout effet ayant une cause, tout effet intellectuel doit avoir une cause intelligente, » il n'est personne qui ne fasse la différence entre le mouvement mécanique d'une cloche agitée par le vent, et le mouvement de cette même cloche destiné à donner un signal, un avertissement, attestant par cela même une pensée, une intention. Or, comme il ne peut venir à l'idée de personne d'attribuer la pensée à la matière de la cloche, on en conclut qu'elle est mue par une intelligence à laquelle elle sert d'instrument pour se manifester.

Par la même raison, personne n'a l'idée d'attribuer la pensée au corps d'un homme mort. Si l'homme vivant pense, c'est donc qu'il y a en lui quelque chose qui n'y

est plus quand il est mort. La différence qui existe entre lui et la cloche, c'est que l'intelligence qui fait mouvoir celle-ci est en dehors d'elle, tandis que celle qui fait agir l'homme est en lui-même.

2. — Le principe spirituel est le corollaire de l'existence de Dieu; sans ce principe, Dieu n'aurait pas de raison d'être, car on ne pourrait pas plus concevoir la souveraine intelligence ne régnant pendant l'éternité que sur la matière brute, qu'un monarque terrestre ne régnant durant toute sa vie que sur des pierres. Comme on ne peut admettre Dieu sans les attributs essentiels de la divinité : la justice et la bonté, ces qualités seraient inutiles si elles ne devaient s'exercer que sur la matière.

3. — D'un autre côté, on ne pourrait concevoir un Dieu souverainement juste et bon, créant des êtres intelligents et sensibles, pour les vouer au néant après quelques jours de souffrances sans compensations, repaissant sa vue de cette succession indéfinie d'êtres qui naissent sans l'avoir demandé, pensent un instant pour ne connaître que la douleur, et s'éteignent à jamais après une existence éphémère.

Sans la survivance de l'être pensant, les souffrances de la vie seraient, de la part de Dieu, une cruauté sans but. Voilà pourquoi aussi le matérialisme et l'athéisme sont les corollaires l'un de l'autre; niant la cause, on ne peut admettre l'effet; niant l'effet, on ne peut admettre la cause. Le matérialisme est donc conséquent avec lui-même, s'il ne l'est pas avec la raison.

4. — L'idée de la perpétuité de l'être spirituel est innée en l'homme; elle est chez lui à l'état d'intuition et d'aspiration; il comprend que là seulement est la compensation aux misères de la vie : c'est pourquoi il y a

toujours eu et il y aura toujours plus de spiritualistes que de matérialistes, et plus de déistes que d'athées.

A l'idée intuitive et à la puissance du raisonnement, le Spiritisme vient ajouter la sanction des faits, la preuve matérielle de l'existence de l'être spirituel, de sa survivance, de son immortalité et de son individualité ; il précise et définit ce que cette pensée avait de vague et d'abstrait. Il nous montre l'être intelligent agissant en dehors de la matière, soit après, soit pendant la vie du corps.

5. — Le principe spirituel et le principe vital sont-ils une seule et même chose?

Partant, comme toujours, de l'observation des faits, nous dirons que, si le principe vital était inséparable du principe intelligent, il y aurait quelque raison de les confondre; mais comme on voit des êtres qui vivent et qui ne pensent point, comme les plantes ; des corps humains être encore animés de la vie organique alors qu'il n'existe plus aucune manifestation de la pensée; qu'il se produit dans l'être vivant des mouvements vitaux indépendants de tout acte de la volonté; que pendant le sommeil la vie organique est dans toute son activité, tandis que la vie intellectuelle ne se manifeste par aucun signe extérieur, il y a lieu d'admettre que la vie organique réside dans un principe inhérent à la matière, indépendant de la vie spirituelle qui est inhérente à l'Esprit. Dès lors que la matière a une vitalité indépendante de l'Esprit, et que l'Esprit a une vitalité indépendante de la matière, il demeure évident que cette double vitalité repose sur deux principes différents.

6. — Le principe spirituel aurait-il sa source dans l'élément cosmique universel? Ne serait-il qu'une transfor-

mation, un mode d'existence de cet élément, comme la lumière, l'électricité, la chaleur, etc. ?

S'il en était ainsi, le principe spirituel subirait les vicissitudes de la matière ; il s'éteindrait par la désagrégation comme le principe vital ; l'être intelligent n'aurait qu'une existence momentanée comme le corps, et à la mort il rentrerait dans le néant, ou, ce qui reviendrait au même, dans le tout universel ; ce serait, en un mot, la sanction des doctrines matérialistes.

Les propriétés *sui generis* qu'on reconnaît au principe spirituel prouvent qu'il a son existence propre, indépendante, puisque s'il avait son origine dans la matière, il n'aurait pas ces propriétés. Dès lors que l'intelligence et la pensée ne peuvent être des attributs de la matière, on arrive à cette conclusion, en remontant des effets aux causes, que l'élément matériel et l'élément spirituel sont les deux principes constitutifs de l'univers. L'élément spirituel individualisé constitue les êtres appelés *Esprits*, comme l'élément matériel individualisé constitue les différents corps de la nature, or-organiques et inorganiques.

7. — L'être spirituel étant admis, et sa source ne pouvant être dans la matière, quelle est son origine, son point de départ ?

Ici, les moyens d'investigation font absolument défaut, comme dans tout ce qui tient au principe des choses. L'homme ne peut constater que ce qui existe ; sur tout le reste il ne peut émettre que des hypothèses ; et, soit que cette connaissance dépasse la portée de son intelligence actuelle, soit qu'il y ait pour lui inutilité ou inconvénient à la posséder pour le moment, Dieu ne la lui donne pas, même par la révélation.

Ce que Dieu lui fait dire par ses messagers, et ce que d'ailleurs l'homme pouvait déduire lui-même du principe de la souveraine justice qui est un des attributs essentiels de la Divinité, c'est que tous ont un même point de départ; que tous sont créés simples et ignorants, avec une égale aptitude pour progresser par leur activité individuelle ; que tous atteindront le degré de perfection compatible avec la créature par leurs efforts personnels ; que tous, étant les enfants d'un même père, sont l'objet d'une égale sollicitude; qu'il n'en est aucun de plus favorisé ou mieux doué que les autres, et dispensé du travail qui serait imposé à d'autres pour atteindre le but.

8. — En même temps que Dieu a créé des mondes matériels de toute éternité, il a également créé des êtres spirituels de toute éternité : sans cela les mondes matériels eussent été sans but. On concevrait plutôt les êtres spirituels sans les mondes matériels, que ces derniers sans les êtres spirituels. Ce sont les mondes matériels qui devaient fournir aux êtres spirituels des éléments d'activité pour le développement de leur intelligence.

9. — Le progrès est la condition normale des êtres spirituels, et la perfection relative le but qu'ils doivent atteindre ; or, Dieu en ayant créé de toute éternité, et en créant sans cesse, de toute éternité aussi il y en a eu qui ont atteint le point culminant de l'échelle.

Avant que la terre fût, des mondes avaient succédé aux mondes, et lorsque la terre sortit du chaos des éléments, l'espace était peuplé d'êtres spirituels à tous les degrés d'avancement, depuis ceux qui naissaient à la vie, jusqu'à ceux qui, de toute éternité, avaient pris rang parmi les purs Esprits, vulgairement appelés les anges.

UNION DU PRINCIPE SPIRITUEL ET DE LA MATIÈRE

10. — La matière devant être l'objet du travail de l'Esprit pour le développement de ses facultés, il fallait qu'il pût agir sur la matière, c'est pourquoi il est venu l'habiter, comme le bûcheron habite la forêt. Celle-ci devant être à la fois le but et l'instrument du travail, Dieu, au lieu de l'unir à la pierre rigide, créa, pour son usage, des corps organisés, flexibles, capables de recevoir toutes les impulsions de sa volonté, et de se prêter à tous ses mouvements.

Le corps est donc en même temps l'enveloppe et l'instrument de l'Esprit, et à mesure que celui-ci acquiert de nouvelles aptitudes, il revêt une enveloppe appropriée au nouveau genre de travail qu'il doit accomplir, comme on donne à un ouvrier des outils moins grossiers à mesure qu'il est capable de faire un ouvrage plus soigné.

11. —Pour être plus exact, il faut dire que c'est l'Esprit lui-même qui façonne son enveloppe et l'approprie à ses nouveaux besoins ; il la perfectionne, en développe et complète l'organisme à mesure qu'il éprouve le besoin de manifester de nouvelles facultés; en un mot, il la met à la taille de son intelligence ; Dieu lui fournit les matériaux, à lui de les mettre en œuvre ; c'est ainsi que les races avancées ont un organisme, ou, si l'on veut, un outillage plus perfectionné que les races primitives. Ainsi s'explique également le cachet spécial que le caractère de l'Esprit imprime aux traits de la physionomie et aux allures du corps.

12. — Dès qu'un Esprit naît à la vie spirituelle, il doit, pour son avancement, faire usage de ses facultés,

d'abord rudimentaires; c'est pourquoi il revêt une enveloppe corporelle appropriée à son état d'enfance intellectuelle, enveloppe qu'il quitte pour en revêtir une autre à mesure que ses forces grandissent. Or, comme de tout temps il y a eu des mondes, et que ces mondes ont donné naissance à des corps organisés propres à recevoir des Esprits, de tout temps les Esprits ont trouvé, quel que fût leur degré d'avancement, les éléments nécessaires à leur vie charnelle.

13.— Le corps, étant exclusivement matériel, subit les vicissitudes de la matière. Après avoir fonctionné quelque temps, il se désorganise et se décompose ; le principe vital, ne trouvant plus d'élément à son activité, s'éteint et le corps meurt. L'Esprit, pour qui le corps privé de vie est désormais sans utilité, le quitte, comme on quitte une maison en ruine ou un habit hors de service.

14. — Le corps n'est donc qu'une enveloppe destinée à recevoir l'Esprit : dès lors, peu importe son origine et les matériaux dont il est construit. Que le corps de l'homme soit une création spéciale ou non, il n'en est pas moins formé des mêmes éléments que celui des animaux, animé du même principe vital, autrement dit chauffé par le même feu, comme il est éclairé par la même lumière, sujet aux mêmes vicissitudes et aux mêmes besoins : c'est un point sur lequel il n'y a pas de contestation.

A ne considérer que la matière, et en faisant abstraction de l'Esprit, l'homme n'a donc rien qui le distingue de l'animal; mais tout change d'aspect si l'on fait une distinction entre *l'habitation et l'habitant.*

Un grand seigneur, sous le chaume ou vêtu de la bure du paysan, ne s'en trouve pas moins grand seigneur. Il en est de même de l'homme; ce n'est pas son vêtement

de chair qui l'élève au-dessus de la brute et en fait un être à part, c'est son être spirituel, son Esprit.

### HYPOTHÈSE SUR L'ORIGINE DU CORPS HUMAIN

15. — De la similitude de formes extérieures qui existe entre le corps de l'homme et celui du singe, certains physiologistes ont conclu que le premier n'était qu'une transformation du second. A cela il n'y a rien d'impossible, sans que, s'il en est ainsi, la dignité de l'homme ait à en souffrir. Des corps de singes ont très bien pu servir de vêtements aux premiers Esprits humains, nécessairement peu avancés, qui sont venus s'incarner sur la terre, ces vêtements étant les mieux appropriés à leurs besoins et plus propres à l'exercice de leurs facultés que le corps d'aucun autre animal. Au lieu qu'un vêtement spécial ait été fait pour l'Esprit, il en aurait trouvé un tout fait. Il a donc pu se vêtir de la peau du singe, sans cesser d'être Esprit humain, comme l'homme se revêt parfois de la peau de certains animaux sans cesser d'être homme.

Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que d'une hypothèse qui n'est nullement posée en principe, mais donnée seulement pour montrer que l'origine du corps ne préjudicie pas à l'Esprit qui est l'être principal, et que la similitude du corps de l'homme avec le corps du singe n'implique pas la parité entre son Esprit et celui du singe.

16. — En admettant cette hypothèse, on peut dire que sous l'influence, et par l'effet de l'activité intellectuelle de son nouvel habitant, l'enveloppe s'est modifiée, embellie dans les détails, tout en conservant la forme générale de l'ensemble. Les corps améliorés, en se procréant, se sont reproduits dans les mêmes conditions,

comme il en est des arbres greffés ; ils ont donné naissance à une nouvelle espèce qui s'est peu à peu éloignée du type primitif à mesure que l'Esprit a progressé. L'Esprit singe, qui n'a pas été anéanti, a continué de procréer des corps de singes à son usage, comme le fruit du sauvageon reproduit des sauvageons, et l'Esprit humain a procréé des corps d'hommes, variantes du premier moule où il s'est établi. La souche s'est bifurquée ; elle a produit un rejeton, et ce rejeton est devenu souche.

Comme il n'y a pas de transitions brusques dans la nature, il est probable que les premiers hommes qui ont paru sur la terre ont dû peu différer du singe pour la forme extérieure, et sans doute pas beaucoup non plus pour l'intelligence. Il y a encore de nos jours des sauvages qui, par la longueur des bras et des pieds, et la conformation de la tête, ont tellement les allures du singe, qu'il ne leur manque que d'être velus pour compléter la ressemblance.

### INCARNATION DES ESPRITS

17. — Le Spiritisme nous apprend de quelle manière s'opère l'union de l'Esprit et du corps dans l'incarnation.

L'Esprit, par son essence spirituelle, est un être indéfini, abstrait, qui ne peut avoir une action directe sur la matière ; il lui fallait un intermédiaire ; cet intermédiaire est dans l'enveloppe fluidique qui fait en quelque sorte partie intégrante de l'Esprit, enveloppe semi-matérielle, c'est-à-dire tenant de la matière par son origine et de la spiritualité par sa nature éthérée ; comme toute matière, elle est puisée dans le fluide cosmique universel, [illegible] en cette circonstance une modification sp[illegible]

enveloppe, désignée sous le nom de *périsprit*, d'un être abstrait, fait de l'Esprit un être concret, défini, saisissable par la pensée ; elle le rend apte à agir sur la matière tangible, de même que tous les fluides impondérables qui sont, comme on le sait, les plus puissants moteurs.

Le fluide périsprital est donc le trait d'union entre l'Esprit et la matière. Durant son union avec le corps, c'est le véhicule de sa pensée pour transmettre le mouvement aux différentes parties de l'organisme qui agissent sous l'impulsion de sa volonté, et pour répercuter dans l'Esprit les sensations produites par les agents extérieurs. Il a pour fils conducteurs les nerfs, comme dans le télégraphe, le fluide électrique a pour conducteur le fil métallique.

18. — Lorsque l'Esprit doit s'incarner dans un corps humain en voie de formation, un lien fluidique, qui n'est autre qu'une expansion de son périsprit, le rattache au germe vers lequel il se trouve attiré par une force irrésistible dès le moment de la conception. A mesure que le germe se développe, le lien se resserre ; sous l'influence *du principe vital matériel du germe*, le périsprit, qui possède certaines propriétés de la matière, s'unit *molécule à molécule* avec le corps qui se forme : d'où l'on peut dire que l'Esprit, par l'intermédiaire de son périsprit, prend
uelque sorte *racine* dans ce germe, comme une
s la terre. Quand le germe est entièrement dé-
est complète, et alors il naît à la vie ex-

ette union du périsprit et de la
accomplie sous l'influence
uand ce principe cesse
tion du corps, qui en-

traîne la mort, l'union, qui n'était maintenue que par une force agissante, cesse quand cette force cesse d'agir; alors le périsprit se dégage *molécule à molécule*, comme il s'était uni, et l'Esprit est rendu à la liberté. *Ce n'est donc pas le départ de l'Esprit qui cause la mort du corps, mais la mort du corps qui cause le départ de l'Esprit.*

19. — Le Spiritisme nous apprend, par les faits qu'il nous met à même d'observer, les phénomènes qui accompagnent cette séparation : elle est quelquefois rapide, facile, douce et insensible; d'autres fois elle est très lente, laborieuse, horriblement pénible, selon l'état moral de l'Esprit, et peut durer des mois entiers.

20. — Un phénomène particulier, également signalé par l'observation, accompagne toujours l'incarnation de l'Esprit. Dès que celui-ci est saisi par le lien fluidique qui le rattache au germe, le trouble s'empare de lui; ce trouble croît à mesure que le lien se resserre, et, dans les derniers moments, l'Esprit perd toute conscience de lui-même, de sorte qu'il n'est jamais témoin conscient de sa naissance. Au moment où l'enfant respire, l'Esprit commence à recouvrer ses facultés, qui se développent à mesure que se forment et se consolident les organes qui doivent servir à leur manifestation. Ici encore éclate la sagesse qui préside à toutes les parties de l'œuvre de la création. Des facultés trop actives useraient et briseraient des organes délicats à peine ébauchés; c'est pourquoi leur énergie est proportionnée à la force de résistance de ces organes.

21. — Mais en même temps que l'Esprit recouvre la conscience de lui-même, il perd le souvenir de son passé, sans perdre les facultés, les qualités et les aptitudes acquises antérieurement, aptitudes qui étaient momentané-

ment restées à l'état latent, et qui, en reprenant leur activité, vont l'aider à faire plus et mieux qu'il n'a fait précédemment; il renaît ce qu'il s'est fait par son travail antérieur; c'est pour lui un nouveau point de départ, un nouvel échelon à gravir. Ici encore se manifeste la bonté du Créateur, car le souvenir d'un passé, souvent pénible ou humiliant, s'ajoutant aux amertumes de sa nouvelle existence, pourrait le troubler et l'entraver; il ne se souvient que de ce qu'il a appris, parce que cela lui est utile. Si parfois il conserve une vague intuition des événements passés, c'est comme le souvenir d'un rêve fugitif. C'est donc un homme nouveau, quelque ancien que soit son Esprit; il marche sur de nouveaux errements aidé de ce qu'il a acquis. Lorsqu'il rentre dans la vie spirituelle, son passé se déroule à ses yeux, et il juge s'il a bien ou mal employé son temps.

22. — Il n'y a donc pas solution de continuité dans la vie spirituelle, malgré l'oubli du passé; l'Esprit est toujours *lui*, avant, pendant et après l'incarnation; l'incarnation n'est qu'une phase spéciale de son existence. Cet oubli n'a même lieu que pendant la vie extérieure de relation; pendant le sommeil, l'Esprit, en partie dégagé des liens charnels, rendu à la liberté et à la vie spirituelle, se souvient; sa vue spirituelle n'est plus autant obscurcie par la matière.

23. — En prenant l'humanité à son degré le plus infime de l'échelle intellectuelle, chez les sauvages les plus arriérés, on se demande si c'est là le point de départ de l'âme humaine.

Selon l'opinion de quelques philosophes spiritualistes, le principe intelligent, distinct du principe matériel, s'individualise, s'élabore, en passant par les divers degrés de

l'animalité ; c'est là que l'âme s'essaye à la vie et développe ses premières facultés par l'exercice; ce serait, pour ainsi dire, son temps d'incubation. Arrivée au degré de développement que comporte cet état, elle reçoit les facultés spéciales qui constituent l'âme humaine. Il y aurait ainsi filiation spirituelle, comme il y a filiation corporelle.

Ce système, fondé sur la grande loi d'unité qui préside à la création, répond, il faut en convenir, à la justice et la bonté du Créateur; il donne une issue, un but, une destinée aux animaux, qui ne sont plus des êtres déshérités, mais qui trouvent, dans l'avenir qui leur est réservé, une compensation à leurs souffrances. Ce qui constitue l'homme spirituel, ce n'est pas son origine, mais les attributs spéciaux dont il est doué à son entrée dans l'humanité, attributs qui le transforment et en font un être distinct, comme le fruit savoureux est distinct de la racine amère d'où il est sorti. Pour avoir passé par la filière de l'animalité, l'homme n'en serait pas moins homme; il ne serait pas plus animal qui le fruit n'est racine, que le savant n'est l'informe fœtus par lequel il a débuté dans le monde.

Mais ce système soulève de nombreuses questions dont il n'est pas opportun de discuter ici le pour et le contre, non plus que d'examiner les différentes hypothèses qui ont été faites à ce sujet. Sans donc rechercher l'origine de l'âme, et les filières par lesquelles elle a pu passer, nous la prenons *à son entrée dans l'humanité*, au point où, douée du sens moral et du libre arbitre, elle commence à encourir la responsabilité de ses actes.

24. — L'obligation, pour l'Esprit incarné, de pourvoir à la nourriture du corps, à sa sécurité, à son bien-être, le contraint d'appliquer ses facultés à des recherches, de

les exercer et de les développer. Son union avec la matière est donc utile à son avancement, voilà pourquoi l'incarnation est une nécessité. En outre, par le travail intelligent qu'il opère à son profit sur la matière, il aide à la transformation et au progrès matériel du globe qu'il habite ; c'est ainsi que, tout en progressant lui-même, il concourt à l'œuvre du Créateur dont il est l'agent inconscient.

25. — Mais l'incarnation de l'Esprit n'est ni constante, ni perpétuelle ; elle n'est que transitoire ; en quittant un corps, il n'en reprend pas un autre instantanément ; pendant un laps de temps plus ou moins considérable, il vit de la vie spirituelle, qui est sa vie normale : de telle sorte que la somme du temps passé dans les différentes incarnations est peu de chose, comparée à celle du temps qu'il passe à l'état d'Esprit libre.

Dans l'intervalle de ses incarnations, l'Esprit progresse également, en ce sens qu'il met à profit, pour son avancement, les connaissances et l'expérience acquises durant la vie corporelle ; — nous parlons de l'Esprit arrivé à l'état d'âme humaine, ayant la liberté d'action, et la conscience de ses actes. — Il examine ce qu'il a fait pendant son séjour terrestre, passe en revue ce qu'il a appris, reconnaît ses fautes, dresse ses plans, et prend les résolutions d'après lesquelles il compte se guider dans une nouvelle existence en tâchant de faire mieux. C'est ainsi que chaque existence est un pas en avant dans la voie du progrès, une sorte d'école d'application.

L'incarnation n'est donc point normalement une punition pour l'Esprit, comme quelques-uns l'ont pensé, mais une condition inhérente à l'infériorité de l'Esprit, et un moyen de progresser.

A mesure que l'Esprit progresse moralement, il se dématérialise, c'est-à-dire que, se soustrayant à l'influence de la matière, il s'épure; sa vie se spiritualise, ses facultés et ses perceptions s'étendent; son bonheur est en raison du progrès accompli. Mais, comme il agit en vertu de son libre arbitre, il peut, par négligence ou mauvais vouloir, retarder son avancement; il prolonge, par conséquent, la durée de ses incarnations matérielles qui deviennent alors pour lui une punition, puisque, par sa faute, il reste dans les rangs inférieurs, obligé de recommencer la même tâche. Il dépend donc de l'Esprit d'abréger, par son travail d'épuration sur lui-même, la durée de la période des incarnations.

26. — Le progrès matériel d'un globe suit le progrès moral de ses habitants; or, comme la création des mondes et des Esprits est incessante, que ceux-ci progressent plus ou moins rapidement en vertu de leur libre arbitre, il en résulte qu'il y a des mondes plus ou moins anciens, à différents degrés d'avancement physique et moral, où l'incarnation est plus ou moins matérielle, et où, par conséquent, le travail, pour les Esprits, est plus ou moins rude. A ce point de vue, la terre est un des moins avancés; peuplée d'Esprits relativement inférieurs, la vie corporelle y est plus pénible que dans d'autres, comme il en est de plus arriérés, où elle est plus pénible encore que sur la terre, et pour lesquels la terre serait relativement un monde heureux.

27. — Lorsque les Esprits ont acquis sur un monde la somme de progrès que comporte l'état de ce monde, ils le quittent pour s'incarner dans un autre plus avancé où ils acquièrent de nouvelles connaissances, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'incarnation dans un corps matériel

ne leur étant plus utile, ils vivent exclusivement de la vie spirituelle, où ils progressent encore dans un autre sens et par d'autres moyens. Arrivés au point culminant du progrès, ils jouissent de la suprême félicité; admis dans les conseils du Tout-Puissant, ils ont sa pensée, et deviennent ses messagers, ses ministres directs pour le gouvernement des mondes, ayant sous leurs ordres les Esprits à différents degrés d'avancement.

Ainsi tous les Esprits, incarnés ou désincarnés, à quelque degré de la hiérarchie qu'ils appartiennent, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, ont leurs attributions dans le grand mécanisme de l'univers ; tous sont utiles à l'ensemble, en même temps qu'ils sont utiles à eux-mêmes; aux moins avancés, comme à de simples manœuvres, incombe une tâche matérielle, d'abord inconsciente, puis graduellement intelligente. Partout l'activité dans le monde spirituel, nulle part l'inutile oisiveté.

La collectivité des Esprits est en quelque sorte l'âme de l'univers; c'est l'élément spirituel qui agit en tout et partout, sous l'impulsion de la pensée divine. Sans cet élément, il n'y a que la matière inerte, sans but, sans intelligence, sans autre moteur que les forces matérielles qui laissent une foule de problèmes insolubles; par l'action de l'élément spirituel *individualisé*, tout a un but, une raison d'être, tout s'explique; voilà pourquoi, sans la spiritualité, on se heurte à des difficultés insurmontables.

28.—Lorsque la terre s'est trouvée dans les conditions climatériques propres à l'existence de l'espèce humaine, des Esprits sont venus s'y incarner; et s'y l'on admet qu'ils ont trouvé des enveloppes toutes faites qu'ils n'ont eu qu'à approprier à leur usage, on comprend

mieux encore qu'ils ont pu prendre naissance simultanément sur plusieurs points du globe.

29. — Bien que les premiers qui sont venus dussent être peu avancés, en raison même de ce qu'ils devaient s'incarner dans des corps très-imparfaits, il devait y avoir entre eux des différences sensibles dans les caractères et les aptitudes, selon le degré de leur développement moral et intellectuel; les Esprits similaires se sont naturellement groupés par analogie et sympathie. La terre s'est ainsi trouvée peuplée de différentes catégories d'Esprits, plus ou moins aptes ou rebelles au progrès. Les corps recevant l'empreinte du caractère de l'Esprit, et ces corps se procréant selon leur type respectif, il en est résulté différentes races, au physique comme au moral. Les Esprits similaires, continuant à s'incarner de préférence parmi leurs semblables, ont perpétué le caractère distinctif physique et moral des races et des peuples, qui ne se perd à la longue que par leur fusion et le progrès des Esprits. (*Revue spirite*, juillet 1860, page 198 : Phrénologie et physiognomonie.)

30. — On peut comparer les Esprits qui sont venus peupler la terre, à ces troupes d'émigrants d'origines diverses qui vont s'établir sur une terre vierge. Ils y trouvent le bois et la pierre pour faire leurs habitations, et chacun donne à la sienne un cachet différent, selon le degré de son savoir et de son intelligence. Ils s'y groupent par analogie d'origines et de goûts; ces groupes finissent par former des tribus, puis des peuples ayant chacun ses mœurs et son caractère propres.

31. — Le progrès n'a donc pas été uniforme dans toute l'espèce humaine; les races les plus intelligentes ont naturellement devancé les autres, sans compter que des

Esprits nouvellement nés à la vie spirituelle étant venus s'incarner sur la terre depuis les premiers arrivants, rendent la différence du progrès plus sensible. Il serait impossible, en effet, de donner la même ancienneté de création aux sauvages qui se distinguent à peine des singes, qu'aux Chinois, et encore moins qu'aux Européens civilisés.

Ces Esprits de sauvages, cependant, appartiennent aussi à l'humanité; ils atteindront un jour le niveau de leurs aînés, mais ce ne sera certainement pas dans les corps de la même race physique, impropres à un certain développement intellectuel et moral. Quand l'instrument ne sera plus en rapport avec leur développement, ils émigreront de ce milieu pour s'incarner dans un degré supérieur, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils aient conquis tous les grades terrestres, après quoi ils quitteront la terre pour passer dans des mondes de plus en plus avancés. (*Revue spirite*, avril 1862, page 97 : Perfectibilité de la race nègre.)

### RÉINCARNATIONS

32. — Le principe de la réincarnation est une conséquence fatale de la loi du progrès. Sans la réincarnation, comment expliquer la différence qui existe entre l'état social actuel et celui des temps de barbarie? Si les âmes sont créées en même temps que les corps, celles qui naissent aujourd'hui sont tout aussi neuves, tout aussi primitives que celles qui vivaient il y a mille ans; ajoutons qu'il n'y a entre elles aucune connexion, aucune relation nécessaire; qu'elles sont complétement indépendantes les unes des autres; pourquoi donc les âmes d'au-

jourd'hui seraient-elles mieux douées par Dieu que leurs devancières? Pourquoi comprennent-elles mieux? Pourquoi ont-elles des instincts plus épurés, des mœurs plus douces? Pourquoi ont-elles l'intuition de certaines choses sans les avoir apprises? Nous défions de sortir de là, à moins d'admettre que Dieu crée des âmes de diverses qualités, selon les temps et les lieux, proposition inconciliable avec l'idée d'une souveraine justice.

Dites, au contraire, que les âmes d'aujourd'hui ont déjà vécu dans les temps reculés; qu'elles ont pu être barbares comme leur siècle, mais qu'elles ont progressé; qu'à chaque nouvelle existence, elles apportent l'acquis des existences antérieures; que, par conséquent, les âmes des temps civilisés sont des âmes non pas créées plus parfaites, mais qui se sont perfectionnées elles-mêmes avec le temps, et vous aurez la seule explication plausible de la cause du progrès social. (*Livre des Esprits*, chap. IV et V.) (1)

(1) Quelques personnes pensent que les différentes existences de l'âme s'accomplissent de monde en monde, et non sur un même globe où chaque Esprit ne paraîtrait qu'une seule fois.

Cette doctrine serait admissible si tous les habitants de la terre étaient exactement au même niveau intellectuel et moral; ils ne pourraient alors progresser qu'en allant dans un autre monde, et leur réincarnation sur la terre serait sans utilité; or Dieu ne fait rien d'inutile. Dès l'instant qu'on y trouve tous les degrés d'intelligence et de moralité, depuis la sauvagerie qui côtoie l'animal jusqu'à la civilisation la plus avancée, elle offre un vaste champ au progrès; on se demanderait pourquoi le sauvage serait obligé d'aller chercher ailleurs le degré au-dessus de lui quand il le trouve à côté de lui, et ainsi de proche en proche; pourquoi l'homme avancé n'aurait pu faire ses premières étapes que dans des mondes inférieurs, alors que les analogues de tous ces mondes sont autour de lui; qu'il y a différents degrés d'avancement, non-seulement de peuple à peuple, mais dans le même peuple et dans la même famille? S'il en était ainsi, Dieu aurait fait quelque chose d'inutile en plaçant côte à côte l'ignorance et le savoir, la barbarie et la civilisation, le bien et le mal, tandis que c'est précisément ce contact qui fait avancer les retardataires.

Il n'y a donc pas plus de nécessité à ce que les hommes changent

### ÉMIGRATIONS ET IMMIGRATIONS DES ESPRITS

**33. — Dans l'intervalle de leurs existences corporelles, les Esprits sont à l'état d'erraticité, et composent la population spirituelle ambiante du globe. Par les morts et les naissances, ces deux populations se déversent incessamment l'une dans l'autre; il y a donc journellement des émigrations du monde corporel dans le monde spirituel, et des immigrations du monde spirituel dans le monde corporel : c'est l'état normal.**

de monde à chaque étape, qu'il n'y en a pour qu'un écolier change de collége à chaque classe; loin que cela fût un avantage pour le progrès, ce serait une entrave, car l'Esprit serait privé de l'exemple que lui offre la vue des degrés supérieurs, et de la possibilité de réparer ses torts dans le même milieu et à l'égard de ceux qu'il a offensés, possibilité qui est pour lui le plus puissant moyen d'avancement moral. Après une courte cohabitation, les Esprits se dispersant et devenant étrangers les uns aux autres, les liens de famille et d'amitié, n'ayant pas eu le temps de se consolider, seraient rompus.

Que les Esprits quittent pour un monde plus avancé celui sur lequel ils ne peuvent plus rien acquérir, cela doit être et cela est; tel est le principe. S'il en est qui le quittent avant, c'est sans doute par des causes individuelles que Dieu pèse dans sa sagesse.

Tout a un but dans la création, sans quoi Dieu ne serait ni prudent, ni sage; or, si la terre ne doit être qu'une seule étape pour le progrès de chaque individu, quelle utilité y aurait-il pour les enfants qui meurent en bas âge d'y venir passer quelques années, quelques mois, quelques heures, pendant lesquelles ils n'y peuvent rien acquérir? Il en est de même pour les idiots et les crétins. Une théorie n'est bonne qu'à la condition de résoudre toutes les questions qui s'y rattachent. La question des morts prématurées a été une pierre d'achoppement pour toutes les doctrines, excepté pour la doctrine spirite, qui seule l'a résolue d'une manière rationnelle.

Pour ceux qui fournissent sur la terre une carrière normale, il y a, pour leur progrès, un avantage réel à se retrouver dans le même milieu, pour y continuer ce qu'ils ont laissé inachevé, souvent dans la même famille ou en contact avec les mêmes personnes, pour réparer le mal qu'ils ont pu faire, ou pour y subir la peine du talion.

34. — A certaines époques, réglées par la sagesse divine, ces émigrations et ces immigrations s'opèrent en masses plus ou moins considérables par suite des grandes révolutions qui en font partir en même temps des quantités innombrables, qui sont bientôt remplacées par des quantités équivalentes d'incarnations. Il faut donc considérer les fléaux destructeurs et les cataclysmes comme des occasions d'arrivées et de départs collectifs, des moyens providentiels de renouveler la population corporelle du globe, de la retremper par l'introduction de nouveaux éléments spirituels plus épurés. Si dans ces catastrophes il y a destruction d'un grand nombre de corps, il n'y a que *des vêtements déchirés*, mais aucun Esprit ne périt : ils ne font que changer de milieu; au lieu de partir isolément, ils partent en nombre, voilà toute la différence, car partir par une cause ou par une autre, ils n'en doivent pas moins fatalement partir tôt ou tard.

Les rénovations rapides et presque instantanées qui s'opèrent dans l'élément spirituel de la population, par suite des fléaux destructeurs, hâtent le progrès social; sans les émigrations et les immigrations qui viennent de temps à autre lui donner une violente impulsion, il marcherait avec une extrême lenteur.

Il est remarquable que toutes les grandes calamités qui déciment les populations sont toujours suivies d'une ère de progrès dans l'ordre physique, intellectuel ou moral, et par suite dans l'état social des nations chez lesquelles elles s'accomplissent. C'est qu'elles ont pour but d'opérer un remaniement dans la population spirituelle, qui est la population normale et active du globe.

35. — Cette transfusion qui s'opère entre la population incarnée et la population désincarnée d'un même

globe, s'opère également entre les mondes, soit individuellement dans les conditions normales, soit par masses dans des circonstances spéciales. Il y a donc des émigrations et des immigrations collectives d'un monde à l'autre. Il en résulte l'introduction, dans la population d'un globe, d'éléments entièrement nouveaux; de nouvelles races d'Esprits venant se mêler aux races existantes, constituent de nouvelles races d'hommes. Or, comme les Esprits ne perdent jamais ce qu'ils ont acquis, ils apportent avec eux l'intelligence et l'intuition des connaissances qu'ils possèdent; ils impriment, par conséquent, leur caractère à la race corporelle qu'ils viennent animer. Ils n'ont pas besoin pour cela que de nouveaux corps soient créés spécialement à leur usage; puisque l'espèce corporelle existe, ils en trouvent de tout prêts à les recevoir. Ce sont donc simplement de nouveaux habitants; en arrivant sur la terre, ils font d'abord partie de sa population spirituelle, puis s'incarnent comme les autres.

### RACE ADAMIQUE

36. — Selon l'enseignement des Esprits, c'est une de ces grandes immigrations, ou, si l'on veut, une de ces *colonies d'Esprits* venus d'une autre sphère, qui a donné naissance à la race symbolisée dans la personne d'Adam, et, pour cette raison, nommée *race adamique*. Quand elle est arrivée, la terre était peuplée de temps immémorial, *comme l'Amérique quand y sont venus les Européens.*

La race adamique, plus avancée que celles qui l'avaient précédée sur la terre, est en effet la plus intelligente; c'est elle qui pousse toutes les autres au progrès. La Genèse

nous la montre, dès ses débuts, industrieuse, apte aux arts et aux sciences, sans avoir passé par l'enfance intellectuelle, ce qui n'est pas le propre des races primitives, mais ce qui concorde avec l'opinion qu'elle se composait d'Esprits ayant déjà progressé. Tout prouve qu'elle n'est pas ancienne sur la terre, et rien ne s'oppose à ce qu'elle n'y soit que depuis quelques milliers d'années, ce qui ne serait en contradiction ni avec les faits géologiques, ni avec les observations anthropologiques, et tendrait au contraire à les confirmer.

37. — La doctrine qui fait procéder tout le genre humain d'une seule individualité depuis six mille ans n'est pas admissible dans l'état actuel des connaissances. Les principales considérations qui la contredisent, tirées de l'ordre physique et de l'ordre moral, se résument dans les points suivants:

38. — Au point de vue physiologique, certaines races présentent des types particuliers caractéristiques qui ne permettent pas de leur assigner une origine commune. Il y a des différences qui ne sont évidemment pas l'effet du climat, puisque les blancs qui se reproduisent dans le pays des nègres ne deviennent pas noirs, et réciproquement. L'ardeur du soleil grille et brunit l'épiderme, mais n'a jamais transformé un blanc en nègre, aplati le nez, changé la forme des traits de la physionomie, ni rendu crépus et laineux des cheveux longs et soyeux. On sait aujourd'hui que la couleur du nègre provient d'un tissu particulier sous-cutané qui tient à l'espèce.

Il faut donc considérer les races nègres, mongoliques, caucasiques, comme ayant leur origine propre et ayant pris naissance simultanément ou successivement sur différentes parties du globe; leur croisement a produit les races

mixtes secondaires. Les caractères physiologiques des races primitives sont l'indice évident qu'elles proviennent de types spéciaux. Les mêmes considérations existent donc pour l'homme comme pour les animaux, quant à la pluralité des souches.

39. — Adam et ses descendants sont représentés dans la Genèse comme des hommes essentiellement intelligents, puisque, dès la seconde génération, ils bâtissent des villes, cultivent la terre, travaillent les métaux. Leurs progrès dans les arts et les sciences sont rapides et constamment soutenus. On ne concevrait donc pas que cette souche ait eu pour rejetons des peuples nombreux si arriérés, d'une intelligence si rudimentaire, qu'ils côtoient encore de nos jours l'animalité ; qui auraient perdu toute trace et jusqu'au moindre souvenir traditionnel de ce que faisaient leurs pères. Une différence si radicale dans les aptitudes intellectuelles et dans le développement moral atteste, avec non moins d'évidence, une différence d'origine.

40. — Indépendamment des faits géologiques, la preuve de l'existence de l'homme sur la terre avant l'époque fixée par la Genèse est tirée de la population du globe.

Sans parler de la chronologie chinoise, qui remonte, dit-on, à trente mille ans, des documents plus authentiques attestent que l'Égypte, l'Inde et d'autres contrées étaient peuplées et florissantes au moins trois mille ans avant l'ère chrétienne, mille ans, par conséquent, après la création du premier homme, selon la chronologie biblique. Des documents et des observations récentes ne paraissent laisser aucun doute aujourd'hui sur les rapports qui ont existé entre l'Amérique et les anciens Égyptiens ; d'où il faut conclure que cette contrée était déjà peuplée à cette époque. Il faudrait donc admettre qu'en mille ans la pos-

térité d'un seul homme a pu couvrir la plus grande partie de la terre ; or une telle fécondité serait contraire à toutes les lois anthropologiques. La Genèse elle-même n'attribue point aux premiers descendants d'Adam une fécondité anormale, puisqu'elle en donne le dénombrement nominal jusqu'à Noé.

41. — L'impossibilité devient encore plus évidente si l'on admet, avec la Genèse, que le déluge a détruit *tout le genre humain*, à l'exception de Noé et de sa famille, qui n'était pas nombreuse, l'an du monde 1656, soit 2348 ans avant Jésus-Christ. Ce ne serait donc, en réalité, que de Noé que daterait le peuplement du globe ; or, vers cette époque, l'histoire désigne Ménès comme roi d'Égypte. Lorsque les Hébreux s'établirent dans ce dernier pays, 642 ans après le déluge, c'était déjà un puissant empire qui aurait été peuplé, sans parler des autres contrées, en moins de six siècles, par les seuls descendants de Noé, ce qui n'est pas admissible.

Remarquons, en passant, que les Égyptiens accueillirent les Hébreux comme des étrangers ; il serait étonnant qu'ils eussent perdu le souvenir d'une communauté d'origine aussi rapprochée, alors qu'ils conservaient religieusement les monuments de leur histoire.

Une rigoureuse logique, corroborée par les faits, démontre donc de la manière la plus péremptoire que l'homme est sur la terre depuis un temps indéterminé, bien antérieur à l'époque assignée par la Genèse. Il en est de même de la diversité des souches primitives, car démontrer l'impossibilité d'une proposition, c'est démontrer la proposition contraire. Si la géologie découvre des traces authentiques de la présence de l'homme avant la grande période diluvienne, la démonstration sera encore plus absolue.

## DOCTRINE DES ANGES DÉCHUS ET DU PARADIS PERDU (1)

42. — Le mot *ange*, comme beaucoup d'autres, a plusieurs acceptions : il se prend indifféremment en bonne et en mauvaise part, puisqu'on dit : les bons et les mauvais anges, l'ange de lumière et l'ange des ténèbres; d'où il suit que, dans son acception générale, il signifie simplement *Esprit*.

Les anges ne sont pas des êtres en dehors de l'humanité, créés parfaits, mais des Esprits arrivés à la perfection, comme toutes les créatures, par leurs efforts et leur mérite. Si les anges étaient des êtres créés parfaits, la rébellion contre Dieu étant un signe d'infériorité, ceux qui se sont révoltés ne pouvaient être des anges. La rébellion contre Dieu ne se concevrait pas de la part d'êtres qu'il aurait créés parfaits, tandis qu'elle se conçoit de la part d'êtres encore arriérés.

Par son étymologie, le mot ange (du grec *aggêlos*), signifie *envoyé*, *messager ;* or il n'est pas rationnel de supposer que Dieu ait pris ses messagers parmi des êtres assez imparfaits pour se révolter contre lui.

43. — Jusqu'à ce que les Esprits aient atteint un cer-

(1) Lorsque, dans la Revue de janvier 1862, nous avons publié un article sur *l'interprétation de la doctrine des anges déchus*, nous n'avons présenté cette théorie que comme une hypothèse, n'ayant que l'autorité d'une opinion personnelle controversable, parce qu'alors nous manquions d'éléments assez complets pour une affirmation absolue; nous l'avons donnée à titre d'essai, en vue d'en provoquer l'examen, bien déterminé à l'abandonner ou à la modifier s'il y avait lieu. Aujourd'hui, cette théorie a subi l'épreuve du contrôle universel; non-seulement elle a été accueillie par la grande majorité des spirites comme la plus rationnelle et la plus conforme à la souveraine justice de Dieu, mais elle a été confirmée par la généralité des instructions données par les Esprits sur ce sujet. Il en est de même de celle qui concerne l'origine de la race adamique.

tain degré de perfection, ils sont sujets à faillir, soit à l'état d'erraticité, soit à l'état d'incarnation. Faillir, c'est enfreindre la loi de Dieu, bien que cette loi soit inscrite dans le cœur de tous les hommes, afin qu'ils n'aient pas besoin de la révélation pour connaître leurs devoirs, l'Esprit ne la comprend que graduellement et à mesure que son intelligence se développe. Celui qui enfreint cette loi par ignorance et faute de l'expérience qui ne s'acquiert qu'avec le temps, n'encourt qu'une responsabilité relative; mais de la part de celui dont l'intelligence est développée, qui, ayant tous les moyens de s'éclairer, enfreint la loi volontairement et fait le mal en connaissance de cause, c'est une révolte, une rébellion contre l'auteur de la loi.

44. — Les mondes progressent physiquement par l'élaboration de la matière, et moralement par l'épuration des Esprits qui les habitent. Le bonheur y est en raison de la prédominance du bien sur le mal, et la prédominance du bien est le résultat de l'avancement moral des Esprits. Le progrès intellectuel ne suffit pas, puisque avec l'intelligence ils peuvent faire le mal.

Lors donc qu'un monde est arrivé à l'une de ses périodes de transformation qui doit le faire monter dans la hiérarchie, des mutations s'opèrent dans sa population incarnée et désincarnée; c'est alors qu'ont lieu les grandes émigrations et immigrations. Ceux qui, malgré leur intelligence et leur savoir, ont persévéré dans le mal, dans leur révolte contre Dieu et ses lois, seraient désormais une entrave pour le progrès moral ultérieur, une cause permanente de trouble pour le repos et le bonheur des bons, c'est pourquoi ils en sont exclus et envoyés dans des mondes moins avancés; là ils appliqueront

leur intelligence et l'intuition de leurs connaissances acquises au progrès de ceux parmi lesquels ils sont appelés à vivre, en même temps qu'ils expieront, dans une série d'existences pénibles et par un dur travail, leurs fautes passées et leur endurcissement *volontaire*.

Que seront-ils parmi ces peuplades nouvelles pour eux, encore dans l'enfance de la barbarie, sinon des anges ou Esprits déchus envoyés en expiation? La terre *dont ils sont expulsés* n'est-elle pas pour eux un *paradis perdu*? n'était-elle pas pour eux un *lieu de délices* en comparaison du milieu ingrat où ils vont se trouver relégués pendant des milliers de siècles, jusqu'au jour où ils auront mérité leur délivrance? Le vague souvenir intuitif qu'ils en conservent est pour eux comme un mirage lointain qui leur rappelle ce qu'ils ont *perdu par leur faute*.

45. — Mais en même temps que les mauvais sont partis du monde qu'ils habitaient, ils sont remplacés par des Esprits meilleurs, venus soit de l'erraticité de ce même monde, soit d'un monde moins avancé qu'ils ont mérité de quitter, et pour lesquels leur nouveau séjour est une récompense. La population spirituelle étant ainsi renouvelée et purgée de ses plus mauvais éléments, au bout de quelque temps l'état moral du monde se trouve amélioré.

Ces mutations sont quelquefois partielles, c'est-à-dire limitées à un peuple, à une race; d'autres fois, elles sont générales, quand la période de rénovation est arrivée pour le globe.

46. — La race adamique a tous les caractères d'une race proscrite; les Esprits qui en font partie ont été exilés sur la terre, déjà peuplée, mais d'hommes primitifs, plongés dans l'ignorance, et qu'ils ont eu pour mis-

sion de faire progresser en apportant parmi eux les lumières d'une intelligence développée. N'est-ce pas, en effet, le rôle que cette race a rempli jusqu'à ce jour? Leur supériorité intellectuelle prouve que le monde d'où ils sont sortis était plus avancé que la terre; mais ce monde devant entrer dans une nouvelle phase de progrès, et ces Esprits, vu leur obstination, n'ayant pas su se mettre à cette hauteur, y auraient été déplacés et auraient été une entrave à la marche providentielle des choses; c'est pourquoi ils en ont été exclus, tandis que d'autres ont mérité de les remplacer.

En reléguant cette race sur cette terre de labeur et de souffrances, Dieu a eu raison de lui dire : « Tu en tireras ta nourriture à la sueur de ton front. » Dans sa mansuétude, il lui a promis qu'il lui enverrait un *Sauveur*, c'est-à-dire celui qui devait l'éclairer sur la route à suivre pour sortir de ce lieu de misère, de cet *enfer*, et arriver à la félicité des élus. Ce Sauveur, il le lui a envoyé dans la personne du Christ, qui a enseigné la loi d'amour et de charité méconnue par eux, et qui devait être la véritable ancre de salut. Le Christ a non-seulement enseigné la loi, mais il a donné l'exemple de la pratique de cette loi, par sa mansuétude, son humilité, sa patience à souffrir sans murmure les traitements les plus ignominieux et les plus grandes douleurs. Pour qu'une telle mission fût accomplie sans déviations, il fallait un Esprit au-dessus des faiblesses humaines.

C'est également en vue de faire avancer l'humanité dans un sens déterminé, que des Esprits supérieurs, sans avoir les qualités du Christ, s'incarnent de temps à autre sur la terre pour y accomplir des missions spéciales qui

profitent à leur avancement personnel, s'ils les remplissent selon les vues du Créateur.

47. — Sans la réincarnation, la mission du Christ serait un non-sens, ainsi que la promesse faite par Dieu. Supposons, en effet, que l'âme de chaque homme soit créée à la naissance de son corps, et qu'elle ne fasse que paraître et disparaître sur la terre, il n'y a aucune relation entre celles qui sont venues depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, ni entre celles qui sont venues depuis; elles sont toutes étrangères les unes aux autres. La promesse d'un Sauveur faite par Dieu ne pouvait s'appliquer aux descendants d'Adam, si leurs âmes n'étaient pas encore créées. Pour que la mission du Christ pût se rattacher aux paroles de Dieu, il fallait qu'elles pussent s'appliquer aux mêmes âmes. Si ces âmes sont nouvelles, elles ne peuvent être entachées de la faute du premier père, qui n'est que le père charnel et non le père spirituel; autrement Dieu aurait *créé* des âmes entachées d'une faute qu'elles n'auraient pas commise. La doctrine vulgaire du péché originel implique donc la nécessité d'un rapport entre les âmes du temps du Christ et celles du temps d'Adam, et par conséquent de la réincarnation.

Dites que toutes ces âmes faisaient partie de la colonie d'Esprits exilés sur la terre au temps d'Adam, et qu'elles étaient entachées de la faute qui les avaient fait exclure d'un monde meilleur, et vous aurez la seule interprétation rationnelle du péché originel, péché propre à chaque individu, et non le résultat de la responsabilité de la faute d'un autre qu'il n'a jamais connu; dites que ces âmes ou Esprits renaissent à diverses reprises sur la terre à la vie corporelle pour progresser et s'épurer; que le Christ est venu éclairer ces mêmes âmes non-seu-

lement pour leurs vies passées, mais pour leurs vies ultérieures, et seulement alors vous donnez à sa mission un but réel et sérieux, acceptable par la raison.

48.— Un exemple familier, frappant par son analogie, fera mieux comprendre encore les principes qui viennent d'être exposés.

Le 24 mai 1861, la frégate *Iphigénie* amena à la Nouvelle-Calédonie une compagnie disciplinaire composée de 291 hommes. Le commandant de la colonie leur adressa, à leur arrivée, un ordre du jour ainsi conçu :

« En mettant le pied sur cette terre lointaine, vous avez déjà compris le rôle qui vous est réservé.

« A l'exemple de nos braves soldats de la marine servant sous vos yeux, vous nous aiderez à porter avec éclat, au milieu des tribus sauvages de la Nouvelle-Calédonie, le flambeau de la civilisation. N'est-ce pas là une belle et noble mission, je vous le demande? Vous la remplirez dignement.

« Écoutez la voix et les conseils de vos chefs. Je suis à leur tête; que mes paroles soient bien entendues.

« Le choix de votre commandant, de vos officiers, de vos sous-officiers et caporaux est un sûr garant de tous les efforts qui seront tentés pour faire de vous d'excellents soldats; je dis plus, pour vous élever à la hauteur de bons citoyens et vous transformer en colons honorables, si vous le désirez.

« Votre discipline est sévère; elle doit l'être. Placée en nos mains, elle sera ferme et inflexible, sachez-le bien; comme aussi, juste et paternelle, elle saura distinguer l'erreur du vice et de la dégradation... »

Voilà donc des hommes expulsés, pour leur mauvaise conduite, d'un pays civilisé, et envoyés, par punition,

chez un peuple barbare. Que leur dit le chef? « Vous avez enfreint les lois de votre pays; vous y avez été une cause de trouble et de scandale, et l'on vous en a chassés; on vous envoie ici, mais vous pouvez y racheter votre passé; vous pouvez, par le travail, vous y créer une position honorable, et devenir d'honnêtes citoyens. Vous y avez une belle mission à remplir, celle de porter la civilisation parmi ces tribus sauvages. La discipline sera sévère, mais juste, et nous saurons distinguer ceux qui se conduiront bien. »

Pour ces hommes relégués au sein de la sauvagerie, la mère patrie n'est-elle pas un paradis perdu par leur faute et par leur rébellion à la loi? Sur cette terre lointaine, ne sont-ils pas des anges déchus? Le langage du chef n'est-il pas celui que Dieu fit entendre aux Esprits exilés sur la terre : « Vous avez désobéi à mes lois, et c'est pour cela que je vous ai chassés du monde où vous pouviez vivre heureux et en paix; ici vous serez condamnés au travail, mais vous pourrez, par votre bonne conduite, mériter votre pardon et reconquérir la patrie que vous avez perdue par votre faute, c'est-à-dire le ciel?»

49. — Au premier abord, l'idée de déchéance paraît en contradiction avec le principe que les Esprits ne peuvent rétrograder; mais il faut considérer qu'il ne s'agit point d'un retour vers l'état primitif; l'Esprit, quoique dans une position inférieure, ne perd rien de ce qu'il a acquis; son développement moral et intellectuel est le même, quel que soit le milieu où il se trouve placé. Il est dans la position de l'homme du monde condamné au bagne pour ses méfaits; certes, il est déchu au point de vue social, mais il ne devient ni plus stupide, ni plus ignorant.

50. — Croit-on maintenant que ces hommes envoyés dans la Nouvelle-Calédonie vont se transformer subitement en modèles de vertus? qu'ils vont abjurer tout à coup leurs erreurs passées? Il ne faudrait pas connaître l'humanité pour le supposer. Par la même raison, les Esprits de la race adamique, une fois transplantés sur la terre d'exil, n'ont pas dépouillé instantanément leur orgueil et leurs mauvais instincts; longtemps encore ils ont conservé les tendances de leur origine, un reste du vieux levain; or, n'est-ce pas là le péché originel? La tache qu'ils apportent en naissant est celle de la race d'Esprits coupables et punis à laquelle ils appartiennent; tache qu'ils peuvent effacer par le repentir, l'expiation, et la rénovation de leur être moral. Le péché originel, considéré comme la responsabilité d'une faute commise par un autre, est un non-sens et la négation de la justice de Dieu; considéré, au contraire, comme conséquence et reliquat d'une imperfection première de l'individu, non-seulement la raison l'admet, mais on trouve de toute justice la responsabilité qui en découle.

---

# CHAPITRE XII

## Genèse mozaïque

### Les six jours. — Le Paradis perdu.

#### LES SIX JOURS

1. — CHAPITRE Ier. Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. — 2. La terre était uniforme et toute nue; les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. — 3. Or Dieu dit : Que la lumière soit faite, et la lumière fut faite. — 4. Dieu vit que la lumière était bonne, et sépara la lumière d'avec les ténèbres. — 5. Il donna à la lumière le nom de jour et aux ténèbres le nom de nuit; et du soir et du matin se fit le premier jour.

6. Dieu dit aussi : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. — 7. Et Dieu fit le firmament; et il sépara les eaux qui étaient sous le firmament d'avec celles qui étaient au-dessus du firmament. Et cela se fit ainsi. — 8. Et Dieu donna au firmament le nom de ciel; et du soir et du matin se fit le second jour.

9. Dieu dit encore : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride paraisse. Et cela se fit ainsi. — 10. Dieu donna à l'élément aride le nom de *terre*, et il appela *mers* toutes ces eaux rassemblées. Et il vit que cela était bien. — 11. Dieu dit encore : Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espèce, et renferment leur semence en eux-mêmes pour se reproduire sur la terre. Et cela se fit ainsi. — 12. La terre produisit donc de l'herbe verte qui portait de la graine selon son espèce, et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. — 13. Et du soir et du matin se fit le troisième jour.

14. Dieu dit aussi : Que des corps de lumière soient faits dans le firmament du ciel, afin qu'ils séparent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signe pour marquer le temps et les saisons, les jours et les années. — 15. Qu'ils luisent dans le firmament du ciel, et qu'ils éclairent la terre. Et cela se fit ainsi. — 16. Dieu fit donc deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider au jour, et l'autre moindre pour présider à la nuit; il fit aussi les étoiles; — 17. Et il les mit dans le firmament du ciel pour luire sur la terre, — 18. Pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. — 19. Et du soir et du matin se fit le quatrième jour.

20. Dieu dit encore : Que les eaux produisent des animaux vivants qui nagent dans l'eau, et des oiseaux qui volent sur la terre sous le firmament du ciel. — 21. Dieu créa donc les grands poissons, et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement, que les eaux produisirent chacun selon son espèce, et il créa aussi tous les oiseaux selon leur espèce. Il vit que cela était bon. — 22. Et il les bénit en disant : Croissez et multipliez, et remplissez les eaux de la mer; et que les oiseaux se multiplient sur la terre. — 23. Et du soir et du matin se fit le cinquième jour.

24. Dieu dit aussi : Que la terre produise des animaux vivants chacun selon son espèce, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages de la terre selon leurs différentes espèces. Et cela se fit ainsi. — 25. Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre selon leurs espèces, les animaux domestiques et tous les reptiles chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon.

26. Il dit ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre et à tous les reptiles qui se meuvent sur la terre. — 27. Dieu créa donc l'homme à son image, et il le créa à l'image de Dieu, et il le créa mâle et femelle. — 28. Dieu les bénit, et leur dit : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et vous l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre. — 29. Dieu dit encore : Je vous ai donné toutes les herbes qui portent leur graine sur la terre et tous les arbres qui renferment en eux-mêmes leur semence chacun selon son espèce, afin qu'ils vous servent de nourriture;

— 30. Et à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui se meut sur la terre, et qui est vivant et animé, afin qu'ils aient de quoi se nourrir. Et cela se fit ainsi. — 31. Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites; et elles étaient très bonnes. — 32. Et du soir et du matin se fit le sixième jour.

CHAPITRE II. — 1. Le ciel et la terre furent donc ainsi achevés avec tous leurs ornements. — 2. Dieu termina au septième jour tout l'ouvrage qu'il avait fait, et il se reposa ce septième jour, après avoir achevé tous ses ouvrages. — 3. Il bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce qu'il avait cessé en ce jour de produire tous les ouvrages qu'il avait créés. — 4. Telle est l'origine du ciel et de la terre, et c'est ainsi qu'ils furent créés au jour que le Seigneur Dieu fit l'un et l'autre, — 5. Et qu'il créa toutes les plantes des champs avant qu'elles fussent sorties de la terre, et toutes les herbes de la campagne avant qu'elles eussent poussé. Car le Seigneur Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour la labourer; — 6. Mais il s'élevait de la terre une fontaine qui en arrosait toute la surface.

7. Le Seigneur Dieu forma donc l'homme du limon de la terre, et il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé.

2. — Après les développements contenus dans les chapitres précédents sur l'origine et la constitution de l'univers, selon les données fournies par la science pour la partie matérielle, et selon le Spiritisme pour la partie spirituelle, il était utile de mettre en parallèle le texte même de la Genèse de Moïse, afin que chacun pût établir une comparaison et juger en connaissance de cause; quelques explications supplémentaires suffiront pour faire comprendre les parties qui ont besoin d'éclaircissements spéciaux.

3. — Sur quelques points, il y a certainement une concordance remarquable entre la Genèse de Moïse et la doctrine scientifique; mais ce serait une erreur de croire

qu'il suffit de substituer aux six jours de vingt-quatre heures de la création, six périodes indéterminées pour trouver une analogie complète ; ce serait une erreur non moins grande de croire que, sauf le sens allégorique de quelques mots, la Genèse et la science se suivent pas à pas et ne sont que la paraphrase l'une de l'autre.

4. — Remarquons d'abord, ainsi que cela a été dit (chap. VII, nº 14), que le nombre des six périodes géologiques est arbitraire, puisque l'on compte plus de vingt-cinq formations bien caractérisées. Ce nombre ne marque que les grandes phases générales ; il n'a été adopté, dans le principe, que pour rentrer, le plus possible, dans le texte biblique à une époque, peu éloignée du reste, où l'on croyait devoir contrôler la science par la Bible. C'est pour cela que les auteurs de la plupart des théories cosmogoniques, en vue de se faire plus facilement accepter, se sont efforcés de se mettre d'accord avec le texte sacré. Quand la science s'est appuyée sur la méthode expérimentale, elle s'est sentie plus forte, et s'est émancipée ; aujourd'hui, c'est la Bible que l'on contrôle par la science.

D'un autre côté, la géologie, ne prenant son point de départ qu'à la formation des terrains granitiques, ne comprend pas dans le nombre de ses périodes l'état primitif de la terre. Elle ne s'occupe pas non plus du soleil, de la lune et des étoiles, ni de l'ensemble de l'univers, qui appartiennent à l'astronomie. Pour rentrer dans le cadre de la Genèse, il convient donc d'ajouter une première période embrassant cet ordre de phénomènes, et que l'on pourrait appeler *période astronomique*.

En outre, la période diluvienne n'est pas considérée par tous les géologues comme formant une période dis-

tincte, mais comme un fait transitoire et passager qui n'a pas changé notablement l'état climatérique du globe, ni marqué une nouvelle phase dans les espèces végétales et animales, puisque, à peu d'exceptions près, les mêmes espèces se retrouvent avant et après le déluge. On peut donc en faire abstraction sans s'écarter de la vérité.

5. — Le tableau comparatif suivant, dans lequel sont résumés les phénomènes qui caractérisent chacune des six périodes, permet d'embrasser l'ensemble, et de juger les rapports et les différences qui existent entre elles et la Genèse biblique :

| SCIENCE. | GENÈSE. |
| --- | --- |
| I. Période astronomique. — Agglomération de la matière cosmique universelle sur un point de l'espace en une nébuleuse qui a donné naissance, par la condensation de la matière sur divers points, aux étoiles, au soleil, à la terre, à la lune et à toutes les planètes.<br>Etat primitif fluidique et incandescent de la terre. — Atmosphère immense chargée de toute l'eau en vapeur, et de toutes les matières volatilisables. | 1er jour. — Le ciel et la terre. — La lumière. |
| II. Période primaire. — Durcissement de la surface de la terre par le refroidissement; formation des couches granitiques. —Atmosphère épaisse et brûlante, impénétrable aux rayons du soleil. — Précipitation graduelle de l'eau et des matières solides volatilisées dans l'air. — Absence de toute vie organique; | 2e jour. — Le firmament. — Séparation des eaux qui sont sous le firmament de celles qui sont au-dessus. |
| III. Période de transition. — Les eaux couvrent toute la surface du globe. — Premiers dépôts de sédiment formée par les eaux. — Chaleur humide. — Le | 3e jour. — Les eaux qui sont sous le firmament se rassemblent ; l'élément aride paraît. |

| | |
|---|---|
| soleil commence à percer l'atmosphère brumeuse. — Premiers êtres organisés de la constitution la plus rudimentaire. — Lichens, mousses, fougères, lycopodes, plantes herbacées. Végétation colossale. — Premiers animaux marins : zoophytes, polypiers, crustacés. — Dépôts houillers. | — La terre et les mers. — Les plantes. |
| IV. PÉRIODE SECONDAIRE. — Surface de la terre peu accidentée ; eaux peu profondes et marécageuses. Température moins brûlante ; atmosphère plus épurée. Dépôts considérables de calcaires par les eaux. — Végétation moins colossale ; nouvelles espèces ; plantes ligneuses ; premiers arbres. — Poissons ; cétacés ; animaux à coquille ; grands reptiles aquatiques et amphibies. | 4e JOUR. — Le soleil, la lune et les étoiles. |
| V. PÉRIODE TERTIAIRE. — Grands soulèvements de la croûte solide ; formation des continents. Retraite des eaux dans les lieux bas ; formation des mers. — Atmosphère épurée ; température actuelle par la chaleur solaire. — Animaux terrestres gigantesques. Végétaux et animaux actuels. Oiseaux. | 5e JOUR. — Les poissons et les oiseaux. |
| DÉLUGE UNIVERSEL. | |
| VI. PÉRIODE QUATERNAIRE OU POST-DILUVIENNE. — Terrains d'alluvion. — Végétaux et animaux actuels. — L'homme. | 6e JOUR. — Les animaux terrestres. — L'homme. |

6. — Un premier fait qui ressort du tableau comparatif ci-dessus, c'est que l'œuvre de chacun des six jours ne correspond pas d'une manière rigoureuse, comme beaucoup le croient, à chacune des six périodes géologiques. La concordance la plus remarquable est celle de la succession des êtres organiques, qui est à peu de chose près la même, et dans l'apparition de l'homme en dernier ; or c'est là un fait important.

Il y a également coïncidence, non avec l'ordre numérique des périodes, mais pour le fait, dans le passage où il est dit que, le troisième jour : « Les eaux qui sont sous le ciel se rassemblèrent en un seul lieu, et que l'élément aride parut. » C'est l'expression de ce qui eut lieu dans la période tertiaire, quand les soulèvements de la croûte solide mirent à découvert les continents, et refoulèrent les eaux qui ont formé les mers. C'est alors seulement que parurent les animaux terrestres, selon la géologie et selon Moïse.

7. — Lorsque Moïse dit que la création fut faite en six jours, a-t-il voulu parler de jours de vingt-quatre heures, ou bien a-t-il compris ce mot dans le sens de : période, durée, espace de temps indéterminé, le mot hébreu traduit par *jour* ayant cette double acception? La première hypothèse est la plus probable, si l'on s'en réfère au texte même. La spécification du soir et du matin, qui limitent chacun des six jours, donne tout lieu de supposer qu'il a voulu parler de jours ordinaires. On ne peut même concevoir aucun doute à cet égard, lorsqu'il dit, verset 5 : « Il donna à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres le nom de nuit; et du soir et du matin se fit le premier jour. » Ceci ne peut évidemment s'appliquer qu'au jour de vingt-quatre heures, divisé par la lumière et les ténèbres. Le sens est encore plus précis quand il dit, verset 17, en parlant du soleil, de la lune et des étoiles : « Il les mit dans le firmament du ciel pour luire sur la terre; pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Et du soir et du matin se fit le quatrième jour. »

D'ailleurs, tout, dans la création, était miraculeux, et dès lors qu'on entre dans la voie des miracles, on peut

parfaitement croire que la terre s'est faite en six fois vingt-quatre heures, surtout quand on ignore les premières lois naturelles. Cette croyance a bien été partagée par tous les peuples civilisés jusqu'au moment où la géologie est venue, pièces en main, en démontrer l'impossibilité.

8.—Un des points qui ont été les plus critiqués dans la Genèse, c'est la création du soleil après la lumière. On a cherché à l'expliquer, d'après les données mêmes fournies par la géologie, en disant que, dans les premiers temps de sa formation, l'atmosphère terrestre, étant chargée de vapeurs denses et opaques, ne permettait pas de voir le soleil qui, dès lors, n'existait pas pour la terre. Cette raison serait peut-être admissible si, à cette époque, il y avait eu des habitants pour juger de la présence ou de l'absence du soleil; or, selon Moïse même, il n'y avait encore que des plantes, qui, toutefois, n'auraient pu croître et se multiplier sans l'action de la chaleur solaire.

Il y a donc évidemment un anachronisme dans l'ordre que Moïse assigne à la création du soleil; mais, involontairement ou non, il n'a pas commis d'erreur en disant que la lumière avait précédé le soleil.

Le soleil n'est point le principe de la lumière universelle, mais une concentration de l'élément lumineux sur un point, autrement dit du fluide qui, dans des circonstances données, acquiert les propriétés lumineuses. Ce fluide, qui est la cause, devait nécessairement exister avant le soleil, qui n'est qu'un effet. Le soleil est *cause* pour la lumière qu'il répand, mais il est *effet* par rapport à celle qu'il a reçue.

Dans une chambre obscure, une bougie allumée est un petit soleil. Qu'a-t-on fait pour allumer la bougie? on a

développé la propriété éclairante du fluide lumineux, et on a concentré ce fluide sur un point; la bougie est la cause de la lumière répandue dans la chambre, mais si le principe lumineux n'eût pas existé avant la bougie, celle-ci n'aurait pu être allumée.

Il en est de même du soleil. L'erreur vient de l'idée fausse où l'on a été longtemps que l'univers tout entier a commencé avec la terre, et l'on ne comprend pas que le soleil a pu être créé après la lumière. On sait maintenant qu'avant notre soleil et notre terre, des millions de soleils et de terres ont existé, qui jouissaient par conséquent de la lumière. L'assertion de Moïse est donc parfaitement exacte en principe; elle est fausse en ce qu'il fait créer la terre avant le soleil; la terre, étant assujettie au soleil dans son mouvement de translation, a dû être formée après lui : c'est ce que Moïse ne pouvait savoir, puisqu'il ignorait la loi de gravitation.

La même pensée se trouve dans la Genèse des anciens Perses, au premier chapitre du Vendedad. Ormuzd, racontant l'origine du monde, dit : « Je créai la lumière qui alla éclairer le soleil, la lune et les étoiles. » (Dictionnaire de mythologie universelle.) La forme est certainement ici plus claire et plus scientifique que dans Moïse, et n'a pas besoin de commentaire.

9. — Moïse partageait évidemment les croyances les plus primitives sur la cosmogonie. Comme les hommes de son temps, il croyait à la solidité de la voûte céleste, et à des réservoirs supérieurs pour les eaux. Cette pensée est exprimée sans allégorie ni ambiguïté dans ce passage (versets 6 et suivants) : « Dieu dit : Que le firmament soit fait au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui

étaient sous le firmament de celles qui étaient au-dessus du firmament. » (Voir, ch. V, *Systèmes des mondes anciens et modernes*, nos 3, 4, 5.)

Une antique croyance faisait considérer l'eau comme le principe, l'élément générateur primitif; aussi Moïse ne parle pas de la création des eaux, qui semblent avoir existé déjà. « Les ténèbres couvraient l'abîme, » c'est-à-dire les profondeurs de l'espace que l'imagination se représentait vaguement occupé par les eaux et dans les ténèbres avant la création de la lumière ; voilà pourquoi Moïse dit que : « l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux.» La terre étant censée formée au milieu des eaux, il fallait l'isoler ; on supposa donc que Dieu avait fait le firmament, voûte solide qui séparait les eaux d'en haut de celles qui étaient restées sur la terre.

Pour comprendre certaines parties de la Genèse, il faut nécessairement se placer au point de vue des idées cosmogoniques du temps dont elle est le reflet.

10. — Depuis les progrès de la physique et de l'astronomie, une pareille doctrine n'est pas soutenable (1). Cependant Moïse prête ces paroles à Dieu même ; or, puisqu'elles expriment un fait notoirement faux, de deux choses l'une : ou Dieu s'est trompé dans le récit qu'il fait de son œuvre, ou ce récit n'est pas une révélation divine. La première supposition n'étant pas admissible, il en faut conclure que Moïse a exprimé ses propres idées. (Chap. I, n° 3.)

(1) Quelque grossière que soit l'erreur d'une telle croyance, on n'en berce pas moins encore de nos jours les enfants comme d'une vérité sacrée. Ce n'est qu'en tremblant que les instituteurs osent hasarder une timide interprétation. Comment veut-on que cela ne fasse pas des incrédules plus tard ?

11. — Moïse est plus dans le vrai quand il dit que Dieu a formé l'homme avec le limon de la terre (1). La science nous montre, en effet (chap. X), que le corps de l'homme est composé d'éléments puisés dans la matière inorganique, autrement dit dans le limon de la terre.

La femme formée d'une côte d'Adam est une allégorie, puérile en apparence, si on la prend à la lettre, mais profonde par le sens. Elle a pour but de montrer que la femme est de la même nature que l'homme, son égale, par conséquent, devant Dieu, et non une créature à part faite pour être asservie, et traitée en ilote. Sortie de sa propre chair, l'image de l'égalité est bien plus saisissante, que si elle eût été formée séparément du même limon; c'est dire à l'homme qu'elle est son égale, et non son esclave, qu'il doit l'aimer comme une partie de lui-même.

12. — Pour des esprits incultes, sans aucune idée des lois générales, incapables d'embrasser l'ensemble et de concevoir l'infini, cette création miraculeuse et instantanée avait quelque chose de fantastique qui frappait l'imagination. Le tableau de l'univers tiré du néant en quelques jours, par un seul acte de la volonté créatrice, était pour eux le signe le plus éclatant de la puissance de Dieu. Quelle peinture, en effet, plus sublime et plus poétique de cette puissance que ces paroles : « Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut ! » Dieu créant l'univers par l'accomplissement lent et graduel des lois de la nature, leur eût paru moins grand et moins puissant; il leur fallait quelque chose de merveilleux qui sortît des

(1) Le mot hébreu *haadam*, homme, d'où l'on a fait *Adam*, et le mot *haadama*, terre, ont la même racine.

voies ordinaires, autrement ils auraient dit que Dieu n'était pas plus habile que les hommes. Une théorie scientifique et raisonnée de la création les eût laissés froids et indifférents.

Les hommes primitifs sont comme des enfants, à qui il ne faut donner que la nourriture intellectuelle que comporte leur intelligence. Aujourd'hui que nous sommes éclairés par les lumières de la science, relevons les erreurs matérielles du récit de Moïse, mais ne le blâmons pas d'avoir parlé le langage de son temps, sans quoi il n'eût été ni compris ni accepté.

Respectons ces tableaux qui nous semblent puérils aujourd'hui, comme nous respectons les apologues qui ont éclairé notre première enfance et ouvert notre intelligence en nous apprenant à penser. C'est avec ces tableaux que Moïse a inculqué dans le cœur des premiers hommes la foi en Dieu et en sa puissance, foi naïve qui devait s'épurer plus tard au flambeau de la science. Parce que nous savons lire couramment, ne méprisons pas le livre où nous avons appris à épeler.

Ne rejetons donc pas la Genèse biblique ; étudions-la, au contraire, comme on étudie l'histoire de l'enfance des peuples. C'est une épopée riche en allégories dont il faut chercher le sens caché ; qu'il faut commenter et expliquer à l'aide des lumières de la raison et de la science. Tout en en faisant ressortir les beautés poétiques, et les instructions voilées sous la forme imagée, il faut en démontrer carrément les erreurs, dans l'intérêt même de la religion. On la respectera mieux quand ces erreurs ne seront pas imposées à la foi comme des vérités, et Dieu n'en paraîtra que plus grand et plus puissant lorsque son nom ne sera pas mêlé à des faits controuvés.

### LE PARADIS PERDU (1)

13. — CHAPITRE II. — 8. Or, le Seigneur Dieu avait planté dès le commencement un jardin délicieux, dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé. — 9. Le Seigneur Dieu avait aussi produit de la terre toutes sortes d'arbres beaux à la vue, et dont le fruit était agréable au goût, et l'arbre de vie au milieu du paradis (2), avec l'arbre de la science du bien et du mal. (*Il fit sortir, Jéhovah Eloïm, de la terre* (min haadama) *tout arbre beau à voir et bon à manger, et l'arbre de vie* (vehetz hachayim) *au milieu du jardin, et l'arbre de la science du bien et du mal.*)

15. Le Seigneur prit donc l'homme, et le mit dans le paradis de délices, afin qu'il le cultivât et le gardât. — 16. Il lui fit aussi ce commandement, et lui dit : Mangez de tous les arbres du paradis. (*Il ordonna, Jéhovah Eloïm, à l'homme* (hal haadam), *disant : De tout arbre du jardin* (hagan) *tu peux manger;* — 17. Mais ne mangez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; car en même temps que vous en mangerez, vous mourrez très certainement. (*Et de l'arbre de la science du bien et du mal* (oumehetz hadaat tob vara) *tu n'en mangeras pas, car le jour où tu en mangeras, tu mourras.*)

14. — CHAPITRE III. — 1. Or, le serpent était le plus fin de tous les animaux que le Seigneur Dieu avait formés sur la terre. Et il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger du fruit de tous les arbres du paradis? (*Et le serpent était rusé plus que tous les animaux terrestres qu'avait faits Jéhovah Eloïm; il dit à la femme* (el haïscha): *Est-ce qu'il a dit, Eloïm : Vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin?*) — 2. La femme lui répondit : Nous mangeons des fruits de tous les arbres qui sont dans le paradis. (*Elle dit, la femme, au serpent, du fruit* (miperi) *des arbres du jardin, nous pouvons man-*

(1) A la suite de quelques versets on a placé la traduction littérale du texte hébreu, qui rend plus fidèlement la pensée primitive. Le sens allégorique en ressort plus clairement.

(2) Paradis, du latin *paradisus*, fait du grec *paradeisos*, jardin, verger, lieu planté d'arbres. Le mot hébreu employé dans la Genèse est *hagan*, qui a la même signification.

*ger.*) — 3. Mais pour ce qui est du fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y point toucher, de peur que nous ne fussions en danger de mourir. — 4. Le serpent repartit à la femme : Assurément vous ne mourrez point; — 5. Mais c'est que Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme *des dieux*, connaissant le bien et le mal.

6. La femme considéra donc que le fruit de cet arbre était bon à manger; qu'il était beau et agréable à la vue. Et en ayant pris, elle en mangea, et en donna à son mari qui en mangea aussi. (*Elle vit, la femme, qu'il était bon l'arbre comme nourriture, et qu'il était enviable l'arbre pour* COMPRENDRE (leaskil), *et elle prit de son fruit*, etc.)

8. Et comme ils eurent entendu la voix du Seigneur Dieu, qui se promenait dans le paradis après midi, lorsqu'il s'élève un vent doux, ils se retirèrent au milieu des arbres du paradis pour se cacher de devant sa face.

9. Alors le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Où êtes-vous? — 10. Adam lui répondit : J'ai entendu votre voix dans le paradis, et j'ai eu peur, parce que j'étais nu, c'est pourquoi je me suis caché. — 11. Le Seigneur lui repartit : Et d'où avez-vous su que vous étiez nu, sinon de ce que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger? — 12. Adam lui répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. — 13. Le Seigneur Dieu dit à la femme : Pourquoi avez-vous fait cela? Elle répondit : Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé de ce fruit.

14. Alors le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie. — 15. Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. Elle te brisera la tête, et tu tâcheras de la mordre par le talon.

16. Dieu dit aussi à la femme : Je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse; vous enfanterez dans la douleur; vous serez sous la domination de votre mari, et il vous dominera.

17. Il dit ensuite à Adam : Parce que vous avez écouté la voix de votre femme, et que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie qu'avec beaucoup de travail. — 18. Elle vous produira des épines et des ronces, et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre. — 19. Et vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tiré, car vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre.

20. Et Adam donna à sa femme le nom d'*Ève*, qui signifie la vie, parce qu'elle était la mère de tous les vivants.

21. Le Seigneur Dieu fit aussi à Adam et à sa femme des habits de peaux dont il les revêtit. — 22. Et il dit : Voilà Adam devenu comme *l'un de nous*, sachant le bien et le mal. Empêchons donc maintenant qu'il ne porte sa main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit, et que, mangeant de ce fruit, il ne vive éternellement. (*Il dit, Jéhovah Eloïm : Voici, l'homme a été comme un de nous pour la connaissance du bien et du mal ; et maintenant il peut tendre la main et prendre de l'arbre de la vie* (veata pen ischlach yado velakach mehetz hachayim); *il en mangera et vivra éternellement.*

23. Le Seigneur Dieu le fit sortir du jardin de délices, afin qu'il allât travailler à la culture de la terre d'où il avait été tiré. — 24. Et l'en ayant chassé, il mit des chérubins (1) devant le jardin de délices, qui faisaient étinceler une épée de feu, pour garder le chemin qui conduisait à l'arbre de vie.

15. — Sous une image puérile et parfois ridicule, si l'on s'arrête à la forme, l'allégorie cache souvent les plus grandes vérités. Est-il une fable plus absurde au premier abord que celle de Saturne, un dieu dévorant des pierres qu'il prend pour ses enfants? Mais, en même temps, quoi de plus profondément philosophique et vrai que cette fi-

(1) De l'hébreu *cherub, keroub*, bœuf, *charab*, labourer. Anges du deuxième chœur de la première hiérarchie, que l'on représentait avec quatre ailes, quatre faces et des pieds de bœuf.

gure, si l'on en cherche le sens moral! Saturne est la personnification du temps; toutes choses étant l'œuvre du temps, il est le père de tout ce qui existe, mais aussi tout se détruit avec le temps. Saturne dévorant des pierres est l'emblème de la destruction par le temps des corps les plus durs qui sont ses enfants, puisqu'ils se sont formés avec le temps. Et qui échappe à cette destruction d'après cette même allégorie? Jupiter, l'emblème de l'intelligence supérieure, du principe spirituel qui est indestructible. Cette image est même si naturelle que, dans le langage moderne, sans allusion à la Fable antique, on dit d'une chose détériorée à la longue, qu'elle est dévorée par le temps, rongée, ravagée par le temps.

16. — Toute la mythologie païenne n'est, en réalité, qu'un vaste tableau allégorique des divers côtés bons et mauvais de l'humanité. Pour qui en cherche l'esprit, c'est un cours complet de la plus haute philosophie, comme il en est de nos fables modernes. L'absurde était de prendre la forme pour le fond; mais les prêtres païens n'enseignaient que la forme, soit que quelques-uns n'en sussent pas davantage, soit qu'ils eussent intérêt à maintenir le peuple dans des croyances qui, tout en favorisant leur domination, leur étaient plus productives que la philosophie. La vénération du peuple pour la forme était une source inépuisable de richesses, par les dons accumulés dans les temples, les offrandes et les sacrifices faits d'intention aux dieux, mais en réalité au profit de leurs représentants. Un peuple moins crédule eût moins donné aux images, aux statues, aux emblèmes et aux oracles: aussi Socrate fut-il condamné, comme impie, à boire la ciguë pour avoir voulu tarir cette source en mettant la vérité à la place de l'erreur. Alors il n'était pas encore en

usage de brûler tout vivants les hérétiques; et, cinq siècles plus tard, Christ fut condamné à une mort infamante, comme impie, pour avoir, comme Socrate, voulu substituer l'esprit à la lettre, et parce que sa doctrine, toute spirituelle, ruinait la suprématie des scribes, des pharisiens et des docteurs de la loi.

17.— Il en est de même de la Genèse, où il faut voir de grandes vérités morales sous des figures matérielles qui, prises à la lettre, seraient aussi absurdes que si, dans nos fables, on prenait à la lettre les scènes et les dialogues attribués aux animaux.

Adam est la personnification de l'humanité; sa faute individualise la faiblesse de l'homme, en qui prédominent les instincts matériels auxquels il ne sait pas résister.

L'arbre, comme arbre de vie, est l'emblème de la vie spirituelle; comme arbre de la science, c'est celui de la conscience que l'homme acquiert du bien et du mal par le développement de son intelligence et celui du libre arbitre en vertu duquel il choisit entre les deux; il marque le point où l'âme de l'homme, cessant d'être guidée par les seuls instincts, prend possession de sa liberté et encourt la responsabilité de ses actes.

Le fruit de l'arbre est l'emblème de l'objectif des désirs matériels de l'homme; c'est l'allégorie de la convoitise; il résume sous une même figure les sujets d'entraînement au mal; en manger, c'est succomber à la tentation (1). Il croît au milieu du jardin de délices pour

(1) Dans aucun texte, le fruit n'est spécialisé par la *pomme*; ce mot ne se trouve que dans les versions enfantines. Le mot du texte hébreu est *peri*, qui a les mêmes acceptions qu'en français, sans spécification d'espèce, et peut être pris dans le sens matériel, moral, allégorique, au propre et au figuré. Chez les Israélites, il n'y a pas d'interprétation obligatoire; lorsqu'un mot a plusieurs acceptions,

montrer que la séduction est au sein même des plaisirs, et rappeler en même temps que si l'homme donne la prépondérance aux jouissances matérielles, il s'attache à la terre et s'éloigne de sa destinée spirituelle.

La mort dont il est menacé, s'il enfreint la défense qui lui est faite, est un avertissement des conséquences inévitables, physiques et morales, qu'entraîne la violation des lois divines que Dieu a gravées dans sa conscience. Il est bien évident qu'il ne s'agit pas ici de la mort corporelle, puisque après sa faute, Adam vécut encore fort longtemps, mais bien de la mort spirituelle, autrement dit de la perte des biens qui résultent de l'avancement moral, perte dont son expulsion du jardin de délices est l'image.

Le serpent est loin de passer aujourd'hui pour le type de la ruse; c'est donc ici, par rapport à sa forme plutôt que pour son caractère, une allusion à la perfidie des mauvais conseils qui se glissent comme le serpent, et dont souvent, pour cette raison, on ne se méfie pas. D'ailleurs, si le serpent, pour avoir trompé la femme, a été condamné à ramper sur le ventre, cela voudrait dire qu'auparavant il avait des jambes, et alors ce n'était plus un serpent. Pourquoi donc imposer à la foi naïve et crédule des enfants, comme des vérités, des allégories aussi évidentes, et qui, en faussant leur jugement, leur font plus tard regarder la Bible comme un tissu de fables absurdes?

18. — Si la faute d'Adam est littéralement d'avoir

chacun l'entend comme il veut, pourvu que l'interprétation ne soit pas contraire à la grammaire. Le mot *peri* a été traduit en latin par *malum*, qui se dit de la pomme et de toute espèce de fruits. Il est dérivé du grec *mélon*, participe du verbe *mélo*, intéresser, prendre soin, attirer.

mangé un fruit, elle ne saurait incontestablement, par sa nature presque puérile, justifier la rigueur dont elle a été frappée. On ne saurait non plus rationnellement admettre que ce soit le fait que l'on suppose généralement; autrement Dieu, considérant ce fait comme un crime irrémissible, aurait condamné son propre ouvrage, puisqu'il avait créé l'homme pour la propagation. Si Adam eût entendu dans ce sens la défense de toucher au fruit de l'arbre et qu'il s'y fût scrupuleusement conformé, où serait l'humanité, et qu'en aurait-il été des desseins du Créateur? S'il en était ainsi, Dieu aurait créé l'immense appareil de l'univers pour deux individus, et l'humanité serait venue contre sa volonté et ses prévisions.

Dieu n'avait point créé Adam et Ève pour rester seuls sur la terre; et la preuve en est dans les paroles mêmes qu'il leur adresse immédiatement après leur formation, alors qu'ils étaient encore dans le paradis terrestre: « Dieu les bénit et leur dit: Croissez et multipliez-vous, *remplissez la terre* et vous l'assujettissez. » (Ch. I, v. 28.) Puisque la multiplication de l'homme était une loi dès le paradis terrestre, son expulsion ne peut avoir pour cause le fait supposé.

Ce qui a donné du crédit à cette supposition, c'est le sentiment de honte dont Adam et Ève ont été saisis à la vue de Dieu et qui les a portés à se couvrir. Mais cette honte elle-même est une figure par comparaison: elle symbolise la confusion que tout coupable éprouve en présence de celui qu'il a offensé.

19. — Quelle est donc, en définitive, cette faute si grande qu'elle a pu frapper de réprobation à perpétuité tous les descendants de celui qui l'a commise? Caïn le fratricide

ne fut pas traité si sévèrement. Aucun théologien n'a pu la définir logiquement, parce que tous, ne sortant pas de la lettre, ont tourné dans un cercle vicieux.

Aujourd'hui, nous savons que cette faute n'est point un acte isolé, personnel à un individu, mais qu'elle comprend, sous un fait allégorique unique, l'ensemble des prévarications dont peut se rendre coupable l'humanité encore imparfaite de la terre, et qui se résument en ces mots : *infraction à la loi de Dieu.* Voilà pourquoi la faute du premier homme, symbolisant l'humanité, est symbolisée elle-même par un acte de désobéissance.

20. — En disant à Adam qu'il tirera sa nourriture de la terre à la sueur de son front, Dieu symbolise l'obligation du travail; mais pourquoi fait-il du travail une punition? Que serait l'intelligence de l'homme, s'il ne la développait pas par le travail? Que serait la terre, si elle n'était pas fécondée, transformée, assainie par le travail intelligent de l'homme?

Il est dit (ch. II, v. 5 et 7) : « Le Seigneur Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour la labourer. Le Seigneur forma donc l'homme du limon de la terre.» Ces paroles, rapprochées de celles-ci : *Remplissez la terre,* prouvent que l'homme était, dès l'origine, destiné à occuper *toute la terre et à la cultiver;* et, en outre, que le paradis n'était pas un lieu circonscrit sur un coin du globe. Si la culture de la terre devait être une conséqueuce de la faute d'Adam, il en serait résulté que, si Adam n'eût pas péché, la terre n'aurait pas été cultivée, et que les vues de Dieu n'auraient pas été accomplies.

Pourquoi dit-il à la femme que, parce qu'elle a commis la faute, elle enfantera dans la douleur? Comment la dou-

leur de l'enfantement peut-elle être un châtiment, puisqu'elle est une conséquence de l'organisme, et qu'il est prouvé physiologiquement qu'elle est nécessaire ? Comment une chose qui est selon les lois de la nature peut-elle être une punition ? C'est ce que les théologiens n'ont point encore expliqué, et ce qu'ils ne pourront faire tant qu'ils ne sortiront pas du point de vue où ils se sont placés ; et cependant ces paroles, qui semblent si contradictoires, peuvent être justifiées.

21. — Remarquons d'abord que si, au moment de la création d'Adam et d'Ève, leur âme venait d'être tirée du néant, comme on l'enseigne, ils devaient être novices en toutes choses ; ils ne devaient pas savoir ce que c'est que mourir. Puisqu'ils étaient *seuls* sur la terre, tant qu'ils vécurent dans le paradis terrestre, ils n'avaient vu mourir personne ; comment donc auraient-ils pu comprendre en quoi consistait la menace de mort que Dieu leur faisait ? Comment Ève aurait-elle pu comprendre qu'enfanter dans la douleur serait une punition, puisque, venant de naître à la vie, elle n'avait jamais eu d'enfants et qu'elle était la seule femme au monde ?

Les paroles de Dieu ne devaient donc avoir pour Adam et Ève aucun sens. A peine tirés du néant, ils ne devaient savoir ni pourquoi ni comment ils en étaient sortis ; ils ne devaient comprendre ni le Créateur ni le but de la défense qu'il leur faisait. Sans aucune expérience des conditions de la vie, ils ont péché comme des enfants qui agissent sans discernement, ce qui rend plus incompréhensible encore la terrible responsabilité que Dieu a fait peser sur eux et sur l'humanité tout entière.

22. — Ce qui est une impasse pour la théologie, le Spi-

ritisme l'explique sans difficulté et d'une manière rationnelle par l'antériorité de l'âme et la pluralité des existences, loi sans laquelle tout est mystère et anomalie dans la vie de l'homme. En effet, admettons qu'Adam et Ève aient déjà vécu, tout se trouve justifié : Dieu ne leur parle point comme à des enfants, mais comme à des êtres en état de le comprendre et qui le comprennent, preuve évidente qu'ils ont un acquis antérieur. Admettons, en outre, qu'ils aient vécu dans un monde plus avancé et moins matériel que le nôtre, où le travail de l'Esprit suppléait au travail du corps ; que par leur rébellion à la loi de Dieu, figurée par la désobéissance, ils en aient été exclus et exilés par punition sur la terre, où l'homme, par suite de la nature du globe, est astreint à un travail corporel, Dieu avait raison de leur dire : Dans le monde où vous allez vivre désormais, « vous cultiverez la terre et en tirerez votre nourriture à la sueur de votre front ; » et à la femme : « Vous enfanterez dans la douleur, » parce que telle est la condition de ce monde. (Chap. XI, nos 31 et suiv.)

Le paradis terrestre, dont on a inutilement cherché les traces sur la terre, était donc la figure du monde heureux où avait vécu Adam, ou plutôt la race des Esprits dont il est la personnification. L'expulsion du paradis marque le moment où ces Esprits sont venus s'incarner parmi les habitants de ce monde, et le changement de situation qui en a été la suite. L'ange armé d'une épée flamboyante qui défend l'entrée du paradis, symbolise l'impossibilité où sont les Esprits des mondes inférieurs de pénétrer dans les mondes supérieurs avant de l'avoir mérité par leur épuration. (Voir ci-après chap. XIV, nos 9 et suiv.)

23. — Caïn (après le meurtre d'Abel) répondit au Seigneur :

Mon iniquité est trop grande pour pouvoir en obtenir le pardon. — Vous me chassez aujourd'hui de dessus la terre, et j'irai me cacher de devant votre face. Je serai fugitif et vagabond sur la terre, quiconque donc me trouvera me tuera. — Le Seigneur lui répondit : Non, cela ne sera pas ; car quiconque tuera Caïn en sera puni très sévèrement. Et le Seigneur mit un signe sur Caïn, afin que ceux qui le trouveraient ne le tuassent point.

Caïn, s'étant retiré de devant la face du Seigneur, fut vagabond sur la terre, et il habita vers la région orientale de l'Eden. — Et ayant connu sa femme, elle conçut et enfanta Hénoch. Il bâtit ensuite une ville qu'il appela *Hénoch* (Enochia) du nom de son fils. (Chap. IV, versets de 13 à 16.)

24. — Si l'on s'en rapporte à la lettre de la Genèse, voici à quelles conséquences on arrive : Adam et Ève étaient seuls dans le monde après leur expulsion du paradis terrestre ; ce n'est que postérieurement qu'ils eurent pour enfants Caïn et Abel. Or Caïn, ayant tué son frère et s'étant retiré dans une autre contrée, ne revit plus son père et sa mère, qui furent de nouveau seuls; ce n'est que longtemps après, à l'âge de cent-trente ans, qu'Adam eut un troisième fils, appelé Seth. Après la naissance de Seth, il vécut encore, selon la généalogie biblique, huit cents ans, et eut des fils et des filles.

Lorsque Caïn vint s'établir à l'orient de l'Eden, il n'y avait donc sur la terre que trois personnes : son père et sa mère, et lui *seul* de son côté. Cependant il eut une femme et un enfant; quelle pouvait être cette femme et où avait-il pu la prendre? Il bâtit une ville; mais une ville suppose des habitants, car il n'est pas à présumer qu'il la fit pour lui, sa femme et son fils, ni qu'il ait pu la construire à lui seul.

Il faut donc inférer de ce récit même que la contrée était peuplée ; or ce ne pouvait être par les descendants d'Adam, qui alors n'en avait pas d'autre que Caïn.

La présence d'autres habitants ressort également de cette parole de Caïn : « Je serai fugitif et vagabond, et quiconque me trouvera me tuera, » et de la réponse que Dieu lui fit. Par qui pouvait-il craindre d'être tué, et à quoi bon le signe que Dieu mit sur lui pour le préserver, s'il ne devait rencontrer personne ? Si donc il y avait sur la terre d'autres hommes en dehors de la famille d'Adam, c'est qu'ils y étaient avant lui ; d'où cette conséquence, tirée du texte même de la Genèse, qu'Adam n'est ni le premier ni l'unique père du genre humain. (Ch. XI, n° 34.

25. — Il fallait les connaissances que le Spiritisme a apportées touchant les rapports du principe spirituel et du principe matériel, sur la nature de l'âme, sa création à l'état de simplicité et d'ignorance, son union avec le corps, sa marche progressive indéfinie à travers des existences successives, et à travers les mondes qui sont autant d'échelons dans la voie du perfectionnement, son affranchissement graduel de l'influence de la matière par l'usage de son libre arbitre, la cause de ses penchants bons ou mauvais et de ses aptitudes, le phénomène de la naissance et de la mort, l'état de l'Esprit dans l'erraticité, enfin l'avenir qui est le prix de ses efforts pour s'améliorer et de sa persévérance dans le bien, pour jeter la lumière sur toutes les parties de la Genèse spirituelle.

Grâce à cette lumière, l'homme sait désormais d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre et pourquoi il souffre ; il sait que son avenir est entre ses mains, et que la durée de sa captivité ici-bas dépend de lui. La Genèse, sortie de l'allégorie étroite et mesquine, lui apparaît grande et digne de la majesté, de la bonté et de la justice du Créateur. Considérée de ce point de vue, la Genèse confondra l'incrédulité et la vaincra.

# LES MIRACLES

## SELON LE SPIRITISME

---

### CHAPITRE XIII

#### Caractères des Miracles

1. — Dans son acception étymologique, le mot *miracle* (de *mirari*, admirer) signifie : *admirable*, *chose extraordinaire*, *surprenante*. L'Académie définit ce mot : *Un acte de la puissance divine contraire aux lois connues de la nature.*

Dans son acception usuelle, ce mot a perdu, comme tant d'autres, sa signification primitive. De générale qu'elle était, elle s'est restreinte à un ordre particulier de faits. Dans la pensée des masses, un *miracle* implique l'idée d'un fait extranaturel; dans le sens liturgique, c'est une dérogation aux lois de la nature, par laquelle Dieu manifeste sa puissance. Telle est en effet son acception vulgaire, devenue le sens propre, et ce n'est que par comparaison et par métaphore qu'on l'applique aux circonstances ordinaires de la vie.

Un des caractères du miracle proprement dit, c'est d'être inexplicable, par cela même qu'il s'accomplit en

dehors des lois naturelles; et c'est tellement là l'idée qu'on y attache, que si un fait miraculeux vient à trouver son explication, on dit que ce n'est plus un miracle, quelque surprenant qu'il soit.

Un autre caractère du miracle, c'est d'être insolite, isolé et exceptionnel; du moment qu'un phénomène se reproduit, soit spontanément, soit par un acte de la volonté, c'est qu'il est soumis à une loi, et dès lors, que cette loi soit connue ou non, ce ne peut être un miracle.

2. — La science fait tous les jours des miracles aux yeux des ignorants. Qu'un homme réellement mort soit rappelé à la vie par une intervention divine, c'est là un véritable miracle, parce que c'est un fait contraire aux lois de la nature. Mais si cet homme n'a que les apparences de la mort, s'il y a encore en lui un reste de *vitalité latente*, et que la science, ou une action magnétique, parvienne à le ranimer, pour les gens éclairés c'est un phénomène naturel, mais aux yeux du vulgaire ignorant, le fait passera pour miraculeux. Qu'au milieu de certaines campagnes un physicien lance un cerf-volant électrique et fasse tomber la foudre sur un arbre, ce nouveau Prométhée sera certainement regardé comme armé d'une puissance diabolique; mais Josué arrêtant le mouvement du soleil, ou plutôt de la terre, en admettant le fait, voilà le véritable miracle, car il n'existe aucun magnétiseur doué d'une assez grande puissance pour opérer un tel prodige.

Les siècles d'ignorance ont été féconds en miracles, parce que tout ce dont la cause était inconnue passait pour miraculeux. A mesure que la science a révélé de nouvelles lois, le cercle du merveilleux s'est restreint; mais comme elle n'avait pas exploré tout le champ de la

nature, il restait encore une assez large part au merveilleux.

3. — Le merveilleux, expulsé du domaine de la matérialité par la science, s'est retranché dans celui de la spiritualité, qui a été son dernier refuge. Le Spiritisme, en démontrant que l'élément spirituel est une des forces vives de la nature, force incessamment agissante concurremment avec la force matérielle, fait rentrer les phénomènes qui en ressortent dans le cercle des effets naturels, parce que, comme les autres, ils sont soumis à des lois. Si le merveilleux est expulsé de la spiritualité, il n'a plus de raison d'être, et c'est alors seulement qu'on pourra dire que le temps des miracles est passé (1).

4. — Le Spiritisme vient donc, à son tour, faire ce que chaque science a fait à son avénement : révéler de nouvelles lois, et expliquer, par conséquent, les phénomènes qui sont du ressort de ces lois.

Ces phénomènes, il est vrai, se rattachent à l'existence des Esprits et à leur intervention dans le monde matériel ; or c'est là, dit-on, qu'est le surnaturel. Mais alors il faudrait prouver que les Esprits et leurs manifestations sont contraires aux lois de la nature ; que ce n'est pas et ne peut être là une de ces lois.

L'Esprit n'est autre que l'âme qui survit au corps ; c'est l'être principal puisqu'il ne meurt pas, tandis que le corps n'est qu'un accessoire qui se détruit. Son existence est

(1) Le mot *élément* n'est pas pris ici dans le sens de *corps simple, élémentaire*, de *molécules primitives*, mais dans celui de *partie constituante d'un tout*. En ce sens, on peut dire que l'*élément spirituel* a une part active dans l'économie de l'univers, comme on dit que l'*élément civil* et l'*élément militaire* figurent dans le chiffre d'une population ; que l'*élément religieux* entre dans l'éducation ; qu'en Algérie, il faut tenir compte de l'*élément arabe*, etc.

donc tout aussi naturelle après que pendant l'incarnation; elle est soumise aux lois qui régissent le principe spirituel, comme le corps est soumis à celles qui régissent le principe matériel; mais comme ces deux principes ont une affinité nécessaire, qu'ils réagissent incessamment l'un sur l'autre, que de leur action simultanée résultent le mouvement et l'harmonie de l'ensemble, il s'ensuit que la spiritualité et la matérialité sont les deux parties d'un même tout, aussi naturelles l'une que l'autre, et que la première n'est pas une exception, une anomalie dans l'ordre des choses.

5. — Pendant son incarnation, l'Esprit agit sur la matière par l'intermédiaire de son corps fluidique ou périsprit; il en est de même en dehors de l'incarnation. Il fait, comme Esprit et dans la mesure de ses capacités, ce qu'il faisait comme homme; seulement, comme il n'a plus son corps charnel pour instrument, il se sert, lorsque cela est nécessaire, des organes matériels d'un incarné qui devient ce qu'on appelle *médium*. Il fait comme celui qui, ne pouvant écrire lui-même, emprunte la main d'un secrétaire; ou qui, ne sachant pas une langue, se sert d'un interprète. Un secrétaire, un interprète sont les *médiums* d'un incarné, comme le médium est le secrétaire ou l'interprète d'un Esprit.

6. — Le milieu dans lequel agissent les Esprits et les moyens d'exécution n'étant plus les mêmes que dans l'état d'incarnation, les effets sont différents. Ces effets ne paraissent surnaturels que parce qu'ils sont produits à l'aide d'agents qui ne sont pas ceux dont nous nous servons; mais dès l'instant que ces agents sont dans la nature, et que les faits de manifestations s'accomplissent en vertu de certaines lois, il n'y a rien de surnaturel ni de

merveilleux. Avant de connaître les propriétés de l'électricité, les phénomènes électriques passaient pour des prodiges aux yeux de certaines gens; dès que la cause fut connue, le merveilleux disparut. Il en est de même des phénomènes spirites, qui ne sortent pas plus de l'ordre des lois naturelles que les phénomènes électriques, acoustiques, lumineux et autres, qui ont été la source d'une foule de croyances superstitieuses.

7. — Pourtant, dira-t-on, vous admettez qu'un Esprit peut enlever une table et la maintenir dans l'espace sans point d'appui; n'est-ce pas une dérogation à la loi de gravité? — Oui, à la loi connue; mais connaît-on toutes les lois? Avant qu'on eût expérimenté la force ascensionnelle de certains gaz, qui eût dit qu'une lourde machine portant plusieurs hommes peut triompher de la force d'attraction? Aux yeux du vulgaire, cela ne devait-il pas paraître merveilleux, diabolique? Celui qui eût proposé il y a un siècle de transmettre une dépêche à cinq cents lieues, et d'en recevoir la réponse en quelques minutes, aurait passé pour un fou; s'il l'eût fait, on aurait cru qu'il avait le diable à ses ordres, car alors le diable seul était capable d'aller si vite; cependant aujourd'hui la chose est non-seulement reconnue possible, mais elle paraît toute naturelle. Pourquoi donc un fluide inconnu n'aurait-il pas la propriété, dans des circonstances données, de contre-balancer l'effet de la pesanteur, comme l'hydrogène contre-balance le poids du ballon? C'est, en effet, ce qui a lieu dans le cas dont il s'agit. (*Liv. des Médiums*, ch. IV.)

8.— Les phénomènes spirites, étant dans la nature, se sont produits dans tous les temps; mais précisément parce que leur étude ne pouvait se faire par les moyens matériels dont dispose la science vulgaire, ils sont restés

plus longtemps que d'autres dans le domaine du surnaturel, d'où le Spiritisme les fait sortir aujourd'hui.

Le surnaturel, basé sur des apparences inexpliquées, laisse un libre cours à l'imagination qui, errant dans l'inconnu, enfante alors les croyances superstitieuses. Une explication rationnelle fondée sur les lois de la nature, ramenant l'homme sur le terrain de la réalité, pose un point d'arrêt aux écarts de l'imagination, et détruit les superstitions. Loin d'étendre le domaine du surnaturel, le Spiritisme le restreint jusque dans ses dernières limites et lui ôte son dernier refuge. S'il fait croire à la possibilité de certains faits, il empêche de croire à beaucoup d'autres, parce qu'il démontre dans le cercle de la spiritualité, comme la science dans le cercle de la matérialité, ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Toutefois, comme il n'a pas la prétention d'avoir le dernier mot sur toutes choses, même sur celles qui sont de sa compétence, il ne se pose point en régulateur absolu du possible, et fait la part des connaissances que réserve l'avenir.

9. — Les phénomènes spirites consistent dans les différents modes de manifestation de l'âme ou Esprit, soit pendant l'incarnation, soit à l'état d'erraticité. C'est par ses manifestations que l'âme révèle son existence, sa survivance et son individualité; on la juge par ses effets; la cause étant naturelle, l'effet l'est également. Ce sont ces effets qui font l'objet spécial des recherches et de l'étude du Spiritisme, afin d'arriver à la connaissance aussi complète que possible de la nature et des attributs de l'âme, ainsi que des lois qui régissent le principe spirituel.

10. — Pour ceux qui dénient l'existence du principe spirituel indépendant, et par suite celle de l'âme individuelle et survivante, toute la nature est dans la matière

tangible; tous les phénomènes qui se rattachent à la spiritualité sont, à leurs yeux, surnaturels, et par conséquent chimériques; n'admettant pas la cause, ils ne peuvent admettre l'effet; et lorsque les effets sont patents, ils les attribuent à l'imagination, à l'illusion, à l'hallucination, et refusent de les approfondir; de là, chez eux, une opinion préconçue qui les rend impropres à juger sainement du Spiritisme, parce qu'ils partent du principe de la négation de tout ce qui n'est pas matériel.

11. — De ce que le Spiritisme admet les effets qui sont la conséquence de l'existence de l'âme, il ne s'ensuit pas qu'il accepte tous les effets qualifiés de merveilleux, et qu'il entende les justifier et les accréditer; qu'il se fasse le champion de tous les rêveurs, de toutes les utopies, de toutes les excentricités systématiques, de toutes les légendes miraculeuses : il faudrait bien peu le connaître pour penser ainsi. Ses adversaires croient lui opposer un argument sans réplique quand, après avoir fait d'érudites recherches sur les convulsionnaires de Saint-Médard, les Camisards des Cévennes ou les religieuses de Loudun, ils sont arrivés à y découvrir des faits patents de supercherie que personne ne conteste; mais ces histoires sont-elles l'évangile du Spiritisme? Ses partisans ont-ils nié que le charlatanisme ait exploité certains faits à son profit; que l'imagination en ait créé; que le fanatisme en ait exagéré beaucoup? Il n'est pas plus solidaire des extravagances qu'on peut commettre en son nom, que la vraie science ne l'est des abus de l'ignorance, ni la vraie religion des excès du fanatisme. Beaucoup de critiques ne jugent le Spiritisme que sur les contes de fées et les légendes populaires qui en sont les fictions; autant vaudrait juger l'histoire sur les romans historiques ou les tragédies.

12. — Les phénomènes spirites sont le plus souvent spontanés, et se produisent sans aucune idée préconçue chez les personnes qui y songent le moins; dans certaines circonstances, il en est qui peuvent être provoqués par les agents désignés sous le nom de *médiums :* dans le premier cas, le médium est *inconscient* de ce qui se produit par son intermédiaire; dans le second, il agit en connaissance de cause; de là la distinction des *médiums conscients* et des *médiums inconscients.* Ces derniers sont les plus nombreux et se trouvent souvent parmi les incrédules les plus obstinés, qui font ainsi du Spiritisme sans le savoir et sans le vouloir. Les phénomènes spontanés ont, par cela même, une importante capitale, car on ne peut suspecter la bonne foi de ceux qui les obtiennent. Il en est ici comme du somnambulisme, qui, chez certains individus, est naturel et involontaire, et chez d'autres, provoqué par l'action magnétique (1).

Mais que ces phénomènes soient ou non le résultat d'un acte de la volonté, la cause première est exactement la même et ne s'écarte en rien des lois naturelles. Les médiums ne produisent donc absolument rien de surnaturel; par conséquent, ils ne font *aucun miracle ;* les guérisons instantanées elles-mêmes ne sont pas plus miraculeuses que les autres effets, car elles sont dues à l'action d'un agent fluidique faisant l'office d'agent thérapeutique, dont les propriétés ne sont pas moins naturelles pour avoir été inconnues jusqu'à ce jour. L'épithète de *thaumaturges,* donnée à certains médiums par la critique ignorante des principes du Spiritisme, est donc tout à fait impropre. La qualification de *miracles* donnée, par comparaison, à ces

(1) *Livre des Médiums,* chap. V. — *Revue Spirite*; exemples : décembre 1865, page 370; — août 1865, page 231.

sortes de phénomènes, ne peut qu'induire en erreur sur leur véritable caractère.

13. — L'intervention d'intelligences occultes dans les phénomènes spirites ne rend pas ceux-ci plus miraculeux que tous les autres phénomènes qui sont dus à des agents invisibles, parce que ces êtres occultes qui peuplent les espaces sont une des puissances de la nature, puissance dont l'action est incessante sur le monde matériel, aussi bien que sur le monde moral.

Le Spiritisme, en nous éclairant sur cette puissance, nous donne la clef d'une foule de choses inexpliquées, et inexplicables par tout autre moyen, et qui ont pu, dans des temps reculés, passer pour des prodiges ; il révèle, de même que le magnétisme, une loi, sinon inconnue, du moins mal comprise; ou pour mieux dire, on connaissait les effets, car ils se sont produits de tout temps, mais on ne connaissait pas la loi, et c'est l'ignorance de cette loi qui a engendré la superstition. Cette loi connue, le merveilleux disparait et les phénomènes rentrent dans l'ordre des choses naturelles. Voilà pourquoi les Spirites ne font pas plus de miracles en faisant tourner une table ou écrire les trépassés, que le médecin en faisant revivre un moribond, ou le physicien en faisant tomber la foudre. Celui qui prétendrait, à l'aide de cette science, *faire des miracles*, serait ou un ignorant de la chose, ou un faiseur de dupes.

14. — Puisque le Spiritisme répudie toute prétention aux choses miraculeuses, en dehors de lui y a-t-il des miracles dans l'acception usuelle du mot?

Disons d'abord que parmi les faits réputés miraculeux qui se sont passés avant l'avénement du Spiritisme, et qui se passent encore de nos jours, la plupart, sinon tous, trouvent leur explication dans les lois nouvelles

qu'il est venu révéler; ces faits rentrent donc, quoique sous un autre nom, dans l'ordre des phénomènes spirites, et comme tels n'ont rien de surnaturel. Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que des faits authentiques, et non de ceux qui, sous le nom de miracles, sont le produit d'une indigne jonglerie en vue d'exploiter la crédulité; non plus que de certains faits légendaires qui peuvent avoir eu, dans l'origine, un fond de vérité, mais que la superstition a amplifiés jusqu'à l'absurde. C'est sur ces faits que le Spiritisme vient jeter la lumière, en donnant les moyens de faire la part de l'erreur et de la vérité.

15. — Quant aux miracles proprement dits, rien n'étant impossible à Dieu, il peut en faire sans doute ; en a-t-il fait ? en d'autres termes : déroge-t-il aux lois qu'il a établies ? Il n'appartient pas à l'homme de préjuger les actes de la Divinité et de les subordonner à la faiblesse de son entendement ; cependant nous avons pour criterium de notre jugement, à l'égard des choses divines, les attributs mêmes de Dieu. A la souveraine puissance il joint la souveraine sagesse, d'où il faut conclure qu'il ne fait rien d'inutile.

Pourquoi donc ferait-il des miracles ? Pour attester sa puissance, dit-on ; mais la puissance de Dieu ne se manifeste-t-elle pas d'une manière bien autrement saisissante par l'ensemble grandiose des œuvres de la création, par la sagesse prévoyante qui préside à ses parties les plus infimes comme aux plus grandes, et par l'harmonie des lois qui régissent l'univers, que par quelques petites et puériles dérogations que savent imiter tous les faiseurs de tours ? Que dirait-on d'un savant mécanicien qui, pour prouver son habileté, détraquerait l'horloge qu'il a con-

struite, chef-d'œuvre de science, afin de montrer qu'il peut défaire ce qu'il a fait? Son savoir ne ressort-il pas, au contraire, de la régularité et de la précison du mouvement?

La question des miracles proprement dits n'est donc pas du ressort du Spiritisme; mais, s'appuyant sur ce raisonnement: que Dieu ne fait rien d'inutile, il émet cette opinion que : les miracles n'étant pas nécessaires à la glorification de Dieu, rien, dans l'univers, ne s'écarte des lois générales. S'il est des faits que nous ne comprenons pas, c'est qu'il nous manque encore les connaissances nécessaires.

16. — En admettant que Dieu ait pu, pour des raisons que nous ne pouvons apprécier, déroger accidentellement aux lois qu'il a établies, ces lois ne sont plus immuables; mais au moins est-il rationnel de penser que lui seul a ce pouvoir; on ne saurait admettre, sans lui dénier la toute-puissance, qu'il soit donné à l'Esprit du mal de défaire l'œuvre de Dieu, en faisant de son côté des prodiges à séduire même les élus, ce qui impliquerait l'idée d'une puissance égale à la sienne; c'est pourtant ce que l'on enseigne. Si Satan a le pouvoir d'interrompre le cours des lois naturelles, qui sont l'œuvre divine, sans la permission de Dieu, il est plus puissant que Dieu : donc Dieu n'a pas la toute-puissance; si Dieu lui délègue ce pouvoir, comme on le prétend, pour induire plus facilement les hommes au mal, Dieu n'a pas la souveraine bonté. Dans l'un et l'autre cas, c'est la négation d'un des attributs sans lesquels Dieu ne serait pas Dieu.

Aussi l'Eglise distingue-t-elle les bons miracles qui viennent de Dieu, des mauvais miracles qui viennent de Satan; mais comment en faire la différence? Qu'un miracle soit officiel ou non, ce n'en est pas moins une déro-

gation aux lois qui émanent de Dieu seul; si un individu est guéri soi-disant miraculeusement, que ce soit par le fait de Dieu ou de Satan, il n'en est pas moins guéri. Il faut avoir une bien pauvre idée de l'intelligence humaine pour espérer que de pareilles doctrines puissent être acceptées de nos jours.

La possibilité de certains faits réputés miraculeux étant reconnue, il en faut conclure que, quelle que soit la source qu'on leur attribue, ce sont des effets naturels dont *Esprits* ou *incarnés* peuvent user, comme de tout, comme de leur propre intelligence et de leurs connaissances scientifiques, pour le bien ou pour le mal, selon leur bonté ou leur perversité. Un être pervers, mettant à profit son savoir, peut donc faire des choses qui passent pour des prodiges aux yeux des ignorants; mais quand ces effets ont pour résultat un bien quelconque, il serait illogique de leur attribuer une origine diabolique.

17. — Mais, dit-on, la religion s'appuie sur des faits qui ne sont ni expliqués ni explicables. Inexpliqués, peut-être; inexplicables, c'est une autre question. Sait-on les découvertes et les connaissances que nous réserve l'avenir? Sans parler du miracle de la Création, le plus grand de tous sans contredit, et qui est aujourd'hui rentré dans le domaine de la loi universelle, ne voit-on pas déjà, sous l'empire du magnétisme, du somnambulisme, du Spiritisme, se reproduire les extases, les visions, les apparitions, la vue à distance, les guérisons instantanées, les suspensions, les communications orales et autres avec les êtres du monde invisible, phénomènes connus de temps immémorial, considérés jadis comme merveilleux, et démontrés aujourd'hui appartenir à l'ordre des choses

naturelles, d'après la loi constitutive des êtres? Les livres sacrés sont pleins de faits de ce genre qualifiés de surnaturels; mais, comme on en trouve d'analogues et de plus merveilleux encore dans toutes les religions païennes de l'antiquité, si la vérité d'une religion dépendait du nombre et de la nature de ces faits, on ne sait trop celle qui l'emporterait.

18. — Prétendre que le surnaturel est le fondement nécessaire de toute religion, qu'il est la clef de voûte de l'édifice chrétien, c'est soutenir une thèse dangereuse; si l'on fait reposer les vérités du christianisme sur la base unique du merveilleux, c'est lui donner un appui fragile dont les pierres se détachent chaque jour. Cette thèse, dont d'éminents théologiens se sont faits les défenseurs, conduit droit à cette conclusion que, dans un temps donné, il n'y aura plus de religion possible, pas même la religion chrétienne, si ce qui est regardé comme surnaturel est démontré naturel; car on aura beau entasser les arguments, on ne parviendra pas à maintenir la croyance qu'un fait est miraculeux, quand il est prouvé qu'il ne l'est pas : or la preuve qu'un fait n'est pas une exception dans les lois naturelles, c'est lorsqu'il peut être expliqué par ces mêmes lois, et que, pouvant se reproduire par l'entremise d'un individu quelconque, il cesse d'être le privilége des saints. Ce n'est pas le *surnaturel* qui est nécessaire aux religions, mais bien le *principe spirituel*, que l'on confond à tort avec le merveilleux, et sans lequel il n'y a pas de religion possible.

Le Spiritisme considère la religion chrétienne d'un point plus élevé; il lui donne une base plus solide que les miracles, ce sont les lois immuables de Dieu, qui régissent le principe spirituel comme le principe maté-

riel; cette base défie le temps et la science, car le temps et la science viendront la sanctionner.

Dieu n'en est pas moins digne de notre admiration, de notre reconnaissance, de notre respect, pour n'avoir pas dérogé à ses lois, grandes surtout par leur immuabilité. Il n'est pas besoin du surnaturel pour rendre à Dieu le culte qui lui est dû; la nature n'est-elle pas assez imposante par elle-même, qu'il faille encore y ajouter pour prouver la puissance suprême? La religion trouvera d'autant moins d'incrédules, qu'elle sera de tous points sanctionnée par la raison. Le christianisme n'a rien à perdre à cette sanction; il ne peut, au contraire, qu'y gagner. Si quelque chose a pu lui nuire dans l'opinion de certaines gens, c'est précisément l'abus du merveilleux et du surnaturel.

19. — Si l'on prend le mot *miracle* dans son acception étymologique, dans le sens de *chose admirable*, nous avons sans cesse des miracles sous les yeux; nous les aspirons dans l'air et nous les foulons sous nos pas, car tout est miracle dans la nature.

Veut-on donner au peuple, aux ignorants, aux pauvres d'esprit une idée de la puissance de Dieu? Il faut la leur montrer dans la sagesse infinie qui préside à tout, dans l'admirable organisme de tout ce qui vit, dans la fructification des plantes, dans l'appropriation de toutes les parties de chaque être à ses besoins, selon le milieu où il est appelé à vivre; il faut leur montrer l'action de Dieu dans le brin d'herbe, dans la fleur qui s'épanouit, dans le soleil qui vivifie tout; il faut leur montrer sa bonté dans sa sollicitude pour toutes les créatures, si infimes qu'elles soient, sa prévoyance dans la raison d'être de chaque chose, dont aucune n'est inutile, dans le bien qui sort

toujours d'un mal apparent et momentané. Faites-leur comprendre surtout que le mal réel est l'ouvrage de l'homme, et non celui de Dieu; ne cherchez pas à les épouvanter par le tableau des flammes éternelles, auxquelles ils finissent par ne plus croire et qui leur font douter de la bonté de Dieu; mais encouragez-les par la certitude de pouvoir se racheter un jour et réparer le mal qu'ils ont pu faire; montrez-leur les découvertes de la science comme la révélation des lois divines, et non comme l'œuvre du Satan; apprenez-leur, enfin, à lire dans le livre de la nature sans cesse ouvert devant eux; dans ce livre inépuisable où la sagesse et la bonté du Créateur sont inscrites à chaque page: alors ils comprendront qu'un Être si grand, s'occupant de tout, veillant à tout, prévoyant tout, doit être souverainement puissant. Le laboureur le verra en traçant son sillon, et l'infortuné le bénira dans ses afflictions, car il se dira: Si je suis malheureux, c'est par ma faute. Alors les hommes seront vraiment religieux, rationnellement religieux surtout, bien mieux qu'en s'évertuant à leur faire croire à des pierres qui suent le sang, ou à des statues qui clignent des yeux et versent des larmes.

---

# CHAPITRE XIV

## Les Fluides

Nature et propriétés des fluides. — Explication de quelques faits réputés surnaturels.

### NATURE ET PROPRIÉTÉS DES FLUIDES

1.—La science a donné la clef des miracles qui ressortent plus particulièrement de l'élément matériel, soit en les expliquant, soit en en démontrant l'impossibilité, par les lois qui régissent la matière; mais les phénomènes où l'élément spirituel a une part prépondérante, ne pouvant être expliqués par les seules lois de la matière, échappent aux investigations de la science : c'est pourquoi ils ont, plus que les autres, les caractères *apparents* du merveilleux. C'est donc dans les lois qui régissent la vie spirituelle qu'on peut trouver la clef des miracles de cette catégorie.

2. — Le fluide cosmique universel est, ainsi que cela a été démontré, la matière élémentaire primitive, dont les modifications et transformations constituent l'innombrable variété des corps de la nature. En tant que principe élémentaire universel, il offre deux états distincts : celui d'éthérisation ou d'impondérabilité, que l'on peut considérer comme l'état normal primitif, et celui de ma-

térialisation ou de pondérabilité, qui n'est en quelque sorte que consécutif. Le point intermédiaire est celui de la transformation du fluide en matière tangible; mais, là encore, il n'y a pas de transition brusque, car on peut considérer nos fluides impondérables comme un terme moyen entre les deux états. (Chap. IV, nos 10 et suiv.)

Chacun de ces deux états donne nécessairement lieu à des phénomènes spéciaux : au second appartiennent ceux du monde visible, et au premier ceux du monde invisible. Les uns, appelés *phénomènes matériels*, sont du ressort de la science proprement dite; les autres, qualifiés de *phénomènes spirituels* ou *psychiques*, parce qu'ils se lient plus spécialement à l'existence des Esprits, sont dans les attributions du Spiritisme; mais, comme la vie spirituelle et la vie corporelle sont en contact incessant, les phénomènes de ces deux ordres se présentent souvent simultanément. L'homme, à l'état d'incarnation, ne peut avoir la perception que des phénomènes psychiques qui se lient à la vie corporelle; ceux qui sont du domaine exclusif de la vie spirituelle échappent aux sens matériels, et ne peuvent être perçus qu'à l'état d'Esprit (1).

3. — A l'état d'éthérisation, le fluide cosmique n'est pas uniforme ; sans cesser d'être éthéré, il subit des modifications aussi variées dans leur genre, et plus nombreuses peut-être qu'à l'état de matière tangible. Ces modifications constituent des fluides distincts qui, bien que

(1) La dénomination de phénomène *psychique* rend plus exactement la pensée que celle de phénomène *spirituel*, attendu que ces phénomènes reposent sur les propriétés et les attributs de l'âme, ou mieux des fluides périspritaux qui sont inséparables de l'âme. Cette qualification les rattache plus intimement à l'ordre des faits naturels régis par des lois; on peut donc les admettre comme effets psychiques, sans les admettre à titre de miracles.

procédant du même principe, sont doués de propriétés spéciales, et donnent lieu aux phénomènes particuliers du monde invisible.

Tout étant relatif, ces fluides ont pour les Esprits, qui sont eux-mêmes fluidiques, une apparence aussi matérielle que celle des objets tangibles pour les incarnés, et sont pour eux ce que sont pour nous les substances du monde terrestre; ils les élaborent, les combinent pour produire des effets déterminés, comme font les hommes avec leurs matériaux, toutefois par des procédés différents.

Mais là, comme ici-bas, il n'est donné qu'aux Esprits les plus éclairés de comprendre le rôle des éléments constitutifs de leur monde. Les ignorants du monde invisible sont aussi incapables de s'expliquer les phénomènes dont ils sont témoins, et auxquels ils concourent souvent machinalement, que les ignorants de la terre le sont d'expliquer les effets de la lumière ou de l'électricité, de dire comment ils voient et entendent.

4. — Les éléments fluidiques du monde spirituel échappent à nos instruments d'analyse et à la perception de nos sens, faits pour la matière tangible et non pour la matière éthérée. Il en est qui appartiennent à un milieu tellement différent du nôtre, que nous n'en pouvons juger que par des comparaisons aussi imparfaites que celles par lesquelles un aveugle-né cherche à se faire une idée de la théorie des couleurs.

Mais parmi ces fluides, quelques-uns sont intimement liés à la vie corporelle, et appartiennent en quelque sorte au milieu terrestre. A défaut de perception directe, on peut en observer les effets, et acquérir sur leur nature des connaissances d'une certaine précision. Cette étude est

essentielle, car c'est la clef d'une foule de phénomènes inexplicables par les seules lois de la matière.

5. — Le point de départ du fluide universel est le degré de pureté absolue, dont rien ne peut nous donner une idée; le point opposé est sa transformation en matière tangible. Entre ces deux extrêmes, il existe d'innombrables transformations, qui se rapprochent plus ou moins de l'un et de l'autre. Les fluides les plus voisins de la matérialité, les moins purs par conséquent, composent ce qu'on peut appeler l'atmosphère spirituelle terrestre. C'est dans ce milieu, où l'on trouve également différents degrés de pureté, que les Esprits incarnés et désincarnés de la terre puisent les éléments nécessaires à l'économie de leur existence. Ces fluides, quelque subtils et impalpables qu'ils soient pour nous, n'en sont pas moins d'une nature grossière comparativement aux fluides éthérés des régions supérieures.

Il en est de même à la surface de tous les mondes, sauf les différences de constitution et les conditions de vitabilité propres à chacun. Moins la vie y est matérielle, moins les fluides spirituels ont d'affinité avec la matière proprement dite.

La qualification de *fluides spirituels* n'est pas rigoureusement exacte, puisque, en définitive, c'est toujours de la matière plus ou moins quintessenciée. Il n'y a de réellement *spirituel* que l'âme ou principe intelligent. On les désigne ainsi par comparaison, et en raison surtout de leur affinité avec les Esprits. On peut dire que c'est la matière du monde spirituel : c'est pourquoi on les appelle *fluides spirituels*.

6. — Qui connaît, d'ailleurs, la constitution intime de la matière tangible? Elle n'est peut-être compacte que

par rapport à nos sens, et ce qui le prouverait, c'est la facilité avec laquelle elle est traversée par les fluides spirituels et les Esprits auxquels elle ne fait pas plus d'obstacles que les corps transparents n'en font à la lumière.

La matière tangible, ayant pour élément primitif le fluide cosmique éthéré, doit pouvoir, en se désagrégeant, retourner à l'état d'éthérisation, comme le diamant, le plus dur des corps, peut se volatiliser en gaz impalpable. La solidification de la matière n'est en réalité qu'un état transitoire du fluide universel, qui peut retourner à son état primitif quand les conditions de cohésion cessent d'exister.

Qui sait même si, à l'état de tangibilité, la matière n'est pas susceptible d'acquérir une sorte d'éthérisation qui lui donnerait des propriétés particulières? Certains phénomènes qui paraissent authentiques tendraient à le faire supposer. Nous ne possédons encore que les jalons du monde invisible, et l'avenir nous réserve sans doute la connaissance de nouvelles lois qui nous permettront de comprendre ce qui est encore pour nous un mystère.

7. — Le périsprit, ou corps fluidique des Esprits, est un des produits les plus importants du fluide cosmique; c'est une condensation de ce fluide autour d'un foyer d'intelligence ou *âme*. On a vu que le corps charnel a également son principe dans ce même fluide transformé et condensé en matière tangible; dans le périsprit, la transformation moléculaire s'opère différemment, car le fluide conserve son impondérabilité et ses qualités éthérées. Le corps périsprital et le corps charnel ont donc leur source dans le même élément primitif; l'un et l'autre sont de la matière, quoique sous deux états différents.

8. — Les Esprits puisent leur périsprit dans le milieu où ils se trouvent, c'est-à-dire que cette enveloppe est formée des fluides ambiants; il en résulte que les éléments constitutifs du périsprit doivent varier selon les mondes. Jupiter étant donné comme un monde très avancé, comparativement à la Terre, où la vie corporelle n'a pas la matérialité de la nôtre, les enveloppes périspritales doivent y être d'une nature infiniment plus quintessenciée que sur la terre. Or, de même que nous ne pourrions pas exister dans ce monde avec notre corps charnel, nos Esprits ne pourraient y pénétrer avec leur périsprit terrestre. En quittant la terre, l'Esprit y laisse son enveloppe fluidique, et en revêt une autre appropriée au monde où il doit aller.

9. — La nature de l'enveloppe fluidique est toujours en rapport avec le degré d'avancement moral de l'Esprit. Les Esprits inférieurs ne peuvent en changer à leur gré, et par conséquent ne peuvent, à volonté, se transporter d'un monde à l'autre. Il en est dont l'enveloppe fluidique, bien qu'éthérée et impondérable par rapport à la matière tangible, est encore trop lourde, si l'on peut s'exprimer ainsi, par rapport au monde spirituel, pour leur permettre de sortir de leur milieu. Il faut ranger dans cette catégorie ceux dont le périsprit est assez grossier pour qu'ils le confondent avec leur corps charnel, et qui, par cette raison, se croient toujours vivants. Ces Esprits, et le nombre en est grand, restent à la surface de la terre comme les incarnés, croyant toujours vaquer à leurs occupations; d'autres, un peu plus dématérialisés, ne le sont cependant pas assez pour s'élever au-dessus des régions terrestres (1).

(1) Exemples d'Esprits qui se croient encore de ce monde : *Revue Spirite*, déc. 1859, p. 310; — nov. 1864, p. 339; — avril 1865, p. 117.

Les Esprits supérieurs, au contraire, peuvent venir dans les mondes inférieurs et même s'y incarner. Ils puisent, dans les éléments constitutifs du monde où ils entrent, les matériaux de l'enveloppe fluidique ou charnelle appropriée au milieu où ils se trouvent. Ils font comme le grand seigneur qui quitte ses habits dorés pour se revêtir momentanément de la bure, sans cesser pour cela d'être grand seigneur.

C'est ainsi que des Esprits de l'ordre le plus élevé peuvent se manifester aux habitants de la terre, ou s'incarner en mission parmi eux. Ces Esprits apportent avec eux, non l'enveloppe, mais le souvenir par intuition des régions d'où ils viennent, et qu'ils voient par la pensée. Ce sont des voyants parmi des aveugles.

10. — La couche des fluides spirituels qui environnent la terre peut être comparée aux couches inférieures de l'atmosphère, plus lourdes, plus compactes, moins pures que les couches supérieures. Ces fluides ne sont pas homogènes; c'est un mélange de molécules de diverses qualités, parmi lesquelles se trouvent nécessairement les molécules élémentaires qui en forment la base, mais plus ou moins altérées. Les effets produits par ces fluides seront en raison de la *somme* des parties pures qu'ils renferment. Tel est, par comparaison, l'alcool rectifié ou mélangé, en différentes proportions, d'eau ou d'autres substances: sa pesanteur spécifique augmente par ce mélange, en même temps que sa force et son inflammabilité diminuent, bien que dans le tout il y ait de l'alcool pur.

Les Esprits appelés à vivre dans ce milieu y puisent leur périsprit; mais, selon que l'Esprit est plus ou moins épuré lui-même, son périsprit se forme des parties les

plus pures ou les plus grossières de ce milieu. L'Esprit y produit, toujours par comparaison et non par assimilation, l'effet d'un réactif chimique qui attire à lui les molécules assimilables à sa nature.

Il en résulte ce fait *capital*, que la constitution intime du périsprit n'est pas identique chez tous les Esprits incarnés ou désincarnés qui peuplent la terre ou l'espace environnant. Il n'en est pas de même du corps charnel, qui, comme cela a été démontré, est formé des mêmes éléments, quelles que soient la supériorité ou l'infériorité de l'Esprit. Aussi, chez tous, les effets produits par le corps sont-ils les mêmes, les besoins pareils, tandis qu'ils diffèrent pour tout ce qui est inhérent au périsprit.

Il en résulte encore que l'enveloppe périspritale du même Esprit se modifie avec le progrès moral de celui-ci à chaque incarnation, bien que s'incarnant dans le même milieu; que les Esprits supérieurs, s'incarnant exceptionnellement en mission dans un monde inférieur, ont un périsprit moins grossier que celui des indigènes de ce monde.

11. — Le milieu est toujours en rapport avec la nature des êtres qui doivent y vivre; les poissons sont dans l'eau; les êtres terrestres sont dans l'air; les êtres spirituels sont dans le fluide spirituel ou éthéré, même sur la terre. Le fluide éthéré est pour les besoins de l'Esprit ce que l'atmosphère est pour les besoins des incarnés. Or, de même que les poissons ne peuvent vivre dans l'air; que les animaux terrestres ne peuvent vivre dans une atmosphère trop raréfiée pour leurs poumons, les Esprits inférieurs ne peuvent supporter l'éclat et l'impression des fluides les plus éthérés. Ils n'y mourraient pas, parce que l'Esprit ne meurt pas, mais une force instinctive les en tient éloignés,

comme on s'éloigne d'un feu trop ardent ou d'une lumière trop éblouissante. Voilà pourquoi ils ne peuvent sortir du milieu approprié à leur nature; pour en changer, il faut qu'ils changent d'abord leur nature; qu'ils se dépouillent des instincts matériels qui les retiennent dans les milieux matériels; en un mot, qu'ils s'épurent et se transforment moralement; alors, graduellement, ils s'identifient avec un milieu plus épuré, qui devient pour eux un besoin, une nécessité, comme les yeux de celui qui a longtemps vécu dans les ténèbres s'habituent insensiblement à la lumière du jour et à l'éclat du soleil.

12. — Ainsi tout se lie, tout s'enchaîne dans l'univers; tout est soumis à la grande et harmonieuse loi d'unité, depuis la matérialité la plus compacte jusqu'à la spiritualité la plus pure. La terre est comme un vase d'où s'échappe une fumée épaisse qui s'éclaircit à mesure qu'elle s'élève, et dont les parcelles raréfiées se perdent dans l'espace infini.

La puissance divine éclate dans toutes les parties de cet ensemble grandiose, et l'on voudrait que, pour mieux attester sa puissance, Dieu, non content de ce qu'il a fait, vînt troubler cette harmonie! qu'il s'abaissât au rôle de magicien par de puérils effets dignes d'un prestidigitateur! Et l'on ose, par surcroît, lui donner pour rival en habileté Satan lui-même! Jamais, en vérité, on ne rabaissa davantage la majesté divine, et l'on s'étonne du progrès de l'incrédulité!

Vous avez raison de le dire : « La foi s'en va! » mais c'est la foi en tout ce qui choque le bon sens et la raison qui s'en va; la foi pareille à celle qui fit dire jadis : « Les dieux s'en vont! » Mais la foi dans les choses sérieuses, la foi en Dieu et en l'immortalité est toujours vivace dans

le cœur de l'homme, et si elle a été étouffée sous les puériles histoires dont on l'a surchargée, elle se relève plus forte dès qu'elle en est dégagée, comme la plante comprimée se relève dès qu'elle revoit le soleil!

Oui, tout est miracle dans la nature, parce que tout est admirable et témoigne de la sagesse divine! Ces miracles sont pour tout le monde, pour tous ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, et non au profit de quelques-uns. Non! il n'y a point de miracles dans le sens qu'on attache à ce mot, parce que tout ressort des lois éternelles de la création.

13. — Les fluides spirituels, qui constituènt un des états du fluide cosmique universel, sont donc l'atmosphère des êtres spirituels; c'est l'élément où ils puisent les matériaux sur lesquels ils opèrent; le milieu où se passent les phénomènes spéciaux, perceptibles à la vue et à l'ouïe de l'Esprit, et qui échappent aux sens charnels impressionnés par la seule matière tangible; c'est enfin le véhicule de la pensée, comme l'air est le véhicule du son.

14. — Les Esprits agissent sur les fluides spirituels, non en les manipulant comme les hommes manipulent les gaz, mais à l'aide de la pensée et de la volonté. La pensée et la volonté sont aux Esprits ce que la main est à l'homme. Par la pensée, ils impriment à ces fluides telle ou telle direction; ils les agglomèrent, les combinent ou les dispersent; ils en forment des ensembles ayant une apparence, une forme, une couleur déterminées; ils en changent les propriétés comme un chimiste change celles des gaz ou autres corps en les combinant suivant certaines lois. C'est le grand atelier ou laboratoire de la vie spirituelle.

Quelquefois, ces transformations sont le résultat d'une intention; souvent, elles sont le produit d'une pensée in-

consciente; il suffit à l'Esprit de penser à une chose pour que cette chose se produise.

C'est ainsi, par exemple, qu'un Esprit se présente à la vue d'un incarné doué de la vue spirituelle, sous les apparences qu'il avait de son vivant à l'époque où on l'a connu, aurait-il eu plusieurs incarnations depuis. Il se présente avec le costume, les signes extérieurs, infirmités, cicatrices, membres amputés, etc., qu'il avait alors; un décapité se présentera avec la tête de moins. Ce n'est pas à dire qu'il ait conservé ces apparences; non certainement, car, comme Esprit, il n'est ni boiteux, ni manchot, ni borgne, ni décapité; mais sa *pensée* se reportant à l'époque où il était ainsi, son périsprit en prend instantanément les apparences, qu'il quitte de même instantanément. Si donc il a été une fois nègre et une autre fois blanc, il se présentera comme nègre ou comme blanc, selon celle de ces deux incarnations sous laquelle il sera évoqué et où se reportera sa pensée.

Par un effet analogue, la pensée de l'Esprit crée fluidiquement les objets dont il avait l'habitude de se servir; un avare maniera de l'or, un militaire aura ses armes et son uniforme, un fumeur sa pipe, un laboureur sa charrue et ses bœufs, une vieille femme sa quenouille. Ces objets fluidiques sont aussi réels pour l'Esprit qu'ils l'étaient à l'état matériel pour l'homme vivant; mais, par la même raison qu'ils sont créés par la pensée, leur existence est aussi fugitive que la pensée (1).

15. — L'action des Esprits sur les fluides spirituels a des conséquences d'une importance directe et capitale pour les incarnés. Dès l'instant que ces fluides sont le

(1) *Revue Spirite,* juillet 1859, page 184. — *Livre des Médiums,* chap. VIII.

véhicule de la pensée, que la pensée peut en modifier les propriétés, il est évident qu'ils doivent être imprégnés des qualités bonnes ou mauvaises des pensées qui les mettent en vibration, modifiés par la pureté ou l'impureté des sentiments. Les mauvaises pensées corrompent les fluides spirituels, comme les miasmes délétères corrompent l'air respirable. Les fluides qui entourent ou que projettent les mauvais Esprits sont donc viciés, tandis que ceux qui reçoivent l'influence des bons Esprits sont aussi purs que le comporte le degré de la perfection morale de ceux-ci.

Il serait impossible de faire ni une énumération ni une classification des bons et des mauvais fluides, ni de spécifier leurs qualités respectives, attendu que leur diversité est aussi grande que celle des pensées.

16.—Si les fluides ambiants sont modifiés par la projection des pensées de l'Esprit, son enveloppe périspritale, qui est partie constituante de son être, qui reçoit directement et d'une manière permanente l'impression de ses pensées, doit plus encore porter l'empreinte de ses qualités bonnes ou mauvaises. Les fluides viciés par les effluves des mauvais Esprits peuvent s'épurer par l'éloignement de ceux-ci, mais leur périsprit sera toujours ce qu'il est, tant que l'Esprit ne se modifiera pas lui-même.

17. — Les hommes étant des Esprits incarnés, ils ont en partie les attributions de la vie spirituelle, car ils vivent de cette vie tout autant que de la vie corporelle, d'abord pendant le sommeil, et souvent à l'état de veille. L'Esprit, en s'incarnant, conserve son périsprit avec les qualités qui lui sont propres, et qui, comme on le sait, n'est pas circonscrit par le corps, mais rayonne tout alentour et l'enveloppe comme d'une atmosphère fluidique.

Par son union intime avec le corps, le périsprit joue un rôle prépondérant dans l'organisme; par son expansion, il met l'Esprit incarné en rapport plus direct avec les Esprits libres.

La pensée de l'Esprit incarné agit sur les fluides spirituels comme celle des Esprits désincarnés; elle se transmet d'Esprit à Esprit par la même voie, et, selon qu'elle est bonne ou mauvaise, elle assainit ou vicie les fluides environnants.

18. — Le périsprit des incarnés étant d'une nature identique à celle des fluides spirituels, il se les assimile avec facilité, comme une éponge s'imbibe de liquide. Ces fluides ont sur le périsprit une action d'autant plus directe que, par son expansion et son rayonnement, il se confond avec eux.

Ces fluides agissant sur le périsprit, celui-ci, à son tour, réagit sur l'organisme matériel avec lequel il est en contact moléculaire. Si les effluves sont de bonne nature, le corps en ressent une impression salutaire; si elles sont mauvaises, l'impression est pénible; si les mauvaises sont permanentes et énergiques, elles peuvent déterminer des désordres physiques : certaines maladies n'ont pas d'autre cause.

Les milieux où abondent les mauvais Esprits sont donc imprégnés de mauvais fluides que l'on absorbe par tous les pores périspritaux, comme on absorbe par les pores du corps les miasmes pestilentiels.

19. — Il en est de même dans les réunions d'incarnés. Une assemblée est un foyer où rayonnent des pensées diverses. La pensée agissant sur les fluides comme le son agit sur l'air, ces fluides nous apportent les pensées comme l'air nous apporte le son. On peut donc dire, en

toute vérité, qu'il y a dans ces fluides des ondes et des rayons de pensées qui se croisent sans se confondre, comme il y a dans l'air des ondes et des rayons sonores.

Une assemblée est, comme un orchestre, un chœur de pensées où chacun produit sa note. Il en résulte une multitude de courants et d'effluves fluidiques dont chacun reçoit l'impression par le sens spirituel, comme dans un chœur de musique chacun reçoit l'impression des sons par le sens de l'ouïe.

Mais, de même qu'il y a des rayons sonores harmoniques ou discordants, il y a aussi des pensées harmoniques ou discordantes. Si l'ensemble est harmonique, l'impression est agréable; s'il est discordant, l'impression est pénible. Or, pour cela, il n'est pas besoin que la pensée soit formulée en paroles; le rayonnement fluidique n'existe pas moins, qu'elle soit exprimée ou non; mais s'il s'y mêle quelques pensées mauvaises, elles produisent l'effet d'un courant d'air glacé dans un milieu tiède.

Telle est la cause du sentiment de satisfaction que l'on éprouve dans une réunion sympathique, animée de bonnes et bienveillantes pensées; il y règne comme une atmosphère morale salubre, où l'on respire à l'aise; on en sort réconforté, parce qu'on s'y est imprégné d'effluves fluidiques salutaires. Ainsi s'expliquent aussi l'anxiété, le malaise indéfinissable que l'on ressent dans un milieu antipathique, où des pensées malveillantes provoquent comme des courants d'air nauséabond.

20. — La pensée produit donc une sorte d'effet physique qui réagit sur le moral; c'est ce que le Spiritisme seul pouvait faire comprendre. L'homme le sent instinctivement, puisqu'il recherche les réunions homogènes et sympathiques où il sait qu'il peut puiser de nouvelles

forces morales; on pourrait dire qu'il y récupère les pertes fluidiques qu'il fait chaque jour par le rayonnement de la pensée, comme il récupère par les aliments les pertes du corps matériel. C'est qu'en effet la pensée est une émission qui occasionne une perte réelle dans les fluides spirituels et par suite dans les fluides matériels, de telle sorte que l'homme a besoin de se réconforter par les effluves qu'il reçoit du dehors.

Quand on dit qu'un médecin guérit son malade par de bonnes paroles, on est dans le vrai absolu, car la pensée bienveillante apporte avec elle des fluides réparateurs qui agissent sur le physique autant que sur le moral.

21. — Il est sans doute possible, dira-t-on, d'éviter les hommes que l'on sait malintentionnés, mais comment se soustraire à l'influence des mauvais Esprits qui pullulent autour de nous et se glissent partout sans être vus?

Le moyen est fort simple, car il dépend de la volonté de l'homme même, qui porte en lui le préservatif nécessaire. Les fluides s'unissent en raison de la similitude de leur nature; les fluides dissemblables se repoussent; il y a incompatibilité entre les bons et les mauvais fluides, comme entre l'huile et l'eau.

Que fait-on lorsque l'air est vicié? on l'assainit, on l'épure, en détruisant le foyer des miasmes, en chassant les effluves malsaines par des courants d'air salubre plus forts. A l'invasion des mauvais fluides, il faut donc opposer les bons fluides; et, comme chacun a dans son propre périsprit une source fluidique permanente, on porte le remède en soi-même; il ne s'agit que d'épurer cette source et de lui donner des qualités telles, qu'elles soient pour les mauvaises influences un *repoussoir*, au lieu d'être

une force attractive. Le périsprit est donc une cuirasse à laquelle il faut donner la meilleure trempe possible; or, comme les qualités du périsprit sont en raison des qualités de l'âme, il faut travailler à sa propre amélioration, car ce sont les imperfections de l'âme qui attirent les mauvais Esprits.

Les mouches vont où des foyers de corruption les attirent; détruisez ces foyers, et les mouches disparaîtront. De même les mauvais Esprits vont où le mal les attire; détruisez le mal, et ils s'éloigneront. Les Esprits réellement bons, incarnés ou désincarnés, n'ont rien à redouter de l'influence des mauvais Esprits.

### EXPLICATION DE QUELQUES FAITS RÉPUTÉS SURNATURELS

22. — Le périsprit est le trait d'union entre la vie corporelle et la vie spirituelle : c'est par lui que l'Esprit incarné est en continuel rapport avec les Esprits ; c'est par lui, enfin, que s'accomplissent en l'homme des phénomènes spéciaux qui n'ont point leur cause première dans la matière tangible, et qui, pour cette raison, semblent surnaturels.

C'est dans les propriétés et le rayonnement du fluide périsprital qu'il faut chercher la cause de la *double vue*, ou *vue spirituelle*, qu'on peut aussi appeler *vue psychique*, dont beaucoup de personnes sont douées, souvent à leur insu, ainsi que de la vue somnambulique.

Le périsprit est *l'organe sensitif* de l'Esprit; c'est par son intermédiaire que l'Esprit incarné a la perception des choses spirituelles qui échappent aux sens charnels. Par les organes du corps, la vue, l'ouïe et les diverses sensa-

tions sont localisées et bornées à la perception des choses matérielles; par le sens spirituel, elles sont généralisées; l'Esprit voit, entend et sent par tout son être ce qui est dans la sphère du rayonnement de son fluide périsprital.

Ces phénomènes sont, chez l'homme, la manifestation de la vie spirituelle; c'est l'âme qui agit en dehors de l'organisme. Dans la double vue, ou perception par le sens spirituel, il ne voit pas par les yeux du corps, bien que souvent, par habitude, il les dirige vers le point sur lequel se porte son attention; il voit par les yeux de l'âme, et la preuve en est, c'est qu'il voit tout aussi bien les yeux fermés, et au delà de la portée du rayon visuel (1).

23. — Quoique, pendant la vie, l'Esprit soit *rivé* au corps par le périsprit, il n'est pas tellement esclave, qu'il ne puisse allonger sa chaîne et se transporter au loin, soit sur la terre, soit sur quelque point de l'espace. L'Esprit n'est qu'à regret attaché à son corps, parce que sa vie normale est la liberté, tandis que la vie corporelle est celle du serf attaché à la glèbe.

L'Esprit est donc heureux de quitter son corps, comme l'oiseau quitte sa cage; il saisit toutes les occasions de s'en affranchir, et profite pour cela de tous les instants où sa présence n'est pas nécessaire à la vie de relation. C'est le phénomène désigné sous le nom d'*émancipation de l'âme;* il a toujours lieu dans le sommeil : toutes les fois que le corps repose et que les sens sont dans l'inactivité, l'Esprit se dégage. (*Livre des Esprits*, chap. VIII.)

Dans ces moments, l'Esprit vit de la vie spirituelle, tan-

(1) Faits de double vue et de lucidité somnambulique rapportés dans la *Revue Spirite* : janvier 1858, page 25; — novembre 1858, page 213; — juillet 1861, page 197; — novembre 1865, page 352.

dis que le corps ne vit que de la vie végétative; il est en partie dans l'état où il sera après la mort; il parcourt l'espace, s'entretient avec ses amis et d'autres Esprits libres ou *incarnés* comme lui.

Le lien fluidique qui le retient au corps n'est définitivement rompu qu'à la mort; la séparation complète n'a lieu que par l'extinction absolue de l'activité du principe vital. Tant que le corps vit, l'Esprit, à quelque distance qu'il soit, y est instantanément rappelé dès que sa présence est nécessaire; alors il reprend le cours de la vie extérieure de relation. Parfois, au réveil, il conserve de ses pérégrinations un souvenir, une image plus ou moins précise, qui constitue le rêve; il en rapporte, dans tous les cas, des intuitions qui lui suggèrent des idées et des pensées nouvelles, et justifient le proverbe : La nuit porte conseil.

Ainsi s'expliquent également certains phénomènes caractéristiques du somnambulisme naturel et magnétique, de la catalepsie, de la léthargie, de l'extase, etc., et qui ne sont autres que les manifestations de la vie spirituelle (1).

24. — Puisque la vue spirituelle ne s'effectue pas par les yeux du corps, c'est que la perception des choses n'a pas lieu par la lumière ordinaire : en effet, la lumière matérielle est faite pour le monde matériel; pour le monde spirituel, il existe une lumière spéciale dont la nature nous est inconnue, mais qui est sans doute une des propriétés du fluide éthéré affectée aux perceptions visuelles de l'âme. Il y donc la lumière matérielle et la lumière

(1) Exemples de léthargie et de catalepsie : *Revue Spirite*, madame Schwabenhaus, septembre 1858, page 255 ; — la jeune cataleptique de Souabe, janvier 1866, page 18.



spirituelle. La première a des foyers circonscrits dans les corps lumineux; la seconde a son foyer partout : c'est la raison pour laquelle il n'y a pas d'obstacles à la vue spirituelle; elle n'est arrêtée ni par la distance, ni par l'opacité de la matière; l'obscurité n'existe pas pour elle. Le monde spirituel est donc éclairé par la lumière spirituelle, qui a ses effets propres, comme le monde matériel est éclairé par la lumière solaire.

25. — L'âme, enveloppée de son périsprit, porte ainsi en elle son principe lumineux; pénétrant la matière en vertu de son essence éthérée, il n'y a pas de corps opaques pour sa vue.

Cependant, la vue spirituelle n'a ni la même étendue ni la même pénétration chez tous les Esprits; les purs Esprits seuls la possèdent dans toute sa puissance; chez les Esprits inférieurs, elle est affaiblie par la grossièreté relative du périsprit qui s'interpose comme une sorte de brouillard.

Elle se manifeste à différents degrés chez les Esprits incarnés par le phénomène de la seconde vue, soit dans le somnambulisme naturel ou magnétique, soit à l'état de veille. Selon le degré de puissance de la faculté, on dit que la lucidité est plus ou moins grande. C'est à l'aide de cette faculté que certaines personnes voient l'intérieur de l'organisme et décrivent la cause des maladies.

26. — La vue spirituelle donne donc des perceptions spéciales qui, n'ayant pas pour siége les organes matériels, s'opèrent dans des conditions tout autres que la vue corporelle. Par cette raison, on ne peut en attendre des effets identiques et l'expérimenter par les mêmes procédés. S'accomplissant en dehors de l'organisme, elle a une mobilité qui déjoue toutes les prévisions. Il faut l'étu-

dier dans ses effets et dans ses causes, et non par assimilation avec la vue ordinaire, qu'elle n'est pas destinée à suppléer, sauf des cas exceptionnels et que l'on ne saurait prendre pour règle.

27. — La vue spirituelle est nécessairement incomplète et imparfaite chez les Esprits incarnés, et par conséquent sujette à des aberrations. Ayant son siége dans l'âme elle-même, l'état de l'âme doit influer sur les perceptions qu'elle donne. Selon le degré de son développement, les circonstances et l'état moral de l'individu, elle peut donner, soit dans le sommeil, soit à l'état de veille : 1° la perception de certains faits matériels réels, comme la connaissance d'événements qui se passent au loin, les détails descriptifs d'une localité, les causes d'une maladie et les remèdes convenables ; 2° la perception de choses également réelles du monde spirituel, comme la vue des Esprits ; 3° des images fantastiques créées par l'imagination, analogues aux créations fluidiques de la pensée. (Voyez ci-dessus n° 14.) Ces créations sont toujours en rapport avec les dispositions morales de l'Esprit qui les enfante. C'est ainsi que la pensée de personnes fortement imbues et préoccupées de certaines croyances religieuses leur présente l'enfer, ses fournaises, ses tortures et ses démons, tels qu'elles se les figurent : c'est parfois toute une épopée ; les païens voyaient l'Olympe et le Tartare, comme les chrétiens voient l'Enfer et le Paradis. Si, au réveil, ou au sortir de l'extase, ces personnes conservent un souvenir précis de leurs visions, elles les prennent pour des réalités et des confirmations de leurs croyances, tandis que ce n'est qu'un produit de leurs propres pensées (1). Il y a donc un choix très rigou-

(1) C'est ainsi qu'on peut expliquer les visions de la sœur Elmé-

reux à faire dans les visions extatiques avant de les accepter. Le remède à la trop grande crédulité, sous ce rapport, est l'étude des lois qui régissent le monde spirituel.

28. — Les rêves proprement dits présentent les trois natures de visions décrites ci-dessus. C'est aux deux premières qu'appartiennent les rêves à prévisions, pressentiments et avertissements; c'est dans la troisième, c'est-à-dire dans les créations fluidiques de la pensée qu'on peut trouver la cause de certaines images fantastiques qui n'ont rien de réel par rapport à la vie matérielle, mais qui ont, pour l'Esprit, une réalité parfois telle, que le corps en subit le contre-coup, et qu'on a vu les cheveux blanchir sous l'impression d'un rêve. Ces créations peuvent être provoquées : par les croyances exaltées; par des souvenirs rétrospectifs; par les goûts, les désirs, les passions, la crainte, les remords; par les préoccupations habituelles; par les besoins du corps, ou une gêne dans les fonctions de l'organisme; enfin, par d'autres Esprits, dans un but bienveillant ou malveillant, selon leur nature (1).

29.— La matière inerte est insensible; le fluide périsprital l'est également, mais il transmet la sensation au centre sensitif qui est l'Esprit. Les lésions douloureuses du corps se répercutent donc dans l'Esprit comme un choc électrique, par l'intermédiaire du fluide périsprital dont les nerfs paraissent être les fils conducteurs. C'est l'influx nerveux des physiologistes, qui, ne connaissant

rich, qui, se reportant au temps de la Passion du Christ, dit avoir vu des choses matérielles qui n'ont jamais existé que dans les livres qu'elle a lus; celles de madame Cantanille (*Revue Spirite*, août 1866, p. 240), et une partie de celles de Swedenborg.

(1) *Revue Spirite*, juin 1866, page 172; — septembre 1866, p. 284. — *Livre des Esprits*, chap. VIII, nº 400.

pas les rapports de ce fluide avec le principe spirituel, n'ont pu s'en expliquer tous les effets.

Cette interruption peut avoir lieu par la séparation d'un membre, ou la section d'un nerf, mais aussi, partiellement ou d'une manière générale, et sans aucune lésion, dans les moments d'émancipation, de grande surexcitation ou préoccupation de l'Esprit. Dans cet état, l'Esprit ne songe plus au corps, et dans sa fiévreuse activité, il attire, pour ainsi dire, à lui le fluide périsprital qui, se retirant de la surface, y produit une insensibilité momentanée. C'est ainsi que, dans l'ardeur du combat, un militaire ne s'aperçoit souvent pas qu'il est blessé; qu'une personne, dont l'attention est concentrée sur un travail, n'entend pas le bruit qui se fait autour d'elle. C'est un effet analogue, mais plus prononcé, qui a lieu chez certains somnambules, dans la léthargie et la catalepsie. C'est ainsi, enfin, qu'on peut expliquer l'insensibilité des convulsionnaires et de certains martyrs. (*Revue Spirite*, janvier 1868 : *Etude sur les Aïssaouas.*)

La paralysie n'a pas du tout la même cause : ici l'effet est tout organique ; ce sont les nerfs eux-mêmes, les fils conducteurs qui ne sont plus aptes à la circulation fluidique; ce sont les cordes de l'instrument qui sont altérées.

30. — Dans certains états pathologiques, alors que l'Esprit n'est plus dans le corps, et que le périsprit n'y adhère que par quelques points, le corps a toutes les apparences de la mort, et l'on est dans le vrai absolu en disant que la vie ne tient qu'à un fil. Cet état peut durer plus ou moins longtemps ; certaines parties du corps peuvent même entrer en décomposition, sans que la vie soit définitivement éteinte. Tant que le dernier fil

n'est pas rompu, l'Esprit peut, soit par une action énergique de sa *propre* volonté, soit par *un influx fluidique étranger, également puissant*, être rappelé dans le corps. Ainsi s'expliquent certaines prolongations de la vie contre toute probabilité, et certaines prétendues résurrections. C'est la plante qui repousse parfois avec une seule fribille de la racine; mais quand les dernières molécules du corps fluidique se sont détachées du corps charnel, ou quand ce dernier est dans un état de dégradation irréparable, tout retour à la vie devient impossible (1).

31. — Le fluide universel est, comme on l'a vu, l'élément primitif du corps charnel et du périsprit, qui n'en sont que des transformations. Par l'identité de sa nature, ce fluide peut fournir au corps les principes réparateurs. Étant condensé dans le périsprit, l'agent propulseur est l'Esprit, incarné ou désincarné, qui infiltre dans un corps détérioré une partie de la substance de son enveloppe fluidique. La guérison s'opère par la substitution d'une molécule *saine* à une molécule *malsaine*. La puissance guérissante sera donc en raison de la pureté de la substance inoculée ; elle dépend encore de l'énergie de la volonté, qui provoque une émission fluidique plus abondante et donne au fluide une plus grande force de pénétration ; enfin, des intentions qui animent celui qui veut guérir, *qu'il soit homme ou Esprit*. Les fluides qui émanent d'une source impure sont comme des substances médicales altérées.

32. — Les effets de l'action fluidique sur les malades sont extrêmement variés, selon les circonstances ; cette action est quelquefois lente et réclame un traitement

(1) Exemples: *Revue Spirite*, le docteur Cardon, août 1863, page 251 ; — la femme Corse, mai 1866, page 134.

suivi, comme dans le magnétisme ordinaire; d'autres fois, elle est rapide comme un courant électrique. Il est des personnes douées d'une puissance telle, qu'elles opèrent sur certains malades des guérisons instantanées par la seule imposition des mains, ou même par un seul acte de la volonté. Entre les deux pôles extrêmes de cette faculté il y a des nuances à l'infini. Toutes les guérisons de ce genre sont des variétés du magnétisme et ne diffèrent que par la puissance et la rapidité de l'action. Le principe est toujours le même, c'est le fluide qui joue le rôle d'agent thérapeutique, et dont l'effet est subordonné à sa qualité et à des circonstances spéciales.

32. — L'action magnétique peut se produire de plusieurs manières : 1° par le fluide même du magnétiseur; c'est le magnétisme proprement dit, ou *magnétisme humain*, dont l'action est subordonnée à la puissance et surtout à la qualité du fluide.

2° Par le fluide des Esprits agissant directement et *sans intermédiaire* sur un incarné, soit pour guérir ou calmer une souffrance, soit pour provoquer le sommeil somnambulique spontané, soit pour exercer sur l'individu une influence physique ou morale quelconque. C'est le *magnétisme spirituel*, dont la qualité est en raison des qualités de l'Esprit (1).

3° Par le fluide que les Esprits déversent sur le magnétiseur et auquel celui-ci sert de conducteur. C'est le magnétisme *mixte*, *semi-spirituel* ou, si l'on veut, *humano-spirituel*. Le fluide spirituel, combiné avec le fluide humain, donne à ce dernier les qualités qui lui manquent. Le concours des Esprits, en pareille circonstance, est

(1) Exemples : *Revue Spirite*, février 1863, page 64; — avril 1865, page 113; — septembre 1865, page 264.

parfois spontané, mais le plus souvent il est provoqué par l'appel du magnétiseur.

34.— La faculté de guérir par l'influx fluidique est très commune, et peut se développer par l'exercice, mais celle de guérir instantanément par l'imposition des mains est plus rare, et son apogée peut être considéré comme exceptionnel. Cependant on a vu à diverses époques, et presque chez tous les peuples, des individus qui la possédaient à un degré éminent. En ces derniers temps, on en a vu plusieurs exemples remarquables, dont l'authenticité ne peut être contestée. Puisque ces sortes de guérisons reposent sur un principe naturel, et que le pouvoir de les opérer n'est pas un privilége, c'est qu'elles ne sortent pas de la nature et qu'elles n'ont de miraculeux que l'apparence (1).

35. — Le périsprit est invisible pour nous dans son état normal, mais, comme il est formé de matière éthérée, l'Esprit peut, dans certains cas, lui faire subir, par un acte de sa volonté, une modification moléculaire qui le rende momentanément visible. C'est ainsi que se produisent les *apparitions*, qui, pas plus que les autres phénomènes, ne sont en dehors des lois de la nature. Celui-ci n'est pas plus extraordinaire que celui de la vapeur, qui est invisible quand elle est très raréfiée, et qui devient visible quand elle est condensée.

Selon le degré de condensation du fluide périsprital, l'apparition est quelquefois vague et vaporeuse; d'autres

(1) Exemples de guérisons instantanées rapportées dans la *Revue Spirite* : le prince de Hohenlohe, décembre 1866, p. 368; — Jacob, octobre et novembre 1866, pages 312 et 345; octobre et novembre 1867, pages 306 et 339; — Simonet, août 1867, page 232; — Caïd Hassan, octobre 1867, page 303; — le curé Gassner, novembre 1867, page 331.

fois, elle est plus nettement définie; d'autres fois, enfin, elle a toutes les apparences de la matière tangible ; elle peut même aller jusqu'à la tangibilité réelle, au point qu'on peut se méprendre sur la nature de l'être qu'on a devant soi.

Les apparitions vaporeuses sont fréquentes, et il arrive assez souvent que des individus se présentent ainsi, après leur mort, aux personnes qu'ils ont affectionnées. Les apparitions tangibles sont plus rares, quoiqu'il y en ait d'assez nombreux exemples, parfaitement authentiques. Si l'Esprit veut se faire reconnaître, il donnera à son enveloppe tous les signes extérieurs qu'il avait de son vivant.

36. — Il est à remarquer que les apparitions tangibles n'ont que les apparences de la matière charnelle, mais ne sauraient en avoir les qualités; en raison de leur nature fluidique, elles ne peuvent avoir la même cohésion, parce que, en réalité, ce n'est pas de la chair. Elles se forment instantanément et disparaissent de même, ou s'évaporent par la désagrégation des molécules fluidiques. Les êtres qui se présentent dans ces conditions ne naissent ni ne meurent comme les autres hommes; on les voit et on ne les voit plus, sans savoir d'où ils viennent, comment ils sont venus, ni où ils vont ; on ne pourrait pas les tuer, ni les enchaîner, ni les incarcérer, puisqu'ils n'ont pas de corps charnel; les coups qu'on leur porterait frapperaient dans le vide.

Tel est le caractère des *agénères*, avec lesquels on peut s'entretenir sans se douter de ce qu'ils sont, mais qui ne font jamais de longs séjours, et ne peuvent devenir les commensaux habituels d'une maison, ni figurer parmi les membres d'une famille.

Il y a, d'ailleurs, dans toute leur personne, dans leurs allures quelque chose d'étrange et d'insolite qui tient de la matérialité et de la spiritualité ; leur regard, vaporeux et pénétrant tout à la fois, n'a pas la netteté du regard par les yeux de la chair ; leur langage bref et presque toujours sentencieux n'a rien de l'éclat et de la volubilité du langage humain ; leur approche fait éprouver une sensation particulière indéfinissable de surprise qui inspire une sorte de crainte, et, tout en les prenant pour des individus pareils à tout le monde, on se dit involontairement : Voilà un être singulier (1).

37. — Le périsprit étant le même chez les incarnés et chez les désincarnés, par un effet complétement identique, un Esprit incarné peut apparaître, dans un moment de liberté, sur un autre point que celui où son corps repose, sous ses traits habituels et avec tous les signes de son identité. C'est ce phénomène, dont on a des exemples authentiques, qui a donné lieu à la croyance aux hommes doubles (2).

38. — Un effet particulier à ces sortes de phénomènes, c'est que les apparitions vaporeuses et même tangibles ne sont pas perceptibles indistinctement par tout le monde ; les Esprits ne se montrent que quand ils veulent et à qui ils veulent. Un Esprit pourrait donc apparaître

(1) Exemples d'apparitions vaporeuses ou tangibles et d'agénères : *Revue Spirite*, janvier 1858, page 24 ; — octobre 1858, p. 291 ; — février 1859, page 38 ; — mars 1859, page 80 ; — janvier 1859, page 11 ; — novembre 1859, page 303 ; — août 1859, page 210 ; — avril 1860, page 117 ; — mai 1860, page 150 ; — juillet 1861, page 199 ; — avril 1866, p 120 ; — le laboureur Martin, présenté à Louis XVIII, détails complets ; décembre 1866, p. 353.

(2) Exemples d'apparitions de personnes vivantes : *Revue Spirite*, décembre 1858, pages 329 et 331 ; — février 1859, page 41 ; — août 1859, page 197 ; — novembre 1860, page 356.

dans une assemblée à un ou à plusieurs assistants, et n'être pas vu par les autres. Cela vient de ce que ces sortes de perceptions s'effectuent par la vue spirituelle, et non par la vue charnelle : car non-seulement la vue spirituelle n'est pas donnée à tout le monde, mais elle peut au besoin être retirée, par la volonté de l'Esprit, de celui à qui il ne veut pas se montrer, comme il peut la donner momentanément, s'il le juge nécessaire.

La condensation du fluide périsprital dans les apparitions, même jusqu'à la tangibilité, n'a donc pas les propriétés de la matière ordinaire : sans cela, les apparitions, étant perceptibles par les yeux du corps, le seraient par toutes les personnes présentes (1).

39.— L'Esprit pouvant opérer des transformations dans la contexture de son enveloppe périspritale, et cette enveloppe rayonnant autour des corps comme une atmosphère fluidique, un phénomène analogue à celui des apparitions peut se produire à la surface même du corps. Sous la couche fluidique, la figure réelle du corps peut s'effacer plus ou moins complétement et revêtir d'autres traits; ou bien les traits primitifs vus à travers la couche fluidique modifiée, comme à travers un prisme, peuvent prendre une autre expression. Si l'Esprit, sortant du terre à terre, s'identifie avec les choses du monde spirituel, l'expression d'une figure laide peut devenir belle, radieuse, et parfois même lumineuse; si, au contraire, l'Esprit est

(1) Il ne faut accepter qu'avec une extrême réserve les récits d'apparitions purement individuelles qui, dans certains cas, pourraient être l'effet de l'imagination surexcitée, et parfois une invention faite dans un but intéressé. Il convient donc de tenir un compte scrupuleux des circonstances, de l'honorabilité de la personne, ainsi que de l'intérêt qu'elle pourrait avoir à abuser de la crédulité d'individus trop confiants.

exalté par de mauvaises passions, une figure belle peut prendre un aspect hideux.

C'est ainsi que s'opèrent les *transfigurations*, qui sont toujours un reflet des qualités et des sentiments prédominants de l'Esprit. Ce phénomène est donc le résultat d'une transformation fluidique; c'est une sorte d'apparition périspritale qui se produit sur le corps même vivant et quelquefois au moment de la mort, au lieu de se produire au loin, comme dans les apparitions proprement dites. Ce qui distingue les apparitions de ce genre, c'est que généralement elles sont perceptibles par tous les assistants et par les yeux du corps, précisément parce qu'elles ont pour base la matière charnelle visible, tandis que, dans les apparitions purement fluidiques, il n'y a point de matière tangible (1).

40. — Les phénomènes des tables mouvantes et parlantes, de la suspension éthéréenne des corps graves, de l'écriture médianimique, aussi anciens que le monde, mais vulgaires aujourd'hui, donnent la clef de quelques phénomènes analogues spontanés auxquels, dans l'ignorance de la loi qui les régit, on avait attribué un caractère surnaturel et miraculeux. Ces phénomènes reposent sur les propriétés du fluide périsprital, soit des incarnés, soit des Esprits libres.

41. — C'est à l'aide de son périsprit que l'Esprit agissait sur son corps vivant; c'est encore avec ce même fluide qu'il se manifeste en agissant sur la matière inerte, qu'il produit les bruits, les mouvements de tables et autres objets qu'il soulève, renverse ou transporte. Ce phénomène n'a rien de surprenant si l'on considère que, parmi

(1) Exemple et théorie de la transfiguration, *Revue Spirite*, mars 1859, page 62. (*Livre des Médiums*, chap. VII, page 142.)

nous, les plus puissants moteurs se trouvent dans les fluides les plus raréfiés et même impondérables, comme l'air, la vapeur et l'électricité.

C'est également à l'aide de son périsprit que l'Esprit fait écrire, parler ou dessiner les médiums; n'ayant pas de corps tangible pour agir ostensiblement quand il veut se manifester, il se sert du corps du médium, dont il emprunte les organes, qu'il fait agir comme si c'était son propre corps, et cela par l'effluve fluidique qu'il déverse sur lui.

42. — C'est par le même moyen que l'Esprit agit sur la table, soit pour la faire mouvoir sans signification déterminée, soit pour lui faire frapper des coups intelligents indiquant les lettres de l'alphabet, pour former des mots et des phrases, phénomène désigné sous le nom de *typtologie*. La table n'est ici qu'un instrument dont il se sert, comme il fait du crayon pour écrire; il lui donne une vitalité momentanée par le fluide dont il la pénètre, mais *il ne s'identifie point avec elle*. Les personnes qui, dans leur émotion, en voyant se manifester un être qui leur est cher, embrassent la table, font un acte ridicule, car c'est absolument comme si elles embrassaient le bâton dont un ami se sert pour frapper des coups. Il en est de même de celles qui adressent la parole à la table, comme si l'Esprit était enfermé dans le bois, ou comme si le bois était devenu Esprit.

Lorsque des communications ont lieu par ce moyen, il faut se représenter l'Esprit, non dans la table, mais à côté, *tel qu'il était de son vivant*, et tel qu'on le verrait si, à ce moment, il pouvait se rendre visible. La même chose a lieu dans les communications par l'écriture; on verrait l'Esprit à côté du médium, dirigeant sa main

ou lui transmettant sa pensée par un courant fluidique.

43. — Lorsque la table se détache du sol et flotte dans l'espace sans point d'appui, l'Esprit ne la soulève pas à force de bras, mais l'enveloppe et la pénètre d'une sorte d'atmosphère fluidique qui neutralise l'effet de la gravitation, comme le fait l'air pour les ballons et les cerfs-volants. Le fluide dont elle est pénétrée lui donne momentanément une légèreté spécifique plus grande. Lorsqu'elle est clouée au sol, elle est dans un cas analogue à celui de la cloche pneumatique sous laquelle on fait le vide. Ce ne sont ici que des comparaisons pour montrer l'analogie des effets, et non la similitude absolue des causes. (*Livre des Médiums*, chap. IV.)

On comprend, d'après cela, qu'il n'est pas plus difficile à l'Esprit d'enlever une personnne que d'enlever une table, de transporter un objet d'un endroit à un autre, ou de le lancer quelque part; ces phénomènes se produisent par la même loi (1).

Lorsque la table poursuit quelqu'un, ce n'est pas l'Esprit qui court, car il peut rester tranquillement à la même

(1) Tel est le principe du phénomène des *apports;* phénomène très réel, mais qu'il convient de n'accepter qu'avec une extrême réserve, car c'est un de ceux qui se prêtent le plus à l'imitation et à la jonglerie. L'honorabilité irrécusable de la personne qui les obtient, son désintéressement absolu matériel et *moral,* et le concours des circonstances accessoires, doivent être pris en sérieuse considération. Il faut surtout se défier de la trop grande facilité avec laquelle de tels effets sont produits, et tenir pour suspects ceux qui se renouvellent trop fréquemment et pour ainsi dire à volonté; les prestidigitateurs font des choses plus extraordinaires.

Le soulèvement d'une personne est un fait non moins positif, mais beaucoup plus rare peut-être, parce qu'il est plus difficile de l'imiter. Il est notoire que M. Home s'est plus d'une fois élevé jusqu'au plafond en faisant le tour de la salle. On dit que saint Cupertin avait la même faculté, ce qui n'est pas plus miraculeux pour l'un que pour l'autre.

place, mais il lui donne l'impulsion par un courant fluidique à l'aide duquel il la fait mouvoir à son gré.

Lorsque des coups se font entendre dans la table ou ailleurs, l'Esprit ne frappe ni avec sa main ni avec un objet quelconque; il dirige sur le point d'où part le bruit un jet de fluide qui produit l'effet d'un choc électrique. Il modifie le bruit, comme on peut modifier les sons produits par l'air (1).

44. — Un phénomène très fréquent dans la médiumnité, c'est l'aptitude de certains médiums à écrire dans une langue qui leur est étrangère; à traiter par la parole ou l'écriture des sujets hors de la portée de leur instruction. Il n'est pas rare d'en voir qui écrivent couramment sans avoir appris à écrire; d'autres qui font de la poésie sans avoir jamais su faire un vers de leur vie; d'autres dessinent, peignent, sculptent, composent de la musique, jouent d'un instrument, sans connaître le dessin, la peinture, la sculpture ou la science musicale. Il est très fréquent qu'un médium écrivain reproduit, à s'y méprendre, l'écriture et la signature que les Esprits qui se communiquent par lui avaient de leur vivant, quoiqu'il ne les ait jamais connus.

Ce phénomène n'est pas plus merveilleux que de voir

(1) Exemples de manifestations matérielles et de perturbations par les Esprits: *Revue Spirite,* jeune fille des Panoramas, janvier 1858, page 13; — mademoiselle Clairon, février 1858, page 44; — Esprit frappeur de Bergzabern, récit complet, mai, juin, juillet 1858, pages 125, 153, 184; — Dibbelsdorf, août 1858, page 219; — Boulanger de Dieppe, mars 1860, page 76; —Marchand de Saint-Pétersbourg, avril 1860, page 115; — rue des Noyers, août 1860, p. 236; — Esprit frappeur de l'Aube, janvier 1861, page 23; — *Id.* au seizième siècle, janvier 1864, page 32; — Poitiers, mai 1864, page 156, et mai 1865, page 134; — sœur Marie, juin 1864, page 185; — Marseille, avril 1865, page 121; — Fives, août 1865, page 225; — les rats d'Equihem, février 1866, page 55.

un enfant écrire quand on lui conduit la main; on peut ainsi lui faire exécuter tout ce qu'on veut. On peut faire écrire le premier venu dans une langue quelconque en lui dictant les mots lettre à lettre. On comprend qu'il puisse en être de même dans la médiumnité, si l'on se reporte à la manière dont les Esprits se communiquent aux médiums, qui ne sont pour eux, en réalité, que des instruments passifs. Mais si le médium possède le mécanisme, s'il a vaincu les difficultés pratiques, si les expressions lui sont familières, s'il a enfin dans son cerveau les éléments de ce que l'Esprit veut lui faire exécuter, il est dans la position de l'homme qui sait lire et écrire couramment; le travail est plus facile et plus rapide; l'Esprit n'a plus qu'à transmettre la pensée que son interprète reproduit par les moyens dont il dispose.

L'aptitude d'un médium à des choses qui lui sont étrangères tient souvent aussi aux connaissances qu'il a possédées dans une autre existence, et dont son Esprit a conservé l'intuition. S'il a été poète ou musicien, par exemple, il aura plus de facilité à s'assimiler la pensée poétique ou musicale qu'on veut lui faire reproduire. La langue qu'il ignore aujourd'hui peut lui avoir été familière dans une autre existence: de là, pour lui, une aptitude plus grande à écrire médianimiquement dans cette langue (1).

45. — Les mauvais Esprits pullulent autour de la terre,

(1) L'aptitude de certaines personnes pour des langues qu'elles savent, pour ainsi dire, sans les avoir apprises, n'a pas d'autre cause qu'un souvenir intuitif de ce qu'elles ont su dans une autre existence. L'exemple du poète Méry, rapporté dans la *Revue Spirite* de novembre 1864, page 328, en est une preuve. Il est évident que si M. Méry eût été médium dans sa jeunesse, il aurait écrit en latin aussi facilement qu'en français, et l'on aurait crié au prodige.

par suite de l'infériorité morale de ses habitants. Leur action malfaisante fait partie des fléaux auxquels l'humanité est en butte ici-bas. L'obsession, qui est un des effets de cette action, comme les maladies et toutes les tribulations de la vie, doit donc être considérée comme une épreuve ou une expiation, et acceptée comme telle.

L'obsession est l'action persistante qu'un mauvais Esprit exerce sur un individu. Elle présente des caractères très différents, depuis la simple influence morale sans signes extérieurs sensibles, jusqu'au trouble complet de l'organisme et des facultés mentales. Elle oblitère toutes les facultés médianimiques; dans la médiumnité auditive et psychographique, elle se traduit par l'obstination d'un Esprit à se manifester à l'exclusion de tous autres.

46. — De même que les maladies sont le résultat des imperfections physiques qui rendent le corps accessible aux influences pernicieuses extérieures, l'obsession est toujours celui d'une imperfection morale qui donne prise à un mauvais Esprit. A une cause physique, on oppose une force physique; à une cause morale, il faut opposer une force morale. Pour préserver des maladies, on fortifie le corps; pour garantir de l'obsession, il faut fortifier l'âme; de là, pour l'obsédé, la nécessité de travailler à sa propre amélioration, ce qui suffit le plus souvent pour le débarrasser de l'obsesseur, sans le secours de personnes étrangères. Ce secours devient nécessaire quand l'obsession dégénère en subjugation et en possession, car alors le patient perd parfois sa volonté et son libre arbitre.

L'obsession est presque toujours le fait d'une vengeance exercée par un Esprit, et qui le plus souvent a sa source dans les rapports que l'obsédé a eus avec lui dans une précédente existence.



Dans les cas d'obsession grave, l'obsédé est comme enveloppé et imprégné d'un fluide pernicieux qui neutralise l'action des fluides salutaires et les repousse. C'est de ce fluide qu'il faut le débarrasser; or un mauvais fluide ne peut être repoussé par un mauvais fluide. Par une action identique à celle du médium guérisseur dans les cas de maladie, *il faut expulser le fluide mauvais à l'aide d'un fluide meilleur*.

Ceci est l'action mécanique, mais qui ne suffit pas toujours; il faut aussi et surtout *agir sur l'être intelligent* auquel il faut avoir le droit de *parler avec autorité*, et cette autorité n'est donnée qu'à la supériorité morale; plus celle-ci est grande, plus l'autorité est grande.

Ce n'est pas tout encore; pour assurer la délivrance, il faut amener l'Esprit pervers à renoncer à ses mauvais desseins; il faut faire naître en lui le repentir et le désir du bien, à l'aide d'instructions habilement dirigées, dans des évocations particulières faites en vue de son éducation morale; alors on peut avoir la double satisfaction de délivrer un incarné et de convertir un Esprit imparfait.

La tâche est rendue plus facile quand l'obsédé, comprenant sa situation, apporte son concours de volonté et de prière; il n'en est pas ainsi quand celui-ci, séduit par l'Esprit trompeur, se fait illusion sur les qualités de son dominateur, et se complaît dans l'erreur où ce dernier le plonge; car alors, loin de seconder, il repousse toute assistance. C'est le cas de la fascination, toujours infiniment plus rebelle que la subjugation la plus violente. (*Livre des Médiums*, chap. XXIII.)

Dans tous les cas d'obsession, la prière est le plus puissant auxiliaire pour agir contre l'Esprit obsesseur.

47. — Dans l'obsession, l'Esprit agit extérieurement à

l'aide de son périsprit, qu'il identifie avec celui de l'incarné ; ce dernier se trouve alors enlacé comme dans un réseau et contraint d'agir contre sa volonté.

Dans la possession, au lieu d'agir extérieurement, l'Esprit libre se substitue, pour ainsi dire, à l'Esprit incarné; il fait élection de domicile dans son corps, sans cependant que celui-ci le quitte définitivement, ce qui ne peut avoir lieu qu'à la mort. La possession est donc toujours temporaire et intermittente, car un Esprit désincarné ne peut prendre définitivement le lieu et place d'un Esprit incarné, attendu que l'union moléculaire du périsprit et du corps ne peut s'opérer qu'au moment de la conception. (Chap. XI, nº 18.)

L'Esprit, en possession momentanée du corps, s'en sert comme du sien propre; il parle par sa bouche, voit par ses yeux, agit avec ses bras, comme il l'eût fait de son vivant. Ce n'est plus comme dans la médiumnité parlante, où l'Esprit incarné parle en transmettant la pensée d'un Esprit désincarné; c'est ce dernier lui-même qui parle et qui agit, et si on l'a connu de son vivant, on le reconnaît à son langage, à sa voix, à ses gestes et jusqu'à l'expression de sa physionomie.

48. — L'obsession est toujours le fait d'un Esprit malveillant. La possession peut être le fait d'un bon Esprit qui veut parler et, pour faire plus d'impression sur ses auditeurs, *emprunte* le corps d'un incarné, que celui-ci lui prête volontairement, comme on prête son habit. Cela se fait sans aucun trouble ni malaise, et pendant ce temps l'Esprit se trouve en liberté comme dans l'état d'émancipation, et le plus souvent il se tient à côté de son remplaçant pour l'écouter.

Quand l'Esprit possesseur est mauvais, les choses se

passent autrement; il n'emprunte pas le corps, il s'en empare si le titulaire n'est pas *de force morale à lui résister*. Il le fait par méchanceté envers celui-ci, qu'il torture et martyrise de toutes les manières jusqu'à vouloir le faire périr, soit par la strangulation, soit en le poussant dans le feu ou autres endroits dangereux. Se servant des membres et des organes du malheureux patient, il blasphème; il injurie et maltraite ceux qui l'entourent; il se livre à des excentricités et à des actes qui ont tous les caractères de la folie furieuse.

Les faits de ce genre, à différents degrés d'intensité, sont très nombreux, et beaucoup de cas de folie n'ont pas d'autre cause. Souvent il s'y joint des désordres pathologiques qui ne sont que consécutifs, et contre lesquels les traitements médicaux sont impuissants, tant que subsiste la cause première. Le Spiritisme, en faisant connaître cette source d'une partie des misères humaines, indique le moyen d'y remédier; ce moyen est d'agir sur l'auteur du mal, qui, étant un être intelligent, doit être traité par l'intelligence (1).

49. — L'obsession et la possession sont le plus souvent individuelles; mais parfois elles sont épidémiques. Lorsqu'une nuée de mauvais Esprits s'abat sur une localité, c'est comme lorsqu'une troupe d'ennemis vient l'envahir. Dans ce cas, le nombre des individus atteints peut être considérable (2).

(1) Exemples de cures d'obsessions et de possessions; *Revue Spirite*, décembre 1863, page 373. — Janvier 1864, page 11. — Juin 1864, page 168. — Janvier 1865, page 5. — Juin 1865, page 172. — Février 1866, page 38. — Juin 1867, page 174.

(2) C'est une épidémie de ce genre qui sévit depuis quelques années dans le village de Morzine, en Savoie (voir la relation complète de cette épidémie dans la *Revue Spirite* de décembre 1862, page 353; janvier, février, avril et mai 1863, pages 1, 33, 101, 133.

# CHAPITRE XV

## Les Miracles de l'Evangile.

Observations préliminaires. — Songes. — Etoile des mages. — Double vue. — Guérisons. — Possédés. — Résurrections. — Jésus marche sur l'eau. — Transfiguration. — Tempête apaisée. — Noces de Cana. — Multiplication des pains. — Tentation de Jésus. — Prodiges à la mort de Jésus. — Apparition de Jésus après sa mort. — Disparition du corps de Jésus.

### OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

1. — Les faits rapportés dans l'Evangile, et qui ont été jusqu'ici considérés comme miraculeux, appartiennent, pour la plupart, à l'ordre des *phénomènes psychiques*, c'est-à-dire de ceux qui ont pour cause première les facultés et les attributs de l'âme. En les rapprochant de ceux qui sont décrits et expliqués dans le chapitre précédent, on reconnaît sans peine qu'il y a entre eux identité de cause et d'effet. L'histoire en montre d'analogues dans tous les temps et chez tous les peuples, par la raison que, depuis qu'il y a des âmes incarnées et désincarnées, les mêmes effets ont dû se produire. On peut, il est vrai, contester sur ce point la véracité de l'histoire; mais aujourd'hui ils se produisent sous nos yeux, pour ainsi dire à volonté, et par des individus qui n'ont rien d'exceptionnel. Le fait seul de la reproduction d'un phénomène dans des conditions identiques suffit pour prouver

qu'il est possible et soumis à une loi, et que dès lors il n'est pas miraculeux.

Le principe des phénomènes psychiques repose, comme on l'a vu, sur les propriétés du fluide périsprital qui constitue l'agent magnétique ; sur les manifestations de la vie spirituelle pendant la vie et après la mort ; enfin sur l'état constitutif des Esprits et leur rôle comme force active de la nature. Ces éléments connus et leurs effets constatés, ils ont pour conséquence de faire admettre la possibilité de certains faits que l'on rejetait alors qu'on leur attribuait une origine surnaturelle.

2. — Sans rien préjuger sur la nature du Christ, qu'il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage d'examiner, en ne le considérant, par hypothèse, que comme un Esprit supérieur, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui un de ceux de l'ordre le plus élevé, et qu'il est placé par ses vertus bien au-dessus de l'humanité terrestre. Par les immenses résultats qu'elle a produits, son incarnation en ce monde ne pouvait être qu'une de ces missions qui ne sont confiées qu'aux messagers directs de la Divinité pour l'accomplissement de ses desseins. En supposant qu'il ne fût pas Dieu lui-même, mais un envoyé de Dieu pour transmettre sa parole, il serait plus qu'un prophète, car il serait un Messie divin.

Comme homme, il avait l'organisation des êtres charnels ; mais comme Esprit pur, détaché de la matière, il devait vivre de la vie spirituelle plus que de la vie corporelle, dont il n'avait point les faiblesses. Sa supériorité sur les hommes ne tenait point aux qualités particulières de son corps, mais à celles de son Esprit, qui dominait la matière d'une manière absolue, et à celle de son périsprit puisé dans la partie la plus quintessenciée des fluides

terrestres. (Chap. XIV, n° 9). Son âme ne devait tenir au corps que par les liens strictement indispensables; constamment dégagée, elle devait lui donner une *double vue* non-seulement permanente, mais d'une pénétration exceptionnelle et bien autrement supérieure à celle que l'on voit chez les hommes ordinaires. Il devait en être de même de tous les phénomènes qui dépendent des fluides périspritaux ou psychiques. La qualité de ces fluides lui donnait une immense puissance magnétique secondée par le désir incessant de faire le bien.

Dans les guérisons qu'il opérait, agissait-il comme *médium*? Peut-on le considérer comme un puissant médium guérisseur? Non; car le médium est un intermédiaire, un instrument dont se servent les Esprits désincarnés. Or Christ n'avait pas besoin d'assistance, lui qui assistait les autres; il agissait donc par lui-même, en vertu de sa puissance personnelle, ainsi que peuvent le faire les incarnés dans certains cas et dans la mesure de leurs forces. Quel Esprit d'ailleurs eût osé lui insuffler ses propres pensées et le charger de les transmettre? S'il recevait un influx étranger, ce ne pouvait être que de Dieu; selon la définition donnée par un Esprit, il était médium de Dieu.

### SONGES.

3. — Joseph, dit l'Évangile, fut averti par un ange qui lui apparut en songe et lui dit de fuir en Egypte avec l'enfant. (Saint Matth., ch. II, *v.* de 19 à 23.)

Les avertissements par songes jouent un grand rôle dans les livres sacrés de toutes les religions. Sans garantir l'exactitude de tous les faits rapportés et sans les discu-

ter, le phénomène en lui-même n'a rien d'anomal quand on sait que le temps du sommeil est celui où l'Esprit, se dégageant des liens de la matière, rentre momentanément dans la vie spirituelle où il se retrouve avec ceux qu'il a connus. C'est souvent ce moment que choisissent les Esprits protecteurs pour se manifester à leurs protégés et leur donner des conseils plus directs. Les exemples authentiques d'avertissements par songes sont nombreux, mais il n'en faudrait pas inférer que tous les songes sont des avertissements, et encore moins que tout ce qu'on voit en rêve a sa signification. Il faut ranger parmi les croyances superstitieuses et absurdes l'art d'interpréter les songes. (Chap. XIV, n$^{os}$ 27 et 28.)

### ÉTOILE DES MAGES.

4.— Il est dit qu'une étoile apparut aux mages qui vinrent adorer Jésus, qu'elle marcha devant eux pour leur indiquer la route et s'arrêta quand ils furent arrivés. (Saint Matth., ch. II, *v.* de 1 à 12.)

La question n'est pas de savoir si le fait rapporté par saint Matthieu est réel, ou si ce n'est qu'une figure pour indiquer que les mages furent guidés d'une manière mystérieuse vers le lieu où était l'Enfant, attendu qu'il n'existe aucun moyen de contrôle, mais bien si un fait de cette nature est possible.

Une chose certaine, c'est que dans cette circonstance la lumière ne pouvait être une étoile. On pouvait le croire à l'époque où l'on pensait que les étoiles sont des points lumineux attachés au firmament et qui peuvent tomber sur la terre ; mais non aujourd'hui que l'on connaît leur nature.

Pour n'avoir pas la cause qu'on lui attribue, le fait de l'apparition d'une lumière ayant l'aspect d'une étoile n'en est pas moins une chose possible. Un Esprit peut apparaître sous une forme lumineuse, ou transformer une partie de son fluide périsprital en un point lumineux. Plusieurs faits de ce genre, récents et parfaitement authentiques, n'ont pas d'autre cause, et cette cause n'a rien de surnaturel.

### DOUBLE VUE.

#### *Entrée de Jésus à Jérusalem.*

5. — Lorsqu'ils approchèrent de Jérusalem, et qu'ils furent arrivés à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples, — et leur dit : Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant une ânesse liée, et son ânon auprès d'elle ; déliez-la et me les amenez.— Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites-lui que le Seigneur en a besoin, et aussitôt il les laissera emmener. — Or, tout ceci s'est fait afin que cette parole du prophète fût accomplie : — Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous, plein de douceur, monté sur une ânesse, et sur l'ânon de celle qui est sous le joug.

Les disciples s'en allèrent donc, et firent ce que Jésus leur avait commandé. — Et ayant amené l'ânesse et l'ânon, ils les couvrirent de leurs vêtements, et le firent monter dessus. (Saint Matth., ch. XXI, *v.* de 1 à 7.)

#### *Baiser de Judas.*

6. — Levez-vous, allons, celui qui doit me trahir est près d'ici. — Il n'avait pas encore achevé ces mots, que Judas, un des douze, arriva, et avec lui une troupe de gens armés d'épées et de bâtons, qui avaient été envoyés par les princes des prêtres et par les anciens du peuple. — Or, celui qui le trahissait leur

avait donné un signal pour le reconnaître, en leur disant : Celui que je baiserai, c'est celui-là même que vous cherchez ; saisissez-vous de lui. — Aussitôt donc, il s'approcha de Jésus et lui dit : Maître, je vous salue ; et il le baisa. — Jésus lui répondit : Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? Et en même temps tous les autres, s'avançant, se jetèrent sur Jésus et se saisirent de lui. (Saint Matth. ch. xxvi, v. de 46 à 50.)

### *Pêche miraculeuse.*

7.— Un jour que Jésus était sur le bord du lac de Génésareth, se trouvant accablé par la foule du peuple qui se pressait pour entendre la parole de Dieu, — il vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. — Il entra donc dans l'une de ces barques, qui était à Simon, et le pria de s'éloigner un peu de terre ; et s'étant assis, il enseignait le peuple de dessus la barque.

Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher. — Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais néanmoins sur votre parole je jetterai le filet. — L'ayant donc jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons que leur filet se rompit. — Et ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider. Ils y vinrent, et ils remplirent tellement leurs barques, qu'il s'en fallait peu qu'elles ne coulassent à fond. (Saint Luc, ch. v, v. de 1 à 7.)

### *Vocation de Pierre, André, Jacques, Jean et Matthieu.*

8. — Or Jésus marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs ; — et il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. — Aussitôt, ils quittèrent leurs filets et le suivirent.

De là, s'avançant, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère qui étaient dans une barque avec Zébédée leur père, et qui raccommodaient leurs filets ; et il les ap-

pela. — En même temps ils quittèrent leurs filets et leur père, et ils le suivirent. (Saint Matth., ch. IV, *v*. de 18 à 22.)

Jésus, sortant de là, vit en passant un homme assis au bureau des impôts, nommé Matthieu, auquel il dit : Suivez-moi ; et lui aussitôt se leva et le suivit. (Saint Matth., ch. IV, *v*. 9.)

9.— Ces faits n'ont rien de surprenant quand on connaît le pouvoir de la double vue et la cause très naturelle de cette faculté. Jésus la possédait au suprême degré, et l'on peut dire qu'elle était son état normal, ce qu'attestent un grand nombre d'actes de sa vie et ce qu'expliquent aujourd'hui les phénomènes magnétiques et le Spiritisme.

La pêche qualifiée de miraculeuse s'explique également par la double vue. Jésus n'a point produit spontanément des poissons là où il n'en existait pas ; il a vu, comme aurait pu le faire un lucide éveillé, par la vue de l'âme, l'endroit où ils se trouvaient, et il a pu dire avec assurance aux pêcheurs d'y jeter leurs filets.

La pénétration de la pensée, et par suite certaines prévisions, sont la conséquence de la vue spirituelle. Lorsque Jésus appelle à lui Pierre, André, Jacques, Jean et Matthieu, il fallait qu'il connût leurs dispositions intimes pour savoir qu'ils le suivraient et qu'ils étaient capables de remplir la mission dont il devait les charger. Il fallait qu'eux-mêmes eussent l'intuition de cette mission pour s'abandonner à lui. Il en est de même lorsque, le jour de la Cène, il annonce que l'un des douze le trahira et qu'il le désigne en disant que c'est celui qui met la main dans le plat, et lorsqu'il dit que Pierre le renoncera.

En maints endroits de l'Evangile, il est dit : « Mais Jésus, connaissant leur pensée, leur dit........ » Or comment pouvait-il connaître leur pensée, si ce n'est à la

fois par le rayonnement fluidique qui lui apportait cette pensée, et la vue spirituelle qui lui permettait de lire dans le for intérieur des individus?

Alors souvent qu'on croit une pensée profondément ensevelie dans les replis de l'âme, on ne se doute pas qu'on porte en soi un miroir qui la réfléchit, un révélateur dans son propre rayonnement fluidique qui en est imprégné. Si l'on voyait le mécanisme du monde invisible qui nous entoure, les ramifications de ces fils conducteurs de la pensée qui relient tous les êtres intelligents, corporels et incorporels, les effluves fluidiques chargées des empreintes du monde moral, et qui, comme des courants aériens, traversent l'espace, on serait moins surpris de certains effets que l'ignorance attribue au hasard. (Chap. XIV, nos 22 et suivants.)

## GUÉRISONS.

### *Perte de sang.*

10.— Alors une femme, malade d'une perte de sang depuis douze ans, — qui avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins, et qui, ayant dépensé tout son bien, n'en avait reçu aucun soulagement, mais s'en était toujours trouvée plus mal, — ayant entendu parler de Jésus, vint dans la foule par derrière, et toucha son vêtement ; car elle disait : Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. — Au même instant la source du sang qu'elle perdait fut séchée, et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de cette maladie.

Aussitôt Jésus, *connaissant en lui-même la vertu qui était sortie de lui,* se retourna au milieu de la foule, et dit : Qui est-ce qui a touché mes vêtements ? — Ses disciples lui dirent : Vous voyez que la foule vous presse de tous côtés, et vous demandez qni vous a touché? — Et il regardait tout autour de lui pour voir celle qui l'avait touché.

Mais cette femme, qui savait ce qui s'était passé en elle, étant saisie de crainte et de frayeur, vint se jeter à ses pieds, et lui déclara toute la vérité. — Et Jésus lui dit: Ma fille, votre foi vous a sauvée; allez en paix, et soyez guérie de votre maladie. (Saint Marc, ch. v, v. de 25 à 34.)

11. — Ces paroles : « *Connaissant en lui-même la vertu qui était sortie de lui*, sont significatives; elles expriment le mouvement fluidique qui s'opérait de Jésus à la femme malade; tous les deux ont ressenti l'action qui venait de se produire. Il est remarquable que l'effet n'a été provoqué par aucun acte de la volonté de Jésus; il n'y a eu ni magnétisation, ni imposition des mains. Le rayonnement fluidique normal a suffi pour opérer la guérison.

Mais pourquoi ce rayonnement s'est-il dirigé vers cette femme plutôt que vers d'autres, puisque Jésus ne pensait pas à elle, et qu'il était entouré par la foule?

La raison en est bien simple. Le fluide, étant donné comme matière thérapeutique, doit atteindre le désordre organique pour le réparer; il peut être dirigé sur le mal par la volonté du guérisseur, ou attiré par le désir ardent, la confiance, en un mot la foi du malade. Par rapport au courant fluidique, le premier fait l'effet d'une pompe foulante et le second d'une pompe aspirante. Quelquefois la simultanéité des deux effets est nécessaire, d'autres fois un seul suffit; c'est le second qui a eu lieu en cette circonstance.

Jésus avait donc raison de dire : « Votre foi vous a sauvée. » On comprend qu'ici la foi n'est pas la vertu mystique telle que certaines personnes l'entendent, mais une véritable *force attractive*, tandis que celui qui ne l'a pas oppose au courant fluidique une force répulsive, ou tout au moins une force d'inertie qui paralyse l'action.

On comprend d'après cela que deux malades atteints du même mal, en présence d'un guérisseur, l'un puisse être guéri, et l'autre non. C'est là un des principes les plus importants de la médiumnité guérissante et qui explique, par une cause très naturelle, certaines anomalies apparentes. (Chap. XIV, nos 31, 32, 33.)

### *Aveugle de Bethsaïde.*

12.— Etant arrivé à Bethsaïde, on lui amena un aveugle qu'on le pria de toucher.

Et prenant l'aveugle par la main, il le mena hors du bourg; il lui mit de la salive sur les yeux, et lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose. — Cet homme, regardant, lui dit: Je vois marcher des hommes qui me paraissent comme des arbres. — Jésus lui mit encore une fois les mains sur les yeux, et il commenca à mieux voir; et enfin il fut tellement guéri, qu'il voyait distinctement toutes choses.

Il le renvoya ensuite dans sa maison, et lui dit : Allez-vous-en en votre maison ; et si vous entrez dans le bourg, n'y dites à personne ce qui vous est arrivé. (Saiut Marc; ch. VIII, v. de 22 à 26.)

13. — Ici l'effet magnétique est évident; la guérison n'a pas été instantanée, mais graduelle et par suite d'une action soutenue et réitérée, quoique plus rapide que dans la magnétisation ordinaire. La première sensation de cet homme est bien celle qu'éprouvent les aveugles en recouvrant la lumière; par un effet d'optique, les objets leur paraissent d'une grandeur démesurée.

### *Paralytique.*

14.— Jésus, étant monté dans une barque, repassa le lac et vint dans sa ville (Capharnaüm).— Et comme on lui eut présenté

un paralytique couché sur un lit, Jésus, voyant leur foi, dit à ce paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.

Aussitôt quelques-uns des scribes dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème. — Mais Jésus *ayant connu ce qu'ils pensaient*, leur dit : Pourquoi avez-vous de mauvaises pensées dans vos cœurs? — Car, lequel est le plus aisé, ou de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez? — Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il alors au paralytique; emportez votre lit, et allez-vous-en dans votre maison.

Le paralytique se leva aussitôt, et s'en alla en sa maison. — Et le peuple, voyant ce miracle, fut rempli de crainte et rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes. (Saint Matth., ch. IX, *v*. de 1 à 8.)

15. — Que pouvaient signifier ces paroles : « Vos péchés vous seront remis ; » et à quoi pouvaient-elles servir pour la guérison? Le Spiritisme en donne la clef, comme d'une infinité d'autres paroles incomprises jusqu'à ce jour ; il nous apprend, par la loi de la pluralité des existences, que les maux et les afflictions de la vie sont souvent des expiations du passé, et que nous subissons dans la vie présente les conséquences des fautes que nous avons commises dans une existence antérieure : les différentes existences étant solidaires les unes des autres, jusqu'à ce qu'on ait payé la dette de ses imperfections.

Si donc, la maladie de cet homme était une punition pour le mal qu'il avait pu commettre, en lui disant : « Vos péchés vous sont remis, » c'était lui dire : « Vous avez payé votre dette ; la cause de votre maladie est effacée par votre foi présente ; en conséquence, vous méritez d'être délivré de votre maladie. » C'est pour cela qu'il dit aux scribes : « Il est aussi facile de dire : Vos péchés vous sont remis, que : Levez-vous et marchez ;

la cause cessant, l'effet doit cesser. Le cas est le même que pour un prisonnier à qui l'on viendrait dire : « Votre crime est expié et pardonné, » ce qui équivaudrait à lui dire : « Vous pouvez sortir de prison. »

### *Les dix lépreux.*

16. — Un jour qu'il allait à Jérusalem, et passait par les confins de la Samarie et de la Galilée, — étant près d'entrer dans un village, dix lépreux vinrent au-devant de lui ; et se tenant éloignés, ils élevèrent leurs voix et lui dirent : Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous. — Lorsqu'il les eut aperçus, il leur dit : Allez vous montrer aux prêtres. Et comme ils y allaient, ils furent guéris.

L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix ; — et vint se jeter aux pieds de Jésus, le visage contre terre, en lui rendant grâces ; et celui-là était Samaritain.

Alors Jésus dit : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où sont donc les neuf autres ? — Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu, et qui ait rendu gloire à Dieu, sinon cet étranger. — Et il lui dit : Levez-vous ; allez, votre foi vous a sauvé. (Saint Luc, ch. XVII, *v.* de 11 à 19.)

17. — Les Samaritains étaient des schismatiques, comme à peu près les protestants à l'égard des catholiques, et méprisés par les Juifs comme des hérétiques. Jésus, en guérissant indistinctement les Samaritains et les Juifs, donnait à la fois une leçon et un exemple de tolérance ; et, en faisant ressortir que le Samaritain seul était revenu rendre gloire à Dieu, il montrait qu'il y avait en lui plus de vraie foi et de reconnaissance que chez ceux qui se disaient orthodoxes. En ajoutant : « Votre foi vous a sauvé, » il fait voir que Dieu regarde le fond du cœur et non la forme extérieure de l'adoration. Ce-

pendant les autres ont été guéris; il le fallait pour la leçon qu'il voulait donner, et prouver leur ingratitude; mais qui sait ce qu'il en sera résulté, et s'ils auront bénéficié de la faveur qui leur avait été accordée? En disant au Samaritain : « Votre foi vous a sauvé, » Jésus donne à entendre qu'il n'en sera pas de même des autres.

### *Main sèche.*

18. — Jésus entra une autre fois dans la synagogue, où il trouva un homme qui avait une main sèche. — Et ils l'observaient pour voir s'il le guérirait un jour de sabbat, afin d'en prendre sujet de l'accuser. — Alors, il dit à cet homme qui avait une main sèche : Levez-vous, tenez-vous là au milieu. — Puis il leur dit : Est-il permis au jour du sabbat de faire du bien ou du mal, de sauver la vie ou de l'ôter? Et ils demeurèrent dans le silence. — Mais lui, les regardant avec colère, affligé qu'il était de l'aveuglement de leur cœur, dit à cet homme : Etendez votre main. Il l'étendit, et elle devint saine.

Aussitôt les pharisiens, étant sortis, tinrent conseil contre lui avec les hérodiens, sur le moyen de le perdre. — Mais Jésus se retira avec ses disciples vers la mer, où une grande multitude de peuple le suivit de Galilée et de Judée, — de Jérusalem, de l'Idumée, et d'au delà le Jourdain; et ceux des environs de Tyr et de Sidon, ayant entendu parler des choses qu'il faisait, vinrent en grand nombre le trouver. (Saint Marc, ch. III, *v.* de 1 à 8.)

### *La femme courbée.*

19. — Jésus enseignait dans une synagogue tous les jours de sabbat. — Et un jour il y vit une femme possédée d'un Esprit qui la rendait malade depuit dix-huit ans; et elle était si courbée, qu'elle ne pouvait du tout regarder en haut. — Jésus la voyant, l'appela et lui dit : Femme, vous êtes délivrée de votre infirmité. — En même temps il lui imposa les mains; et étant aussitôt redressée, elle en rendit gloire à Dieu.

Mais le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus l'avait

guérie un jour de sabbat, dit au peuple : Il y a six jours destinés pour travailler; venez en ces jours-là pour être guéris, et non aux jours du sabbat.

Le Seigneur prenant la parole, lui dit : Hypocrites, y a-t-il quelqu'un de vous qui ne délie pas son bœuf ou son âne de la crèche le jour du sabbat, et ne le mène boire? — Pourquoi donc ne fallait-il pas délivrer de ses liens, en un jour de sabbat, cette fille d'Abraham que Satan avait tenue ainsi liée durant dix-huit ans?

A ces paroles, tous ses adversaires demeurèrent confus, et tout le peuple était ravi de lui voir faire tant d'actions glorieuses. (Saint Luc, ch. XIII, *v.* de 10 à 17.)

20. — Ce fait prouve qu'à cette époque la plupart des maladies étaient attribuées au démon, et que l'on confondait, comme aujourd'hui, les possédés avec les malades, mais en sens inverse; c'est-à-dire qu'aujourd'hui, ceux qui ne croient pas aux mauvais Esprits confondent les obsessions avec les maladies pathologiques.

### *Paralytique de la piscine.*

21. — Après cela, la fête des Juifs étant arrivée, Jésus s'en alla à Jérusalem. — Or il y avait à Jérusalem la piscine des Brebis, qui s'appelle en hébreu : *Bethsaïda,* qui avait cinq galeries, — dans lesquelles étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, et de ceux qui avaient les membres desséchés, qui tous attendaient que l'eau fût remuée. — Car l'ange du Seigneur, en un certain temps, descendait dans cette piscine, et en remuait l'eau; et celui qui entrait le premier, après que l'eau avait été ainsi remuée, était guéri, quelque maladie qu'il eût.

Or il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. — Jésus l'ayant vu couché, et connaissant qu'il était malade depuis fort longtemps, lui dit : Voulez-vous être guéri? — Le malade répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau a été remuée; et, pendant le temps

que je mets à y aller, un autre y descend avant moi. — Jésus lui dit : Levez-vous, emportez votre lit et marchez. — A l'instant cet homme fut guéri; et prenant son lit, il commença à marcher. Or ce jour-là était un jour de sabbat.

Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : C'est aujourd'hui le sabbat; il ne vous est pas permis d'emporter votre lit. — Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Emportez votre lit et marchez. — Ils lui demandèrent : Qui donc est cet homme qui vous a dit : Emportez votre lit et marchez? — Mais celui qui avait été guéri ne savait pas lui-même qui il était, car Jésus s'était retiré de la foule du peuple qui était là.

Depuis, Jésus trouva cet homme dans le temple, et lui dit : Vous voyez que vous êtes guéri, ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis.

Cet homme s'en alla trouver les Juifs, et leur dit que c'était Jésus qui l'avait guéri. — Et c'est pour cette raison que les Juifs persécutaient Jésus, parce qu'il faisait ces choses-là le jour du sabbat. — Alors Jésus leur dit : Mon Père ne cesse point d'agir maintenant, et j'agis aussi incessamment. (Saint Jean, ch. v, *v.* de 1 à 17.)

22.— Piscine (du latin *piscis*, poisson) se disait, chez les Romains, des réservoirs ou viviers où l'on nourrissait des poissons. Plus tard, l'acception de ce mot fut étendue aux bassins où l'on se baignait en commun.

La piscine de Bethsaïda, à Jérusalem, était une citerne, près du Temple, alimentée par une source naturelle, dont l'eau paraît avoir eu des propriétés curatives. C'était sans doute une source intermittente, qui, à certaines époques, jaillissait avec force et remuait l'eau. Selon la croyance vulgaire, ce moment était le plus favorable aux guérisons; peut-être qu'en réalité, au moment de sa sortie, l'eau avait une propriété plus active, ou que l'agitation produite par l'eau jaillissante remuait la vase salutaire dans certaines maladies. Ces effets sont très naturels et parfaitement connus aujourd'hui; mais alors les

sciences étaient peu avancées, et l'on voyait une cause surnaturelle dans la plupart des phénomènes incompris. Les Juifs attribuaient donc l'agitation de cette eau à la présence d'un ange, et cette croyance leur semblait d'autant mieux fondée, qu'à ce moment l'eau était plus salutaire.

Après avoir guéri cet homme, Jésus lui dit : « A l'avenir ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. » Par ces paroles, il lui fait entendre que sa maladie était une punition, et que, s'il ne s'améliore pas, il pourra être de nouveau puni encore plus rigoureusement. Cette doctrine est entièrement conforme à celle qu'enseigne le Spiritisme.

23.—Jésus semblait prendre à tâche d'opérer ses guérisons le jour du sabbat, pour avoir occasion de protester contre le rigorisme des pharisiens touchant l'observation de ce jour. Il voulait leur montrer que la vraie piété ne consiste pas dans l'observance des pratiques extérieures et des choses de forme, mais qu'elle est dans les sentiments du cœur. Il se justifie en disant : « Mon Père ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et j'agis aussi incessamment; » c'est-à-dire Dieu ne suspend point ses œuvres ni son action sur les choses de la nature le jour du sabbat, il continue à faire produire ce qui est nécessaire à votre nourriture et à votre santé, et je suis son exemple.

### *Aveugle-né.*

24. — Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance ; — et ses disciples lui firent cette demande : Maître, est-ce le péché de cet homme, ou le péché de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle ?

Jésus leur répondit : Ce n'est point qu'il a péché, ni ceux qui l'ont mis au monde ; mais c'est afin que les œuvres de la puis-

sance de Dieu éclatent en lui.— Il faut que je fasse les œuvres de Celui qui m'a envoyé pendant qu'il est jour; la nuit vient, dans laquelle personne ne peut agir. — Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.

Après avoir dit cela, il cracha à terre, et ayant fait de la boue avec sa salive, il oignit de cette boue les yeux de l'aveugle, — et lui dit : Allez-vous laver dans la piscine de *Siloé,* qui signifie *Envoyé.* Il y alla donc, il s'y lava, et en revint voyant clair.

Ses voisins et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône, disaient : N'est-ce pas celui qui était assis, et qui demandait l'aumône ? Les uns répondaient : C'est lui ; — d'autres disaient : Non, c'est un qui lui ressemble. Mais il leur disait : C'est moi-même. — Ils lui dirent donc : Comment vos yeux se sont-ils ouverts ? — Il leur répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue et en a oint mes yeux, et il m'a dit : Allez à la piscine de Siloé, et vous y lavez. J'y ai été, je m'y suis lavé, et je vois. — Ils lui dirent : Où est-il ? Il leur répondit : Je ne sais.

Alors ils amenèrent aux pharisiens cet homme qui avait été aveugle. — Or c'était le jour du sabbat que Jésus avait fait cette boue et lui avait ouvert les yeux.

Les pharisiens l'interrogèrent donc aussi eux-mêmes pour savoir comment il avait recouvré la vue. Et il leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux; je me suis lavé et je vois.— Sur quoi quelques-uns des pharisiens dirent : Cet homme n'est point envoyé de Dieu, puisqu'il ne garde point le sabbat. Mais d'autres disaient : Comment un méchant homme pourrait-il faire de tels prodiges ? Et il y avait sur cela de la division entre eux.

Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux ? Il répondit : Je dis que c'est un prophète. — Mais les Juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle, et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère, — qu'ils interrogèrent, en leur disant : Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? — Le père et la mère répondirent : Nous savons que c'est là notre fils, et qu'il est né aveugle ; — mais nous ne savons comment il voit maintenant,

et nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le; il a de l'âge, qu'il réponde pour lui-même.

Son père et sa mère parlaient de la sorte, parce qu'ils craignaient les Juifs; car les Juifs avaient déjà résolu ensemble que *quiconque reconnaîtrait Jésus pour être le Christ, serait chassé de la synagogue.*— Ce fut ce qui obligea le père et la mère de répondre : Il a de l'âge, interrogez-le lui-même.

Ils appelèrent donc une seconde fois cet homme qui avait été aveugle, et lui dirent: Rends gloire à Dieu; nous savons que cet homme est un pécheur. — Il leur répondit : Si c'est un pécheur, je n'en sais rien; mais tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et que je vois maintenant. — Ils lui dirent encore : Que t'a-t-il fait, et comment t'a-t-il ouvert les yeux ? — Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu ; pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois ? Est-ce que vous voulez devenir ses disciples ? — Sur quoi, ils le chargèrent d'injures, et lui dirent : Sois toi-même son disciple ; pour nous, nous sommes les disciples de Moïse. — Nous savons que Dieu a parlé à Moïse, mais pour celui-ci nous ne savons d'où il sort.

Cet homme leur répondit : C'est ce qui est étonnant que vous ne sachiez pas d'où il est, et qu'il m'ait ouvert les yeux. — Or, nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un l'honore et qu'il fasse sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. — Depuis que le monde est, on n'a jamais entendu dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né. — Si cet homme n'était point envoyé de Dieu, il ne pourrait rien faire de tout ce qu'il a fait.

Ils lui répondirent : Tu n'es que péché dès le ventre de ta mère, et tu veux nous enseigner? Et ils le chassèrent. (Saint Jean, ch. IX, *v.* de 1 à 34.)

25.—Ce récit si simple et si naïf porte en soi un caractère évident de vérité. Rien de fantastique ni de merveilleux; c'est une scène de la vie réelle prise sur le fait. Le langage de cet aveugle est bien celui de ces hommes simples chez lesquels le savoir est suppléé par le bon sens, et qui rétorquent les arguments de leurs adversaires avec

bonhomie, et par des raisons qui ne manquent ni de justesse, ni d'à-propos. Le ton des pharisiens n'est-il pas celui de ces orgueilleux qui n'admettent rien au-dessus de leur intelligence et s'indignent à la seule pensée qu'un homme du peuple puisse leur en remontrer? Sauf la couleur locale des noms, on se croirait de notre temps.

Etre chassé de la synagogue équivalait à être mis hors de l'Église; c'était une sorte d'excommunication. Les Spirites, dont la doctrine est celle du Christ interprétée selon le progrès des lumières actuelles, sont traités comme les Juifs qui reconnaissaient Jésus pour le Messie; en les excommuniant, on les met hors de l'Eglise, comme firent les scribes et les pharisiens à l'égard des partisans de Jésus. Ainsi, voici un homme qui est chassé parce qu'il ne peut croire que celui qui l'a guéri soit un pécheur et un possédé du démon, et parce qu'il glorifie Dieu de sa guérison! N'est-ce pas ce que l'on fait pour les Spirites? Ce qu'ils obtiennent : sages conseils des Esprits, retour à Dieu et au bien, guérisons, tout est l'œuvre du diable et on leur jette l'anathème. N'a-t-on pas vu des prêtres dire, du haut de la chaire, qu'*il valait mieux rester incrédule que de revenir à la foi par le Spiritisme*? N'en a-t-on pas vu dire à des malades qu'ils ne devaient pas se faire guérir par les Spirites qui possèdent ce don, parce que c'est un don satanique? Que disaient et que faisaient de plus les prêtres juifs et les pharisiens? Du reste, il est dit que tout doit se passer aujourd'hui comme au temps du Christ.

Cette demande des disciples : Est-ce le péché de cet homme qui est cause qu'il est *né* aveugle? indique l'intuition d'une existence antérieure, autrement elle n'aurait pas de sens; car le péché qui serait la cause d'une

infirmité de *naissance* devrait avoir été commis avant la naissance et, par conséquent, dans une existence antérieure. Si Jésus avait vu là une idée fausse, il leur aurait dit : « Comment cet homme aurait-il pu pécher avant d'être né? » Au lieu de cela, il leur dit que si cet homme est aveugle ce n'est pas qu'il ait péché, mais afin que la puissance de Dieu éclate en lui ; c'est-à-dire qu'il devait être l'instrument d'une manifestation de la puissance de Dieu. Si ce n'était pas une expiation du passé, c'était une épreuve qui devait servir à son avancement, car Dieu, qui est juste, ne pouvait lui imposer une souffrance sans compensation.

Quant au moyen employé pour le guérir, il est évident que l'espèce de boue faite avec de la salive et de la terre ne pouvait avoir de vertu que par l'action du fluide guérisseur dont elle était imprégnée ; c'est ainsi que les substances les plus insignifiantes; l'eau par exemple, peuvent acquérir des qualités puissantes et effectives sous l'action du fluide spirituel ou magnétique auquel elles servent de véhicule, ou, si l'on veut, de *réservoir*.

### *Nombreuses guérisons de Jésus.*

26. — Jésus allait par toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Evangile du royaume, et guérissant toutes les langueurs et toutes les maladies parmi le peuple. — Et sa réputation s'étant répandue par toute la Syrie, ils lui présentaient tous ceux qui étaient malades, et diversement affligés de maux et de douleurs, les possédés, les lunatiques, les paralytiques, et il les guérissait; — et une grande multitude de peuple le suivit de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée, et d'au delà du Jourdain. (Saint Matth., ch. IV, *v.* 23, 24, 25.)

27. — De tous les faits qui témoignent de la puissance

de Jésus, les plus nombreux sont, sans contredit, les guérisons; il voulait prouver par là que la vraie puissance est celle qui fait le bien, que son but était de se rendre utile et non de satisfaire la curiosité des indifférents par des choses extraordinaires.

En soulageant la souffrance, il s'attachait les gens par le cœur, et se faisait des prosélytes plus nombreux et plus sincères que s'ils n'eussent été frappés que par le spectacle des yeux. Par ce moyen il se faisait aimer, tandis que s'il se fût borné à produire des effets matériels surprenants, comme en demandaient les pharisiens, la plupart n'auraient vu en lui qu'un sorcier ou un habile jongleur que *les désœuvrés eussent été voir pour se distraire.*

Ainsi, quand Jean-Baptiste envoie à lui ses disciples pour lui demander s'il est le Christ, il ne dit pas: « Je le suis, » car tout imposteur aurait pu en dire autant; il ne leur parle ni de prodiges ni de choses merveilleuses, mais il leur répond simplement: « Allez dire à Jean: Les aveugles voient, les malades sont guéris, les sourds entendent, l'Evangile est annoncé aux pauvres. » C'était lui dire: « Reconnaissez-moi à mes œuvres, jugez l'arbre à son fruit, » car là est le véritable caractère de sa mission divine.

28.—C'est aussi par le bien qu'il fait que le Spiritisme prouve sa mission providentielle. Il guérit les maux physiques, mais il guérit surtout les maladies morales et ce sont là les plus grands prodiges par lesquels il s'affirme. Ses plus sincères adeptes ne sont pas ceux qui n'ont été frappés que par la vue des phénomènes extraordinaires, mais ceux qui ont été touchés au cœur par la consolation; ceux qui ont été délivrés des tortures du doute; ceux dont le courage a été relevé dans les afflictions,

qui ont puisé la force dans la certitude de l'avenir qu'il est venu leur apporter, dans la connaissance de leur être spirituel et dans sa destinée. Voilà ceux dont la foi est inébranlable, parce qu'ils sentent et comprennent.

Ceux qui ne voient dans le Spiritisme que des effets matériels ne peuvent comprendre sa puissance morale ; aussi les incrédules qui ne le connaissent que par des phénomènes dont ils n'admettent pas la cause première, ne voient dans les Spirites que des jongleurs et des charlatans. Ce n'est donc pas par des prodiges que le Spiritisme triomphera de l'incrédulité, c'est en multipliant ses bienfaits moraux, car si les incrédules n'admettent pas les prodiges, ils connaissent comme tout le monde la souffrance et les afflictions, et personne ne refuse les soulagements et les consolations. (Chap. XIV, n° 30.)

### POSSÉDÉS.

29. — Ils vinrent ensuite à Capharnaüm; et Jésus entrant d'abord, au jour du sabbat, dans la synagogue, il les instruisait; — et ils étaient étonnés de sa doctrine, parce qu'il les instruisait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes.

Or il se trouva dans la synagogue un homme possédé d'un Esprit impur, qui s'écria, — en disant : Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus de Nazareth? Etes-vous venu pour nous perdre? Je sais qui vous êtes : vous êtes le saint de Dieu. — Mais Jésus, lui parlant avec menace, lui dit : Tais-toi et sors de cet homme. — Alors l'Esprit impur, s'agitant avec de violentes convulsions, et jetant un grand cri, sortit de lui.

Tous en furent si surpris qu'ils se demandaient les uns aux autres : Qu'est-ce que ceci ? Et quelle est cette nouvelle doctrine? Il commande avec empire, même aux Esprits impurs, et ils lui obéissent. (Saint Marc, ch. I, v. de 21 à 27.)

30. — Après qu'ils furent sortis, on lui présenta un homme

muet possédé du démon. — Le démon ayant été chassé, le muet parla, et le peuple en fut dans l'admiration, et ils disaient : On n'a jamais rien vu de semblable en Israël.

Mais les pharisiens disaient au contraire: C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. (Saint Matth., ch. IX, *v*. 32, 33, 34.)

31. — Lorsqu'il fut venu au lieu où étaient les autres disciples, il vit une grande multitude de personnes autour d'eux, et des scribes qui disputaient avec eux. — Aussitôt tout le peuple, ayant aperçu Jésus, fut saisi d'étonnement et de frayeur; étant accourus, ils le saluèrent.

Alors il leur demanda : De quoi disputez-vous ensemble? — Et un homme d'entre le peuple, prenant la parole, lui dit : Maître, je vous ai amené mon fils qui est possédé d'un Esprit muet; — et en quelque lieu qu'il se saisisse de lui, il le jette contre terre, et l'enfant écume, grince des dents, et devient tout sec. J'ai prié vos disciples de le chasser, mais ils ne l'ont pu.

Jésus leur répondit : O gens incrédules, jusqu'à quand serai-je avec vous? Jusqu'à quand vous souffrirai-je? Amenez-le-moi? — Ils le lui amenèrent; et il n'eut pas plutôt vu Jésus, que l'Esprit commença à l'agiter avec violence, et il tomba par terre, où il se roulait en écumant.

Jésus demanda au père de l'enfant : Combien y a-t-il que cela lui arrive? Dès son enfance, dit le père. — Et l'Esprit l'a souvent jeté tantôt dans le feu, et tantôt dans l'eau pour le faire périr; mais si vous pouvez quelque chose, ayez compassion de nous et nous secourez.

Jésus lui répondit : Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit. — Aussitôt le père de l'enfant s'écriant, lui dit avec larmes : Seigneur, je crois, aidez-moi dans mon incrédulité.

Et Jésus, voyant que le peuple accourait en foule, parla avec menaces à l'Esprit impur, et lui dit : Esprit sourd et muet, sors de l'enfant, je te le commande, et n'y rentre plus. — Alors, cet Esprit ayant jeté un grand cri, et l'ayant agité par de violentes convulsions, sortit, et l'enfant demeura comme mort, de sorte que plusieurs disaient qu'il était mort. — Mais Jésus l'ayant pris par la main, et le soulevant, il se leva.

Lorsque Jésus fut entré dans la maison, ses disciples lui dirent

en particulier : D'où vient que nous n'avons pu chasser ce démon? — Il leur répondit : Ces sortes de démons ne peuvent être chassés par aucun autre moyen que par la prière et par le jeûne. (Saint Marc, ch. IX, *v.* de 13 à 28.)

32. — Alors on lui présenta un possédé aveugle et muet, et il le guérit, en sorte qu'il commença à parler et à voir. — Tout le peuple en fut rempli d'admiration, et ils disaient : N'est-ce point là le fils de David?

Mais les pharisiens, entendant cela, disaient : Cet homme ne chasse les démons que par la vertu de Belzébuth, prince des démons.

Or Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné, et toute ville ou maison qui est divisée contre elle-même ne pourra subsister. — Si Satan chasse Satan, il est divisé contre soi-même; comment donc son royaume subsistera-t-il? — Et si c'est par Belzébuth que je chasse les démons, par qui vos enfants les chassent-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. — Si je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, le royaume de Dieu est donc parvenu jusqu'à vous. (Saint Matth., ch. XII, *v.* 22 à 28.)

33. — Les délivrances de possédés figurent, avec les guérisons, parmi les actes les plus nombreux de Jésus. Parmi les faits de cette nature, il en est, comme celui qui est rapporté ci-dessus, n° 30, où la possession n'est pas évidente. Il est probable qu'à cette époque, comme il arrive encore de nos jours, on attribuait à l'influence des démons toutes les maladies dont la cause était inconnue, principalement le mutisme, l'épilepsie et la catalepsie. Mais il en est où l'action des mauvais Esprits n'est pas douteuse; ils ont avec ceux dont nous sommes témoins une analogie si frappante, qu'on y reconnaît tous les symptômes de ce genre d'affection. La preuve de la participation d'une intelligence occulte, en pareil cas, ressort d'un fait matériel, ce sont les nombreuses guérisons radicales obtenues, dans quelques centres spi-

rites, par la seule évocation et la moralisation des Esprits obsesseurs, sans magnétisation ni médicaments, et souvent en l'absence et à distance du patient. L'immense supériorité du Christ lui donnait une telle autorité sur les Esprits imparfaits, alors appelés démons, qu'il lui suffisait de leur commander de se retirer pour qu'ils ne pussent résister à cette injonction. (Chap. XIV, nº 46.)

34. — Le fait de mauvais Esprits envoyés dans le corps de pourceaux est contraire à toute probabilité. Un Esprit mauvais n'en est pas moins un Esprit humain encore assez imparfait pour faire le mal après la mort, comme il le faisait auparavant, et il est contre les lois de la nature qu'il puisse animer le corps d'un animal; il faut donc y voir une de ces amplifications d'un fait réel communes dans les temps d'ignorance et de superstition; ou peut-être une allégorie pour caractériser les penchants immondes de certains Esprits.

35. — Les obsédés et les possédés paraissent avoir été très nombreux en Judée, au temps de Jésus, ce qui lui donnait l'occasion d'en guérir beaucoup. Les mauvais Esprits avaient sans doute fait invasion dans ce pays et causé une épidémie de possessions. (Chap. XIV, nº 49.)

Sans être à l'état épidémique, les obsessions individuelles sont extrêmement fréquentes et se présentent sous des aspects très variés qu'une connaissance approfondie du Spiritisme fait aisément reconnaître; elles peuvent souvent avoir des conséquences fâcheuses pour la santé, soit en aggravant des affections organiques, soit en les déterminant. Elles seront incontestablement un jour rangées parmi les causes pathologiques requérant, par leur nature spéciale, des moyens curatifs spéciaux. Le Spiritisme, en faisant connaître la cause du mal, ouvre

une nouvelle voie à l'art de guérir, et fournit à la science le moyen de réussir là où elle n'échoue souvent que faute de s'attaquer à la cause première du mal. (*Livre des Médiums*, ch. XXIII.)

36. — Jésus était accusé par les pharisiens de chasser les démons par les démons; le bien même qu'il faisait était, selon eux, l'œuvre de Satan, sans réfléchir que Satan se chassant lui-même ferait un acte d'insensé. Cette doctrine est encore celle que l'Eglise cherche à faire prévaloir aujourd'hui contre les manifestations spirites (1).

## RÉSURRECTIONS.

### *Fille de Jaïre.*

37. — Jésus étant encore repassé dans la barque à l'autre bord, lorsqu'il était auprès de la mer, une grande multitude de peuple s'assembla autour de lui. Et un chef de synagogue, nommé Jaïre, vint le trouver; et le trouvant, il se jeta à ses pieds,

(1) Tous les théologiens sont loin de professer des opinions aussi absolues sur la doctrine démoniaque. Voici celle d'un ecclésiastique dont le clergé ne saurait contester la valeur. On trouve le passage suivant dans les *Conférences sur la religion*, par Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, tome II, page 341; Paris, 1825.

« Si Jésus avait opéré ses miracles par la vertu du démon, le démon aurait donc travaillé à détruire son empire, et il aurait employé sa puissance contre lui même. Certes, *un démon qui chercherait à détruire le règne du vice pour établir celui de la vertu, serait un étrange démon.* Voilà pourquoi Jésus, pour repousser l'absurde accusation des Juifs, leur disait : « Si j'opère des prodiges au nom « du démon, le démon est donc divisé avec lui même; il cherche « donc à se détruire; » réponse qui ne souffre pas de réplique.»

C'est précisément l'argument qu'opposent les Spirites à ceux qui attribuent au démon les bons conseils qu'ils reçoivent des Esprits. Le démon agirait comme un voleur de profession qui rendrait tout ce qu'il a volé, et engagerait les autres voleurs à devenir d'honnêtes gens.

— et le suppliait avec grande instance, en lui disant : J'ai une fille qui est à l'extrémité ; venez lui imposer les mains pour la guérir et lui sauver la vie.

Jésus s'en alla avec lui, et il était suivi d'une grande foule de peuple qui le pressait.

Lorsqu'il (Jaïre) parlait encore, il vint des gens du chef de la synagogue, qui lui dirent : Votre fille est morte ; pourquoi voulez-vous donner au Maître la peine d'aller plus loin ? — Mais Jésus, ayant entendu cette parole, dit au chef de la synagogue : Ne craignez point, croyez seulement. — Et il ne permit à personne de le suivre, sinon à Pierre, à Jacques, et à Jean, frère de Jacques.

Etant arrivés dans la maison de ce chef de la synagogue, il y vit une troupe confuse de personnes qui pleuraient et qui jetaient de grands cris ; — et en entrant il leur dit : Pourquoi faites-vous tant de bruit, et pourquoi pleurez-vous ? *Cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie.* — Et ils se moquaient de lui. Ayant fait sortir tout le monde, il prit le père et la mère de l'enfant et ceux qui étaient venus avec lui, et il entra au lieu où la fille était couchée. — Il la prit par la main, et lui dit : *Talitha cumi,* c'est-à-dire : Ma fille, levez-vous, je vous le commande. — Au même instant, la fille se leva, et se mit à marcher ; car elle avait douze ans, et ils furent merveilleusement étonnés. (Saint Marc, ch. v, *v.* de 21 à 43.)

*Fils de la veuve de Naïm.*

38.— Le jour suivant, Jésus allait en une ville appelée Naïm, et ses disciples l'accompagnaient avec une grande foule de peuple. — Lorsqu'il était près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, qui était fils unique de sa mère, et cette femme était veuve, et il y avait une grande quantité de personnes de la ville avec elle. — Le Seigneur l'ayant vue fut touché de compassion envers elle, et lui dit : Ne pleurez point. — Puis, s'approchant, il toucha le cercueil, et ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Alors il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. — En même temps le mort se leva sur son séant, et commença à parler ; et Jésus le rendit à sa mère.

Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur, et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple. — Le bruit de ce miracle qu'il avait fait se répandit dans toute la Judée et dans tous les pays d'alentour. (Saint Luc, ch. VII, *v.* de 11 à 17.)

39. — Le fait du retour à la vie corporelle d'un individu, réellement mort, serait contraire aux lois de la nature, et par conséquent miraculeux. Or, il n'est pas nécessaire de recourir à cet ordre de faits pour expliquer les résurrections opérées par le Christ.

Si, parmi nous, les apparences trompent parfois les gens de l'art, les accidents de cette nature devaient être bien autrement fréquents dans un pays où l'on ne prenait aucune précaution, et où l'ensevelissement était immédiat (1). Il y a donc toute probabilité que, dans les deux exemples ci-dessus, il n'y avait que syncope ou léthargie. Jésus lui-même le dit positivement de la fille de Jaïre : *Cette fille*, dit-il, *n'est pas morte ; elle n'est qu'endormie.*

D'après la puissance fluidique que possédait Jésus, il n'y a rien d'étonnant à ce que le fluide vivifiant dirigé par une forte volonté, ait ranimé les sens engourdis ; qu'il ait même pu rappeler dans le corps l'Esprit prêt à le quitter, tant que le lien périsprital n'était pas définitivement rompu. Pour les hommes de ce temps, qui croyaient l'in-

(1) Une preuve de cette coutume se trouve dans les Actes des apôtres, ch. V, *v.* 5 et suivants :

« Ananie, ayant entendu ces paroles, tomba et rendit l'Esprit ; et tous ceux qui en entendirent parler furent saisis d'une grande crainte. — Aussitôt, quelques jeunes gens vinrent prendre son corps, et l'ayant emporté, ils l'enterrèrent. — Environ trois heures après, sa femme (Saphire), qui ne savait pas ce qui était arrivé, entra. — Et Pierre lui dit..., etc. — Au même moment elle tomba à ses pieds et rendit l'Esprit. Ces jeunes hommes étant entrés la trouvèrent morte ; et l'emportant, ils l'enterrèrent auprès de son mari.

dividu mort dès qu'il ne respirait plus, il y avait résurrection, et ils ont pu l'affirmer de très bonne foi : mais il y avait en réalité *guérison* et non résurrection dans l'acception du mot.

40. — La résurrection de Lazare, quoi qu'on en dise, n'infirme nullement ce principe. Il était, dit-on, depuis quatre jours dans le sépulcre ; mais on sait qu'il y a des léthargies qui durent huit jours et plus. On ajoute qu'il sentait mauvais, ce qui est un signe de décomposition. Cette allégation ne prouve rien non plus, attendu que chez certains individus il y a décomposition partielle du corps même avant la mort, et qu'ils exhalent une odeur de pourriture. La mort n'arrive que lorsque les organes essentiels à la vie sont attaqués.

Et qui pouvait savoir s'il sentait mauvais? C'est sa sœur Marthe qui le dit, mais comment le savait-elle? Lazare étant enterré depuis quatre jours, elle pouvait le supposer, mais non en avoir la certitude. (Chap. XIV, n° 29.) (1)

### JÉSUS MARCHE SUR L'EAU.

41. — Aussitôt, Jésus obligea ses disciples de monter dans la

(1) Le fait suivant prouve que la décomposition précède quelquefois la mort. Dans le couvent du Bon-Pasteur, fondé à Toulon par l'abbé Marin, aumônier des bagnes, pour les filles repentantes, se trouvait une jeune femme qui avait enduré les plus terribles souffrances avec le calme et l'impassibilité d'une victime expiatoire. Au milieu des douleurs, elle semblait sourire à une céleste vision ; comme sainte Thérèse, elle demandait à souffrir encore, sa chair s'en allait en lambeaux, la gangrène gagnait ses membres ; par une sage prévoyance, les médecins avaient recommandé de faire l'inhumation du corps immédiatement après le décès. Chose étrange ! à peine eut-elle rendu le dernier soupir, que tout travail de décomposition s'arrêta ; les exhalaisons cadavéreuses cessèrent ; pendant trente-six heures elle resta exposée aux prières et à la vénération de la communauté.

barque, et de passer à l'autre bord avant lui, pendant qu'il renverrait le peuple. — Après l'avoir renvoyé, il monta seul sur une montagne pour prier; et le soir étant venu, il se trouva seul en ce lieu-là.

Cependant la barque était fort battue des flots au milieu de la mer, parce que le vent était contraire. — Mais à la quatrième veille de la nuit, Jésus vint à eux, marchant sur la mer (1). — Lorsqu'ils le virent marcher ainsi sur la mer, ils furent troublés, et ils disaient : C'est un fantôme, et ils s'écrièrent de frayeur. — Aussitôt Jésus leur parla, et leur dit : Rassurez-vous, c'est moi, ne craignez point.

Pierre lui répondit : Seigneur, si c'est vous, commandez que j'aille à vous en marchant sur les eaux. — Jésus lui dit : Venez. Et Pierre, descendant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à Jésus. Mais voyant un grand vent, il eut peur ; et commençant à enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez-moi. — Aussitôt Jésus, lui tendant la main, le prit et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? — Et étant monté dans la barque, le vent cessa. — Alors ceux qui étaient dans cette barque s'approchant de lui, l'adorèrent en lui disant : Vous êtes vraiment fils de Dieu. (Saint Matth. ch. XIV, *v.* de 22 à 33.)

42. — Ce phénomène trouve son explication naturelle dans les principes exposés ci-dessus, chap. XIV, n° 43.

Des exemples analogues prouvent qu'il n'est ni impossible ni miraculeux puisqu'il est dans les lois de la nature. Il peut s'être produit de deux manières.

Jésus, quoique vivant, a pu apparaître sur l'eau sous une forme tangible, tandis que son corps charnel était ailleurs ; c'est l'hypothèse la plus probable. On peut même reconnaître, dans le récit, certains signes caractéristiques des apparitions tangibles. (Chap. XIV, n^os^ 35 à 37.)

D'un autre côté, son corps aurait pu être soutenu, et

(1) Le lac de Génésareth ou de Tibériade.

sa pesanteur être neutralisée par la même force fluidique qui maintient une table dans l'espace sans point d'appui. Le même effet s'est plusieurs fois produit sur des corps humains.

### TRANSFIGURATION.

43. — Six jours après, Jésus ayant pris Pierre, Jacques et Jean, les mena seuls avec lui sur une haute montagne à l'écart (1), et il fut transfiguré devant eux. — Et pendant qu'il faisait sa prière, son visage parut tout autre; ses vêtements devinrent tout brillants de lumière, et blancs comme la neige, en sorte qu'il n'y a point de foulon sur la terre qui puisse en faire d'aussi blancs. — Et ils virent paraître Elie et Moïse qui s'entretenaient avec Jésus.

Alors Pierre dit à Jésus : Maître, nous sommes bien ici; faisons-y trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie; — car il ne savait ce qu'il disait, tant il était effrayé.

En même temps, il parut une nuée qui les couvrit; et il sortit de cette nuée une voix qui fit entendre ces mots : Celui-ci est mon fils bien-aimé; écoutez-le.

Aussitôt, regardant de tous côtés, ils ne virent plus personne que Jésus qui était demeuré seul avec eux.

Lorsqu'ils descendaient de la montagne, il leur commanda de ne parler à personne de ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts. — Et ils tinrent la chose secrète, s'entre-demandant ce qu'il voulait dire par ces mots : Jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts. (Saint Marc, ch. IX, v. de 1 à 9.)

44. — C'est encore dans les propriétés du fluide périsprital qu'on peut trouver la raison de ce phénomène. La transfiguration, expliquée chap. XIV, n° 39, est un fait

(1) Le mont Thabor ou Tabor, au S. O. du lac de Tabarich, à 11 kil. S. E. de Nazareth; environ 1000 mètres de haut.

assez ordinaire qui, par suite du rayonnement fluidique, peut modifier l'apparence d'un individu; mais la pureté du périsprit de Jésus a pu permettre à son Esprit de lui donner un éclat exceptionnel. Quant à l'apparition de Moïse et d'Elie, elle rentre entièrement dans le cas de tous les phénomènes du même genre. (Chap. XIV, nos 35 et suivants.)

De toutes les facultés qui se sont révélées en Jésus, il n'en est aucune qui soit en dehors des conditions de l'humanité, et qu'on ne rencontre chez le commun des hommes, parce qu'elles sont dans la nature ; mais par la supériorité de son essence morale et de ses qualités fluidiques, elles atteignaient chez lui des proportions au-dessus de celles du vulgaire. Il nous représentait, à part son enveloppe charnelle, l'état des purs Eprits.

### TEMPÊTE APAISÉE.

45.— Un jour étant monté sur une barque avec ses disciples, il leur dit : Passons à l'autre bord du lac. Ils partirent donc. — Et comme ils passaient, il s'endormit. — Alors un grand tourbillon de vent vint tout à coup fondre sur le lac, en sorte que leur barque s'emplissant d'eau, ils étaient en péril. — Ils s'approchèrent donc de lui, et l'éveillèrent, en lui disant : Maître, nous périssons. Jésus s'étant levé, parla avec menace aux vents et aux flots agités, et ils s'apaisèrent, et il se fit un grand calme. — Alors il leur dit : Où donc est votre foi ? Mais eux, remplis de crainte et d'admiration, se disaient l'un à l'autre : Quel est donc celui-ci qui commande de la sorte aux vents et aux flots, et à qui ils obéissent ? (Saint Luc, ch. VIII, *v*. de 22 à 25.)

46.—Nous ne connaissons pas encore assez les secrets de la nature pour affirmer s'il y a, oui ou non, des intelligences occultes qui président à l'action des éléments.

Dans cette hypothèse, le phénomène en question pourrait être le résultat d'un acte d'autorité sur ces mêmes intelligences, et prouverait une puissance qu'il n'est donné à aucun homme d'exercer.

Dans tous les cas, Jésus, dormant tranquillement pendant la tempête, atteste une sécurité qui peut s'expliquer par ce fait que son Esprit *voyait* qu'il n'y avait aucun danger, et que l'orage allait s'apaiser.

### NOCES DE CANA.

47. — Ce miracle, mentionné dans le seul Evangile de saint Jean, est indiqué comme étant le premier que Jésus ait fait, et à ce titre il aurait dû être d'autant plus remarqué; il faut qu'il ait produit bien peu de sensation, puisque aucun autre évangéliste n'en parle. Un fait aussi extraordinaire aurait dû étonner au plus haut point les convives, et surtout le maître de la maison, qui ne paraissent pas même s'en être aperçus.

Considéré en lui-même, ce fait a peu d'importance comparativement à ceux qui témoignent véritablement des qualités spirituelles de Jésus. En admettant que les choses se soient passées comme elles sont rapportées, il est remarquable que c'est le seul phénomène de ce genre qu'il ait produit; il était d'une nature trop élevée pour s'attacher à des effets purement matériels propres seulement à piquer la curiosité de la foule, qui l'eût assimilé à un magicien; il savait que les choses utiles lui conquerraient plus de sympathies et lui amèneraient plus d'adeptes que celles qui pouvaient passer pour des tours d'adresse et ne touchaient point le cœur.

Bien qu'à la rigueur le fait puisse s'expliquer, jusqu'à un certain point, par une action fluidique qui, ainsi que le magnétisme en offre des exemples, aurait changé les propriétés de l'eau en y donnant le goût du vin, cette hypothèse est peu probable, attendu qu'en pareil cas l'eau, n'ayant que le goût du vin, aurait conservé sa couleur, ce qui n'eût pas manqué d'être remarqué. Il est plus rationnel d'y voir une de ces paraboles si fréquentes dans les enseignements de Jésus, comme celle de l'Enfant prodigue, du festin de noces, et tant d'autres. Il aura fait pendant le repas une allusion au vin et à l'eau, d'où il aura tiré une instruction. Ce qui justifie cette opinion, ce sont les paroles que lui adresse à ce sujet le maître d'hôtel : « Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on en a beaucoup bu, il en sert alors de moindre ; mais pour vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. »

### MULTIPLICATION DES PAINS.

48. — La multiplication des pains est un des miracles qui ont le plus intrigué les commentateurs, en même temps qu'il a défrayé la verve des incrédules. Sans se donner la peine d'en sonder le sens allégorique, ces derniers n'y ont vu qu'un conte puéril ; mais la plupart des gens sérieux ont vu dans ce récit, quoique sous une forme différente de la forme ordinaire, une parabole comparant la nourriture spirituelle de l'âme à la nourriture du corps.

On peut y voir cependant plus qu'une figure et admettre, à un certain point de vue, la réalité d'un effet matériel, sans pour cela recourir au prodige. On sait qu'une

grande préoccupation d'esprit, l'attention soutenue donnée à une chose, font oublier la faim. Or, ceux qui suivaient Jésus étaient des gens avides de l'entendre : il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, fascinés par sa parole et peut-être aussi par la puissante action magnétique qu'il exerçait sur eux, ils n'aient pas éprouvé le besoin matériel de manger.

Jésus, qui prévoyait ce résultat, a donc pu tranquilliser ses disciples en disant, dans le langage figuré qui lui était habituel, en admettant qu'on ait réellement apporté quelques pains, que ces pains suffiraient pour rassasier la foule. En même temps il donnait à ceux-ci une leçon : « Donnez-leur vous-mêmes à manger, » disait-il ; il leur enseignait par là qu'eux aussi pouvaient nourrir par la parole.

Ainsi, à côté du sens allégorique moral, il a pu se produire un effet physiologique naturel très connu. Le prodige, dans ce cas, est dans l'ascendant de la parole de Jésus, assez puissante pour captiver l'attention d'une foule immense au point de lui faire oublier de manger. Cette puissance morale témoigne de la supériorité de Jésus, bien plus que le fait purement matériel de la multiplication des pains qui doit être considéré comme une allégorie.

Cette explication se trouve d'ailleurs confirmée par Jésus lui-même, dans les deux passages suivants :

*Le levain des pharisiens.*

49. — Or ses disciples étant passés au delà de l'eau, avaient oublié de prendre des pains. — Jésus leur dit : Ayez soin de vous garder du levain des pharisiens et des saducéens. — Mais ils pensaient et disaient entre eux : C'est parce que nous n'avons point pris de pains.

Ce que Jésus connaissant, il leur dit : Hommes de peu de foi, pourquoi vous entretenez-vous ensemble de ce que vous n'avez point pris de pains ? Ne comprenez-vous point encore et ne vous souvient-il point que cinq pains ont suffi pour cinq mille hommes, et combien vous en avez emporté de paniers? — Et que sept pains ont suffi pour quatre mille hommes, et combien vous en avez emporté de corbeilles? — Comment ne comprenez-vous point que ce n'est pas du pain que je vous parlais, lorsque je vous ai dit de vous garder du levain des pharisiens et des saducéens ?

Alors ils comprirent qu'il ne leur avait pas dit de se garder du levain qu'on met dans le pain, mais de la doctrine des pharisiens et des saducéens. (Saint Matth., ch. XVI, v. de 5 à 12.)

### LE PAIN DU CIEL.

50. — Le lendemain, le peuple, qui était demeuré de l'autre côté de la mer, remarqua qu'il n'y avait point eu là d'autre barque, et que Jésus n'y était point entré avec ses disciples, mais que les disciples seuls s'en étaient allés, — et comme il était depuis arrivé d'autres barques de Tibériade, près du lieu où le Seigneur, après avoir rendu grâces, les avait nourris de cinq pains; — et qu'ils connurent enfin que Jésus n'était point là, non plus que ses disciples, ils entrèrent dans ces barques, et vinrent à Capharnaüm chercher Jésus. — Et l'ayant trouvé au delà de la mer, ils lui dirent : Maître, quand êtes-vous venu ici ?

Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je le vous dis, vous me cherchez, non à cause des miracles que vous avez vus, mais parce que je vous ai donné du pain à manger, et que vous avez été rassasiés. — Travaillez pour avoir non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera, parce que c'est en lui que Dieu le Père a imprimé son sceau et son caractère.

Ils lui dirent : Que ferons-nous pour faire des œuvres de Dieu? — Jésus leur répondit : L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.

Ils lui dirent : Quel miracle donc faites-vous, afin qu'en le voyant nous vous croyions? Que faites-vous d'extraordinaire ? —

Nos pères ont mangé la manne dans le désert ; selon ce qui est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel.

Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel ; mais c'est mon Père qui vous donne le véritable pain du ciel. — Car le pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel, et qui donne la vie au monde.

Ils lui dirent donc : Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain.

Jésus leur répondit : *Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura point faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.* — Mais je vous l'ai déjà dit, vous m'avez vu et vous ne croyez point.

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. — Je suis le pain de vie. — Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. — Mais voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. (Saint Jean, ch. VI, *v.* de 22 à 36 et de 47 à 50.)

51. — Dans le premier passage, Jésus, en rappelant l'effet produit précédemment donne clairement à entendre qu'il ne s'était point agi de pains matériels ; autrement, la comparaison qu'il établit avec le levain des pharisiens eût été sans objet. « *Ne comprenez-vous point encore*, dit-il, et ne vous souvient-il point que cinq pains ont suffi pour cinq mille hommes, et que sept pains ont suffi pour quatre mille hommes? Comment ne comprenez-vous point que ce n'est pas du pain que je vous parlais, lorsque je vous ai dit de vous garder du levain des pharisiens? » Ce rapprochement n'avait aucune raison d'être dans l'hypothèse d'une multiplication matérielle. Le fait eût été assez extraordinaire en lui-même pour avoir frappé l'imagination de ses disciples, qui, cependant, ne paraissaient pas s'en souvenir.

C'est ce qui ressort non moins clairement du discours de Jésus sur le pain du ciel, dans lequel il s'attache à faire

comprendre le sens véritable de la nourriture spirituelle. « Travaillez, dit-il, non pour avoir la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera. » Cette nourriture est sa parole, qui est le pain descendu du ciel et qui donne la vie au monde. « Je suis, dit-il, le pain de vie; *celui qui vient à moi n'aura point faim*, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. »

Mais ces distinctions étaient trop subtiles pour ces natures abruptes, qui ne comprenaient que les choses tangibles. La manne qui avait nourri le corps de leurs ancêtres était pour eux le véritable pain du ciel; là était le miracle. Si donc le fait de la multiplication des pains avait eu lieu matériellement, comment ces mêmes hommes, au profit desquels il se serait produit peu de jours auparavant, en auraient-ils été assez peu frappés pour dire à Jésus : « Quel miracle donc faites-vous, afin qu'en le voyant nous vous croyions? Que faites-vous d'extraordinaire? » C'est qu'ils entendaient par miracles les prodiges que demandaient les pharisiens, c'est-à-dire des signes dans le ciel opérés au commandement, comme par la baguette d'un enchanteur. Ce que faisait Jésus était trop simple et ne s'écartait pas assez des lois de la nature; les guérisons même n'avaient pas un caractère assez étrange, assez extraordinaire; les miracles spirituels n'avaient pas assez de corps pour eux.

### TENTATION DE JÉSUS.

52. — Jésus transporté par le diable sur le sommet du Temple, puis sur une montagne, et tenté par lui, est une de ces paraboles qui lui étaient si familières et que la

crédulité publique a transformées en faits matériels (1).

53.—« Jésus ne fut pas enlevé, mais il voulait faire comprendre aux hommes que l'humanité est sujette à faillir, et qu'elle doit être toujours en garde contre les mauvaises inspirations auxquelles sa nature faible la porte à céder. La tentation de Jésus est donc une figure, et il faudrait être aveugle pour la prendre à la lettre. Comment voudriez-vous que le Messie, le Verbe de Dieu incarné, ait été soumis pour un temps, si court qu'il fût, aux suggestions du démon, et que, comme le dit l'Évangile de Luc, le démon l'ait quitté, *pour un temps*, ce qui donnerait à penser qu'il sera encore soumis à sa puissance. Non; comprenez mieux les enseignements qui vous ont été donnés. L'Esprit du mal ne pouvait rien sur l'essence du bien. Personne ne dit avoir *vu* Jésus sur la montagne ni sur le sommet du Temple; certes, c'eût été un fait de nature à se répandre parmi tous les peuples. La tentation ne fut donc pas un acte matériel et physique. Quant à l'acte moral, pouvez-vous admettre que l'Esprit des ténébres pût dire à celui qui connaissait son origine et sa puissance : « Adore-moi, et je te donnerai tous les royaumes de la terre? » Le démon aurait donc ignoré quel était celui à qui il faisait de telles offres, ce qui n'est pas probable; s'il le connaissait, sa proposition était un non-sens, car il savait bien qu'il serait repoussé par celui qui venait ruiner son empire sur les hommes.

« Comprenez donc le sens de cette parabole, car c'en est une, tout aussi bien que celles de l'*Enfant prodigue* et du *Bon Samaritain*. L'une nous montre les dangers que courent les hommes, s'ils ne résistent pas à cette voix

(1) L'explication suivante est tirée textuellement d'une instruction donnée à ce sujet par un Esprit.

intime qui leur crie sans cesse : « Tu peux être plus que « tu n'es; tu peux posséder plus que tu ne possèdes; tu « peux grandir, acquérir; cède à la voix de l'ambition, « et tous tes vœux seront comblés. » Elle vous montre le danger et le moyen de l'éviter, en disant aux mauvaises inspirations : *Retire-toi, Satan!* autrement dit : *Arrière la tentation!*

« Les deux autres paraboles que j'ai rappelées vous montrent ce que peut encore espérer celui qui, trop faible pour chasser le démon, a sucombé à ses tentations. Elles vous montrent la miséricorde du père de famille étendant sa main sur le front du fils repentant, et lui accordant, avec amour, le pardon imploré. Elles vous montrent le coupable, le schismatique, l'homme repoussé par ses frères, valant mieux, aux yeux du Juge surême, que ceux qui le méprisent, parce qu'il pratique les vertus enseignées par la loi d'amour.

« Pesez bien les enseignements donnés dans les Évangiles; sachez distinguer ce qui est au sens propre ou au sens figuré, et les erreurs, qui vous ont aveuglés tant de siècles, s'effaceront petit à petit, pour faire place à l'éclatante lumière de la vérité. » (Bordeaux, 1862. *Jean, Evang.*)

### *Prodiges à la mort de Jésus.*

54.—Or depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième, toute la terre fut couverte de ténèbres.

En même temps le voile du Temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas; la terre trembla, les pierres se fendirent;— les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints, qui étaient dans le sommeil de la mort, ressuscitèrent; — et sortant de leurs tombeaux après sa résurrection, ils vinrent dans la ville

sainte, et furent vus de plusieurs personnes. (Saint Matth., chapitre XXVII, v. 45, 51, 52, 53.)

55. — Il est étrange que de tels prodiges, s'accomplissant au moment même où l'attention de la ville était fixée sur le supplice de Jésus, qui était l'événement du jour, n'aient pas été remarqués, puisque aucun historien n'en fait mention. Il semble impossible qu'un tremblement de terre, et *toute la terre* couverte de ténèbres pendant trois heures, dans un pays où le ciel est toujours d'une parfaite limpidité, aient pu passer inaperçus.

La durée de cette obscurité est bien à peu près celle d'une éclipse de soleil, mais ces sortes d'éclipses ne se produisent qu'à la nouvelle lune, et la mort de Jésus eut lieu pendant la pleine lune, le 14 du mois de nissan, jour de la Pâque des Juifs.

L'obscurcissement du soleil peut aussi être produit par les taches que l'on remarque à sa surface. En pareil cas, l'éclat de la lumière est sensiblement affaibli, mais jamais au point de produire l'obscurité et les ténèbres. En supposant qu'un phénomène de ce genre ait eu lieu à cette époque, il aurait eu une cause parfaitement naturelle (1).

Quant aux morts ressuscités, il se peut que *quelques personnes* aient eu des visions ou apparitions, ce qui n'est point exceptionnel; mais, comme alors on ne connaissait

(1) Il y a constamment à la surface du soleil des taches fixes, qui suivent son mouvement de rotation et ont servi à en déterminer la durée. Mais ces taches augmentent parfois en nombre, en étendue et en intensité, et c'est alors que se produit une diminution dans la lumière et dans la chaleur. Cette augmentation dans le nombre des taches paraît coïncider avec certains phénomènes astronomiques et la position relative de quelques planètes, ce qui en amène le retour périodique. La durée de cet obscurcissement est très variable; parfois elle n'est que de deux ou trois heures, mais, en 535, il y en eut un qui dura quatorze mois.

pas la cause de ce phénomène, on se figurait que les individus apparus sortaient du sépulcre.

Les disciples de Jésus, émus de la mort de leur maître, y ont sans doute rattaché quelques faits particuliers auxquels ils n'auraient prêté aucune attention en d'autres temps. Il aura suffi qu'un fragment de rocher se soit détaché à ce moment, pour que des gens prédisposés au merveilleux y aient vu un prodige, et qu'en amplifiant le fait, ils aient dit que les pierres s'étaient fendues.

Jésus est grand par ses œuvres, et non par les tableaux fantastiques dont un enthousiasme peu éclairé a cru devoir l'entourer.

### APPARITIONS DE JÉSUS APRÈS SA MORT.

56. — Mais Marie (Madeleine) se tint dehors, près du sépulcre, versant des larmes. Et comme elle pleurait, s'étant baissée pour regarder dans le sépulcre, — elle vit deux anges vêtus de blanc, assis au lieu où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds. — Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous? Elle leur répondit : C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.

Ayant dit cela, elle se retourna, et vit Jésus debout *sans savoir néanmoins que ce fût Jésus*. — Alors Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous? Elle, pensant que ce fût le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.

Jésus lui dit : Marie. Aussitôt elle se retourna, et lui dit : *Rabboni*, c'est-à-dire . Mon Maître.—Jésus lui répondit : Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais allez trouver mes frères, et dites-leur de ma part : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.

Marie-Madeleine vint donc dire aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses. (Saint Jean, ch. XX, *v*. de 14 à 18.)

57. — Ce jour-là même, deux d'entre eux s'en allaient dans un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jérusalem, — parlant ensemble de tout ce qui s'était passé. — Et il arriva que lorsqu'ils s'entretenaient et conféraient ensemble sur cela, Jésus vint lui-même les rejoindre, et se mit à marcher avec eux; — *mais leurs yeux étaient retenus, afin qu'ils ne pussent le reconnaître.* — Et il leur dit : De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant, et d'où vient que vous êtes si tristes?

L'un d'eux, appelé Cléophas, prenant la parole, lui dit : Etes-vous seul si étranger dans Jérusalem, que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci? — Et quoi? leur dit-il. Ils lui répondirent : Touchant Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant devant Dieu et devant tout le peuple; — et de quelle manière les princes des prêtres et nos sénateurs l'ont livré pour être condamné à mort, et l'ont crucifié. — Or, nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël, et cependant, après tout cela, voici le troisième jour que ces choses se sont passées. — Il est vrai que quelques femmes de celles qui étaient avec nous nous ont étonnés; car, ayant été avant le jour à son sépulcre, — et n'y ayant point trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges mêmes leur ont apparu, qui leur ont dit qu'il est vivant. — Et quelques-uns des nôtres, ayant été aussi au sépulcre, ont trouvé toutes choses comme les femmes les leur avaient rapportées; mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé.

Alors il leur dit : O insensés, dont le cœur est tardif à croire tout ce que les prophètes ont dit! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans la gloire? — Et commençant par Moïse, et ensuite par tous les prophètes, il leur expliquait dans toutes les Écritures ce qui avait été dit de lui.

Lorsqu'ils furent proches du bourg où ils allaient, il fit semblant d'aller plus loin. — Mais ils le forcèrent de s'arrêter, en lui disant : Demeurez avec nous, parce qu'il est tard, et que le jour est déjà sur son déclin; et il entra avec eux. — Etant avec eux à table, il prit le pain et le bénit, et l'ayant rompu, il le leur donna. — *En même temps leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent; mais il disparut de devant leurs yeux.*

Alors ils se dirent l'un à l'autre : N'est-il pas vrai que notre

cœur était tout brûlant dans nous, lorsqu'il nous parlait en chemin, et qu'il nous expliquait les Ecritures? — Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, et trouvèrent que les onze apôtres et ceux qui demeuraient avec eux étaient assemblés, — et disaient: Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est *apparu* à Simon. — Alors ils racontèrent aussi eux-mêmes ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu dans la fraction du pain.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, *Jésus se présenta au milieu d'eux,* et leur dit: La paix soit avec vous; c'est moi; n'ayez pas peur. — Mais dans le trouble et la frayeur dont ils étaient saisis, ils s'imaginèrent voir *un Esprit.*

Et Jésus leur dit: Pourquoi vous troublez-vous? et pourquoi s'élève-t-il tant de pensées dans vos cœurs? — Regardez mes mains et mes pieds, et reconnaissez que c'est moi-même; touchez-moi, et considérez qu'un Esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. — Après avoir dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds.

Mais comme ils ne croyaient point encore, tant ils étaient transportés de joie et d'admiration, il leur dit: Avez-vous ici quelque chose à manger? — Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. — Il en mangea devant eux, et prenant les restes, il les leur donna, et leur dit: Voilà ce que je vous disais étant encore avec vous: qu'il était nécessaire que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les Psaumes, fût accompli.

En même temps il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Ecritures; — et il leur dit: C'est ainsi qu'il est écrit, et c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour; — et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés dans toutes les nations, en commençant par Jérusalem. — Or vous êtes témoins de ces choses. — Et je vais vous envoyer le don de mon Père, qui vous a été promis; mais cependant demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. (Saint Luc, ch. XXIV, *v.* de 13 à 49.)

58. — Or Thomas, l'un des douze apôtres, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. — Les autres disciples

lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous qui les ont percées, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point.

Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, *les portes étant fermées,* et il se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous.

Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt, et considérez mes mains; approchez aussi votre main, et mettez-la dans mon côté ; et ne soyez point incrédule, mais fidèle. — Thomas lui répondit, et lui dit : Mon Seigneur, et mon Dieu ! — Jésus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu ; heureux ceux qui ont cru sans avoir vu! (Saint Jean, ch. xx, *v.* de 20 à 29.)

59. — Jésus se fit voir encore depuis à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade, et il s'y fit voir de cette sorte :

Simon-Pierre et Thomas appelé Didyme, Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres de ses disciples étaient ensemble. — Simon-Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec vous. Ils s'en allèrent donc, et entrèrent dans une barque ; mais cette nuit-là ils ne prirent rien.

Le matin étant venu, *Jésus parut sur le rivage, sans que ses disciples connussent que c'était Jésus.* — Jésus leur dit donc : Enfants, n'avez-vous rien à manger? Ils lui répondirent : Non.— Il leur dit : Jetez le filet au côté droit de la barque, et vous en trouverez. Ils le jetèrent aussitôt, et ils ne pouvaient plus le retirer, tant il était chargé de poissons.

Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Et Simon-Pierre ayant appris que c'était le Seigneur, mit son habit (car il était nu), et il se jeta dans la mer. — Les autres disciples vinrent avec la barque ; et comme ils n'étaient loin de la terre que d'environ deux cents coudées, ils y tirèrent le filet plein de poissons. (Saint Jean, ch. xxi, *v.* de 1 à 8.)

60. — Après cela, il les mena dehors, vers Béthanie ; et ayant levé les mains, il les bénit ; — et en les bénissant, *il se sépara d'eux, et fut enlevé au ciel.*

Pour eux, après l'avoir adoré, ils s'en retournèrent à Jérusalem, remplis de joie ; — et ils étaient sans cesse dans le Temple,

louant et bénissant Dieu. Amen. (Saint Luc, ch. XXIV, *v.* de 50 à 53.)

61. — Les apparitions de Jésus après sa mort sont rapportées par tous les évangélistes avec des détails circonstanciés qui ne permettent pas de douter de la réalité du fait. Elles s'expliquent, d'ailleurs, parfaitement par les lois fluidiques et les propriétés du périsprit, et ne présentent rien d'anomal avec les phénomènes du même genre dont l'histoire ancienne et contemporaine offre de nombreux exemples, sans en excepter la tangibilité. Si l'on observe les circonstances qui ont accompagné ses diverses apparitions, on reconnaît en lui, à ces moments, tous les caractères d'un être fluidique. Il paraît inopinément et disparaît de même; il est vu par les uns et non par les autres sous des apparences qui ne le font pas reconnaître même de ses disciples; il se montre dans des endroits clos où un corps charnel n'aurait pu pénétrer; son langage même n'a pas la verve de celui d'un être corporel; il a le ton bref et sentencieux particulier aux Esprits qui se manifestent de cette manière; toutes ses allures, en un mot, ont quelque chose qui n'est pas du monde terrestre. Sa vue cause à la fois de la surprise et de la crainte; ses disciples, en le voyant, ne lui parlent pas avec la même liberté; ils sentent que ce n'est plus l'homme.

Jésus s'est donc montré avec son corps périsprital, ce qui explique qu'il n'a été vu que par ceux à qui il a voulu se faire voir; s'il avait eu son corps charnel, il aurait été vu par le premier venu, comme de son vivant. Ses disciples ignorant la cause première du phénomène des apparitions, ne se rendaient pas compte de ces particularités qu'ils ne remarquaient probablement pas; ils

voyaient Jésus et le touchaient, pour eux ce devait être son corps ressuscité. (Chap. XIV, n$^{os}$ 14, et de 35 à 38.)

62. — Alors que l'incrédulité rejette tous les faits accomplis par Jésus, ayant une apparence surnaturelle, et les considère, sans exception, comme légendaires, le Spiritisme donne de la plupart de ces faits une explication naturelle ; il en prouve la possibilité, non-seulement par la théorie des lois fluidiques, mais par leur identité avec les faits analogues produits par une foule de personnes dans les conditions les plus vulgaires. Puisque ces faits sont en quelque sorte dans le domaine public, ils ne prouvent rien, en principe, touchant la nature exceptionnelle de Jésus (1).

63.— Le plus grand des miracles que Jésus a faits, celui qui atteste véritablement sa supériorité, c'est la révolution que ses enseignements ont opérée dans le monde, malgré l'exiguïté de ses moyens d'action.

En effet, Jésus, obscur, pauvre, né dans la condition la plus humble, chez un petit peuple presque ignoré et sans prépondérance politique, artistique ou littéraire, ne prêche que trois ans; durant ce court espace de temps, il est méconnu et persécuté par ses concitoyens, calomnié, traité d'imposteur ; il est obligé de fuir pour ne pas être lapidé ; il est trahi par l'un de ses apôtres, renié par un

(1) Les nombreux faits contemporains de guérisons, apparitions, possessions, double vue et autres, qui sont relatés dans la *Revue Spirite* , et rappelés dans les notes ci-dessus , offrent , jusque dans les circonstances de détail, une analogie si frappante avec ceux que rapporte l'Évangile, que la similitude des effets et des causes demeure évidente. On se demande donc pourquoi le même fait aurait une cause naturelle aujourd'hui, et surnaturelle jadis; diabolique chez quelques-uns et divine chez d'autres. S'il eût été possible de les mettre ici en regard les uns des autres, la comparaison aurait été plus facile ; mais leur nombre et les développements que la plupart nécessitent, ne l'ont pas permis.

autre, abandonné par tous au moment où il tombe entre les mains de ses ennemis. Il ne faisait que le bien, et cela ne le mettait pas à l'abri de la malveillance, qui tournait contre lui les services mêmes qu'il rendait. Condamné au supplice réservé aux criminels, il meurt ignoré du monde, car l'histoire contemporaine se tait sur son compte (1). Il n'a rien écrit, et cependant, aidé de quelques hommes obscurs comme lui, sa parole a suffi pour régénérer le monde; sa doctrine a tué le paganisme tout-puissant, et elle est devenue le flambeau de la civilisation. Il avait donc contre lui tout ce qui peut faire échouer les hommes, c'est pourquoi nous disons que le triomphe de sa doctrine est le plus grand de ses miracles, en même temps qu'elle prouve sa mission divine. Si, au lieu de principes sociaux et régénérateurs, fondés sur l'avenir spirituel de l'homme, il n'avait eu à offrir à la postérité que quelques faits merveilleux, à peine le connaîtrait-on peut-être de nom aujourd'hui.

### DISPARITION DU CORPS DE JÉSUS.

64. — La disparition du corps de Jésus après sa mort a été l'objet de nombreux commentaires ; elle est attestée par les quatre évangélistes, sur le récit des femmes qui se sont présentées au sépulcre le troisième jour, et ne l'y ont pas trouvé. Les uns ont vu dans cette disparition un fait miraculeux, d'autres ont supposé un enlèvement clandestin.

Selon une autre opinion, Jésus n'aurait point revêtu un corps charnel, mais seulement un corps fluidique ; il

(1) L'historien juif Josèphe est le seul qui en parle, et il en dit très peu de chose.



n'aurait été, durant toute sa vie, qu'une apparition tangible, en un mot, une sorte d'agénère. Sa naissance, sa mort et tous les actes matériels de sa vie n'auraient été qu'une apparence. C'est ainsi, dit-on, que son corps, retourné à l'état fluide, a pu disparaître du sépulcre, et c'est avec ce même corps qu'il se serait montré après sa mort.

Sans doute, un pareil fait n'est pas radicalement impossible, d'après ce que l'on sait aujourd'hui sur les propriétés des fluides ; mais il serait au moins tout à fait exceptionnel et en opposition formelle avec le caractère des agénères. (Chap. XIV, n° 36.) La question est donc de savoir si une telle hypothèse est admissible, si elle est confirmée ou contredite par les faits.

65. — Le séjour de Jésus sur la terre présente deux périodes : celle qui a précédé et celle qui a suivi sa mort. Dans la première, depuis le moment de la conception jusqu'à la naissance, tout se passe, chez la mère, comme dans les conditions ordinaires de la vie (1). Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, tout, dans ses actes, dans son langage et dans les diverses circonstances de sa vie, présente les caractères non équivoques de la corporéité. Les phénomènes de l'ordre psychique qui se produisent en lui sont accidentels, et n'ont rien d'anomal, puisqu'ils s'expliquent par les propriétés du périsprit, et se rencontrent à différents degrés chez d'autres individus. Après sa mort, au contraire, tout en lui révèle l'être fluidique. La différence entre les deux états est tellement tranchée, qu'il n'est pas possible de les assimiler.

(1) Nous ne parlons pas du mystère de l'incarnation, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, et qui sera examiné ultérieurement.

Le corps charnel a les propriétés inhérentes à la matière proprement dite et qui diffèrent essentiellement de celles des fluides éthérés ; la désorganisation s'y opère par la rupture de la cohésion moléculaire. Un instrument tranchant, pénétrant dans le corps matériel, en divise les tissus ; si les organes essentiels à la vie sont attaqués, leur fonctionnement s'arrête, et la mort s'ensuit, c'est-à-dire la mort du corps. Cette cohésion n'existant pas dans les corps fluidiques, la vie ne repose pas sur le jeu d'organes spéciaux, et il ne peut s'y produire des désordres analogues ; un instrument tranchant, ou tout autre, y pénètre comme dans une vapeur, sans y occasionner aucune lésion. Voilà pourquoi ces sortes de corps ne *peuvent pas mourir*, et pourquoi les êtres fluidiques désignés sous le nom d'*agénères* ne peuvent être tués.

Après le supplice de Jésus, son corps resta là, inerte et sans vie ; il fut enseveli comme les corps ordinaires, et chacun put le voir et le toucher. Après sa résurrection, lorsqu'il veut quitter la terre, il ne meurt pas ; son corps s'élève, s'évanouit et disparaît, sans laisser aucune trace, preuve évidente que ce corps était d'une autre nature que celui qui périt sur la croix ; d'où il faut conclure que si Jésus a pu mourir, c'est qu'il avait un corps charnel.

Par suite de ses propriétés matérielles, le corps charnel est le siége des sensations et des douleurs physiques qui se répercutent dans le centre sensitif ou Esprit. Ce n'est pas le corps qui souffre, c'est l'Esprit qui reçoit le contre-coup des lésions ou altérations des tissus organiques. Dans un corps privé de l'Esprit, la sensation est absolument nulle ; par la même raison, l'Esprit, qui n'a point de corps matériel, ne peut éprouver les souffrances qui sont le résultat de l'altération de la matière ; d'où il

faut également conclure que si Jésus a souffert matériellement, comme on n'en saurait douter, c'est qu'il avait un corps matériel d'une nature semblable à ceux de tout le monde.

66. — Aux faits matériels viennent s'ajouter des considérations morales toutes-puissantes.

Si Jésus avait été, durant sa vie, dans les conditions des êtres fluidiques, il n'aurait éprouvé ni la douleur, ni aucun des besoins du corps; supposer qu'il en a été ainsi, c'est lui ôter tout le mérite de la vie de privations et de souffrances qu'il avait choisie comme exemple de résignation. Si tout en lui n'était qu'apparence, tous les actes de sa vie, l'annonce réitérée de sa mort, la scène douloureuse du jardin des Oliviers, sa prière à Dieu d'écarter le calice de ses lèvres, sa passion, son agonie, tout jusqu'à son dernier cri au moment de rendre l'Esprit, n'auraie été qu'un vain simulacre pour donner le change sur sa nature et faire croire au sacrifice illusoire de sa vie, une comédie indigne d'un simple honnête homme, à plus forte raison d'un être aussi supérieur; en un mot, il aurait abusé de la bonne foi de ses contemporains et de la postérité. Telles sont les conséquences logiques de ce système, conséquences qui ne sont pas admissibles, car c'est l'abaisser moralement, au lieu de l'élever.

Jésus a donc eu, comme tout le monde, un corps charnel et un corps fluidique, ce qu'attestent les phénomènes matériels et les phénomènes psychiques qui ont signalé sa vie.

67.—Qu'est devenu le corps charnel? C'est un problème dont la solution ne peut se déduire, jusqu'à nouvel ordre, que par des hypothèses, faute d'éléments suffisants pour asseoir une conviction. Cette solution, d'ailleurs, est d'une

importance secondaire, et n'ajouterait rien aux mérites du Christ, ni aux faits qui attestent, d'une manière bien autrement péremptoire, sa supériorité et sa mission divine.

Il ne peut donc y avoir sur la manière dont cette disparition s'est opérée que des opinions personnelles, qui n'auraient de valeur qu'autant qu'elles seraient sanctionnées par une logique rigoureuse, et par l'enseignement général des Esprits ; or, jusqu'à présent, aucune de celles qui ont été formulées n'a reçu la sanction de ce double contrôle.

Si les Esprits n'ont point encore tranché la question par l'unanimité de leur enseignement, c'est que sans doute le moment de la résoudre n'est pas encore venu, ou qu'on manque encore des connaissances à l'aide desquelles on pourra la résoudre soi-même. En attendant, si l'on écarte la supposition d'un enlèvement clandestin, on pourrait trouver, par analogie, une explication probable dans la théorie du double phénomène des apports et de l'invisibilité. (*Livre des Médiums*, chap. IV et V.)

68. — Cette idée sur la nature du corps de Jésus n'est pas nouvelle. Au quatrième siècle, Apollinaire de Laodicée, chef de la secte des *apollinaristes*, prétendait que Jésus n'avait point pris un corps comme le nôtre, mais un corps *impassible*, qui était descendu du ciel dans le sein de la sainte Vierge, et n'était pas né d'elle ; qu'ainsi Jésus n'était né, n'avait souffert et n'était mort qu'en *apparence*. Les apollinaristes furent anathématisés au concile d'Alexandrie en 360 ; dans celui de Rome en 374, et dans celui de Constantinople en 381.

# LES PRÉDICTIONS

## SELON LE SPIRITISME

---

### CHAPITRE XVI

#### Théorie de la prescience

1. — Comment la connaissance de l'avenir est-elle possible ? On comprend la prévision des événements qui sont la conséquence de l'état présent, mais non de ceux qui n'y ont aucun rapport, et encore moins de ceux que l'on attribue au hasard. Les choses futures, dit-on, n'existent pas ; elles sont encore dans le néant ; comment alors savoir qu'elles arriveront ? Les exemples de prédictions réalisées sont cependant assez nombreux, d'où il faut conclure qu'il se passe là un phénomène dont on n'a pas la clef, car il n'y a pas d'effet sans cause ; c'est cette cause que nous allons essayer de chercher, et c'est encore le Spiritisme, clef lui-même de tant de mystères, qui nous la fournira, et qui, de plus, nous montrera que le fait même des prédictions ne sort pas des lois naturelles.

Prenons, comme comparaison, un exemple dans les choses usuelles, et qui aidera à faire comprendre le principe que nous aurons à développer.

2. — Supposons un homme placé sur une haute mon-

tagne et considérant la vaste étendue de la plaine. Dans cette situation, l'espace d'une lieue sera peu de chose, et il pourra facilement embrasser d'un seul coup d'œil tous les accidents du terrain, depuis le commencement jusqu'à la fin de la route. Le voyageur qui suit cette route pour la première fois sait qu'en marchant il arrivera au bout : c'est là une simple prévision de la conséquence de sa marche ; mais les accidents du terrain, les montées et les descentes, les rivières à franchir, les bois à traverser, les précipices où il peut tomber, les voleurs apostés pour le dévaliser, les maisons hospitalières où il pourra se reposer, tout cela est indépendant de sa personne : c'est pour lui l'inconnu, l'avenir, parce que sa vue ne s'étend pas au delà du petit cercle qui l'entoure. Quant à la durée, il la mesure par le temps qu'il met à parcourir le chemin ; ôtez-lui les points de repère et la durée s'efface. Pour l'homme qui est sur la montagne et qui suit de l'œil le voyageur, tout cela est le présent. Supposons que cet homme descende auprès du voyageur et lui dise : « A tel moment vous rencontrerez telle chose, vous serez attaqué et secouru, » il lui prédira l'avenir ; l'avenir est pour le voyageur ; pour l'homme de la montagne, cet avenir est le présent.

3. — Si nous sortons maintenant du cercle des choses purement matérielles, et si nous entrons, par la pensée, dans le domaine de la vie spirituelle, nous verrons ce phénomène se produire sur une plus grande échelle. Les Esprits dématérialisés sont comme l'homme de la montagne : l'espace et la durée s'effacent pour eux. Mais l'étendue et la pénétration de leur vue sont proportionnées à leur épuration et à leur élévation dans la hiérarchie spirituelle ; ils sont, par rapport aux Esprits infé-

rieurs, comme l'homme armé d'un puissant téléscope, à côté de celui qui n'a que ses yeux. Chez ces derniers, la vue est circonscrite, non-seulement parce qu'ils ne peuvent que difficilement s'éloigner du globe auquel ils sont attachés, mais parce que la grossièreté de leur périsprit voile les choses éloignées, comme le fait un brouillard pour les yeux du corps.

On comprend donc que, selon le degré de perfection, un Esprit puisse embrasser une période de quelques années, de quelques siècles et même de plusieurs milliers d'années, car qu'est-ce qu'un siècle en présence de l'infini ? Les événements ne se déroulent point successivement devant lui, comme les incidents de la route du voyageur: il voit sumultanément le commencement et la fin de la période; tous les événements qui, dans cette période, sont l'avenir pour l'homme de la terre, sont pour lui le présent. Il pourrait donc venir nous dire avec certitude : Telle chose arrivera à telle époque, parce qu'il voit cette chose comme l'homme de la montagne voit ce qui attend le voyageur sur la route; s'il ne le fait pas, c'est parce que la connaissance de l'avenir serait nuisible à l'homme : elle entraverait son libre arbitre, elle le paralyserait dans le travail qu'il doit accomplir pour son progrès ; le bien et le mal qui l'attendent, étant dans l'inconnu, sont pour lui l'épreuve.

Si une telle faculté, même restreinte, peut être dans les attributs de la créature, à quel degré de puissance ne doit-elle pas s'élever dans le Créateur, qui embrasse l'infini ? Pour lui, le temps n'existe pas : le commencement et la fin des mondes sont le présent. Dans cet immense panoroma, qu'est-ce que la durée de la vie d'un homme, d'une génération, d'un peuple ?

4. — Cependant, comme l'homme doit concourir au progrès général, et que certains événements doivent résulter de sa coopération, il peut être utile, dans certains cas, qu'il soit pressenti sur ces événements, afin qu'il en prépare les voies et se tienne prêt à agir quand le moment sera venu ; c'est pourquoi Dieu permet parfois qu'un coin du voile soit soulevé ; mais c'est toujours dans un but utile, et jamais pour satisfaire une vaine curiosité. Cette mission peut donc être donnée, non à tous les Esprits, puisqu'il en est qui ne connaissent pas mieux l'avenir que les hommes, mais à quelques Esprits suffisamment avancés pour cela; or il est à remarquer que ces sortes de révélations sont toujours faites spontanément, et jamais, ou bien rarement du moins, en réponse à une demande directe.

5. — Cette mission peut également être dévolue à certains hommes, et voici de quelle manière :

Celui à qui est confié le soin de révéler une chose cachée peut en recevoir, à son insu, l'inspiration des Esprits qui la connaissent, et alors il la transmet machinalement, sans s'en rendre compte. On sait en outre que, soit pendant le sommeil, soit à l'état de veille, dans les extases de la double vue, l'âme se dégage et possède à un degré plus ou moins grand les facultés de l'Esprit libre. Si c'est un Esprit avancé, s'il a surtout, comme les prophètes, reçu une mission spéciale à cet effet, il jouit, dans les moments d'émancipation de l'âme, de la faculté d'embrasser, par lui-même, une période plus ou moins étendue, et voit, comme présents, les événements de cette période. Il peut alors les révéler à l'instant même, ou en conserver la mémoire à son réveil. Si ces événements doivent rester dans le secret, il en perdra le

souvenir ou il ne lui en restera qu'une vague intuition, suffisante pour le guider instinctivement.

C'est ainsi qu'on voit cette faculté se développer providentiellement dans certaines occasions, dans les dangers imminents, dans les grandes calamités, dans les révolutions, et que la plupart des sectes persécutées ont eu de nombreux *voyants;* c'est encore ainsi que l'on voit de grands capitaines marcher résolûment à l'ennemi, avec la certitude de la victoire; des hommes de génie, comme Christophe Colomb, par exemple, poursuivre un but en prédisant, pour ainsi dire, le moment où ils l'atteindront : c'est qu'ils ont vu ce but, qui n'est pas l'inconnu pour leur Esprit.

Le don de prédiction n'est donc pas plus surnaturel qu'une foule d'autres phénomènes ; il repose sur les propriétés de l'âme et la loi des rapports du monde visible et du monde invisible que le Spiritisme vient faire connaître. Mais comment admettre l'existence d'un monde invisible, si l'on n'admet pas l'âme, ou si on l'admet sans individualité après la mort? L'incrédule qui nie la prescience est conséquent avec lui-même; reste à savoir s'il est lui-même conséquent avec la loi naturelle.

6. — Cette théorie de la prescience ne résout peut-être pas d'une manière absolue tous les cas que peut présenter la révélation de l'avenir, mais on ne peut disconvenir qu'elle en pose le principe fondamental. Si l'on ne peut tout expliquer, c'est par la difficulté, pour l'homme, de se placer à ce point de vue extraterrestre; par son infériorité même, sa pensée, incessamment ramenée dans le sentier de la vie matérielle, est souvent impuissante à se détacher du sol. A cet égard, certains hommes sont comme les jeunes oiseaux dont les ailes, trop faibles, ne

leur permettent pas de s'élever dans l'air, ou comme ceux dont la vue est trop courte pour voir au loin, ou enfin comme ceux qui manquent d'un sens pour certaines perceptions.

7. — Pour comprendre les choses spirituelles, c'est-à-dire pour s'en faire une idée aussi nette que celle que nous nous faisons d'un paysage qui est sous nos yeux, il nous manque véritablement un sens, exactement comme à l'aveugle il manque le sens nécessaire pour comprendre les effets de la lumière, des couleurs et de la vue sans le contact. Aussi n'est-ce que par un effort de l'imagination que nous y parvenons, et à l'aide de comparaisons puisées dans les choses qui nous sont familières. Mais des choses matérielles ne peuvent donner que des idées très imparfaites des choses spirituelles; c'est pour cela qu'il ne faudrait pas prendre ces comparaisons à la lettre, et croire, par exemple, dans le cas dont il s'agit, que l'étendue des facultés perceptives des Esprits tient à leur élévation effective, et qu'ils ont besoin d'être sur une montagne ou au-dessus des nuages pour embrasser le temps et l'espace.

Cette faculté est inhérente à l'état de spiritualisation, ou, si l'on veut, de dématérialisation; c'est-à-dire que la spiritualisation produit un effet que l'on peut comparer, quoique très imparfaitement, à celui de la vue d'ensemble de l'homme qui est sur la montagne; cette comparaison avait simplement pour but de montrer que des événements qui sont dans l'avenir pour les uns, sont dans le présent pour d'autres, et peuvent ainsi être prédits, ce qui n'implique pas que l'effet se produise de la même manière.

Pour jouir de cette perception, l'Esprit n'a donc pas

besoin de se transporter sur un point quelconque de l'espace ; celui qui est sur la terre, à nos côtés, peut la posséder dans sa plénitude, tout aussi bien que s'il en était à mille lieues, tandis que nous ne voyons rien en dehors de l'horizon visuel. La vue, chez les Esprits, ne se produisant pas de la même manière ni avec les mêmes éléments que chez l'homme, leur horizon visuel est tout autre ; or c'est précisément là le sens qui nous manque pour le concevoir ; *l'Esprit, à côté de l'incarné, est comme le voyant à côté d'un aveugle.*

8. — Il faut bien se figurer, en outre, que cette perception ne se borne pas à l'étendue, mais qu'elle comprend la pénétration de toutes choses ; c'est, nous le répétons, une faculté inhérente et proportionnée à l'état de dématérialisation. Cette faculté est *amortie* par l'incarnation, mais elle n'est pas complétement annulée, parce que l'âme n'est pas enfermée dans le corps comme dans une boîte. L'incarné la possède, quoique toujours à un moindre degré que lorsqu'il est entièrement dégagé ; c'est ce qui donne à certains hommes une puissance de pénétration qui manque totalement à d'autres, une plus grande justesse dans le coup d'œil moral, une compréhension plus facile des choses extramatérielles.

Non-seulement l'Esprit perçoit, mais il se souvient de ce qu'il a vu à l'état d'Esprit, et ce souvenir est comme un tableau qui se retrace à sa pensée. Dans l'incarnation il voit, mais vaguement et comme à travers un voile ; à l'état de liberté il voit et conçoit clairement. *Le principe de la vue n'est pas hors de lui, mais en lui ;* c'est pour cela qu'il n'a pas besoin de notre lumière extérieure. Par le développement moral, le cercle des idées et de la conception s'élargit ; par la dématérialisation graduelle

du périsprit, celui-ci se purifie des éléments grossiers qui altéraient la délicatesse des perceptions ; d'où il est aisé de comprendre que l'extension de toutes les facultés suit le progrès de l'Esprit.

9. — C'est le degré de l'extension des facultés de l'Esprit qui, dans l'incarnation, le rend plus ou moins apte à concevoir les choses spirituelles. Toutefois, cette aptitude n'est pas la conséquence nécessaire du développement de l'intelligence; la science vulgaire ne la donne pas ; c'est pour cela qu'on voit des hommes d'un grand savoir aussi aveugles pour les choses spirituelles que d'autres le sont pour les choses matérielles; ils y sont réfractaires, parce qu'ils ne les comprennent pas ; cela tient à ce que leur progrès ne s'est pas *encore* accompli dans ce sens, tandis qu'on voit des personnes d'une instruction et d'une intelligence vulgaires les saisir avec la plus grande facilité, ce qui prouve qu'elles en avaient l'intuition préalable. C'est chez elles un souvenir rétrospectif de ce qu'elles ont vu et su, soit dans l'erraticité, soit dans leurs existences antérieures, comme d'autres ont l'intuition des langues et des sciences qu'elles ont possédées.

10. — La faculté de changer son point de vue et de le prendre d'en haut ne donne pas seulement la solution du problème de la prescience; c'est en outre la clef de la vraie foi, de la foi solide; c'est aussi le plus puissant élément de force et de résignation, car, de là, la vie terrestre apparaissant comme un point dans l'immensité, on comprend le peu de valeur des choses qui, vues d'en bas, paraissent si importantes; les incidents, les misères, les vanités de la vie s'amoindrissent à mesure que se déroule l'immense et splendide horizon de l'avenir. Celui qui voit ainsi les choses de ce monde n'est que peu ou point atteint

par les vicissitudes, et, par cela même, il est aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas. Il faut donc plaindre ceux qui concentrent leurs pensées dans l'étroite sphère terrestre, parce qu'ils ressentent, dans toute sa force, le contre-coup de toutes les tribulations, qui, comme autant d'aiguillons, les harcèlent sans cesse.

11. — Quant à l'avenir du Spiritisme, les Esprits, comme on le sait, sont unanimes pour en affirmer le triomphe prochain, malgré les entraves qu'on lui oppose; cette prévision leur est facile, d'abord, parce que sa propagation est leur œuvre personnelle; concourant au mouvement ou le dirigeant, ils savent, par conséquent, ce qu'ils doivent faire; en second lieu, il leur suffit d'embrasser une période de courte durée, et, dans cette période, ils voient sur sa route les puissants auxiliaires que Dieu lui suscite, et qui ne tarderont pas à se manifester.

Sans être Esprits désincarnés, que les Spirites se portent seulement à trente ans en avant, au milieu de la génération qui s'élève; que, de là, ils considèrent ce qui se passe aujourd'hui; qu'ils en suivent la filière, et ils verront se consumer en vains efforts ceux qui se croient appelés à le renverser; ils les verront peu à peu disparaître de la scène, à côte de l'arbre qui grandit et dont les racines s'étendent chaque jour davantage.

12. Les événements vulgaires de la vie privée sont, le plus souvent, la conséquence de la manière d'agir de chacun; tel réussira suivant ses capacités, son savoir-faire, sa persévérance, sa prudence et son énergie, où un autre échouera par son insuffisance; de sorte qu'on peut dire que chacun est l'artisan de son propre avenir, lequel n'est jamais soumis à une aveugle fatalité indépendante de sa personne. Connaissant le caractère d'un individu,

on peut aisément lui prédire le sort qui l'attend dans la route où il s'engage.

13. — Les événements qui touchent aux intérêts généraux de l'humanité sont réglés par la Providence. Quand une chose est dans les desseins de Dieu, elle doit s'accomplir quand même, soit par un moyen, soit par un autre. Les hommes concourent à son exécution, mais aucun n'est indispensable, autrement Dieu lui-même serait à la merci de ses créatures. Si celui à qui incombe la mission de l'exécuter fait défaut, un autre en est chargé. Il n'y a point de mission fatale; l'homme est toujours libre de remplir celle qui lui est confiée et qu'il a volontairement acceptée ; s'il ne le fait pas, il en perd le bénéfice, et il assume la responsabilité des retards qui peuvent être le fait de sa négligence ou de son mauvais vouloir ; s'il devient un obstacle à son accomplissement, Dieu peut le briser d'un souffle.

14. — Le résultat final d'un événement peut donc être certain, parce qu'il est dans les vues de Dieu ; mais comme, le plus souvent, les détails et le mode d'exécution sont subordonnés aux circonstances et au libre arbitre des hommes, les voies et moyens peuvent être éventuels. Les Esprits peuvent nous pressentir sur l'ensemble, s'il est utile que nous en soyons prévenus ; mais, pour préciser le lieu et la date, il faudrait qu'ils connussent d'avance la détermination que prendra tel ou tel individu ; or, si cette détermination n'est pas encore dans sa pensée, selon ce qu'elle sera, elle peut hâter ou retarder le dénoûment, modifier les moyens secondaires d'action, tout en aboutissant au même résultat. C'est ainsi, par exemple, que les Esprits peuvent, par l'ensemble des circonstances, prévoir qu'une guerre est plus ou moins

prochaine, qu'elle est inévitable, sans pouvoir prédire le jour où elle commencera, ni les incidents de détail qui peuvent être modifiés par la volonté des hommes.

15. — Pour la fixation de l'époque des événements futurs, il faut, en outre, tenir compte d'une circonstance inhérente à la nature même des Esprits.

Le temps, de même que l'espace, ne peut être évalué qu'à l'aide de points de comparaison ou de repère qui le divisent en périodes que l'on peut compter. Sur la terre, la division naturelle du temps en jours et en années est marquée par le lever et le coucher du soleil, et par la durée du mouvement de translation de la terre. La subdivision des jours en vingt-quatre heures est arbitraire ; elle est indiquée à l'aide d'instruments spéciaux, tels que les sabliers, les clepsydres, les horloges, les cadrans solaires, etc. Les unités de mesure du temps doivent varier selon les mondes, puisque les périodes astronomiques sont différentes ; c'est ainsi, par exemple, que dans Jupiter les jours équivalent à dix de nos heures, et les années à près de douze années terrestres.

Il y a donc pour chaque monde une manière différente de supputer la durée suivant la nature des révolutions astrales qui s'y accomplissent ; ce serait déjà une difficulté pour la détermination de nos dates par des Esprits qui ne connaîtraient pas notre monde. Mais, en dehors des mondes, ces moyens d'appréciation n'existent pas. Pour un Esprit, dans l'espace, il n'y a ni lever ni coucher de soleil marquant les jours, ni révolution périodique marquant les années ; il n'y a pour lui que la durée et l'espace infinis. (Chap. VI, nos 1er et suivants.) Celui donc qui ne serait jamais venu sur la terre n'aurait aucune connaissance de nos calculs, qui, du reste, lui seraient complètement inu-

tiles; il y a plus : celui qui n'aurait jamais été incarné sur aucun monde n'aurait aucune notion des fractions de la durée. Lorsqu'un Esprit étranger à la terre vient s'y manifester, il ne peut assigner de dates aux événements qu'en s'identifiant avec nos usages, ce qui est sans doute en son pouvoir, mais ce que, le plus souvent, il ne juge pas utile de faire.

16. — Le mode de supputation de la durée est une convention arbitraire faite entre les incarnés pour les besoins de la vie corporelle de relation. Pour mesurer la durée comme nous, les Esprits ne pourraient le faire qu'à l'aide de nos instruments de précision, qui n'existent pas dans la vie spirituelle.

Cependant les Esprits, qui composent la population invisible de notre globe, où ils ont déjà vécu et où ils continuent de vivre au milieu de nous, sont naturellement identifiés avec nos habitudes, dont ils emportent le souvenir dans l'erraticité. Ils ont donc moins de difficulté que les autres à se mettre à notre point de vue pour ce qui concerne les usages terrestres; en Grèce, ils comptaient par olympiades; ailleurs, par périodes lunaires ou solaires, selon les temps et les lieux. Ils pourraient, par conséquent, plus facilement assigner une date aux événements futurs lorsqu'ils la connaissent; mais, outre que cela ne leur est pas toujours permis, ils en sont empêchés par cette raison que toutes les fois que les circonstances de détail sont subordonnées au libre arbitre et à la décision éventuelle de l'homme, la date précise n'existe réellement que lorsque l'événement est accompli.

Voilà pourquoi les prédictions circonstanciées ne peuvent offrir de certitude et ne doivent être acceptées que comme des probabilités, alors même qu'elles ne por-

teraient pas avec elles un cachet de *légitime suspicion.* Aussi les Esprits vraiment sages ne prédisent jamais rien à époques fixes; ils se bornent à nous pressentir sur l'issue des choses qu'il nous est utile de connaître. Insister pour avoir des détails précis, c'est s'exposer aux mystifications des Esprits légers, qui prédisent tout ce qu'on veut sans se soucier de la vérité, et s'amusent des frayeurs et des déceptions qu'ils causent.

Les prédictions qui offrent le plus de probabilité sont celles qui ont un caractère d'utilité générale et humanitaire; il ne faut compter sur les autres que lorsqu'elles sont accomplies. On peut, suivant les circonstances, les accepter à titre d'avertissement, mais il y aurait imprudence à agir prématurément en vue de leur réalisation à jour fixe. On peut tenir pour certain que plus elles sont circonstanciées, plus elles sont suspectes.

17. — La forme assez généralement employée jusqu'ici pour les prédictions en fait de véritables énigmes souvent indéchiffrables. Cette forme mystérieuse et cabalistique, dont Nostradamus offre le type le plus complet, leur donne un certain prestige aux yeux du vulgaire, qui leur attribue d'autant plus de valeur qu'elles sont plus incompréhensibles. Par leur ambiguïté, elles se prêtent à des interprétations très différentes, de telle sorte que, selon le sens attribué à certains mots allégoriques ou de convention, la manière de supputer le calcul bizarrement compliqué des dates, et avec un peu de bonne volonté, on y trouve à peu près tout ce qu'on veut.

Quoi qu'il en soit, on ne peut disconvenir que quelques-unes ont un caractère sérieux, et confondent par leur véracité. Il est probable que cette forme voilée a eu, dans un temps, sa raison d'être et même sa nécessité.

Aujourd'hui, les circonstances ne sont plus les mêmes ; le positivisme du siècle s'accommoderait peu du langage sibyllin. Aussi les prédictions de nos jours n'affectent plus ces formes étranges ; celles que font les Esprits n'ont rien de mystique ; ils parlent le langage de tout le monde, comme ils l'eussent fait de leur vivant, parce qu'ils n'ont pas cessé d'appartenir à l'humanité : ils nous pressentent sur les choses futures, personnelles ou générales, lorsque cela peut être utile, dans la mesure de la perspicacité dont ils sont doués, comme le feraient des conseillers ou des amis. Leurs prévisions sont donc plutôt des avertissements qui n'ôtent rien au libre arbitre, que des prédictions proprement dites qui impliqueraient une fatalité absolue. Leur opinion est, en outre, presque toujours motivée, parce qu'ils ne veulent pas que l'homme annihile sa raison sous une foi aveugle, ce qui permet d'en apprécier la justesse.

18.—L'humanité contemporaine a aussi ses prophètes ; plus d'un écrivain, poète, littérateur, historien ou philosophe a pressenti, dans ses écrits, la marche future des choses que l'on voit se réaliser aujourd'hui.

Cette aptitude tient souvent, sans doute, à la rectitude du jugement qui déduit les conséquences logiques du présent ; mais souvent aussi elle est le résultat d'une clairvoyance spéciale inconsciente, ou d'une inspiration étrangère. Ce que ces hommes ont fait de leur vivant, ils peuvent à plus forte raison le faire et avec plus d'exactitude à l'état d'Esprit, alors que la vue spirituelle n'est plus obscurcie par la matière.

# CHAPITRE XVII

## Prédictions de l'Évangile

Nul n'est prophète en son pays. — Mort et passion de Jésus. — Persécution des apôtres. — Villes impénitentes, — Ruine du Temple et de Jérusalem. — Malédiction aux pharisiens. — Mes paroles ne passeront point. — La pierre angulaire. — Parabole des vignerons homicides. — Un seul troupeau et un seul pasteur. — Avénement d'Élie. — Annonce du Consolateur. — Second avénement du Christ. — Signes précurseurs. — Vos fils et vos filles prophétiseront. — Jugement dernier.

### NUL N'EST PROPHÈTE EN SON PAYS.

1. — Et étant venu en son pays, il les instruisait dans leurs synagogues, de sorte qu'étant saisis d'étonnement, ils disaient : D'où sont venus à celui-ci cette sagesse et ces miracles? —N'est-ce pas le fils de ce charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Jude? — Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous? D'où viennent donc à celui-ci toutes ces choses? — Et ainsi ils prenaient de lui un sujet de scandale. Mais Jésus leur dit: *Un prophète n'est sans honneur que dans son pays et dans sa maison.* — Et il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité. (Saint Matth., ch. XIII, v. de 54 à 58.)

2. — Jésus énonçait là une vérité passée en proverbe, qui est de tous les temps, et à laquelle on pourrait donner plus d'extension en disant que *nul n'est prophète de son vivant.*

Dans le langage actuel, cette maxime s'entend du cré-

dit dont un homme jouit parmi les siens et ceux au milieu desquels il vit, de la confiance qu'il leur inspire par la supériorité du savoir et de l'intelligence. Si elle souffre des exceptions, elles sont rares, et, dans tous les cas elles ne sont jamais absolues; le principe de cette vérité est une conséquence naturelle de la faiblesse humaine, et peut s'expliquer ainsi :

L'habitude de se voir depuis l'enfance, dans les circonstances vulgaires de la vie, établit entre les hommes une sorte d'égalité matérielle qui fait que souvent on se refuse à reconnaître une supériorité morale en celui dont on a été le compagnon ou le commensal, qui est sorti du même milieu et dont on a vu les premières faiblesses; l'orgueil souffre de l'ascendant qu'il est obligé de subir. Quiconque s'élève au-dessus du niveau commun est toujours en butte à la jalousie et à l'envie; ceux qui se sentent incapables d'atteindre à sa hauteur s'efforcent de le rabaisser par le dénigrement, la médisance et la calomnie; ils crient d'autant plus fort, qu'ils se voient plus petits, croyant se grandir et l'éclipser par le bruit qu'ils font. Telle a été et telle sera l'histoire de l'humanité, tant que les hommes n'auront pas compris leur nature spirituelle et n'auront pas élargi leur horizon moral; aussi ce préjugé est-il le propre des esprits étroits et vulgaires, qui rapportent tout à leur personnalité.

D'un autre côté, on se fait généralement des hommes que l'on ne connaît que par leur esprit un idéal qui grandit avec l'éloignement des temps et des lieux. On les dépouille presque de l'humanité; il semble qu'ils ne doivent ni parler ni sentir comme tout le monde, que leur langage et leurs pensées doivent être constamment au diapason de la sublimité, sans songer que l'esprit ne

saurait être incessamment tendu, et dans un état perpétuel de surexcitation. Dans le contact journalier de la vie privée, on voit trop l'homme matériel, que rien ne distingue du vulgaire. L'homme corporel, qui frappe les sens, efface presque l'homme spirituel, qui ne frappe que l'esprit : *de loin, on ne voit que les éclairs de génie ; de près, on voit les repos de l'esprit.*

Après la mort, la comparaison n'existant plus, l'homme spirituel reste seul, et il paraît d'autant plus grand que le souvenir de l'homme corporel est plus éloigné. Voilà pourquoi les hommes qui ont marqué leur passage sur la terre par des œuvres d'une valeur réelle sont plus appréciés après leur mort que de leur vivant. Ils sont jugés avec plus d'impartialité, parce que les envieux et les jaloux ayant disparu, les antagonismes personnels n'existent plus. La postérité est un juge désintéressé qui apprécie l'œuvre de l'esprit, l'accepte sans enthousiasme aveugle si elle est bonne, la rejette sans haine si elle est mauvaise, abstraction faite de l'individualité qui l'a produite.

Jésus pouvait d'autant moins échapper aux conséquences de ce principe, inhérent à la nature humaine, qu'il vivait dans un milieu peu éclairé, et parmi des hommes tout entiers à la vie matérielle. Ses compatriotes ne voyaient en lui que le fils du charpentier, le frère d'hommes aussi ignorants qu'eux, et ils se demandaient ce qui pouvait le rendre supérieur à eux et lui donner le droit de les censurer ; aussi, en voyant que sa parole avait moins de crédit sur les siens, qui le méprisaient, que sur les étrangers, il alla prêcher parmi ceux qui l'écoutaient et au milieu desquels il trouvait de la sympathie.

On peut juger de quels sentiments ses proches étaient

animés envers lui par ce fait, que ses propres frères, accompagnés de sa mère, vinrent, dans une assemblée où il se trouvait, pour se *saisir* de lui, disant qu'il avait *perdu l'esprit*. (Saint Marc, ch. III, *v*. 20, 21, et de 31 à 35. — *Evangile selon le Spiritisme*, ch. XIV.)

Ainsi, d'un côté, les prêtres et les pharisiens accusaient Jésus d'agir par le démon; de l'autre, il était taxé de folie par ses plus proches parents. N'est-ce pas ainsi qu'on en use de nos jours à l'égard des Spirites, et ceux-ci doivent-ils se plaindre de n'être pas mieux traités par leurs concitoyens que ne le fût Jésus? Ce qui n'avait rien d'étonnant il y a deux mille ans, chez un peuple ignorant, est plus étrange au dix-neuvième siècle chez les nations civilisées.

### MORT ET PASSION DE JÉSUS.

3. — (Après la guérison du lunatique.) — Tous furent étonnés de la grande puissance de Dieu. Et lorsque tout le monde était dans l'admiration de ce que faisait Jésus, il dit à ses disciples : Mettez bien dans votre cœur ce que je vais vous dire. Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. — Mais ils n'entendaient point ce langage; il leur était tellement caché, qu'ils n'y comprenaient rien, et ils appréhendaient même de l'interroger à ce sujet. (Saint Luc, ch. IX, *v*. 44, 45.)

4. — Dès lors, Jésus commença à découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem; qu'il y souffrît beaucoup de la part des sénateurs, des scribes et des princes des prêtres; qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. (Saint Matthieu, ch. XVI, *v*. 21.)

5. — Lorsqu'ils étaient en Galilée, Jésus leur dit : le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes; — et ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour : ce qui les affligea extrêmement. (Saint Matthieu, ch. XVII, *v*. 21, 22.)

6. — Or Jésus, s'en allant à Jérusalem, il prit à part ses douze

disciples, et leur dit : Nous allons à Jérusalem et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, qui le condamneront à mort, — et le livreront aux gentils, afin qu'ils le traitent avec moquerie, et qu'ils le fouettent et le crucifient ; et il ressuscitera le troisième jour. (Saint Matthieu, ch. xx, *v.* 17, 18, 19.)

7. — Ensuite Jésus, prenant à part les douze apôtres, leur dit : Voici, nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme va être accompli ; — Car il sera livré aux gentils ; on se moquera de lui, on le fouettera, on lui crachera au visage. — Et après qu'on l'aura fouetté on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour.

Mais ils ne comprirent rien à tout cela : ce langage leur était caché, et ils n'entendaient point ce qu'il leur disait. (Saint Luc, ch. xviii, *v.* 31 à 34.)

8. — Jésus, ayant achevé tous ses discours, dit à ses disciples : Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié.

Au même temps, les princes des prêtres et les anciens du peuple s'assemblèrent dans la cour du grand prêtre appelé Caïphe, — et tinrent conseil ensemble pour trouver moyen de se saisir adroitement de Jésus, et de le faire mourir. — Et ils disaient : Il ne faut point que ce soit pendant la fête, de peur qu'il ne s'excite quelque tumulte parmi le peuple. (Saint Matthieu, ch. xxvi, *v.* 1 à 5.)

9. — Le même jour, quelques-uns des pharisiens vinrent lui dire : Allez-vous-en, sortez de ce lieu, car Hérode veut vous faire mourir. — Il leur répondit : Allez dire à ce renard : J'ai encore à chasser les démons, et à rendre la santé aux malades aujourd'hui et demain, et le troisième jour je serai consommé par ma mort. (Saint Luc, ch. xiii, *v.* 31, 32.)

## PERSÉCUTION DES APOTRES.

10. — Donnez-vous garde des hommes, car ils vous feront comparaître dans leurs assemblées, et ils vous feront fouetter dans leurs synagogues ; et vous serez présentés, à cause de moi, aux

gouverneurs et aux rois, pour leur servir de témoignage, aussi bien qu'aux nations. (Saint Matthieu, ch. x, *v.* 17, 18.)

11. — Ils vous chasseront des synagogues; et le temps vient où quiconque vous fera mourir croira faire une chose agréable à Dieu. — Ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. — Or je vous dis ces choses afin que, lorsque le temps sera venu, vous vous souveniez que je vous les ai dites. (Saint Jean, ch. xvi, *v.* 1 à 4.)

12. — Vous serez trahis et livrés aux magistrats par vos pères et vos mères, par vos frères, par vos parents, par vos amis, et l'on fera mourir plusieurs d'entre vous; — et vous serez haïs de tout le monde, à cause de mon nom. — Cependant, il ne se perdra pas un cheveu de votre tête. — C'est par votre patience que vous possèderez vos âmes. (Saint Luc, ch. xxi, *v.* 16 à 19.)

13. — (*Martyre de saint Pierre.*) En vérité, en vérité, je vous le dis, lorsque vous étiez plus jeune, vous vous ceigniez vous-même et vous alliez où vous vouliez; mais lorsque vous serez vieux, vous étendrez vos mains, et un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voudriez pas. — Or, il disait cela pour marquer par quelle mort il devait glorifier Dieu. (Saint Jean, ch. xxi, *v.* 18, 19.)

### VILLES IMPÉNITENTES.

14. — Alors il commença à faire des reproches aux villes dans lesquelles il avait fait beaucoup de miracles, de ce qu'elles n'avaient point fait pénitence.

Malheur à toi, Corozaïn, malheur à toi, Bethsaïde, parce que, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. — C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous.

Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel? Tu seras abaissée jusqu'au fond de l'enfer, parce que, si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits dans Sodome, elle subsisterait peut-être encore aujourd'hui. — C'est pourquoi je te déclare qu'au jour du jugement, le pays de Sodome sera

traité moins rigoureusement qne toi. (Saint Matth., ch. XI, *v*. de 20 à 24.)

RUINE DU TEMPLE ET DE JÉRUSALEM.

15. — Lorsque Jésus sortit du Temple pour s'en aller, ses disciples s'approchèrent de lui pour lui faire remarquer la structure et la grandeur de cet édifice. — Mais il leur dit : Voyez-vous tous ces bâtiments? Je vous le dis, en vérité, ils seront tellement détruits qu'il n'y demeurera pas pierre sur pierre. (Saint Matth., ch. XXIV, *v*. 1, 2.)

16. — Étant ensuite arrivé proche de Jérusalem, et regardant la ville, il pleura sur elle en disant : — Ah! si tu reconnaissais au moins en ce jour, qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. — Aussi viendra-t-il un temps malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, où ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts; — ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. (Saint Luc, ch. XIX, *v*. de 41 à 44.)

17. — Cependant il faut que je continue à marcher aujourd'hui et demain, et le jour d'après, car il ne faut pas qu'un prophète souffre la mort ailleurs que dans Jérusalem.

Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu. — Le temps s'approche où votre maison demeurera déserte. Or je vous dis, en vérité, que vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. (Saint Luc, ch. XIII, *v*. 33, 34, 35.)

18. — Lorsque vous verrez une armée environner Jérusalem, sachez que sa désolation est proche. — Alors, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes; que ceux qui se trouveront au milieu d'elle s'en retirent, et que ceux qui seront dans le pays d'alentour n'y entrent point. — Car ce seront alors les jours de la vengeance; afin que tout ce qui est dans l'Écriture

soit accompli. — Malheur à celles qui seront grosses ou nourrices en ces jours-là, car ce pays sera accablé de maux, et la colère du ciel tombera sur ce peuple. — Ils passeront par le fil de l'épée ; ils seront emmenés captifs dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. (Saint Luc, ch. XXI, *v*. de 20 à 24.)

19. — (*Jésus marchant au supplice.*) Or il était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et qui pleuraient.—Mais Jésus, se retournant, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; — car il viendra un temps auquel on dira : Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont point porté d'enfants et les mamelles qui n'ont point nourri. — Ils commenceront alors à dire aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Couvrez-nous ! — Car s'ils traitent de la sorte le bois vert, comment le bois sec sera-t-il traité ? (Saint Luc, ch. XXIII, *v*. de 27 à 31.)

20. — La faculté de pressentir les choses futures est un des attributs de l'âme, et s'explique par la théorie de la prescience. Jésus la possédait, comme toutes les autres, à un degré éminent. Il a donc pu prévoir les événements qui suivraient sa mort, sans qu'il y ait dans ce fait rien de surnaturel, puisqu'on le voit se reproduire sous nos yeux dans les conditions les plus vulgaires. Il n'est pas rare que des individus annoncent avec précision l'instant de leur mort : c'est que leur âme, à l'état de dégagement, est comme l'homme de la montagne (chap. XVI, n° 1); elle embrasse la route à parcourir et en voit le terme.

Il devait d'autant mieux en être ainsi de Jésus, qu'ayant conscience de la mission qu'il venait remplir, il savait que la mort par le supplice en était la conséquence nécessaire. La vue spirituelle, qui était permanente chez lui,

ainsi que la pénétration de la pensée, devait lui en montrer les circonstances et l'époque fatale. Par la même raison, il pouvait prévoir la ruine du Temple, celle de Jérusalem, les malheurs qui allaient frapper ses habitants, et la dispersion des Juifs.

21. — L'incrédulité, qui n'admet pas la vie spirituelle indépendante de la matière, ne peut se rendre compte de la prescience : c'est pourquoi elle la nie, attribuant au hasard les faits authentiques qui s'accomplissent sous ses yeux. Il est remarquable qu'elle recule devant l'examen de tous les phénomènes psychiques qui se produisent de toutes parts, de peur sans doute d'y voir l'âme surgir et lui donner un démenti.

### MALÉDICTION AUX PHARISIENS.

22. — (Jean-Baptiste). Voyant plusieurs des pharisiens et des saducéens qui venaient à son baptême, il leur dit : Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère qui doit tomber sur vous ? — Faites donc de dignes fruits de pénitence; — et ne pensez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père; car je vous déclare que Dieu peut faire naître de ces pierres mêmes des enfants à Abraham; — car la cognée est déjà mise à la racine des arbres : tout arbre, donc, qui ne produit point de bons fruits sera coupé et jeté au feu. (Saint Matth., ch. III, v. 7 à 10.)

23. — Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux ; car vous n'y entrerez point vous-mêmes, et vous vous opposez encore à ceux qui désirent y entrer !

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que, sous prétexte de vos longues prières, vous dévorez les maisons des veuves; c'est pour cela que vous recevrez un jugement plus rigoureux !

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que

vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et qu'après qu'il l'est devenu, vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous !

Malheur à vous, conducteurs aveugles qui dites : Si un homme jure par le temple, ce n'est rien ; mais quiconque jure par l'or du temple est obligé à son serment ! — Insensés et aveugles que vous êtes ! Lequel doit-on plus estimer, ou l'or ou le temple qui sanctifie l'or ? — Et si un homme, dites-vous, jure par l'autel, ce n'est rien ; mais quiconque jure par le don qui est sur l'autel, est obligé à son serment. — Aveugles que vous êtes ! Lequel doit-on plus estimer, ou le don, ou l'autel qui sanctifie le don ? — Celui, donc, qui jure par l'autel, jure par l'autel et par tout ce qui est dessus ; — et quiconque jure par le temple, jure par le temple et par celui qui y habite ; — et celui qui jure par le ciel, jure par le trône de Dieu et par celui qui y est assis.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et qui avez abandonné ce qu'il y a de plus important dans la loi, savoir : la justice, la miséricorde et la foi ! C'étaient là les choses qu'il fallait pratiquer, sans néanmoins omettre les autres. — Conducteurs aveugles, qui avez grand soin de passer ce que vous buvez, de peur d'avaler un moucheron, et qui avalez un chameau !

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et vous êtes au dedans pleins de rapine et d'impureté ! — Pharisiens aveugles ! nettoyez premièrement le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors soit net aussi.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis qui, au dehors, paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui, au dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture ! — Ainsi, au dehors, vous paraissez justes, mais, au dedans, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquités.

Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ornez les monuments des justes, — et qui dites : Si nous eussions été du temps de nos pères, nous ne nous fussions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes ! — Achevez donc aussi de combler la mesure de vos

pères. — Serpents, race de vipères, comment pourrez-vous éviter d'être condamnés à l'enfer? — C'est pourquoi je vais vous envoyer des prophètes, des sages et des scribes, et vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville ; — afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel ! — Je vous dis, en vérité, tout cela viendra fondre sur cette race qui est aujourd'hui. (Saint Matth., ch. XXIII, *v.* de 13 à 36.)

### MES PAROLES NE PASSERONT POINT.

24.— Alors ses disciples, s'approchant, lui dirent : Savez-vous bien que les pharisiens, ayant entendu ce que vous venez de dire, s'en sont scandalisés ? — Mais il répondit : *Toute plante que mon Père céleste n'a point plantée sera arrachée.* — Laissez-les ; ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles ; si un aveugle en conduit un autre, ils tombent tous deux dans la fosse. (Saint Matth., ch. XV, *v.* 12, 13, 14.)

25. — Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. (Saint Matth., ch. XXIV, *v.* 35.)

26. — Les paroles de Jésus ne passeront point, parce qu'elles seront vraies dans tous les temps ; son code moral sera éternel, parce qu'il renferme les conditions du bien qui conduit l'homme à sa destinée éternelle. Mais ses paroles sont-elles parvenues jusqu'à nous pures de tout alliage et de fausses interprétations? Toutes les sectes chrétiennes en ont-elles saisi l'esprit? Aucune n'en a-t-elle détourné le véritable sens, par suite des préjugés et de l'ignorance des lois de la nature? Aucune ne s'en est-elle fait un instrument de domination pour servir l'ambition et les intérêts matériels, un marchepied, non pour s'élever au ciel, mais pour s'élever sur la terre?

Toutes se sont-elles proposé pour règle de conduite la pratique des vertus dont il a fait la condition expresse du salut? Toutes sont-elles exemptes des reproches qu'il adressait aux pharisiens de son temps? Toutes, enfin, sont-elles, en théorie comme en pratique, l'expression pure de sa doctrine?

La vérité, étant une, ne peut se trouver dans des affirmations contraires, et Jésus n'a pu vouloir donner un double sens à ses paroles. Si donc les différentes sectes se contredisent; si les unes considèrent comme vrai ce que d'autres condamnent comme des hérésies, il est impossible qu'elles soient toutes dans la vérité. Si toutes eussent pris le sens véritable de l'enseignement évangélique, elles se seraient rencontrées sur le même terrain, et il n'y aurait pas eu de sectes.

Ce qui *ne passera pas*, c'est le sens vrai des paroles de Jésus; ce qui *passera*, c'est ce que les hommes ont bâti sur le sens faux qu'ils ont donné à ces mêmes paroles.

Jésus ayant mission d'apporter aux hommes la pensée de Dieu, sa doctrine *pure* peut seule être l'expression de cette pensée; c'est pourquoi il a dit : *Toute plante que mon Père céleste n'a point plantée sera arrachée.*

### LA PIERRE ANGULAIRE.

27. — N'avez-vous jamais lu cette parole dans les Ecritures : La pierre, qui a été rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue la principale pierre de l'angle? C'est ce que le Seigneur a fait, et nos yeux le voient avec admiration. — C'est pourquoi je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. — Celui qui se laissera tomber sur cette pierre s'y brisera, et elle écrasera celui sur qui elle tombera.

Les princes des prêtres et les pharisiens, ayant entendu ces paroles de Jésus, connurent que c'était d'eux qu'il parlait; — et voulant se saisir de lui, ils appréhendèrent le peuple, parce qu'il le regardait comme un prophète. (Saint Matth., ch. XXI, v. de 42 à 46.)

28. — La parole de Jésus est devenue la pierre angulaire, c'est-à-dire la pierre de consolidation du nouvel édifice de la foi, élevé sur les ruines de l'ancien; les Juifs, les princes des prêtres et les pharisiens ayant rejeté cette parole, elle les a écrasés, comme elle écrasera ceux qui, depuis, l'ont méconnue, ou qui en ont dénaturé le sens au profit de leur ambition.

### PARABOLE DES VIGNERONS HOMICIDES.

29. — Il y avait un père de famille qui, ayant planté une vigne, l'enferma d'une haie; et creusant dans la terre, il y bâtit une tour; puis l'ayant louée à des vignerons, il s'en alla dans un pays éloigné.

Or, le temps des fruits étant proche, il envoya ses serviteurs aux vignerons, pour recueillir le fruit de sa vigne. — Mais les vignerons, s'étant saisis de ses serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre et en lapidèrent un autre. — Il leur envoya encore d'autres serviteurs en plus grand nombre que les premiers, et ils les traitèrent de même. — Enfin il leur envoya son propre fils, disant en lui-même: Ils auront quelque respect pour mon fils. — Mais les vignerons, voyant le fils, dirent entre eux: Voici l'héritier: venez, tuons-le, et nous serons maîtres de son héritage. — Ainsi, s'étant saisis de lui, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent.

Lors donc que le seigneur de la vigne sera venu, comment traitera-t-il ces vignerons? — On lui répondit: Il fera périr misérablement ces méchants et louera sa vigne à d'autres vignerons, qui lui en rendront les fruits en leur saison. (Saint Matth., ch. XXI, v. de 33 à 41.)

30. Le père de famille est Dieu ; la vigne qu'il a plantée est la loi qu'il a établie ; les vignerons auxquels il a loué sa vigne sont les hommes qui doivent enseigner et pratiquer sa loi ; les serviteurs qu'il envoya vers eux sont les prophètes qu'ils ont fait périr ; son fils qu'il envoie enfin est Jésus, qu'ils ont fait périr de même. Comment donc le Seigneur traitera-t-il ses mandataires prévaricateurs de sa loi ? Il les traitera comme ils ont traité ses envoyés, et en appellera d'autres qui lui rendront meilleur compte de son bien et de la conduite de son troupeau.

Ainsi en a-t-il été des scribes, des princes des prêtres et des pharisiens ; ainsi en sera-t-il quand il viendra de nouveau demander compte à chacun de ce qu'il a *fait* de sa doctrine ; il ôtera l'autorité à qui en aura abusé, car il veut que son champ soit administré selon sa volonté.

Après dix-huit siècles l'humanité, arrivée à l'âge viril, est mûre pour comprendre ce que Christ n'a fait qu'effleurer, parce que, comme il le dit lui-même, il n'aurait pas été compris. Or, à quel résultat ont abouti ceux qui, pendant cette longue période, ont été chargés de son éducation religieuse ? A voir l'indifférence succéder à la foi, et l'incrédulité s'ériger en doctrine. A aucune autre époque, en effet, le scepticisme et l'esprit de négation ne furent plus répandus dans toutes les classes de la société.

Mais si quelques-unes des paroles du Christ sont voilées sous l'allégorie, pour tout ce qui concerne la règle de conduite, les rapports d'homme à homme, les principes de morale dont il fait la condition expresse du salut (*Evangile selon le Spiritisme*, ch. xv), il est clair, explicite et sans ambiguïté.

Qu'a-t-on fait de ses maximes de charité, d'amour

et de tolérance; des recommandations qu'il a faites à ses apôtres de convertir les hommes par la douceur et la persuasion; de la simplicité, de l'humilité, du désintéressement et de toutes les vertus dont il a donné l'exemple? En son nom, les hommes se sont jeté l'anathème et la malédiction; ils se sont égorgés au nom de celui qui a dit : Tous les hommes sont frères. On a fait un Dieu jaloux, cruel, vindicatif et partial de celui qu'il a proclamé infiniment juste, bon et miséricordieux; on a sacrifié à ce Dieu de paix et de vérité plus de milliers de victimes sur les bûchers, par les tortures et les persécutions, que n'en ont jamais sacrifiées les païens pour les faux dieux; on a vendu les prières et les faveurs du ciel au nom de celui qui a chassé les vendeurs du Temple, et qui a dit à ses disciples : Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement.

Que dirait le Christ, s'il vivait aujourd'hui parmi nous? S'il voyait ses représentants ambitionner les honneurs, les richesses, le pouvoir et le faste des princes du monde, tandis que lui, plus roi que les rois de la terre, fit son entrée dans Jérusalem monté sur un âne? Ne serait-il pas en droit de leur dire : Qu'avez-vous fait de mes enseignements, vous qui encensez le veau d'or, qui faites dans vos prières une large part aux riches et une maigre part aux pauvres, alors que je vous ai dit : Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers dans le royame des cieux? Mais s'il n'y est pas charnellement, il y est en Esprit, et, comme le maître de la parabole, il viendra demander compte à ses vignerons du produit de sa vigne, quand le temps de la récolte sera venu.

UN SEUL TROUPEAU ET UN SEUL PASTEUR.

31. — J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de *cette bergerie*; il faut aussi que je les amène; elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'*un troupeau et un pasteur*. (Saint Jean, ch. x, v. 16.)

32. — Par ces paroles, Jésus annonce clairement qu'un jour, les hommes se rallieront à une croyance unique; mais comment cette unification pourrait-elle se faire? La chose paraît difficile, si l'on considère les différences qui existent entre les religions, l'antagonisme qu'elles entretiennent entre leurs adeptes respectifs, leur obstination à se croire en possession exclusive de la vérité. Toutes veulent bien l'unité, mais toutes se flattent qu'elle se fera à leur profit, et aucune n'entend faire de concessions à ses croyances.

Cependant, l'unité se fera en religion comme elle tend à se faire socialement, politiquement, commercialement, par l'abaissement des barrières qui séparent les peuples, par l'assimilation des mœurs, des usages, du langage; les peuples du monde entier fraternisent déjà, comme ceux des provinces d'un même empire; on pressent cette unité, on la désire. Elle se fera par la force des choses, parce qu'elle deviendra un besoin pour resserrer les liens de fraternité entre les nations; elle se fera par le développement de la raison humaine qui fera comprendre la puérilité de ces dissidences; par le progrès des sciences qui démontre chaque jour les erreurs matérielles sur lesquelles elles s'appuient, et détache peu à peu les pierres vermoulues de leurs assises. Si la science démolit, dans les religions, ce qui est l'œuvre des hommes et le fruit de leur

ignorance des lois de la nature, elle ne peut détruire, malgré l'opinion de quelques-uns, ce qui est l'œuvre de Dieu et d'éternelle vérité ; en déblayant les accessoires, elle prépare les voies de l'unité.

Pour arriver à l'unité, les religions devront se rencontrer sur un terrain neutre, cependant commun à toutes ; pour cela, toutes auront à faire des concessions et des sacrifices plus ou moins grands, selon la multiplicité de leurs dogmes particuliers. Mais, en vertu du principe d'immutabilité qu'elles professent toutes, l'initiative des concessions ne saurait venir du camp officiel ; au lieu de prendre leur point de départ d'en haut, elles le prendront d'en bas par l'initiative individuelle. Il s'opère depuis quelque temps un mouvement de décentralisation qui tend à acquérir une force irrésistible. Le principe d'immutabilité, que les religions ont considéré jusqu'ici comme une égide conservatrice, deviendra un élément destructeur, attendu que les cultes s'immobilisant, tandis que la société marche en avant, ils seront débordés, puis absorbés dans le courant des idées de progression.

Parmi les personnes qui se détachent en tout ou en partie des troncs principaux, et dont le nombre grossit sans cesse, si quelques-unes ne veulent rien, l'immense majorité, qui ne s'accommode nullement du néant, veut quelque chose ; ce quelque chose n'est point encore défini dans leur pensée, mais elles le pressentent ; elles tendent au même but par des voies différentes, et c'est par elles que commencera le mouvement de concentration vers l'unité.

Dans l'état actuel de l'opinion et des connaissances, la religion qui devra rallier un jour tous les hommes, sous un même drapeau, sera celle qui satisfera le mieux la

raison et les légitimes aspirations du cœur et de l'esprit; qui ne sera sur aucun point démentie par la science positive; qui, au lieu de s'immobiliser, suivra l'humanité dans sa marche progressive sans se laisser jamais dépasser; qui ne sera ni exclusive ni intolérante; qui sera émancipatrice de l'intelligence en n'admettant que la foi raisonnée; celle dont le code de morale sera le plus pur, le plus rationnel, le plus en harmonie avec les besoins sociaux, le plus propre enfin à fonder sur la terre le règne du bien, par la pratique de la charité et de la fraternité universelles.

Parmi les religions existantes, celles qui se rapprochent le plus de ces conditions normales auront le moins de concessions à faire; si l'une d'elles les remplissait complétement, elle deviendrait naturellement le pivot de l'unité future; cette unité se fera autour de celle qui laissera le moins à désirer pour la raison, non par une décision officielle, car on ne règlemente pas la conscience, mais par les adhésions individuelles et volontaires.

Ce qui entretient l'antagonisme entre les religions, c'est l'idée qu'elles ont chacune leur dieu particulier, et leur prétention d'avoir le seul vrai et le plus puissant, qui est en hostilité constante avec les dieux des autres cultes, et occupé à combattre leur influence. Quand elles seront convaincues qu'il n'y a qu'un seul Dieu dans l'univers, et qu'en définitive c'est le même qu'elles adorent sous les noms de Jéhovah, Allah ou Deus; qu'elles seront d'accord sur ses attributs essentiels, elles comprendront qu'un Être unique ne peut avoir qu'une seule volonté; elles se tendront la main comme les serviteurs d'un même Maître et les enfants d'un même Père, et elles auront fait un grand pas vers l'unité.

### AVÉNEMENT D'ÉLIE.

33. — Alors, ses disciples lui demandèrent : Pourquoi donc les scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie vienne auparavant ? — Mais Jésus leur répondit : Il est vrai qu'Elie doit venir et qu'il rétablira toutes choses.

Mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu, mais ils l'ont traité comme il leur a plu. C'est ainsi qu'ils feront mourir le Fils de l'homme.

Alors, ses disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé. (Saint Matth., ch. XVII, *v.* de 10 à 13.)

34. — Élie était déjà revenu dans la personne de Jean-Baptiste. (*Evangile selon le Spiritisme*, ch. IV, n° 10.) Son nouvel avénement est annoncé d'une manière explicite ; or, comme il ne peut revenir qu'avec un corps nouveau, c'est la consécration formelle du principe de la pluralité des existences. (*Evangile selon le Spiritisme*, ch. IV.)

### ANNONCE DU CONSOLATEUR.

35. — Si vous m'aimez, gardez mes commandements, — et je prierai mon Père, et il vous enverra un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous : — *L'Esprit de Vérité*, que ce monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point; mais pour vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera avec vous, et qu'il sera en vous. — Mais le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, *vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit.* (Saint Jean, ch. XIV, *v.* 15, 16, 17, 26. — *Evangile selon le Spiritisme*, ch. VI.)

36. — Cependant je vous dis la vérité : Il vous est utile que je m'en aille, car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne vien-

dra pas à vous; mais je m'en vais, et je vous l'enverrai, — et, lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement: — touchant le péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi; — touchant la justice, parce que je m'en vais à mon Père et que vous ne me verrez plus; touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.

*J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement.*

*Quand cet Esprit de Vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité,* car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir.

Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. (Saint Jean, ch. XVI, *v.* de 7 à 14).

37. — Cette prédiction est sans contredit l'une des plus importantes au point de vue religieux, car elle constate de la manière la moins équivoque que *Jésus n'a pas dit tout ce qu'il avait à dire*, parce qu'il n'aurait pas été compris, même de ses apôtres, puisque c'est à eux qu'il s'adresse. S'il leur eût donné des instructions secrètes, ils en auraient fait mention dans l'Évangile. Dès lors qu'il n'a pas tout dit à ses apôtres, leurs successeurs n'ont pu en savoir plus qu'eux; ils ont donc pu se méprendre sur le sens de ses paroles, donner une fausse interprétation à ses pensées, souvent voilées sous la forme parabolique. Les religions fondées sur l'Évangile ne peuvent donc se dire en possession de toute la vérité, puisqu'il s'est réservé de compléter ultérieurement ses instructions. Leur principe d'immutabilité est une protestation contre les paroles mêmes de Jésus.

Il annonce sous le nom de *Consolateur* et d'*Esprit de Vérité* celui qui doit *enseigner toutes choses*, et faire *ressouvenir* de ce qu'il a dit; donc son enseignement n'était pas complet; de plus, il prévoit qu'on aura oublié ce qu'il a

dit, et qu'on l'aura dénaturé, puisque l'Esprit de Vérité doit en faire *ressouvenir*, et, de concert avec Elie, *rétablir toutes choses*, c'est-à-dire selon la véritable pensée de Jésus.

38. — Quand ce nouveau révélateur doit-il venir? Il est bien évident que si, à l'époque où parlait Jésus, les hommes n'étaient pas en état de comprendre les choses qui lui restaient à dire, ce n'est pas en quelques années qu'ils pouvaient acquérir les lumières nécessaires. Pour l'intelligence de certaines parties de l'Evangile, à l'exception des préceptes de morale, il fallait des connaissances que le progrès des sciences pouvait seul donner, et qui devaient être l'œuvre du temps et de plusieurs générations. Si donc le nouveau Messie fût venu peu de temps après le Christ, il aurait trouvé le terrain tout aussi peu propice, et il n'eût pas fait plus que lui. Or, depuis le Christ jusqu'à nos jours, il ne s'est produit aucune grande révélation qui ait complété l'Evangile, et qui en ait élucidé les parties obscures, indice certain que l'envoyé n'avait pas encore paru.

39. — Quel doit être cet envoyé? Jésus disant : « Je prierai mon Père et il vous enverra un autre Consolateur, » indique clairement que ce n'est pas lui-même; autrement il aurait dit : « Je reviendrai compléter ce que je vous ai enseigné. » Puis il ajoute : *Afin qu'il demeure éternellement avec vous, et il sera en vous.* Ceci ne saurait s'entendre d'une individualité incarnée qui ne peut demeurer éternellement avec nous, et encore moins être en nous, mais se comprend très bien d'une doctrine qui, en effet, lorsqu'on se l'est assimilée, peut être éternellement en nous. Le *Consolateur* est donc, dans la pensée de Jésus, la personnification d'une doctrine souveraine-

ment consolante, dont l'inspirateur doit être l'*Esprit de Vérité*.

40. — Le *Spiritisme* réalise, comme cela a été démontré (chap. I, n° 30), toutes les conditions du *Consolateur* promis par Jésus. Ce n'est point une doctrine individuelle, une conception humaine; personne ne peut s'en dire le créateur. C'est le produit de l'enseignement collectif des Esprits auquel préside l'Esprit de Vérité. Il ne supprime rien de l'Evangile : il le complète et l'élucide; à l'aide des nouvelles lois qu'il révèle, jointes à celles de la science, il fait comprendre ce qui était inintelligible, admettre la possibilité de ce que l'incrédulité regardait comme inadmissible. Il a eu ses précurseurs et ses prophètes, qui ont pressenti sa venue. Par sa puissance moralisatrice, il prépare le règne du bien sur la terre.

La doctrine de Moïse, incomplète, est restée circonscrite dans le peuple juif; celle de Jésus, plus complète, s'est répandue sur toute la terre par le christianisme, mais n'a pas converti tout le monde; le Spiritisme, plus complet encore, ayant des racines dans toutes les croyances, convertira l'humanité (1).

41. — Christ disant à ses apôtres : « Un autre viendra plus tard, qui vous enseignera ce que je ne puis vous dire maintenant, » proclamait par cela même la nécessité de la réincarnation. Comment ces hommes pouvaient-ils profiter de l'enseignement plus complet qui devait être

(1) Toutes les doctrines philosophiques et religieuses portent le nom de l'individualité fondatrice; on dit : le Mosaïsme, le Christianisme, le Mahométisme, le Boudhisme, le Cartésianisme, le Fouriérisme, le Saint-Simonisme, etc. Le mot *spiritisme*, au contraire, ne rappelle aucune personnalité; il renferme une idée générale, qui indique à la fois le caractère et la source multiple de la doctrine.

donné ultérieurement ; comment seraient-ils plus aptes à le comprendre, s'ils ne devaient pas revivre ? Jésus eût dit une inconséquence si les hommes futurs devaient, selon la doctrine vulgaire, être des hommes nouveaux, des âmes sorties du néant à leur naissance. Admettez, au contraire, que les apôtres, et les hommes de leur temps, ont vécu depuis ; qu'ils revivent encore aujourd'hui, la promesse de Jésus se trouve justifiée ; leur intelligence, qui a dû se développer au contact du progrès social, peut porter maintenant ce qu'elle ne pouvait porter alors. Sans la réincarnation, la promesse de Jésus eût été illusoire.

42. — Si l'on disait que cette promesse fut réalisée le jour de la Pentecôte par la descente du Saint-Esprit, on répondrait que le Saint-Esprit les a inspirés, qu'il a pu ouvrir leur intelligence, développer en eux les aptitudes médianimiques qui devaient faciliter leur mission, mais qu'il ne leur a rien appris de plus que ce qu'avait enseigné Jésus, car on ne trouve nulle trace d'un enseignement spécial. Le Saint-Esprit n'a donc point réalisé ce que Jésus avait annoncé du Consolateur : autrement les apôtres auraient élucidé, dès leur vivant, tout ce qui est resté obscur dans l'Évangile jusqu'à ce jour, et dont l'interprétation contradictoire a donné lieu aux innombrables sectes qui ont divisé le christianisme dès le premier siècle.

SECOND AVÉNEMENT DU CHRIST.

43. — Alors Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive ; — car celui qui voudra sauver sa vie la perdra et celui qui perdra sa vie pour l'amour de moi la retrouvera.

Et que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, et

de perdre son âme? Ou par quel échange l'homme pourra-t-il racheter son âme, après qu'il l'aura perdue? — Car le Fils de l'homme *doit venir* dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.

Je vous dis, en vérité, il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici qui n'éprouveront pas la mort qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venir en son règne. (Saint Matth., ch. XVI, *v.* de 24 à 28.)

44.—Alors le grand prêtre, se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus et lui dit : Vous ne répondez rien à ce que ceux-ci déposent contre vous? — Mais Jésus demeurait dans le silence et ne répondit rien. Le grand prêtre l'interrogea encore et lui dit : Etes-vous le Christ, le Fils de Dieu béni à jamais? — Jésus lui répondit : Je le suis, et vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel.

Aussitôt le grand prêtre, déchirant ses vêtements, leur dit : Qu'avons-nous plus besoin de témoins? (Saint Marc, ch. XIV, *v.* de 60 à 63.)

45. — Jésus annonce son second avénement, mais il ne dit point qu'il reviendra sur la terre avec un corps charnel, ni que le *Consolateur* sera personnifié en lui. Il se présente comme devant venir en Esprit, dans la gloire de son Père, juger le mérite et le démérite, et rendre à chacun selon ses œuvres quand les temps seront accomplis.

Cette parole : « Il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici qui n'éprouveront pas la mort qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venir en son règne, » semble une contradiction, puisqu'il est certain qu'il n'est venu du vivant d'aucun de ceux qui étaient présents. Jésus ne pouvait cependant se tromper dans une prévision de cette nature, et surtout pour une chose contemporaine qui le concernait personnellement; il faut d'abord se demander si ses paroles ont toujours été bien fidèlement rendues. On

peut en douter, si l'on songe qu'il n'a rien écrit; qu'elles n'ont été recueillies qu'après sa mort; et lorsqu'on voit le même discours presque toujours reproduit en termes différents dans chaque évangéliste, c'est une preuve évidente que ce ne sont pas les expressions textuelles de Jésus. Il est, en outre, probable que le sens a dû parfois être altéré en passant par des traductions successives.

D'un autre côté, il est certain que, si Jésus avait dit tout ce qu'il aurait pu dire, il se serait exprimé sur toutes choses d'une manière nette et précise qui n'eût donné lieu à aucune équivoque, comme il le fait pour les principes de morale, tandis qu'il a dû voiler sa pensée sur les sujets qu'il n'a pas jugé à propos d'approfondir. Les apôtres, persuadés que la génération présente devait être témoin de ce qu'il annonçait, ont dû interpréter la pensée de Jésus selon leur idée; ils ont pu, par conséquent, la rédiger dans le sens du présent d'une manière plus absolue qu'il ne l'a peut-être fait lui-même. Quoi qu'il en soit, le fait est là qui prouve que les choses ne sont pas arrivées ainsi qu'ils l'ont cru.

46.—Un point capital que Jésus n'a pu développer, parce que les hommes de son temps n'étaient pas suffisamment préparés à cet ordre d'idées et à ses conséquences, mais dont il a cependant posé le principe, comme il l'a fait pour toutes choses, c'est la grande et importante loi de la réincarnation. Cette loi, étudiée et mise en lumière de nos jours par le Spiritisme, est la clef de maints passages de l'Evangile qui, sans cela, paraissent des contre-sens.

C'est dans cette loi qu'on peut trouver l'explication rationnelle des paroles ci-dessus, en les admettant comme textuelles. Puisqu'elles ne peuvent s'appliquer à la personne des apôtres, il est évident qu'elles se rapportent au

règne futur du Christ, c'est-à-dire au temps où sa doctrine, mieux comprise, sera la loi universelle. En leur disant que *quelques-uns de ceux qui sont présents* verront son avénement, cela ne pouvait s'entendre que dans le sens qu'ils revivraient à cette époque. Mais les Juifs se figuraient qu'ils allaient voir tout ce que Jésus annonçait, et prenaient ses allégories à la lettre.

Du reste, quelques-unes de ses prédictions se sont accomplies de leur temps, telles que la ruine de Jérusalem, les malheurs qui en furent la suite, et la dispersion des Juifs ; mais il porte sa vue plus loin, et en parlant du présent, il fait constamment allusion à l'avenir.

### SIGNES PRÉCURSEURS.

47. — Vous entendrez aussi parler de guerres et de bruits de guerres; mais gardez-vous bien de vous troubler, car il faut que ces choses arrivent; mais ce ne sera pas encore la fin, — car on verra se soulever peuple contre peuple et royaume contre royaume; et il y aura des pestes, des famines et des tremblements de terre en divers lieux, — et toutes ces choses ne seront que le commencement des douleurs. (Saint Matth., ch. XXIV, *v.* 6, 7, 8.)

48. — Alors le frère livrera le frère à la mort, et le père le fils; les enfants s'élèveront contre leurs pères et leurs mères, et les feront mourir. — Et vous serez haïs de tout le monde à cause de mon nom; mais celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé. (Saint Marc, ch. XIII, *v.* 12, 13).

49. — Quand vous verrez que l'abomination de la désolation qui a été prédite par le prophète Daniel *sera dans le lieu saint,* que celui qui lit entende bien ce qu'il lit.

Alors, que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. — Que celui qui est au haut du toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison; — Et que celui qui sera dans le champ ne retourne point pour prendre ses vête-

ments. — Mais malheur aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ces jours-là. — Priez donc Dieu que votre fuite n'arrive point durant l'hiver ni au jour du sabbat, — car l'affliction de ce temps-là sera si grande, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais. — Et si ces jours n'avaient été abrégés, nul homme n'aurait été sauvé, mais ces jours seront abrégés en faveur des élus. (Saint Matth. ch., XXIV, *v.* 15 à 22.)

50. — Aussitôt après ces jours d'affliction, le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées.

Alors, le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre seront dans les pleurs et dans les gémissements; et ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande majesté.

Et il enverra ses anges, qui feront entendre la voix éclatante de leurs trompettes, et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre.

Apprenez une comparaison tirée du figuier. Quand ses branches sont déjà tendres, et qu'il pousse des feuilles, vous savez que l'été est proche. — De même, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche, et qu'il est comme à la porte.

Je vous dis, en vérité, que cette *race* ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies. (Saint Matth., ch. XXIV, *v.* de 29 à 34.)

Et il arrivera à l'avénement du Fils de l'homme ce qui arriva au temps de Moïse; — car, comme dans les derniers temps avant le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche; — et qu'ils ne connurent le moment du déluge que lorsqu'il survint et emporta tout le monde, il en sera de même à l'avénement du Fils de l'homme. (Saint Matth., ch. XXIV, *v.* 37, 38.)

51. — Quant à ce jour-là ou à cette heure, nul ne le sait, ni les anges qui sont dans le ciel, *ni le Fils,* mais le Père seul. (Saint Marc, ch. XIII, *v.* 32.)

52. — En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira; vous serez dans la tris-

tesse, mais votre tristesse se changera en joie. — Une femme, lorsqu'elle enfante, est dans la douleur, parce que son heure est venue, mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de tous ses maux, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. — C'est ainsi que vous êtes maintenant dans la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. (Saint Jean, ch. XVI, *v*. 20, 21, 22.)

53. — Il s'élèvera plusieurs faux prophètes qui séduiront beaucoup de personnes, — et parce que l'iniquité abondera, la charité de plusieurs se refroidira ; — mais celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin. — Et cet Evangile du royaume sera prêché dans toute la terre pour servir de témoignage à toutes les nations, et c'est alors que la fin arrivera. (Saint Matth., ch. XXIV, *v*. de 11 à 14.)

54. — Ce tableau de la fin des temps est évidemment allégorique, comme la plupart de ceux que présentait Jésus. Les images qu'il contient sont de nature, par leur énergie, à impressionner des intelligences encore frustes. Pour frapper ces imaginations peu subtiles, il fallait des peintures vigoureuses, aux couleurs tranchées. Jésus s'adressait surtout au peuple, aux hommes les moins éclairés, incapables de comprendre les abstrations métaphysiques, et de saisir la délicatesse des formes. Pour arriver au cœur, il fallait parler aux yeux à l'aide de signes matériels, et aux oreilles par la vigueur du langage.

Par une conséquence naturelle de cette disposition d'esprit, la puissance suprême ne pouvait, selon la croyance d'alors, se manifester que par des choses extraordinaires, surnaturelles ; plus elles étaient impossibles, mieux elles étaient acceptées comme probables.

Le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec une grande majesté, entouré de ses anges et au bruit des



trompettes, leur semblait bien autrement imposant qu'un être investi de la seule puissance morale. Aussi les Juifs, qui attendaient dans le Messie un roi de la terre, puissant entre tous les rois, pour mettre leur nation au premier rang, et relever le trône de David et de Salomon, ne voulurent-ils pas le reconnaître dans l'humble fils du charpentier, sans autorité matérielle, traité de fou par les uns et de suppôt de Satan par les autres; ils ne pouvaient comprendre un roi sans asile, et dont le royaume n'était pas de ce monde.

Cependant, ce pauvre prolétaire de la Judée est devenu le plus grand entre les grands; il a conquis à sa souveraineté plus de royaumes que les plus puissants potentats; avec sa seule parole et quelques misérables pêcheurs, il a révolutionné le monde, et c'est à lui que les Juifs devront leur réhabilitation.

55. — Il est à remarquer que, chez les Anciens, les tremblements de terre et l'obscurcissement du soleil étaient les symboles obligés de tous les événements et de tous les présages sinistres; on les retrouve à la mort de Jésus, à celle de César et dans une foule de circonstances de l'histoire du paganisme. Si ces phénomènes se fussent produits aussi souvent qu'on le raconte, il paraîtrait impossible que les hommes n'en eussent pas conservé la mémoire par la tradition. Ici on ajoute les *étoiles qui tombent du ciel*, comme pour témoigner aux générations futures plus éclairées qu'il ne s'agit que d'une fiction, puisqu'on sait maintenant que les étoiles ne peuvent tomber.

56. — Cependant, sous ces allégories se cachent de grandes vérités : c'est d'abord l'annonce des calamités de tous genres qui frapperont l'humanité et la décime-

ront; calamités engendrées par la lutte suprême entre le bien et le mal, la foi et l'incrédulité, les idées progressives et les idées rétrogrades. Secondement, celle de la diffusion, par toute la terre, de l'Evangile rétabli dans sa pureté primitive; puis, le règne du bien, qui sera celui de la paix et de la fraternité universelle, sortira du code de morale évangélique mis en pratique par tous les peuples. Ce sera véritablement le règne de Jésus, puisqu'il présidera à son établissement, et que les hommes vivront sous l'égide de sa loi; règne de bonheur, car, dit-il, «après les jours d'affliction viendront les jours de joie.»

57. — Quand s'accompliront ces choses? « Nul ne le sait, dit Jésus, *pas même le Fils;* » mais quand le moment sera venu, les hommes en seront avertis par des indices précurseurs. Ces indices ne seront ni dans le soleil, ni dans les étoiles, mais dans l'état social et dans des phénomènes plus moraux que physiques, et que l'on peut en partie déduire de ses allusions.

Il est bien certain que ce changement ne pouvait s'opérer du vivant des apôtres, autrement Jésus n'aurait pu l'ignorer, et d'ailleurs une telle transformation ne pouvait s'accomplir en quelques années. Cependant il leur parle comme s'ils devaient en être témoins; c'est qu'en effet, ils pourront revivre à cette époque et travailler eux-mêmes à la transformation. Tantôt il parle du sort prochain de Jérusalem, et tantôt il prend ce fait comme point de comparaison pour l'avenir.

58. — Est-ce la fin du monde que Jésus annonce par sa nouvelle venue, et quand il dit: « Lorsque l'Évangile sera prêché par toute la terre, c'est alors que la fin arrivera?»

Il n'est pas rationnel de supposer que Dieu détruise le monde précisément au moment où il entrera dans la voie

du progrès moral par la pratique des enseignements évangéliques; rien, d'ailleurs, dans les paroles du Christ, n'indique une destruction universelle qui, dans de telles conditions, ne serait pas justifiée.

La pratique générale de l'Évangile devant amener une amélioration dans l'état moral des hommes, amènera, par cela même, le règne du bien et entraînera la chute de celui du mal. C'est donc à la fin *du vieux monde*, du monde gouverné par les préjugés, l'orgueil, l'égoïsme, le fanatisme, l'incrédulité, la cupidité et toutes les mauvaises passions, que le Christ fait allusion quand il dit : « Lorsque l'Évangile sera prêché par toute la terre, c'est alors que la fin arrivera; mais cette fin amènera une lutte, et c'est de cette lutte que sortiront les maux qu'il prévoit. »

### VOS FILS ET VOS FILLES PROPHÉTISERONT.

59. — Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. — En ces jours-là, je répandrai de mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront. (Actes, ch. II, *v*. 17, 18.)

60. — Si l'on considère l'état actuel du monde physique et du monde moral, les tendanees, les aspirations, les pressentiments des masses, la décadence des vieilles idées qui se débattent en vain depuis un siècle contre les idées nouvelles, on ne peut douter qu'un nouvel ordre de choses se prépare, et que le vieux monde touche à sa fin.

Si, maintenant, en faisant la part de la forme allégorique de certains tableaux, et en scrutant le sens intime de ses paroles, on compare la situation actuelle avec les temps décrits par Jésus, comme devant marquer l'ère de

la rénovation, on ne peut disconvenir que plusieurs de ses prédictions reçoivent aujourd'hui leur accomplissement ; d'où il faut conclure que nous touchons aux temps annoncés, ce que confirment sur tous les points du globe les Esprits qui se manifestent.

61.— Ainsi qu'on l'a vu (chap. I, n° 32) l'avénement du Spiritisme, coïncidant avec d'autres circonstances, réalise une des plus importantes prédictions de Jésus, par l'influence qu'il doit forcément exercer sur les idées. Il est, en outre, clairement annoncé dans celle qui est rapportée aux Actes des apôtres : « Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon Esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront. »

C'est l'annonce non équivoque de la vulgarisation de la médiumnité, qui se révèle de nos jours chez des individus de tout âge, de tout sexe et de toutes conditions, et par suite de la manifestation universelle des Esprits, car sans les Esprits il n'y aurait pas de médiums. Cela, est-il dit, arrivera *dans les derniers temps*; or, puisque nous ne touchons pas à la fin du monde, mais au contraire à sa régénération, il faut entendre par ces mots : les derniers temps du monde moral qui finit. (*Evangile selon le Spiritisme*, ch. XXI.)

### JUGEMENT DERNIER.

62. — Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous les anges, il s'assoira sur le trône de sa gloire ; — et toutes les nations étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs, et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. — Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, vous, qui avez été bénis par mon Père, etc. (Saint Matth.,

ch. xxv, *v.* de 31 à 46. — *Evangile selon le Spiritisme*, ch. xv.)

63. — Le bien devant régner sur la terre, il faut que les Esprits endurcis dans le mal et qui pourraient y porter le trouble en soient exclus. Dieu les y a laissés le temps nécessaire à leur amélioration ; mais le moment où le globe doit s'élever dans la hiérarchie des mondes, par le progrès moral de ses habitants, étant arrivé, le séjour, comme Esprits et comme Incarnés, en sera interdit à ceux qui n'auront pas profité des instructions qu'ils ont été à même d'y recevoir. Ils seront exilés dans des mondes inférieurs, comme le furent jadis sur la terre ceux de la race adamique, tandis qu'ils seront remplacés par des Esprits meilleurs. C'est cette séparation, à laquelle présidera Jésus, qui est figurée par ces paroles du jugement dernier : « Les bons passeront à ma droite, et les méchants à ma gauche. » (Chap. XI, nos 31 et suivants.)

64. — La doctrine d'un jugement dernier, unique et universel, mettant à tout jamais fin à l'humanité, répugne à la raison, en ce sens qu'elle impliquerait l'inactivité de Dieu pendant l'éternité qui a précédé la création de la terre, et l'éternité qui suivra sa destruction. On se demande de quelle utilité seraient alors le soleil, la lune et les étoiles, qui, selon la Genèse, ont été faits pour éclairer notre monde. On s'étonne qu'une œuvre aussi immense ait été faite pour si peu de temps et au profit d'êtres dont la majeure partie était vouée d'avance aux supplices éternels.

65.—Matériellement, l'idée d'un jugement unique était, jusqu'à un certain point, admissible pour ceux qui ne cherchent pas la raison des choses, alors que l'on croyait toute l'humanité concentrée sur la terre, et que tout dans

l'univers avait été fait pour ses habitants; elle est inadmissible depuis que l'on sait qu'il y a des milliards de mondes semblables qui perpétuent les humanités pendant l'éternité, et parmi lesquels la terre est un point imperceptible des moins considérables.

On voit par ce seul fait que Jésus avait raison de dire à ses disciples : « Il y a beaucoup de choses que je ne puis vous dire, parce que vous ne les comprendriez pas, » puisque le progrès des sciences était indispensable pour une saine interprétation de quelques-unes de ses paroles. Assurément les apôtres, saint Paul et les premiers disciples, auraient établi tout autrement certains dogmes s'ils avaient eu les connaissances astronomiques, géologiques, physiques, chimiques, physiologiques et psychologiques que l'on possède aujourd'hui. Aussi Jésus a-t-il ajourné le complément de ses instructions et annoncé que toutes choses devaient être rétablies.

66. — Moralement, un jugement définitif et sans appel est inconciliable avec la bonté infinie du Créateur, que Jésus nous présente sans cesse comme un bon Père laissant toujours une voie ouverte au repentir et prêt à tendre ses bras à l'enfant prodigue. Si Jésus avait entendu le jugement en ce sens, il aurait démenti ses propres paroles.

Et puis, si le jugement final doit surprendre les hommes à l'improviste, au milieu de leurs travaux ordinaires, et les femmes enceintes, on se demande dans quel but Dieu, qui ne fait rien d'inutile ni d'injuste, ferait naître des enfants et *créerait des âmes nouvelles* à ce moment suprême, au terme fatal de l'humanité, pour les faire passer en jugement au sortir du sein de la mère, avant qu'elles aient la conscience d'elles-mêmes, alors que d'autres

ont eu des milliers d'années pour se reconnaître? De quel côté, à droite ou à gauche, passeront ces âmes qui ne sont encore ni bonnes ni mauvaises, et à qui toute voie ultérieure de progrès est désormais fermée, puisque l'humanité n'existera plus? (Chap. II, nº 19.)

Que ceux dont la raison se contente de pareilles croyances les conservent, c'est leur droit, et personne n'y trouve à redire; mais qu'on ne trouve pas mauvais non plus que tout le monde ne soit pas de leur avis.

67.—Le jugement, par voie d'émigration, tel qu'il a été défini ci-dessus (63), est rationnel; il est fondé sur la plus rigoureuse justice, attendu qu'il laisse éternellement à l'Esprit son libre arbitre; qu'il ne constitue de privilége pour personne; qu'une égale latitude est donnée par Dieu à toutes ses créatures, sans exception, pour progresser; que la porte du ciel est toujours ouverte pour ceux qui se rendent dignes d'y entrer; que l'anéantissement même d'un monde, entraînant la destruction du corps, n'apporterait aucune interruption à la marche progessive de l'Esprit. Telle est la conséquence de la pluralité des mondes et de la pluralité des existences.

Selon cette interprétation, la qualification de *jugement dernier* n'est pas exacte, puisque les Esprits passent par de semblables assises à chaque rénovation des mondes qu'ils habitent, jusqu'à ce qu'ils aient atteint un certain degré de perfection. Il n'y a donc point, à proprement parler, de *jugement dernier,* mais il y a des *jugements généraux* à toutes les époques de rénovation partielle ou totale de la population des mondes, par suite desquelles s'opèrent les grandes émigrations et immigrations d'Esprits.

# CHAPITRE XVIII

## Les temps sont arrivés

Signes des temps. — La génération nouvelle.

### SIGNES DES TEMPS

1. — Les temps marqués par Dieu sont arrivés, nous dit-on de toutes parts, où de grands événements vont s'accomplir pour la régénération de l'humanité. Dans quel sens faut-il entendre ces paroles prophétiques ? Pour les incrédules, elles n'ont aucune importance; à leurs yeux, ce n'est que l'expression d'une croyance puérile sans fondement; pour le plus grand nombre des croyants, elles ont quelque chose de mystique et de surnaturel qui leur semble être l'avant-coureur du bouleversement des lois de la nature. Ces deux interprétations sont également erronées : la première en ce qu'elle implique la négation de la Providence; la seconde, en ce que ces paroles n'annoncent pas la perturbation des lois de la nature, mais leur accomplissement.

2. — Tout est harmonie dans la création; tout révèle une prévoyance qui ne se dément ni dans les plus petites choses ni dans les plus grandes; nous devons donc d'abord écarter toute idée de caprice inconciliable avec la sagesse divine; en second lieu, si notre époque est marquée pour l'accomplissement de certaines choses, c'est qu'elles ont leur raison d'être dans la marche de l'ensemble.



Ceci posé, nous dirons que notre globe, comme tout ce qui existe, est soumis à la loi du progrès. Il progresse physiquement par la transformation des éléments qui le composent, et moralement par l'épuration des Esprits incarnés et désincarnés qui le peuplent. Ces deux progrès se suivent et marchent parallèlement, car la perfection de l'habitation est en rapport avec celle de l'habitant. Physiquement, le globe a subi des transformations, constatées par la science, et qui l'ont successivement rendu habitable par des êtres de plus en plus perfectionnés; moralement, l'humanité progresse par le développement de l'intelligence, du sens moral et l'adoucissement des mœurs. En même temps que l'amélioration du globe s'opère sous l'empire des forces matérielles, les hommes y concourent par les efforts de leur intelligence; ils assainissent les contrées insalubres, rendent les communications plus faciles et la terre plus productive.

Ce double progrès s'accomplit de deux manières : l'une lente, graduelle et insensible; l'autre par des changements plus brusques, à chacun desquels s'opère un mouvement ascensionnel plus rapide qui marque, par des caractères tranchés, les périodes progressives de l'humanité. Ces mouvements, subordonnés *dans les détails* au libre arbitre des hommes, sont en quelque sorte fatals dans leur ensemble, parce qu'ils sont soumis à des lois, comme ceux qui s'opèrent dans la germination, la croissance et la maturité des plantes, attendu que le but de l'humanité est le progrès, nonobstant la marche retardataire de quelques individualités; c'est pourquoi le mouvement progressif est quelquefois partiel, c'est-à-dire borné à une race ou à une nation, d'autres fois général.

Le progrès de l'humanité s'effectue donc en vertu d'une

loi ; or, comme toutes les lois de la nature sont l'œuvre éternelle de la sagesse et de la prescience divines, tout ce qui est l'effet de ces lois est le résultat de la volonté de Dieu, non d'une volonté accidentelle et capricieuse, mais d'une volonté immuable. Lors donc que l'humanité est mûre pour franchir un degré, on peut dire que les temps marqués par Dieu sont arrivés, comme on peut dire aussi qu'en telle saison ils sont arrivés pour la maturité des fruits et la récolte.

3. — De ce que le mouvement progressif de l'humanité est inévitable, parce qu'il est dans la nature, il ne s'ensuit pas que Dieu y soit indifférent, et qu'après avoir établi des lois, il soit rentré dans l'inaction, laissant les choses aller toutes seules. Ses lois sont éternelles et immuables, sans doute, mais parce que sa volonté elle-même est éternelle et constante, et que sa pensée anime toutes choses sans interruption; sa pensée qui pénètre tout, est la force intelligente et permanente qui maintient tout dans l'harmonie; que cette pensée cesse un seul instant d'agir, et l'univers serait comme une horloge sans balancier régulateur. Dieu veille donc incessamment à l'exécution de ses lois, et les Esprits qui peuplent l'espace sont ses ministres chargés des détails, selon les attributions afférentes à leur degré d'avancement.

4. — L'univers est à la fois un mécanisme incommensurable conduit par un nombre non moins incommensurable d'intelligences, un immense gouvernement où chaque être intelligent a sa part d'action sous l'œil du souverain Maître, dont la volonté *unique* maintient partout *l'unité*. Sous l'empire de cette vaste puissance régulatrice tout se meut, tout fonctionne dans un ordre parfait; ce qui nous semble des perturbations sont les

mouvements partiels et isolés qui ne nous paraissent irréguliers que parce que notre vue est circonscrite. Si nous pouvions en embrasser l'ensemble, nous verrions que ces irrégularités ne sont qu'apparentes et qu'elles s'harmonisent dans le tout.

5. — La prévision des mouvements progressifs de l'humanité n'a rien de surprenant chez des êtres dématérialisés qui voient le but où tendent toutes choses, dont quelques-uns possèdent la pensée directe de Dieu, et qui jugent, aux mouvements partiels, le temps auquel pourra s'accomplir un mouvement général, comme on juge d'avance le temps qu'il faut à un arbre pour porter des fruits, comme les astronomes calculent l'époque d'un phénomène astronomique par le temps qu'il faut à un astre pour accomplir sa révolution.

Mais tous ceux qui annoncent ces phénomènes, les auteurs d'almanachs qui prédisent les éclipses et les marées, ne sont certes pas en état de faire eux-mêmes les calculs nécessaires : ils ne sont que des échos; ainsi en est-il des Esprits secondaires dont la vue est bornée, et qui ne font que répéter ce qu'*il a plu* aux Esprits supérieurs de leur révéler.

6. — L'humanité a accompli jusqu'à ce jour d'incontestables progrès; les hommes, par leur intelligence, sont arrivés à des résultats qu'ils n'avaient jamais atteints sous le rapport des sciences, des arts et du bien-être matériel; il leur reste encore un immense progrès à réaliser : c'est de *faire régner entre eux la charité, la fraternité et la solidarité, pour assurer le bien-être moral*. Ils ne le pouvaient ni avec leurs croyances, ni avec leurs institutions surannées, restes d'un autre âge, bonnes à une certaine époque, suffisantes pour un état transitoire,

mais qui, ayant donné ce qu'elles comportaient, seraient un point d'arrêt aujourd'hui. Tel un enfant est stimulé par des mobiles, impuissants quand vient l'âge mûr. Ce n'est plus seulement le développement de l'intelligence qu'il faut aux hommes, c'est l'élévation du sentiment, et pour cela il faut détruire tout ce qui pouvait surexciter en eux l'égoïsme et l'orgueil.

Telle est la période où ils vont entrer désormais, et qui marquera une des phases principales de l'humanité. Cette phase qui s'élabore en ce moment est le complément nécessaire de l'état précédent, comme l'âge viril est le complément de la jeunesse; elle pouvait donc être prévue et prédite d'avance, et c'est pour cela qu'on dit que les temps marqués par Dieu sont arrivés.

7. — En ce temps-ci, il ne s'agit pas d'un changement partiel, d'une rénovation bornée à une contrée, à un peuple, à une race; c'est un mouvement universel qui s'opère dans le sens du *progrès moral*. Un nouvel ordre de choses tend à s'établir, et les hommes qui y sont le plus opposés y travaillent à leur insu; la génération future, débarrassée des scories du vieux monde et formée d'éléments plus épurés, se treuvera animée d'idées et de sentiments tout autres que la génération présente qui s'en va à pas de géant. Le vieux monde sera mort, et vivra dans l'histoire comme aujourd'hui les temps du moyen âge avec leurs coutumes barbares et leurs croyances superstitieuses.

Du reste, chacun sait que l'ordre de choses actuel laisse à désirer; après avoir, en quelque sorte, épuisé le bien-être matériel qui est le produit de l'intelligence, on arrive à comprendre que le complément de ce bien-être ne peut être que dans le développement moral. Plus on

avance, plus on sent ce qui manque, sans cependant pouvoir encore le définir clairement : c'est l'effet du travail intime qui s'opère pour la régénération ; on a des désirs, des aspirations qui sont comme le pressentiment d'un état meilleur.

8. — Mais un changement aussi radical que celui qui s'élabore ne peut s'accomplir sans commotion ; il y a lutte inévitable entre les idées. De ce conflit naîtront forcément des perturbations temporaires, jusqu'à ce que le terrain soit déblayé et l'équilibre rétabli. C'est donc de la lutte des idées que surgiront les graves événements annoncés, et non de cataclysmes, ou catastrophes purement matérielles. Les cataclysmes généraux étaient la conséquence de l'état de formation de la terre ; *aujourd'hui ce ne sont plus les entrailles du globe qui s'agitent, ce sont celles de l'humanité.*

9.—L'humanité est un être collectif en qui s'opèrent les mêmes révolutions morales que dans chaque être individuel, avec cette différence que les unes s'accomplissent d'année en année, et les autres de siècle en siècle. Qu'on la suive dans ses évolutions à travers les temps, et l'on verra la vie des diverses races marquée par des périodes qui donnent à chaque époque une physionomie particulière.

A côté des mouvements partiels, il y a un mouvement général qui donne l'impulsion à l'humanité tout entière ; mais le progrès de chaque partie de l'ensemble est relatif à son degré d'avancement. Telle serait une famille composée de plusieurs enfants dont le plus jeune est au berceau et l'aîné âgé de dix ans, par exemple. Dans dix ans, l'aîné en aura vingt et sera un homme ; le plus jeune en aura dix et, quoique plus avancé, sera en-

core un enfant; mais à son tour il deviendra un homme. Ainsi en est-il des différentes fractions de l'humanité; les plus arriérées avancent, mais ne sauraient d'un bond atteindre le niveau des plus avancées.

10. — L'humanité, devenue adulte, a de nouveaux besoins, des aspirations plus larges, plus élevées; elle comprend le vide des idées dont elle a été bercée, l'insuffisance de ses institutions pour son bonheur; elle ne trouve plus dans l'état des choses les satisfactions légitimes auxquelles elle se sent appelée; c'est pourquoi elle secoue ses langes, et s'élance, poussée par une force irrésistible, vers des rivages inconnus, à la découverte de nouveaux horizons moins bornés.

Et c'est au moment où elle se trouve trop à l'étroit dans sa sphère matérielle, où la vie intellectuelle déborde, où le sentiment de la spiritualité s'épanouit, que des hommes se disant philosophes, espèrent combler le vide par les doctrines du néantisme et du matérialisme! Étrange aberration! Ces mêmes hommes qui prétendent la pousser en avant, s'efforcent de la circonscrire dans le cercle étroit de la matière d'où elle aspire à sortir; ils lui ferment l'aspect de la vie infinie, et lui disent, en lui montrant la tombe : *Nec plus ultrà!*

11.—La marche progressive de l'humanité s'opère de deux manières, comme nous l'avons dit : l'une graduelle, lente, insensible, si l'on considère les époques rapprochées, qui se traduit par des améliorations successives dans les mœurs, les lois, les usages, et ne s'aperçoit qu'à la longue, comme les changements que les courants d'eau apportent à la surface du globe; l'autre, par des mouvements relativement brusques, rapides, semblables à ceux d'un torrent rompant ses digues, qui lui font franchir en

quelques années l'espace qu'elle eût mis des siècles à parcourir. C'est alors un cataclysme moral qui engloutit en quelques instants les institutions du passé, et auquel succède un nouvel ordre de choses qui s'assied peu à peu, à mesure que le calme se rétablit, et devient définitif.

A celui qui vit assez longtemps pour embrasser les deux versants de la nouvelle phase, il semble qu'un monde nouveau soit sorti des ruines de l'ancien; le caractère, les mœurs, les usages, tout est changé; c'est qu'en effet des hommes nouveaux, ou mieux régénérés, ont surgi; les idées emportées par la génération qui s'éteint ont fait place à des idées nouvelles dans la génération qui s'élève.

C'est à l'une de ces périodes de transformation, ou, si l'on veut, de *croissance morale*, qu'est parvenue l'humanité. De l'adolescence elle passe à l'âge viril; le passé ne peut plus suffire à ses nouvelles aspirations, à ses nouveaux besoins; elle ne peut plus être conduite par les mêmes moyens; elle ne se paye plus d'illusions et de prestiges : il faut à sa raison mûrie des aliments plus substantiels. Le présent est trop éphémère; elle sent que sa destinée est plus vaste et que la vie corporelle est trop restreinte pour la renfermer tout entière; c'est pourquoi elle plonge ses regards dans le passé et dans l'avenir afin d'y découvrir le mystère de son existence et d'y puiser une consolante sécurité.

**12.** — Quiconque a médité sur le Spiritisme et ses conséquences, et ne le circonscrit pas dans la production de quelques phénomènes, comprend qu'il ouvre à l'humanité une voie nouvelle, et lui déroule les horizons de l'infini; en l'initiant aux mystères du monde invisible, il lui montre son véritable rôle dans la création, rôle *perpétuel-*

*lement actif*, aussi bien à l'état spirituel qu'à l'état corporel. L'homme ne marche plus en aveugle : il sait d'où il vient, où il va et pourquoi il est sur la terre. L'avenir se montre à lui dans sa réalité, dégagé des préjugés de l'ignorance et de la superstition; ce n'est plus une vague espérance : c'est une vérité palpable, aussi certaine pour lui que la succession du jour et de la nuit. Il sait que son être n'est pas limité à quelques instants d'une existence éphémère ; que la vie spirituelle n'est point interrompue par la mort; qu'il a déjà vécu, qu'il revivra encore, et que de tout ce qu'il acquiert en perfection par le travail, rien n'est perdu; il trouve dans ses existences antérieures la raison de ce qu'il est aujourd'hui; et : *de ce que l'homme se fait aujourd'hui, il peut conclure ce qu'il sera un jour.*

13. — Avec la pensée que l'activité et la coopération individuelles dans l'œuvre générale de la civilisation sont limitées à la vie présente, que l'on n'a rien été et que l'on ne sera rien, que fait à l'homme le progrès ultérieur de l'humanité? Que lui importe qu'à l'avenir les peuples soient mieux gouvernés, plus heureux, plus éclairés, meilleurs les uns pour les autres? Puisqu'il n'en doit retirer aucun fruit, ce progrès n'est-il pas perdu pour lui? Que lui sert de travailler pour ceux qui viendront après lui, s'il ne doit jamais les connaître, si ce sont des êtres nouveaux qui peu après rentreront eux-mêmes dans le néant? Sous l'empire de la négation de l'avenir individuel, tout se rapetisse forcément aux mesquines proportions du moment et de la personnalité.

Mais, au contraire, quelle amplitude donne à la pensée de l'homme la *certitude* de la perpétuité de son être spirituel! Quoi de plus rationnel, de plus grandiose, de plus digne du Créateur que cette loi d'après laquelle la vie spirituelle

et la vie corporelle ne sont que deux modes d'existence qui s'alternent pour l'accomplissement du progrès! Quoi de plus juste et de plus consolant que l'idée des mêmes êtres progressant sans cesse, d'abord à travers les générations du même monde, et ensuite de monde en monde juqu'à la perfection, *sans solution de continuité!* Toutes les actions ont alors un but, car, en travaillant pour tous, on travaille pour soi, et réciproquement; de sorte que ni le progrès individuel ni le progrès général ne sont jamais stériles; il profite aux générations et aux individualités futures, qui ne sont autres que les générations et les individualités passées, arrivées à un plus haut degré d'avancement.

14. — La vie spirituelle est la vie normale et éternelle de l'Esprit, et l'incarnation n'est qu'une forme temporaire de son existence. Sauf le vêtement extérieur, il y a donc identité entre les incarnés et les désincarnés; ce sont les mêmes individualités sous deux aspects différents, appartenant tantôt au monde visible, tantôt au monde invisible, se retrouvant soit dans l'un soit dans l'autre, concourant dans l'un et dans l'autre au même but, par des moyens appropriés à leur situation.

De cette loi découle celle de la perpétuité des rapports entre les êtres; la mort ne les sépare point, et ne met point de terme à leurs relations sympathiques, ni à leurs devoirs réciproques. De là la *solidarité* de tous pour chacun, et de chacun pour tous; de là aussi la *fraternité*. Les hommes ne vivront heureux sur la terre que lorsque ces deux sentiments seront entrés dans leurs cœurs et dans leurs mœurs, car alors ils y conformeront leurs lois et leurs institutions. Ce sera là un des principaux résultats de la transformation qui s'opère.

Mais comment concilier les devoirs de la solidarité et de la fraternité avec la croyance que la mort rend à tout jamais les hommes étrangers les uns aux autres? Par la loi de la perpétuité des rapports qui lient tous les êtres, le Spiritisme fonde ce double principe sur les lois mêmes de la nature; il en fait non-seulement un devoir, mais une nécessité. Par celle de la pluralité des existences, l'homme se rattache à ce qui s'est fait et à ce qui se fera, aux hommes du passé et à ceux de l'avenir; il ne peut plus dire qu'il n'a rien de commun avec ceux qui meurent, puisque les uns et les autres se retrouvent sans cesse, dans ce monde et dans l'autre, pour gravir ensemble l'échelle du progrès et se prêter un mutuel appui. La fraternité n'est plus circonscrite à quelques individus que le hasard rassemble pendant la durée éphémère de la vie; elle est perpétuelle comme la vie de l'Esprit, universelle comme l'humanité, qui constitue une grande famille dont tous les membres sont solidaires les uns des autres, *quelle que soit l'époque à laquelle ils ont vécu.*

Telles sont les idées qui ressortent du Spiritisme, et qu'il suscitera parmi tous les hommes, quand il sera universellement répandu, compris, enseigné et pratiqué. Avec le Spiritisme, la fraternité, synonyme de la charité prêchée par le Christ, n'est plus un vain mot; elle a sa raison d'être. Du sentiment de la fraternité naît celui de la réciprocité et des devoirs sociaux, d'homme à homme, de peuple à peuple, de race à race; de ces deux sentiments bien compris sortiront forcément les institutions les plus profitables au bien-être de tous.

15. — La fraternité doit être la pierre angulaire du nouvel ordre social; mais il n'y a pas de fraternité réelle, solide et effective si elle n'est appuyée sur une base iné-

branlable; cette base, c'est *la foi;* non la foi en tels ou tels dogmes particuliers qui changent avec les temps et les peuples et se jettent la pierre, car en s'anathématisant ils entretiennent l'antagonisme; mais la foi dans les principes fondamentaux que tout le monde peut accepter : *Dieu, l'âme, l'avenir,* LE PROGRÈS INDIVIDUEL INDÉFINI, LA PERPÉTUITÉ DES RAPPORTS ENTRE LES ÊTRES. Quand tous les hommes seront convaincus que Dieu est le même pour tous, que ce Dieu, souverainement juste et bon, ne peut rien vouloir d'injuste, que le mal vient des hommes et non de lui, ils se regarderont comme les enfants d'un même père et se tendront la main.

C'est cette foi que donne le Spiritisme, et qui sera désormais le pivot sur lequel se mouvra le genre humain, quels que soient leur mode d'adoration et leurs croyances particulières, que le Spiritisme respecte, mais dont il n'a pas à s'occuper.

De cette foi seule peut sortir le véritable progrès moral, parce que seule elle donne une sanction logique aux droits légitimes et aux devoirs; sans elle, le droit est celui que donne la force; le devoir, un code humain imposé par la contrainte. Sans elle, qu'est-ce que l'homme? un peu de matière qui se dissout, un être éphémère qui ne fait que passer; le génie même n'est qu'une étincelle qui brille un instant pour s'éteindre à tout jamais; il n'y a certes pas là de quoi le relever beaucoup à ses propres yeux.

Avec une telle pensée, où sont réellement les droits et les devoirs? quel est le but du progrès? Seule, cette foi fait sentir à l'homme sa dignité par la perpétuité et la progression de son être, non dans un avenir mesquin et circonscrit à la personnalité, mais grandiose et splendide;

cette pensée l'élève au-dessus de la terre; il se sent grandir en songeant qu'il a son rôle dans l'univers ; que cet univers est son domaine qu'il pourra parcourir un jour, et que la mort ne fera pas de lui une nullité, ou un être inutile à lui-même et aux autres.

16. — Le progrès intellectuel accompli jusqu'à ce jour dans les plus vastes proportions est un grand pas, et marque la première phase de l'humanité, mais seul il est impuissant à la régénérer; tant que l'homme sera dominé par l'orgueil et l'égoïsme, il utilisera son intelligence et ses connaissances au profit de ses passions et de ses intérêts personnels; c'est pourquoi il les applique au perfectionnement des moyens de nuire aux autres et de s'entre-détruire.

Le progrès moral seul peut assurer le bonheur des hommes sur la terre en mettant un frein aux mauvaises passions; seul, il peut faire régner entre eux la concorde, la paix, la fraternité.

C'est lui qui abaissera les barrières des peuples, qui fera tomber les préjugés de caste, et taire les antagonismes de sectes, en apprenant aux hommes à se regarder comme des frères appelés à s'entr'aider et non à vivre aux dépens les uns des autres.

C'est encore le progrès moral, secondé ici par le progrès de l'intelligence, qui confondra les hommes dans une même croyance établie sur les vérités éternelles, non sujettes à discussion et par cela même acceptées par tous.

L'unité de croyance sera le lien le plus puissant, le plus solide fondement de la fraternité universelle, brisée de tous temps par les antagonismes religieux qui divisent les peuples et les familles, qui font voir dans le prochain des

ennemis qu'il faut fuir, combattre, exterminer, au lieu de frères qu'il faut aimer.

17. — Un tel état de choses suppose un changement radical dans le sentiment des masses, un progrès général qui ne pouvait s'accomplir qu'en sortant du cercle des idées étroites et terre à terre qui fomentent l'égoïsme. A diverses époques, des hommes d'élite ont cherché à pousser l'humanité dans cette voie; mais l'humanité, encore trop jeune, est restée sourde, et leurs enseignements ont été comme la bonne semence tombée sur la pierre.

Aujourd'hui, l'humanité est mûre pour porter ses regards plus haut qu'elle ne l'a fait, pour s'assimiler des idées plus larges et comprendre ce qu'elle n'avait pas compris.

La génération qui disparaît emportera avec elle ses préjugés et ses erreurs; la génération qui s'élève, trempée à une source plus épurée, imbue d'idées plus saines, imprimera au monde le mouvement ascensionnel dans le sens du progrès moral qui doit marquer la nouvelle phase de l'humanité.

18.—Cette phase se révèle déjà par des signes non équivoques, par des tentatives de réformes utiles, par des idées grandes et généreuses qui se font jour et qui commencent à trouver des échos. C'est ainsi qu'on voit se fonder une foule d'institutions protectrices, civilisatrices et émancipatrices, sous l'impulsion et par l'initiative d'hommes évidemment prédestinés à l'œuvre de la régénération; que les lois pénales s'impreignent chaque jour d'un sentiment plus humain. Les préjugés de race s'affaiblissent, les peuples commencent à se regarder comme les membres d'une grande famille; par l'uniformité et la facilité des moyens de transaction, ils suppriment les barrières

qui les divisaient; de toutes les parties du monde, ils se réunissent en comices universels pour les tournois pacifiques de l'intelligence.

Mais il manque à ces réformes une base pour se développer, se compléter et se consolider, une prédisposition morale plus générale pour fructifier et se faire accepter des masses. Ce n'en est pas moins un signe caractéristique du temps, le prélude de ce qui s'accomplira sur une plus large échelle, à mesure que le terrain deviendra plus propice.

19.—Un signe non moins caractéristique de la période où nous entrons, c'est la réaction évidente qui s'opère dans le sens des idées spiritualistes ; une répulsion instinctive se manifeste contre les idées matérialistes. L'esprit d'incrédulité qui s'était emparé des masses, ignorantes ou éclairées, et leur avait fait rejeter, avec la forme, le fond même de toute croyance, semble avoir été un sommeil au sortir duquel on éprouve le besoin de respirer un air plus vivifiant. Involontairement, où le vide s'est fait on cherche quelque chose, un point d'appui, une espérance.

20. — Dans ce grand mouvement régénérateur, le Spiritisme a un rôle considérable, non le Spiritisme ridicule inventé par une critique railleuse, mais le Spiritisme philosophique, tel que le comprend quiconque se donne la peine de chercher l'amande sous l'écorce.

Par les preuves qu'il apporte des vérités fondamentales, il comble le vide que l'incrédulité fait dans les idées et les croyances ; par la certitude qu'il donne d'un avenir conforme à la justice de Dieu, et que la raison la plus sévère peut admettre, il tempère les amertumes de la vie et prévient les funestes effets du désespoir.

En faisant connaître de nouvelles lois de la nature, il donne la clef de phénomènes incompris et de problèmes insolubles jusqu'à ce jour, et tue à la fois l'incrédulité et la superstition. Pour lui, il n'y a ni surnaturel ni merveilleux ; tout s'accomplit dans le monde en vertu de lois immuables.

Loin de substituer un exclusivisme à un autre, il se pose en champion absolu de la liberté de conscience ; il combat le fanatisme sous toutes les formes, et le coupe dans sa racine en proclamant le salut pour tous les hommes de bien, et la possibilité, pour les plus imparfaits, d'arriver, par leurs efforts, l'expiation et la réparation, à la perfection qui seule conduit à la suprême félicité. Au lieu de décourager le faible, il l'encourage en lui montrant le port qu'il peut atteindre.

Il ne dit point : *Hors le Spiritisme point de salut*, mais avec le Christ : *Hors la Charité point de salut*, principe d'union, de tolérance, qui ralliera les hommes dans un commun sentiment de fraternité, au lieu de les diviser en sectes ennemies.

Par cet autre principe : *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité*, il détruit l'empire de la foi aveugle qui annihile la raison, de l'obéissance passive qui abrutit ; il émancipe l'intelligence de l'homme et relève son moral.

Conséquent avec lui-même, il ne s'impose pas ; il dit ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il donne, et attend qu'on vienne à lui librement, volontairement ; il veut être accepté par la raison et non par la force. Il respecte toutes les croyances sincères, et ne combat que l'incrédulité, l'égoïsme, l'orgueil et l'hypocrisie, qui sont les plaies de la société et les obstacles les plus sérieux au progrès mo-

ral ; mais il ne lance l'anathème à personne, pas même à ses ennemis, parce qu'il est convaincu que la voie du bien est ouverte aux plus imparfaits, et que tôt au tard ils y entreront.

21.—Si l'on suppose la majorité des hommes imbus de ces sentiments, on peut aisément se figurer les modifications qu'ils apporteraient dans les relations sociales : charité, fraternité, bienveillance pour tous, tolérance pour toutes les croyances, telle sera leur devise. C'est le but auquel tend évidemment l'humanité, l'objet de ses aspirations, de ses désirs, sans qu'elle se rende bien compte des moyens de les réaliser ; elle essaye; elle tâtonne, mais elle est arrêtée par des résistances actives ou la force d'inertie des préjugés, des croyances stationnaires et réfractaires au progrès. Ce sont ces résistances qu'il faut vaincre, et ce sera l'œuvre de la nouvelle génération ; si l'on suit le cours actuel des choses, on reconnaîtra que tout semble prédestiné à lui frayer la route ; elle aura pour elle la double puissance du nombre et des idées, et de plus l'expérience du passé.

22. — La nouvelle génération marchera donc à la réalisation de toutes les idées humanitaires compatibles avec le degré d'avancement auquel elle sera parvenue. Le Spiritisme marchant au même but, et réalisant ses vues, ils se rencontreront sur le même terrain. Les hommes de progrès trouveront dans les idées spirites un puissant levier, et le Spiritisme trouvera dans les hommes nouveaux des esprits tout disposés à l'accueillir. Dans cet état de choses, que pourront faire ceux qui voudraient se mettre à la traverse ?

23. — Ce n'est pas le Spiritisme qui crée la rénovation sociale, c'est la maturité de l'humanité qui fait de cette

rénovation une nécessité. Par sa puissance moralisatrice, par ses tendances progressives, par l'ampleur de ses vues, par la généralité des questions qu'il embrasse, le Spiritisme est, plus que toute autre doctrine, apte à seconder le mouvement régénérateur ; c'est pour cela qu'il en est contemporain. Il est venu au moment où il pouvait être utile, car pour lui aussi les temps sont arrivés ; plus tôt, il eût rencontré des obstacles insurmontables ; il eût inévitablement succombé, parce que les hommes, satisfaits de ce qu'ils avaient, n'éprouvaient pas encore le besoin de ce qu'il apporte. Aujourd'hui, né avec le mouvement des idées qui fermentent, il trouve le terrain préparé à le recevoir ; les esprits, las du doute et de l'incertitude, effrayés du gouffre que l'on creuse devant eux, l'accueillent comme une ancre de salut et une suprême consolation.

24. — En disant que l'humanité est mûre pour la régénération, cela ne veut pas dire que tous les individus le soient au même degré, mais beaucoup ont, par intuition, le germe des idées nouvelles que les circonstances feront éclore ; alors ils se montreront plus avancés qu'on ne le supposait, et ils suivront avec empressement l'impulsion de la majorité.

Il y en a cependant qui sont foncièrement réfractaires, même parmi les plus intelligents, et qui, assurément, ne se rallieront jamais, du moins dans cette existence : les uns, de bonne foi, par conviction ; les autres par intérêt. Ceux dont les intérêts matériels sont liés à l'état présent des choses, et qui ne sont pas assez avancés pour en faire abnégation, que le bien général touche moins que celui de leur personne, ne peuvent voir sans appréhension le moindre mouvement réformateur. La vérité est pour eux une question secondaire, ou, pour mieux dire, *la vérité*,

*pour certaines gens, est tout entière dans ce qui ne leur cause aucun trouble;* toutes les idées progressives sont à leurs yeux des idées subversives, c'est pourquoi ils leur vouent une haine implacable et leur font une guerre acharnée. Trop intelligents pour ne pas voir dans le Spiritisme un auxiliaire de ces idées et les éléments de la transformation qu'ils redoutent, parce qu'ils ne se sentent pas à sa hauteur, ils s'efforcent de l'abattre; s'ils le jugeaient sans valeur et sans portée, ils ne s'en préoccuperaient pas. Nous l'avons déjà dit ailleurs : « *Plus une idée est grande, plus elle rencontre d'adversaires, et l'on peut mesurer son importance à la violence des attaques dont elle est l'objet.* »

25.—Le nombre des retardataires est encore grand sans doute, mais que peuvent-ils contre le flot qui monte, sinon y jeter quelques pierres? Ce flot, c'est la génération qui s'élève, tandis qu'eux disparaissent avec la génération qui s'en va chaque jour à grands pas. Jusque-là, ils défendront le terrain pied à pied ; il y a donc une lutte inévitable, mais une lutte inégale, car c'est celle du passé décrépit qui tombe en lambeaux, contre l'avenir juvénile ; de la stagnation contre le progrès ; de la créature contre la volonté de Dieu, car les temps marqués par lui sont arrivés.

### LA GÉNÉRATION NOUVELLE.

26. — Pour que les hommes soient heureux sur la terre, il faut qu'elle ne soit peuplée que de bons Esprits incarnés et désincarnés qui ne voudront que le bien. Ce temps étant arrivé, une grande émigration s'accomplit en ce moment parmi ceux qui l'habitent; ceux qui font le mal pour le mal, et que le sentiment du bien *ne touche*

*pas*, n'étant plus dignes de la terre transformée, en seront exclus, parce qu'ils y porteraient de nouveau le trouble et la confusion et seraient un obstacle au progrès. Ils iront expier leur endurcissement, les uns dans des mondes inférieurs, les autres, chez des races terrestres arriérées qui seront l'équivalent de mondes inférieurs, où ils porteront leurs connaissances acquises, et qu'ils auront pour mission de faire avancer. Ils seront remplacés par des Esprits meilleurs qui feront régner entre eux la justice, la paix, la fraternité.

La terre, au dire des Esprits, ne doit point être transformée par un cataclysme qui anéantirait subitement une génération. La génération actuelle disparaîtra graduellement, et la nouvelle lui succédera de même sans que rien soit changé à l'ordre naturel des choses.

Tout se passera donc extérieurement comme d'habitude, avec cette seule différence, mais cette différence est capitale, qu'une partie des Esprits qui s'y incarnaient ne s'y incarneront plus. Dans un enfant qui naîtra, au lieu d'un Esprit arriéré et porté au mal, qui s'y serait incarné, ce sera un Esprit plus avancé et *porté au bien*.

Il s'agit donc bien moins d'une nouvelle génération corporelle que d'une nouvelle génération d'Esprits. Ainsi, ceux qui s'attendraient à voir la transformation s'opérer par des effets surnaturels et merveilleux seront déçus.

27. — L'époque actuelle est celle de la transition; les éléments des deux générations se confondent. Placés au point intermédiaire, nous assistons au départ de l'une et à l'arrivée de l'autre, et chacune se signale déjà dans le monde par les caractères qui lui sont propres.

Les deux générations qui se succèdent ont des idées et

des vues tout opposées. A la nature des dispositions morales, mais surtout des dispositions *intuitives et innées*, il est facile de distinguer à laquelle des deux appartient chaque individu.

La nouvelle génération, devant fonder l'ère du progrès moral, se distingue par une intelligence et une raison généralement précoces, jointes au sentiment *inné* du bien et des croyances spiritualistes, ce qui est le signe indubitable d'un certain degré d'avancement *antérieur*. Elle ne sera point composée exclusivement d'Esprits éminemment supérieurs, mais de ceux qui, ayant déjà progressé, sont prédisposés à s'assimiler toutes les idées progressives et aptes à seconder le mouvement régénérateur.

Ce qui distingue, au contraire, les Esprits arriérés, c'est d'abord la révolte contre Dieu par le refus de reconnaître aucune puissance supérieure à l'humanité; puis la propension *instinctive* aux passions dégradantes, aux sentiments antifraternels de l'égoïsme, de l'orgueil, de l'attachement pour tout ce qui est matériel.

Ce sont ces vices dont la terre doit être purgée par l'éloignement de ceux qui refusent de s'amender, parce qu'ils sont incompatibles avec le règne de la fraternité, et que les hommes de bien souffriront toujours de leur contact; lorsque la terre en sera délivrée, les hommes marcheront sans entraves vers l'avenir meilleur qui leur est réservé dès ici-bas, pour prix de leurs efforts et de leur persévérance, en attendant qu'une épuration encore plus complète leur ouvre l'entrée des mondes supérieurs.

28.—Par cette émigration des Esprits, il ne faut pas entendre que tous les Esprits retardataires seront expulsés de la terre et relégués dans les mondes inférieurs. Beau-

coup, au contraire, y reviendront, car beaucoup ont cédé à l'entraînement des circonstances et de l'exemple; l'écorce était chez eux plus mauvaise que le fond. Une fois soustraits à l'influence de la matière et des préjugés du monde corporel, la plupart verront les choses d'une manière toute différente que de leur vivant, ainsi que nous en avons de nombreux exemples. En cela, ils sont aidés par les Esprits bienveillants qui s'intéressent à eux et qui s'empressent de les éclairer et de leur montrer la fausse route qu'ils ont suivie. Par nos prières et nos exhortations, nous pouvons nous-mêmes contribuer à leur amélioration, parce qu'il y a solidarité perpétuelle entre les morts et les vivants.

La manière dont s'opère la transformation est fort simple, et, comme on le voit, elle est toute morale et ne s'écarte en rien des lois de la nature.

29. — Que les Esprits de la nouvelle génération soient de nouveaux Esprits meilleurs, ou les anciens Esprits améliorés, le résultat est le même; dès l'instant qu'ils apportent de meilleures dispositions, c'est toujours un renouvellement. Les Esprits incarnés forment ainsi deux catégories, selon leurs dispositions naturelles : d'une part, les Esprits retardataires qui partent, de l'autre les Esprits progressifs qui arrivent. L'état des mœurs et de la société sera donc, chez un peuple, chez une race ou dans le monde entier, en raison de celle des deux catégories qui aura la prépondérance.

Pour simplifier la question, supposons un peuple, à un degré quelconque d'avancement, et composé de vingt millions d'âmes, par exemple; le renouvellement des Esprits se faisant au fur et à mesure des extinctions, isolées ou en masse, il y a nécessairement eu un moment

où la génération des Esprits retardataires l'emportait en nombre sur celle des Esprits progressifs, qui ne comptaient que de rares représentants sans influence, et dont les efforts, pour faire prédominer le bien et les idées progressives, étaient paralysés. Or les uns partant et les autres arrivant, après un temps donné, les deux forces s'équilibrent et leur influence se contrebalance. Plus tard, les nouveaux venus sont en majorité et leur influence devient prépondérante, quoique encore entravée par celle des premiers; ceux-ci continuant à diminuer tandis que les autres se multiplient finiront par disparaître; il arrivera donc un moment où l'influence de la nouvelle génération sera exclusive; mais ceci ne peut se comprendre si l'on n'admet pas la vie spirituelle indépendante de la vie matérielle.

30.—Nous assistons à cette transformation, au conflit qui résulte de la lutte des idées contraires qui cherchent à s'implanter; les unes marchent avec le drapeau du passé, les autres avec celui de l'avenir. Si l'on examine l'état actuel du monde, on reconnaîtra que, prise dans son ensemble, l'humanité terrestre est loin encore du point intermédiaire où les forces se balancent; que les peuples, considérés isolément, sont à une grande distance les uns des autres sur cette échelle; que quelques-uns touchent à ce point, mais qu'aucun ne l'a encore dépassé. Du reste, la distance qui les sépare des points extrêmes est loin d'être égale en durée, et une fois la limite franchie, la nouvelle route sera parcourue avec d'autant plus de rapidité, qu'une foule de circonstances viendront l'aplanir.

Ainsi s'accomplit la transformation de l'humanité. Sans l'émigration, c'est-à-dire sans le départ des Esprits retardataires qui ne doivent pas revenir, ou qui ne

doivent revenir qu'après s'être améliorés, l'humanité terrestre ne resterait pas pour cela indéfiniment stationnaire, parce que les Esprits les plus arriérés avancent à leur tour; mais il eût fallu des siècles, et peut-être des milliers d'années pour atteindre le résultat qu'un demi-siècle suffira pour réaliser.

31. — Une comparaison vulgaire fera mieux comprendre encore ce qui se passe en cette circonstance. Supposons un régiment composé en grande majorité d'hommes turbulents et indisciplinés : ceux-ci y porteront sans cesse un désordre que la sévérité de la loi pénale aura souvent de la peine à réprimer. Ces hommes sont les plus forts, parce qu'ils sont les plus nombreux; ils se soutiennent, s'encouragent et se stimulent par l'exemple. Les quelques bons sont sans influence; leurs conseils sont méprisés; ils sont bafoués, maltraités par les autres, et souffrent de ce contact. N'est-ce pas là l'image de la société actuelle?

Supposons qu'on retire ces hommes du régiment un par un, dix par dix, cent par cent, et qu'on les remplace à mesure par un nombre égal de bons soldats, même par ceux qui ont été expulsés, mais qui se seront sérieusement amendés : au bout de quelque temps on aura toujours le même régiment, mais transformé; le bon ordre y aura succédé au désordre. Ainsi en sera-t-il de l'humanité régénérée.

32. — Les grands départs collectifs n'ont pas seulement pour but d'activer les sorties, mais de transformer plus rapidement l'esprit de la masse en la débarrassant des mauvaises influences, et de donner plus d'ascendant aux idées nouvelles.

C'est parce que beaucoup, malgré leurs imperfections

sont mûrs pour cette transformation, que beaucoup partent afin d'aller se retremper à une source plus pure. Tant qu'ils seraient restés dans le même milieu et sous les mêmes influences, ils auraient persisté dans leurs opinions et dans leur manière de voir les choses. Un séjour dans le monde des Esprits suffit pour leur dessiller les yeux, parce qu'ils y voient ce qu'ils ne pouvaient pas voir sur la terre. L'incrédule, le fanatique, l'absolutiste, pourront donc revenir avec des idées *innées* de foi, de tolérance et de liberté. A leur retour, ils trouveront les choses changées, et subiront l'ascendant du nouveau milieu où ils seront nés. Au lieu de faire de l'opposition aux idées nouvelles, ils en seront les auxiliaires.

33. — La régénération de l'humanité n'a donc pas absolument besoin du renouvellement intégral des Esprits : il suffit d'une modification dans leurs dispositions morales; cette modification s'opère chez tous ceux qui y sont prédisposés, lorsqu'ils sont soustraits à l'influence pernicieuse du monde. Ceux qui reviennent alors ne sont pas toujours d'autres Esprits, mais souvent les mêmes Esprits pensant et sentant autrement.

Lorsque cette amélioration est isolée et individuelle, elle passe inaperçue, et elle est sans influence ostensible sur le monde. Tout autre est l'effet, lorsqu'elle s'opère simultanément sur de grandes masses; car alors, selon les proportions, en une génération, les idées d'un peuple ou d'une race peuvent être profondément modifiées.

C'est ce qu'on remarque presque toujours après les grandes secousses qui déciment les populations. Les fléaux destructeurs ne détruisent que le corps, mais n'atteignent pas l'Esprit; ils activent le mouvement de va-et-vient entre le monde corporel et le monde spirituel, et

par suite le mouvement progressif des Esprits incarnés et désincarnés. Il est à remarquer qu'à toutes les époques de l'histoire, les grandes crises sociales ont été suivies d'une ère de progrès.

34. — C'est un de ces mouvements généraux qui s'opère en ce moment, et qui doit amener le remaniement de l'humanité. La multiplicité des causes de destruction est un signe caractéristique des temps, car elles doivent hâter l'éclosion des nouveaux germes. Ce sont les feuilles d'automne qui tombent, et auxquelles succéderont de nouvelles feuilles pleines de vie, car l'humanité a ses saisons, comme les individus ont leurs âges. Les feuilles mortes de l'humanité tombent emportées par les rafales et les coups de vent, mais pour renaître plus vivaces sous le même souffle de vie, qui ne s'éteint pas, mais se purifie.

35. — Pour le matérialiste, les fléaux destructeurs sont des calamités sans compensations, sans résultats utiles, puisque, selon lui, *ils anéantissent les êtres sans retour*. Mais pour celui qui sait que la mort ne détruit que l'enveloppe, ils n'ont pas les mêmes conséquences, et ne lui causent pas le moindre effroi; il en comprend le but, et il sait aussi que les hommes ne perdent pas plus à mourir ensemble qu'à mourir isolément, puisque, de manière ou d'autre, il faut toujours en arriver là.

Les incrédules riront de ces choses et les traiteront de chimères; mais, quoi qu'ils disent, ils n'échapperont pas à la loi commune; ils tomberont à leur tour comme les autres, et alors qu'adviendra-t-il d'eux? Ils disent : *rien*; mais ils vivront en dépit d'eux-mêmes, et seront forcés un jour d'ouvrir les yeux.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES


Digitized by Google

## LES MIRACLES



## LES PRÉDICTIONS





Paris. — Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four, 43.



